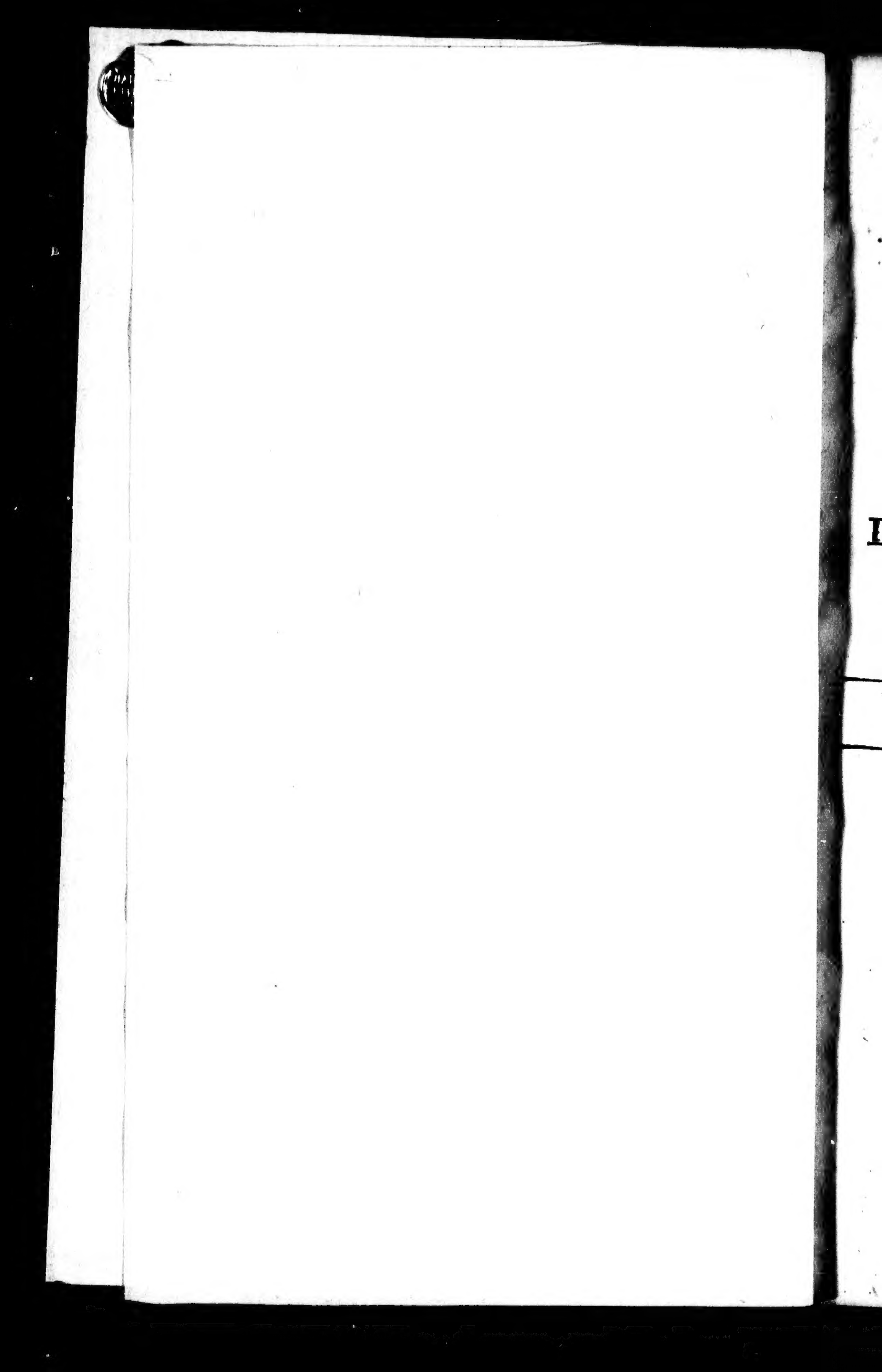
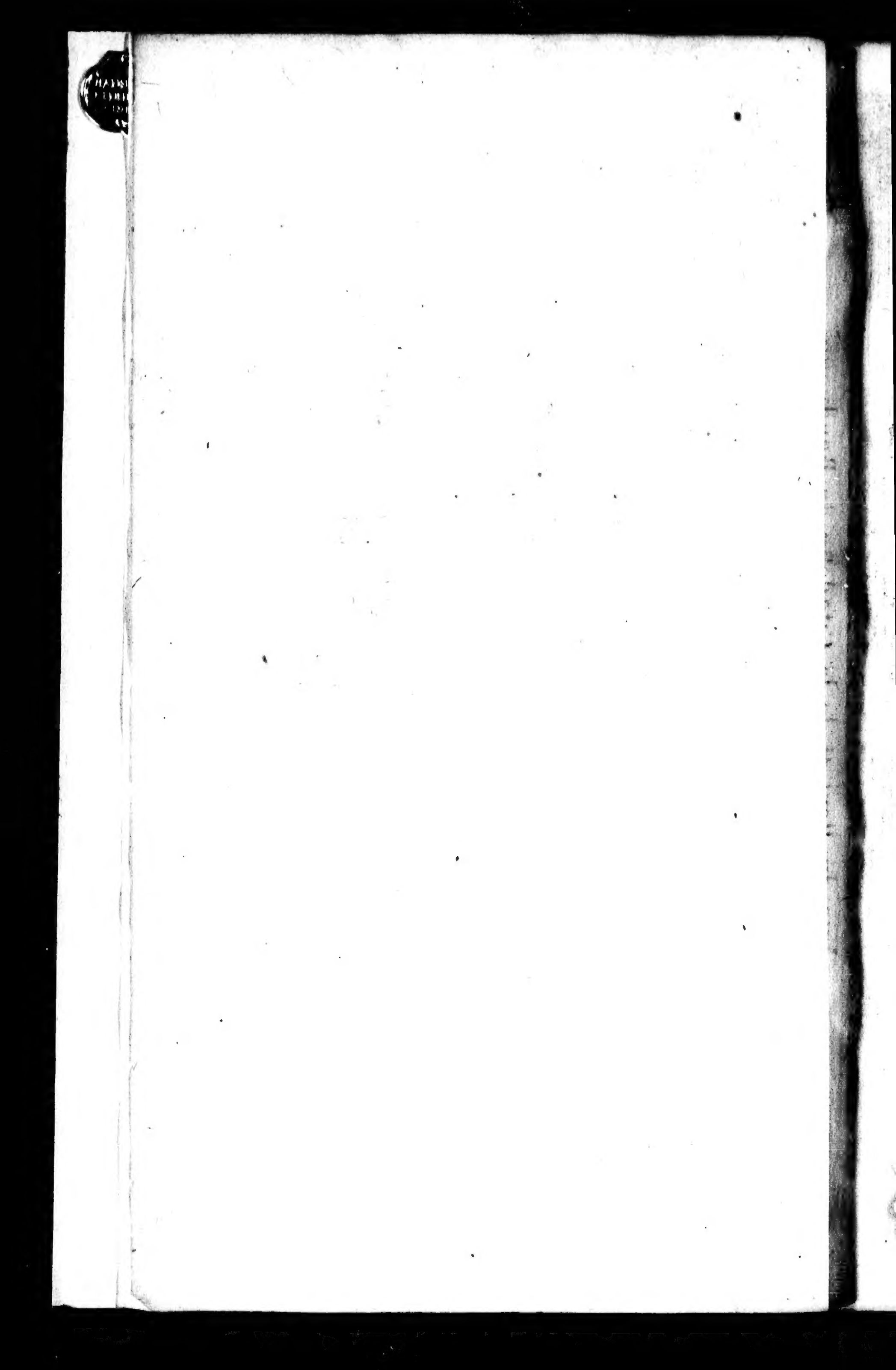


ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TOME XXVIII.





Tom. XXVIII.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques & de Figures.

Cinquième volume du Supplément, & faisant suite aux Voyages du Levant.

TOME VINGT-HUITIÈME.

A PARIS,
Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, N°. 28.
AN 8. — 1800.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

LIVRE PREMIER.
VOYAGES DE L'ARCHIPEL.

CHAPITRE PREMIER.

Précis des Voyages de Tournefort & de Choiseul dans les Isles de l'Archipel.

L'Archipel.

La Grèce est de tous les pays celui qui a présenté le spectacle le plus imposant & le plus varié ; des campagnes fertiles, des villes florissantes, des nations guerrières & éclairées ; de tous côtés, des monumens qui rappelaient de grandes actions ; des marbres, des bronzes, qui retraçaient la beauté, les héros & les dieux ; en un mot, une contrée où l'art & la nature semblaient avoir essayé tout ce que

L'Archipel.

leurs efforts réunis pouvaient produire. Voilà l'idée que, pendant des ſiècles entiers, l'hiſtoire nous offre de la Grèce. Quelques changemens que lui aient fait éprouver le ravage des temps, moins encore que le deſpotiſme des Turcs, on y trouvera des objets intéreſſans par eux-mêmes, & par le ſouvenir de ce qu'ils furent autrefois. Ceux qui chériſſent l'antiquité, s'appercevront que le culte qu'ils rendent à ces belles contrées, n'eſt pas un culte ſuperſtitieux; peut-être même regretteront-ils de n'avoir pas pu ſe tranſporter sur les lieux pour interroger ces ruines précieuſes, & y puiſer les vrais principes des arts.

L'objet principal de ceux qui ont voyagé dans la Grèce, a été d'acquérir la connaiſſance exacte de l'état actuel de ces ruines que l'érudition voit avec orgueil, & de contempler ces lieux habités & honorés par le peuple le plus éclairé de l'ancien monde. Les ſcènes vaſtes, composées de traits moins ſujets à changer, préſentent encore aux yeux l'intérêt des événemens qui s'y sont paſſés, & abondent en tableaux plus frappans & plus ſublimes que ceux que l'on voit ailleurs, ſoit dans la nature, ſoit ſur la toile animée par le pinceau. Les reſtes étonnans de la magnificence des anciens Grecs ont d'autant plus de char-

mes aux yeux, que l'imagination ſe donne plus de carrière en les contemplant, quoiqu'elle ſoit forcée de rabattre enſuite de ſes agréables illuſions, en conſidérant leur triſte deſtin; car la plupart de ces monumens ſont preſque entièrement détruits. On ne voit que peu de colonnes encore debout, & aucun temple n'eſt entier. L'enceinte de beaucoup de villes eſt cachée ſous les ſillons. Un hiſtorien moderne de la Grèce obſerve, avec autant de juſteſſe que d'élégance, que ſon état préſent, comparé avec l'ancien, eſt l'obſcurité ſilencieuſe du tombeau contraſtant avec l'éclat d'une vie brillante & active. L'Archipel.

On ne peut s'étonner d'un tel changement dans un eſpace de temps de plus de deux mille ans; mais on déſire d'en connaître les cauſes, de comparer les événemens, & de voir l'état où ſont encore à préſent les veſtiges de ces grands monumens, qui, ayant échappé aux ravages de la guerre & de la barbarie, vont ſe conſumant par l'action lente du temps. Nous ſommes curieux d'apprendre, par les deſcriptions anciennes, de combien nous ſommes venus trop tard, pour pouvoir comparer l'art moderne avec celui des anciens; & nous nous contentons de reconnaître, autant qu'il nous eſt poſſible, tout ce qui n'eſt pas encore diſ-

L'Archipel. paru de la surface de la terre, & perdu pour nous sans retour.

C'est donc le voyage de la Grèce qui fait l'objet de ce volume, non de la Grèce florissante dont Pausanias nous a donné la description, de la Grèce, lorsqu'elle était le séjour des Muses, le domicile des sciences, le centre du bon goût, le théâtre d'une infinité de merveilles, enfin le pays le plus renommé de l'univers ; mais de la Grèce d'aujourd'hui, ou telle que Spon, Weller, Pokoke, Tournefort, Choiseul, &c. l'ont décrite, pauvre, misérable, dépeuplée, gémissante dans une espèce d'esclavage, & qui n'offre plus aux yeux du voyageur que des ruines superbes, au milieu desquelles on la cherche sans la trouver; en un mot, l'image de la dévastation la plus affreuse, & l'exemple déplorable des vicissitudes auxquelles toutes les choses d'ici-bas sont soumises.

Mais, pour considérer la Grèce dans son véritable point de vue, quelle foule de héros, de grands capitaines, de sages, de philosophes, d'hommes extraordinaires en tout genre, cette heureuse contrée n'a-t-elle pas produite? D'un côté, Hercule, Thésée, Ulysse, Nestor, Codrus, Miltiade, Cimon, Aristide, Phocion, Aratus, Aristomène, Epaminondas,

L'Archipel.

Philippœmen ; de l'autre, Dracon, Solon, Lycurgue, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Zénon, cent autres non moins estimables, quoique peut-être moins célèbres; leurs noms seuls ne réveillent-ils pas encore l'idée ou de l'héroïsme ou de la sagesse ? Et quels exemples de courage, de grandeur d'ame, d'amour du bien public, de zèle pour la patrie, de modération & de justice, ces grands hommes ne nous ont-ils pas laissés ! Car il n'y a plus que les barbares qui ignorent que les lettres & les arts apportés de Phénicie, & d'Egypte en Grèce, y trouvèrent, s'il faut ainsi dire, un terroir si heureux, qu'en peu de temps ils y firent des progrès qu'on ne pourrait s'imaginer, si nous n'en avions des preuves subsistantes, soit dans les écrits des Grecs, soit dans les pierres gravées et les médailles, soit dans ses antiques, qui servent encore aujourd'hui de modèle aux plus grands maîtres, & qui sont le plus bel ornement des palais, en même temps que l'admiration des connaisseurs. L'éloquence, la poésie, l'histoire, la musique, l'architecture, la peinture, la sculpture, la gravure, tous ces arts, semblables à ces plantes qui ne viennent qu'à regret en certains climats, & qui se plaisent en d'autres, fleurirent presque tout-à-coup dans

L'Archipel. la Grèce, & y jetèrent un vif éclat, qui, se communiquant de proche en proche, embellit bientôt l'Italie, & ensuite les autres parties de l'Europe; car, dut notre vanité en murmurer, il est certain que nous tenons des Grecs toutes ces belles connaissances, comme les Romains leur en avaient été redevables eux-mêmes.

D'ailleurs, pense-t-on quelle ressource & quel bonheur c'était pour ces petites républiques, qui partageaient entr'elles un si petit pays, de commander à des peuples qui n'étaient sensibles qu'à la gloire? Elles n'avaient ni domaines considérables, ni gouvernemens, ni grandes charges, ni dignités à faire espérer. C'était fait d'elles si on les eût servies avec un esprit mercenaire: heureusement leurs sujets en étaient bien éloignés. L'état, sans s'appauvrir, pouvait toujours récompenser le mérite, quelque part qu'il fût. L'officier, le soldat, le magistrat, l'homme de lettres, le peintre, le sculpteur, tout homme qui se distinguait, était sûr de sa récompense, & de la sorte de récompense qui flattait le plus son inclination & son goût. Une statue de marbre ou de bronze, une inscription, un tombeau, ordonné par un décret public & élevé aux dépens de l'état, en faisait tous les frais. De-là cette multitude d'excellens ouvriers qui, en travaillant à im-

mortaliser les autres, s'immortalisaient eux-mêmes par ces chefs-d'œuvre de leur art, dont quelques restes, échappés au ravage des temps, sont encore aujourd'hui si précieux; & de-là en même temps cette noble émulation que ne pouvait manquer d'exciter la vue de tant de monumens publics érigés au mérite & à la vertu. Tout statuaire voulait être un Praxitèle, ou un Lysippe, & tout général d'armée ne se proposait pas moins que d'être un Miltiade ou un Thémistocle. L'Archipel.

Il ne nous manque qu'une étincelle de ce beau feu pour rendre l'envie de bien faire plus vive & plus générale qu'elle n'est parmi nous. Quand on considère qu'une couronne d'olivier remportée aux yeux des Grecs assemblés à la barrière d'Olympie, mettait le vainqueur au comble de ses vœux, & qu'il n'y avait point de peines, de sueur, de fatigues & de dangers dont il ne se crut bien payé par cette marque d'honneur, on ne s'étonne point qu'une nation si avide de gloire se soit rendue si célèbre. *A quelles gens avons-nous à faire*, disait *Tigrane à Mardonius ? Ils ne connaissent ni l'or ni l'argent, & ne cherchent que la gloire & la vertu.* Tigrane avait raison; ces gens-là devaient être invincibles; aussi l'étaient-ils. En vain Xerxès couvrit leur pays de ses ba-

L'Archipel.

taillons, & leurs mers de ses vaisseaux; en vain deux cent mille Gaulois, comme un torrent qui a rompu ses digues, inondent la Grèce; l'une & l'autre puissance, les plus formidables qu'il y eut alors dans le monde, échouent tour-à-tour contre une poignée de Grecs. Philippe de Macédoine, il est vrai, tailla en pièces, les Grecs, à la fameuse bataille de Cheronée. Alexandre, son fils, du fond de l'Asie & des bords de l'Inde, les contint par la terreur de son nom & par le bruit de ses exploits. Après lui, Antipater & Cassander portèrent à la Grèce des coups mortels; mais ces princes commandaient des Macédoniens, & les Macédoniens étaient des Grecs: d'où je conclus que les Grecs ne pouvaient être vaincus que par leurs pareils, je veux dire par des Grecs comme eux, ou par les Romains qui, imbus des mêmes maximes, & élevés tous dans les mêmes principes, pensaient aussi noblement & avaient la même passion pour la gloire.

Ils cédaient aux Grecs la supériorité dans les arts & dans les sciences, & ils se l'attribuaient eux, dans le grand art de vaincre & de gouverner: c'était sans doute avec raison, puisqu'après tout ils avaient soumis la Grèce à leur empire. Mais si les Grecs avaient agi

L'Archipel.

de concert contre les Romains, comme précédemment contre les Perſes & contre les Gaulois, je doute que Rome fût jamais venue à bout de les ſoumettre. Deux cent mille Perſes défaits par neuf mille Athéniens à Marathon, & ſept cent mille arrêtés tout court aux Thermopyles par trois cents Lacédémoniens, qui n'en auraient pas laiſſé échapper un ſeul, ſi un ſi petit nombre avait pu ſuffire à en exterminer un ſi grand. Ces deux exploits, pour ne rien dire de beaucoup d'autres, montrent bien que les Grecs étaient une nation de héros dont il n'était pas aiſé de triompher. Auſſi Rome employa-t-elle contre eux, non la force, mais la ruſe & l'artifice : ſous prétexte de les concilier & de les pacifier, elle fomenta leurs jalouſies, leurs défiances, leurs diviſions; & lorſqu'elle les vit déſunis, elle leva le maſque, & eut bon marché de ces mêmes Grecs qui avaient humilié le grand roi & rendu tous ſes efforts inutiles. Quoi qu'il en ſoit, voilà de quels pays, de quels hommes & de quels exemples nous allons entretenir nos lecteurs.

CHAPITRE II.

Départ de Toulon. — Mouillage dans la rade de Coron. — Femmes de l'île de l'Argentière. — Séjour à Milo, anciennement Melos. — Isles de Sophanto, — de Sikino, — de Nio, — de Santorin.

L'Archipel.

IL eſt difficile de préſenter à l'eſprit une idée nette de cette foule d'îles qui compoſent l'Archipel de la Grèce, ſi on ne les claſſe d'une manière qui ſatisfaſſe à-la-fois l'hiſtorien & le géographe. Toutes les diviſions qu'on a données juſqu'ici, étant trop multipliées, ſont inſuffiſantes : il ſemble qu'il n'y en a que deux de néceſſaires. La première claſſe doit renfermer les îles qui entourent l'Aſie mineure, & la ſeconde celles qui, ſituées au couchant de la Grèce, ſemblent tenir davantage à la géographie de l'Europe.

J'entends par l'Achipel de l'Aſie mineure, toutes les îles ſemées dans les différentes mers qui baignent cette vaſte péninſule depuis l'extrémité orientale du Pont-Euxin juſqu'à la partie de la Méditerranée qui borde les côtes de la Syrie & de la Phénicie. Le plus grand

ombre de ces îles se trouve entre l'Asie mi-eure & le continent de la Grèce. Voilà pour-uoi les anciens les nommaient l'Archipel de mer Egée.

L'Archipel.

L'Archipel grec de l'Europe comprend outes les îles éparses à l'occident de la Grèce, usqu'à la Sicile seulement; car les autres de Méditerranée, telles que la Corse, la Sar-aigne, les Baléares, tiennent à l'histoire de ome & de Carthage. Les principaux groupes e ces îles, se rencontrant vis-à-vis la côte ccidentale du continent de la Grèce, les fi-ent appeler par les anciens, l'Archipel de la er Ioniène.

Du haut des montagnes, & même des col-ines qui bordent ses côtes, on découvre une uantité surprenante d'îles de toutes grandeurs. lles sont semées au milieu des flots avec le nême beau désordre que les étoiles le font ans le ciel. L'œil les parcourt avec avidité, les recherche après les avoir perdues. Tan-ôt il s'égare avec plaisir dans les détours des anaux qui les séparent entr'elles, tantôt il mesure lentement les lacs & les plaines li-quides qu'elles embrassent; car ce n'est point ci une de ces mers sans bornes, où l'imagi-nation n'est pas moins accablée que surprise de la grandeur du spectacle; où l'ame inquiète,

L'Archipel. cherchant de tous côtés à se reposer, ne trouve par-tout qu'une vaste solitude qui l'attriste, qu'une étendue immense qui la confond. Ici, le sein des ondes est devenu le séjour des mortels : c'est une ville dispersée sur la surface de la mer; c'est le tableau de l'Egypte, lorsque le Nil se répand dans les campagnes, & semble soutenir sur ses eaux les collines qui servent de retraite aux habitans.

Toutes les nations qui, dans l'origine, eurent l'empire de la mer, les conquirent & peuplèrent successivement ces îles ; mais l'amour de la liberté, naturel à des Grecs, plus naturel encore à des insulaires, détruisit le joug sous lequel elles gémissaient. Tous ces peuples se formèrent en petites républiques, la plupart indépendantes, jalouses les unes des autres, & cherchant mutuellement à se tenir en équilibre par des alliances & des protections mendiées dans le continent. Elles jouirent long-temps de ce calme heureux que les nations ne peuvent attendre que de leur obscurité. La multiplicité des petits états que renfermaient toutes ces îles, & les fréquens changemens auxquels ils ont été si souvent exposés, nous mettent dans l'impossibilité d'en donner une description exacte. Cependant pour connaître cette partie célèbre de la terre, il

L'Archipel.

ut y voyager en détail. Nous indiquerons xactement les villes, les rivières, les mon-gnes, & jusqu'aux forêts, aux rochers, aux ontaines, &c. qui auront eu quelque célé-rité, en rappelant autant qu'il sera possible eurs anciens noms, & citant ceux qu'ils por-ent maintenant, pour mettre le lecteur à portée de faire la comparaison de la Grèce ncienne avec la Grèce actuelle. Tous les oyageurs anciens & les meilleurs parmi les ôtres, à la tête desquels nous plaçons Tour-efort & l'ambassadeur Choiseul, seront nos uides dans cette relation.

Je m'embarquai à Toulon, dit le voyageur clairé, dont la relation nous fournit les dé-ails qui vont suivre, & qui sut sacrifier les ouissances de la jeunesse & de la fortune à la passion de voyager & de visiter les plus célè-res contrées de l'antiquité. Nous partîmes es derniers jours de mars de l'année 1776; & après avoir relâché en Sardaigne, à Malthe & en Sicile, nous découvrîmes les côtes de a Grèce. Le vent nous força d'entrer dans le golfe, anciennement appelé *Messeniacus-Sinus*, & nous mouillâmes dans la rade de Coron en face de cette ville.

Tout inspirait l'effroi dans ce malheureux pays, lorsque j'y abordai; tout y gémissait des

L'Archipel.

ſuites d'une guerre cruelle. La ville grecque, ſituée ſous le canon du château, ville aſſez bien bâtie, n'était plus qu'un monceau de ruines ; & ſes environs étaient, ainſi que toute la Grèce, dévaſtés par des hordes d'Albanois que le grand-ſeigneur y avait appelés pendant la dernière guerre pour repouſſer les Ruſſes & ſoumettre les Grecs révoltés. Depuis la paix, ils refuſaient de rentrer dans leurs montagnes, & faiſaient payer cher au grand-ſeigneur les ſecours ruineux qu'il en avait reçus. Les Grecs dénaturés, avilis par un long eſclavage, n'oſaient même ſe défendre contre cette poignée de brigands, & ſe laiſſaient égorger comme des victimes.

Jetons un coup-d'œil rapide ſur cette expédition, dont les détails intéreſſans ſont dignes de la curioſité du guerrier & de l'attention du philoſophe.

La flotte ruſſe ſe montra ſur les côtes voiſines de Coron, le 28 février 1770, & l'effroi ſe répandit bientôt dans la garniſon. Le commandant, conſterné, parlait déja de ſe rendre avant de ſavoir s'il ſerait attaqué : pendant qu'il implorait la médiation du conſul français, les *Maniotes*, ſoulevés par quelques officiers ruſſes, ſortirent de leurs montagnes. & inondèrent les environs de Coron. Le comte Théo-

L'Archipel.

ore Orlow y vint mouiller, le 10 mars, avec n escade, composée de trois vaisseaux de gne & de deux frégates : il débarqua des oupes, du canon, établit deux batteries qui rèrent sur la place, mais lentement & sans ucun succès ; il était difficile en effet qu'elles n eussent, vu le petit nombre & sur-tout le libre inférieur des pièces débarquées. La ace, d'ailleurs, est construite assez solideent : les murs du côté de l'attaque, le seul r où elle tienne à la terre, sont encore meilurs que les autres, presque par-tout liés à des chers qui forment un rempart naturel. Ces urs ont fort peu souffert, quoiqu'à demiortée des batteries, dont il est facile de reonnaître les travaux.

On ne peut attribuer le peu de vigueur & succès de cette attaque qu'au trop petit ombre de troupes réglées qui suivaient le omte Orlow, & sur-tout au mécontentement ciproque des Russes & des Grecs, qui s'éient mutuellement exagéré leurs moyens. es Maniotes, à l'arrivée de la faible escadre es Russes, trompés dans leur attente, & ayant pas reçu tous les secours d'armes & de unitions qui leur étaient nécessaires, ne prient les armes qu'en petit nombre, & la pluart ne comptant bientôt plus sur le succès de

L'Archipel. l'expédition, découragés d'ailleurs par la crainte de ne point combattre pour leur liberté, ne pensèrent qu'à piller & à rapporter leur butin dans les montagnes.

Le comte Orlow continua cependant le siége avec quelques centaines d'esclavons, de Maniotes & de Grecs : il reçut le renfort d'un vaisseau de 74, d'un bâtiment anglais & d'une galiote à bombes, à la vérité bien inutile, puisqu'elle était sans mortiers. Elle pensa cependant produire tout l'effet qu'on aurait pu en espérer; car à peine parut-elle, que les Turcs épouvantés parlèrent de se rendre; le bey, qui vit leur effroi, & qui d'ailleurs n'était pas trop sûr de son propre courage, est convenu qu'il leur avait seulement demandé d'attendre la première bombe pour leur honneur & pour sa justification. Le général russe tâcha de suppléer aux moyens qui lui manquaient, par une mine qu'il fit pousser sous le bastion principal, dont la ruine aurait ouvert entièrement le château; mais elle fut éventée par quelques Turcs déterminés, qui s'élevèrent pour ce moment au-dessus d'eux-mêmes.

Le comte Orlow se décida enfin à lever le siége de Coron, le 26 avril 1770. La garnison turque sortit du château aussi-tôt qu'elle vit l'escadre à la voile, & détruisit entièrement la ville

ville grecque; les magasins des négocians, tous Français, furent brûlés ou pillés. Ces malheureux avaient pris, dès le commencement du siége, le parti de s'embarquer sur un vaisseau marchand, amené par le hasard; &, ayant gardé une exacte neutralité, avaient attendu, sous la double protection des Russes & des Turcs, que leur sort fut décidé. Ils perdirent en un jour tout le fruit de leurs travaux. L'Archipel.

Patras fut d'abord saccagée par les Grecs soulevés, auxquels s'étaient joints les habitans de *Zante*, & ensuite par les Albanois & les Turcs, qui y égorgèrent plus de 1500 Grecs.

La ville de *Navarrins* s'était rendue, après six jours de siége, à un corps de Maniotes, sous les ordres de quelques Russes. Ceux-ci, en débarquant dans le golfe de Coron, avaient formé deux corps de tous les Grecs révoltés, sous le nom imposant de légion orientale & occidentale de Sparte. Pendant que cette dernière parcourait la côte occidentale & quelques lieux de l'intérieur du pays, en s'avançant vers *Arcadia* & Patras, l'autre avait marché au travers des monts *Taygetes* vers *Misistra*. Cette ville venait de se rendre; & la garnison, réfugiée dans le château, était déja convenue d'en sortir, avec la liberté de se retirer dans l'intérieur du pays, lorsqu'une troupe de mon-

L'Archipel.

tagnards escalada le château par le côté opposé de la ville, & poursuivit les Turcs, qui se réfugièrent sous la protection des primats de la ville & des chefs de la légion orientale : ils furent reçus dans le palais épiscopal, lieu fermé de murailles, où ils demandèrent à rester, plutôt que de s'exposer à traverser la campagne.

Le comte Alexis Orlow, qui devait commander toutes les forces russes, était enfin arrivé sur la côte. Il avait fixé sa résidence à *Navarrins*, en avait changé la principale mosquée en église, & faisait de nouvelles dispositions pour la conquête de tout le Péloponnèse. Apprenant que la légion orientale s'était emparée de *Misistra*, il lui envoya ordre de marcher vers *Tripolizza*, pour emporter cette ville. Elle avait déja investi le château, lorsqu'une troupe nombreuse de cavaliers albanois vint tout-à-coup fondre sur les assiégeans, qui, cédant au premier effroi & à la terreur, qui devance toujours ces guerriers, s'enfuirent dans leurs montagnes, & abandonnèrent les Russes qui les conduisaient. Aucun de ces braves gens ne voulut se rendre; & ils ne succombèrent qu'après des prodiges de valeur incroyables : il n'en échappa pas un seul. Les Albanois, irrités de ne pouvoir atteindre les

fuyards, auxquels une défense si opiniâtre avait donné le temps de se sauver, entrèrent dans la ville ; &, sous prétexte que les habitans avaient formé secrètement le projet de se rendre, ils en tuèrent trois mille en moins de deux heures, & la ville fut pillée, brûlée par ceux qui étaient venus pour la défendre. L'Archipel.

Les libérateurs de *Tripolizza* accoururent alors au secours de la ville de *Modon*, assiégée par les renforts arrivés au comte Orlow, joints aux Russes & aux esclavons, qui avaient levé le siége de Coron. Le prince d'Olgourouki, à la tête de cinq cents hommes, fit, pour rentrer dans Navarrins, une retraite à laquelle il ne manquait que des témoins en état de l'apprécier. Toute la valeur que les Russes montrèrent dans cette guerre, ne put l'emporter sur les obstacles qui se multiplièrent par l'insubordination des Grecs, par le peu de confiance qu'on sut leur inspirer, & par l'impossibilité où l'on se trouva de remplir les promesses qui les avaient déterminés à une révolte dont ils ont été si cruellement punis.

Ces fiers Albanois, dont je viens de parler, feraient encore des héros, s'ils avaient un Scanderberg à leur tête ; mais ils ne sont plus que des brigands, dont l'extérieur annonce la férocité. Ils sont tous grands, maigres, lestes

L'Archipel.

& nerveux. Leur vêtement consiste en des culottes fort amples, un petit jupon, un gilet garni de plusieurs rangs de grosses olives d'argent, de plaques & de chaînes : ils portent des brodequins attachés avec des courroies, qui montent quelquefois jusqu'aux genoux, pour tenir sur les mollets des plaques qui en prennent la forme, & les préservent du frottement du cheval : leurs manteaux, galonnés & tailladés de plusieurs couleurs, achèvent de rendre cet habillement très-pittoresque : ils n'ont d'autre coëffure qu'une calotte de drap rouge, encore la quittent-ils en courant au combat. Ce n'est qu'avec bien de l'adresse que j'ai pu obtenir d'en faire un dessin. Ils étaient musulmans ; & l'on sait combien ils exagèrent l'article de leur religion qui proscrit les images. Un de ces misérables, qui, pour un sequin, aurait assassiné dix personnes, me fit répondre, *que pour tout l'or du monde, il ne consentirait pas à laisser prendre sa figure, & que je serais bien effrayé quand, au jour du jugement, tous les petits hommes que produirait mon crayon, viendraient me demander leurs ames.*

La ville de Coron est située à la pointe d'une langue de terre qui s'avance dans le golfe. La ville a toujours suivi le sort de la Morée, suc-

ceſſivemrnt ſubjuguée par les Gênois, les Vénitiens & les Turcs, à qui elle eſt enfin reſtée.

L'Archipel.

Le lendemain de notre départ de *Coron*, nous nous trouvâmes en vue du cap *Matapan*, autrefois le cap *Tenare*; c'eſt l'extrémité des monts Taygètes qui ſe prolongent dans la mer, & forment ce qu'on appéle actuellement le bras du *Maina*, patrie de ces Mainotes, qui ont tant de fois ravagé la Morée. Ils deſcendent des anciens habitans de la Laconie, & non moins redoutables; leur unique métier eſt celui de pirates. Ceux qui peuvent ſe procurer un bateau, vont infeſter les mers; les autres vivent ſur leurs rochers, dans l'eſpérance d'y voir échouer des bâtimens, qui leur offrent une proie auſſi facile qu'aſſurée.

Non loin de là eſt la petite île de Dulichium, différente d'Ithaque, dont elle n'eſt diſtante que de huit milles : elle était du domaine d'Ulyſſe, auſſi bien que Cephalonie & Sainte-Maure. Ce prince y avait un palais dont on montre encore quelques reſtes.

Nous continuâmes notre route le long des îles Strophades, où l'on dit que les Harpies, pourſuivies par *Lethés* & *Calais*, fils de Borée, ſe réfugièrent autrefois. J'interrogeai quelques Turcs qui avaient été dans ces îles, pour ſa-

L'Archipel.

voir ce qu'on disait des Harpies; mais je n'en pus tirer aucun éclaircissement: l'un d'eux me dit que je voulais peut-être parler des moines grecs qui en sont les seuls habitans. Je souris de sa bonne foi, & ne pris pas la peine de visiter ces iles.

Le lendemain nous laissâmes à gauche Sphactérie, où les Athéniens remportèrent une victoire sur les Spartiates, puis le cap de Sapience, & enfin le promontoire de Ténare, où sont plusieurs gouffres que les anciens prenaient pour les portes de l'enfer. C'est par-là qu'ils firent descendre Hercule pour en tirer le chien Cerbère.

Nous passâmes près de Cérigo; & ce que nous en vîmes ne nous donna aucune idée favorable à cette charmante Cithère, dont le caprice des poëtes avait fait la demeure chérie de Vénus. Cependant le nom de Cythère réveilla dans nos esprits des idées riantes: c'est-là, disions-nous, qu'a subsisté avec éclat, pendant un temps immémorial, le plus ancien & le plus respecté des temples consacrés à Vénus; c'est-là qu'elle se montra pour la première fois aux mortels, & que les Amours prirent avec elle possession de cette terre toujours embellie des fleurs qui se hâtaient d'éclore en sa présence. Dès-lors on n'y connut

L'Archipel.

que les charmes des doux entretiens & du tendre sourire. Ah ! sans doute que dans cette région fortunée, les cœurs ne cherchaient qu'à s'unir, & que ses habitans passaient leurs jours dans l'abondance & dans les plaisirs.

Un Grec, qui nous écoutait avec la plus grande surprise, nous dit froidement : ils mangent des figues & des fromages cuits, ils ont aussi du vin & du miel ; mais ils n'obtiennent rien de la terre qu'à la sueur de leur front, car c'est un sol aride & hérissé de rochers ; &, à l'exception de quelques tourterelles, les animaux même y sont en petit nombre. Je ne suis plus surpris qu'un ancien ait dit qu'en sortant de la mer, la déesse descendit dans cette île, mais qu'elle s'enfuit aussitôt en Chypre. Nous essuyâmes un coup de vent des plus violens ; & après avoir relâché à l'île de *Cervi*, nous arrivâmes à celle de l'Argentière.

Cette île prit le nom de l'Argentière dans le temps que l'on y découvrit des mines d'argent : on y voit encore les restes des ateliers & des fourneaux où l'on travaillait ce métal, mais on n'oserait aujourd'hui reprendre ces sortes de travaux sans la permission des Turcs ; & les Turcs, sous prétexte que les Grecs en retireraient de gros profits, ne manqueraient pas de les accabler d'impôts. Les gens du pays



L'Archipel.

croient que les principales mines sont du côté qui regarde Poloni, petit port de l'île de Milo. Ces îles ne sont éloignées que d'un mille de cap en cap, comme parlent les géographes; mais le trajet est bien du double.

Pline assure que cette île se nommait autrefois l'île aux vipères: il faut que la race en soit éteinte; car on nous assura qu'on n'y en voyait plus. Cette île a toujours suivi la destinée de Milo. Dans le renversement de l'empire des Grecs par les Latins, Marc Sanudo, noble Vénitien, la joignit au duché de Naxie, avec quelques autres îles voisines; elle se trouva ensuite enveloppée dans la conquête de l'Archipel par Barberousse.

Cette petite île, autrefois nommée *Cimolis*, n'a que six lieues de circonférence. Le sol, extrémement aride, est dépourvu de sources; on n'y trouve que de l'eau de citerne, ou celle que l'on va chercher à Mélos, qui n'en est pas éloignée. Les monts, les vallées, & toute la campagne, dépouillés d'arbres, n'offrent pas un seul ombrage contre les ardeurs du soleil. Les Vénitiens, pendant leurs guerres contre les Turcs, coupérent tous les oliviers, & causèrent un dommage irréparable à l'île. Les habitans n'oseraient y former des plantations nouvelles, parce qu'ils craindraient de

voir doubler leurs impositions. C'est ainsi que le gouvernement ottoman en agit avec ses sujets ; s'ils montrent de l'industrie, il la taxe sur-le-champ, & l'étouffe dès sa naissance. L'Archipel.

L'Argentière ne présente que des collines hérissées de rochers & dépouillées de verdure, des vallées où croissent de tristes arbrisseaux & des buissons épineux ; elles sont la plupart couvertes d'une argile blanche & grasse, que les anciens appelèrent la *terre cimolée*, & que les habitans emploient au lieu de savon pour blanchir leur linge. Ce sol stérile ne paraît guères propre à l'agriculture ; cependant ses industrieux habitans y trouvent leur subsistance ; ils y sèment de l'orge & du bled, au commencement de l'automne, qui est la saison des pluies, & les recoltent en mars. Les vignes qu'ils ont plantées sur les coteaux, ne leur donnent du fruit que pour la table. Ils tirent leur vin de Santorin, de Mile, & des autres îles de l'Archipel. Ils nourrissent de la volaille, des troupeaux de chèvres & de moutons, dont la chair est excellente. Le pays leur fournit encore des cailles, des lièvres & des perdrix en abondance. Les femmes tricotent des bas de coton, & les hommes s'occupent de la pêche & de la navigation. On prend autour de l'île de fort bon poisson,

L'Archipel

ſur-tout des rougets, dont la chair eſt très-délicate.

La peuplade qui habite le village de l'Argentière, eſt compoſée d'environ cinq cents perſonnes. Elle ne jouit pas d'une grande aiſance; mais, grace à ſon induſtrie, elle ne manque point des premiers beſoins de la vie. A la vérité, cette petite île ne gémit point ſous la verge des officiers de la Porte. On n'y voit ni aga, ni cadi. Les Turcs n'oſeraient l'habiter, parce qu'elle n'a aucun port qui put empêcher les Maltois de les emmener en captivité. Leurs corſaires y viennent de temps en temps dépenſer en feſtins, en fêtes, en plaiſirs de toute eſpèce, l'argent qu'ils ont pillé ſur les mahométans. C'eſt un tribut qu'ils paient aux belles de l'Argentière. En un mot, les Grecs qui habitent ce rocher ſeraient heureux, ſi le capitan-pacha pouvait les oublier dans les contributions annuelles qu'il lève, ſouvent avec barbarie ſur les îles de l'Archipel. Outre la capitation à laquelle tous les Grecs ſont ſoumis, il exige encore des préſens, qui quelquefois égalent le tribut. Ces vexations ont les ſuites les plus funeſtes; elles réduiſent les inſulaires à la dernière miſère.

Les Grecques de l'Argentière ſont chauſſées ridiculement: en France, on fait cas d'une

L'Archipel.

jambe fine, d'un pied mignon. Les belles de l'Argentière penſent autrement. Elles ſe groſſiſſent les jambes en les couvrant de pluſieurs paires de bas ; elles paraiſſent plutôt bottées que chauſſées, & regardent cet accoutrement comme une parure : de peur que l'œil en perde quelque choſe, leurs robes ne descendent qu'à deux doigts au-deſſous du genou. Elles ſont faites de manière qu'elles gâtent abſolument leur taille, & que l'on ne peut que ſoupçonner les belles proportions dont la nature les a décorées. J'ignore qui peut leur avoir fait adopter ces vêtemens ridicules. Du reſte, la plupart ſont gaies, vives & jolies. Je me préſentai dans quelques maiſons, où je fus étonné de trouver, ſous des toîts ruſtiques, de jeunes perſonnes de la plus charmante figure. Si on leur reproche qu'elles défigurent, par des ornemens déplacés, une partie de leurs charmes, elles répondent : nos grands'mères étaient vêtues ainſi, & nous ſuivons l'uſage. L'uſage viendra-t-il toujours à la place de la raiſon ? Mais dans une petite île, d'où les femmes ne ſortent point, & où elles ne voient preſque jamais aborder d'étrangers, dont la parure différente pourrait les frapper, les modes, quelques abſurdes qu'elles ſoient, ſont immuables, & perſonne n'oſe en ſecouer le joug.

L'Archipel.

L'Argentière a devant elle un long écueil ftérile, que l'on nomme l'île brûlée. Dans le canal qui les fépare, les vaiffeaux trouvent un bon mouillage ; dans tout le refte de l'île, les rivages font efcarpés & hériffés de rochers inabordables.

De l'Argentière, on voit à découvert l'île de Mélos, qui n'en eft éloignée que d'une demi-lieue : on la nomme actuellement *Milo* ou le *Mile*. Elle avait autrefois une ville du même nom, qui fut bâtie par les Phéniciens. Ce peuple navigateur, attiré par la beauté de son port, en fit fans doute un entrepôt de fon commerce. Ce port, dont l'ouverture regarde le nord-oueft, s'avance dans les terres, en formant diverfes finuofités, & s'élargit tout-à-coup dans un fpacieux baffin. Les vaiffeaux de toute grandeur peuvent y mouiller à l'abri de tous vents, & la flotte la plus nombreufe s'y trouve fort au large.

Cette île fut long-temps riche & peuplée. Dès la plus haute antiquité, elle jouiffait d'une liberté parfaite. Les Athéniens, qui n'avaient pu déterminer les Miliotes à fe déclarer en leur faveur dans la guerre du Péloponèfe, defcendirent fur leurs rivages & les attaquèrent avec fureur : deux fois ils échouèrent dans leur entreprife ; ils revinrent avec des troupes plus

L'Archipel.

…mbreuſes, mirent le ſiége devant Mélos, …ayant obligé les aſſiégés à ſe rendre à diſ-…tion, paſſèrent au fil de l'épée tous les …mmes en état de porter les armes; ils n'é-…gnèrent que les femmes & les enfans, qu'ils …menèrent en captivité. Cette atrocité fait …gir l'humanité & déshonore le nom athé-…n; mais la guerre ſe faiſait alors avec un …arnement dont nous n'avons point d'exem-…. Les républiques ne ſavent point pardon-…, & portent preſque toujours la vengeance …l'excès. Lyſandre, général des Lacédémo-…ns, ayant à ſon tour impoſé la loi aux …héniens, fit rappeler la colonie qu'ils avaient …voyée à Mélos, & y renvoya les malheureux …es de ſes habitans. Cette île perdit ſa liberté …ſque Rome, affectant l'empire du monde, …quit tout l'Archipel. Elle tomba dans le …tage des empereurs d'orient, & devint en-…e la conquête de Soliman ſecond. Depuis …e époque, elle gémit ſous le deſpotiſme …oman, & eſt bien déchue de ſa puiſſance. …n'y a pas plus de ſoixante ans qu'elle poſſé-…t encore plus de vingt mille habitans. Il …n reſte aujourd'hui qu'environ ſept cents, … une ſurface de dix-huit lieues de circon-…rence. On gémit de voir les meilleures ter-… ſans cultures, & les vallées fertiles chan-

L'Archipel.

gées en marais. La peste, que les Turcs propa gent en tous lieux, a détruit une partie de se habitans ; la mauvaise administration de l Porte & les vexations du capitan-pacha o fait le reste. Aujourd'hui le défaut de bras leur permet pas de donner un libre écoule ment aux eaux ; elles demeurunt stagnante dans les vallées, croupissent & infectent l'a d'exhalaisons putrides. Les marais salans, q se sont multipliés faute de soin, produisent même effet. Ajoutez à ces inconvéniens le exhalaisons sulphureuses qui s'élèvent de tou parts, & vous ne serez point surpris d'appre dre que les Miliotes sont tourmentés de fièvr violentes les trois quarts de l'année ; peut-êt seront-ils obligés d'abandonner leur patri Tous les visages y sont jaunes, plombés, p les ; & l'on ne voit sur aucun les signes de santé. Le voyageur prudent ne doit s'arrête que peu de temps dans cette contrée ma saine, s'il ne veut s'exposer à gagner la fièvr Souvent il suffit de coucher dans l'île pour être attaqué, quelquefois même d'y passer jour.

Je débarquai dans cette île malheureuse la pointe, qui, se rapprochant le plus de l'A gentière, ne laisse qu'un passage très-étroi au milieu de ce trajet se trouvent des écue

frayans. Les vagues y sont resserrées par les ux îles : elles viennent s'y briser avec furie, précipitent, en tournoyant, dans des abyss profonds, en sortent avec bruit, s'élènt dans les airs, & blanchissent de leur ume tous ces bords dangereux.

[redacted] L'Archipel.

On a vu dans le siècle dernier un Miliote, mmé *Capsi*, s'ériger en petit roi de Milo. Il manquait ni de courage ni de talent pour uverner. Mais il fut assez mal avisé pour itter son trône, & rendre une visite sans rdes à un Turc, capitaine de vaisseau, qui avait fait des propositions avantageuses de la rt du grand-visir, que ce nouveau souverain laissait pas d'inquiéter : dès que *Capsi* fut le bord du Turc, on mit à la voile ; & ce alheureux Miliote, qui n'avait régné que ois ans, fut pendu à Constantinople, à la orte de la prison des esclaves, moins prudent ue ces anciens habitans de Milo dont parle lutarque, lesquels ayant envoyé une colonie *Cryassa*, ville de Carie, firent cacher des oignards dans le sein de leurs femmes, & s'en rvirent fort à propos pour égorger les habins de la ville, qui les avaient invités à un stin, dans le dessein de les faire mourir.

On ne finirait pas si l'on voulait décrire outes les différentes cavernes de cette île. Il



L'Archipel.

n'y a point de trou dans ces rochers où l'on ne sente une chaleur considérable dès qu'on y en-fonce la tête. Avant de quitter Milo, nous montâmes au haut de Saint-Elie, montagne la plus élevée du pays, pour avoir le plaisir de considérer les îles voisines : c'est un des plus beaux coups-d'œil qu'il y ait dans l'Archipel. Le jour était parfaitement beau, & nous laiss- voir une infinité d'îles voisines qui brillen- dans la mer, pour me servir de l'expressio- d'Horace.

Quand on fait le tour de l'île en bateau on découvre les embouchures de plusieurs canaux souterrains, par où l'eau de la me- s'engouffre, & par le moyen desquels le se- marin est porté jusques dans les moindres ca- vités de cette roche spongieuse. Le soufre de Milo est parfaitement beau, & a un petit œi- verdâtre & luisant, qui le faisait préférer pa- les anciens à celui d'Italie. On trouve ce soufre par gros morceaux en creusant la terre, & par grosses veines dans les carrières d'où l'on tire les meules de moulin. Il est bon de remarque- que ce rocher spongieux & caverneux, qui sert de fondement à Milo, est comme une es- pèce de poële qui en échauffe doucement la terre, & lui fait produire les meilleurs vins, les meilleures figues, & les melons les plus

délicieux

élicieux de l'Archipel. La féve de cette terre admirable & travaille toujours ; les champs s'y reposent jamais. L'Archipel.

Après avoir visité les eaux minérales, nous lâmes vers les mines d'alun, dont les principales sont à une demi-lieue de la ville. On n'y availle plus aujourd'hui. On fit bien des faons pour nous y conduire ; ce ne fut qu'après oir exigé de nous quelque argent, comme la se pratique dans le levant pour les moines bagatelles. On entre d'abord dans une verne assez simple, d'où l'on passe par une pèce de boyau dans quelques chambres que n a creusées autrefois, à mesure que l'on en ait de l'alun. Ce sont des voûtes, hautes ulement de quatre à cinq pieds, sur neuf ou x de large, incrustées d'alun presque parut. Cet alun vient en pierres plates, de l'éaisseur de huit ou neuf lignes, jusqu'à un uce.

L'alun de plume s'y trouve aussi, c'est une s plus belles choses que l'histoire naturelle levant puisse présenter. Cet alun de plume ient par gros paquets, composés de filets dés comme la soie la plus fine, argentés, luins, longs d'un pied & demi, ou de deux, de ême goût & de même caractère que l'alun pierre. Les pierres, au travers desquelles

L'Archipel.

cet alun s'échappe, sont très-légères & friables. Tous les rochers qui sont autour, sont revêtus de semblables concrétions. Il y en a beaucoup qui ne sont que du sel marin sublimé, aussi doux que la fleur de farine. On y voit des trous où l'alun paraît tout pur & comme friable, mais d'une chaleur excessive.

Le port de Milo, assez vaste pour recevoir les escadres les plus nombreuses, est à l'abri de tous les vents : il n'a d'autre inconvénient que d'être fermé, ou d'être au moins d'une sortie difficile par les vents du nord. On me conduisit à quelque distance du rivage vers une caverne; elle servait de retraite à des pâtres qui y faisaient bouillir leur laitage. Il paraît assez vraisemblable que c'est une ancienne carrière, dont les pierres ont servi autrefois à bâtir la ville; elles sont légères, spongieuses & portent par-tout l'empreinte de la destruction. Les rochers, qui entourent l'île extérieurement, sont dans le même état; des feux souterrains en minent sans cesse les fondemens, & il est à craindre que l'île ne vienne tout-à-coup à s'engloutir.

Après avoir observé tous les phénomènes que l'île de Milo offrait à ma curiosité, je louai un mauvais bateau grec pour aller parcourir une partie des cyclades, le vent de sud

ne conduisit à l'île de Siphanto; j'y vis un
ombeau de marbre blanc d'une belle exécu- L'Archipel.
ion; on le trouve sur le chemin de la mer à
a ville; fait pour consacrer peut-être, la mé-
moire d'un héros; la barbarie des habitans
'a devoué aux usages les plus vils. Tous les
nonumens de la Grèce éprouvent le même
ort; les étables même sont construites avec
es débris les plus riches. Ici c'est un entable-
nent, là une frise, une corniche magnifique,
ouvent des statues sont maçonnées dans les
nurailles; enfin on ne peut faire un pas dans
ette contrée, sans trouver des chefs-d'œuvres,
estiges de ce qu'elle a possédé & témoins de
e qu'elle a perdu.

La ville de Siphanto est située sur une
nasse énorme de rochers qui en rendent l'as-
ect plus imposant, mais l'accès plus difficile.
e trouvai, en y entrant, les principaux ha-
itans assemblés sous une espèce de portique.
e ne pus répondre qu'avec peine aux questions
récipitées qu'ils me firent; tous m'interro-
eaient, tous me parlaient d'Alger, de l'Es-
agne, de ses flottes, du tort qu'une guerre
aisait à leur commerce. A cette foule de ques-
ions succédait un moment de silence: les yeux
ixés sur moi, ils attendaient mes reponses;
lles étaient agitées, discutées, combattues;

L'Archipel. enfin les plus vieux prononcaient, et leurs décisions politiques paraissaient reçues avec respect. Je me crus transporté aux beaux jours de la Grèce; ces portiques, cette assemblée populaire, ces vieillards, qu'on écoutait avec un silence respectueux, leurs figures, leurs habillemens, leur langage, tout me rappelait Athènes ou Corinthe, & ces places publiques où un peuple avide de nouvelles, environnait les étrangers & les voyageurs.

L'empressement avec lequel on m'offrit l'hospitalité, vint bientôt fortifier cette illusion. Un des plus âgés m'avait déja conduit chez lui, lorsque deux français arrivèrent, réclamant, à titre de compatriotes, le droit de me recevoir chez eux. Ils s'emparèrent de moi, & me comblèrent d'attentions & de soins.

Le climat de Siphanto inspire le regret d'en sortir, le ciel y est toujours pur & serein, & l'heureuse fécondité de la terre permettrait aux habitans de se passer des îles voisines, si le désir de quelques superfluités ne les engageait à y avoir recours. On compte aujourd'hui environ quatre mille habitans dans l'île de Siphanto. Ils savent à combien leur île est taxée. Ils s'en rendent quelquefois eux-mêmes adjudicataires, & alors ils choisissent des chefs qui lèvent les fonds & les remettent au capi-

n pacha, lorſqu'il vient faire ſa tournée dans rchipel. Son arrivée répand la terreur; les recs les plus aiſés affectent alors de paraître ns la miſère, mais il eſt plus ingénieux à couvrir leur opulence, qu'ils ne le ſont à cacher, & il leur fait payer, en un jour, la anquillité dont ils jouiſſent tout le reſte de nnée. Un grec ne ſort jamais ſans porter quittance avec lui, encore n'eſt-ce ſouvent u'une précaution inſuffiſante contre l'induſ-ieuſe rapacité des exacteurs.

L'Archipel.

L'habillement des femmes de Siphanto eſt aucoup moins déſagréable que celui des mmes de l'Argentière & de Milo, il ſe rap-roche même un peu du véritable habit grec. e viſage de mon hôteſſe était agréable, mais le était petite & graſſe, elle différait à cet gard des autres femmes de l'île, qui ſont en énéral grandes, jolies, & dont la taille eſt gère. Les cheveux des femmes ſont nattés vec des bandes de laine, & forment des rou-aux qui ſe relèvent ſur la tête.

En quittant Siphanto, nous paſſâmes devant olicandro, ſans nous y arrêter. Un excès de uriofité fort peu raiſonnée me fit aborder à ikino. Je ne fus point effrayé de la hauteur des rochers, j'eſſayais déja d'y grimper, mais mon empreſſement fut un peu rallenti par la

L'Archipel.

manière dont on m'y reçut: quelques habitans de l'île, qui avaient vu approcher mon batteau, s'étaient placés ſur la montagne pour nous empêcher d'y pénétrer, vingt fuſils dirigés ſur nous, & le peu de ſuccès qu'eut l'éloquence de mon pilote, me forcèrent d'abandonner mon projet, & de rentrer dans mon bateau pour me rendre dans l'île de Nio, anciennement Ios.

Elle n'eſt célèbre que par la mort d'Homère: ſept villes prétendaient à la gloire d'avoir vu naître le père de la poéſie; mais aucune n'a diſputé à l'île d'Ios, le triſte honneur de conſerver ſes cendres. Les habitans lui élevèrent un tombeau ſans aucune inſcription, & ce ne fut que long-tems après, que l'on crut néceſſaire d'atteſter à la poſtérité le dépôt précieux que renfermait ce monument. Le temps l'a détruit, & l'ignorance plus deſtructive encore, a effacé chez les habitans jusqu'au ſouvenir d'Homère. Étrange fatalité attachée au nom de ce grand poète par-tout ſi célèbre, & maintenant ignoré dans le lieu même où repoſe ſa cendre.

L'habillement des femmes de Nio eſt aſſez agréable. Une ſimple camiſole marque leur taille, ſans la contraindre, & leurs jupons fort courts, au lieu d'allarmer la décence, ne font

quelques habitans
her mon batteau,
ne pour nous em-
fusils dirigés sur
u'eut l'éloquence
nt d'abandonner
ans mon bateau
Nio, ancienne-

mort d'Homère:
gloire d'avoir vu
mais aucune n'a
honneur de con-
ns lui élevèrent
iption, & ce ne
l'on crut nécef-
e dépôt précieux
t. Le temps l'a
ftructive encore,
squ'au souvenir
ttachée au nom
élèbre, & main-
ême où repose

de Nio est assez
e marque leur
eurs jupons fort
écence, ne font

u'annoncer la pureté de leurs mœurs; elles peuvent paraître trop peu vêtues, mais on ne les trouvera jamais vêtues immodestement. L'Archipel.

Les usages conservés précieusement chez les habitans de cette île, leur manière de vivre entre eux, leur prévenance pour les étrangers, tout rappèle la simplicité des premiers âges. J'en éprouvai tout le charme, maîtres, femmes & enfans, tous s'empressaient à me servir, à prévenir mes besoins; ils regrettaient ce qui pouvait manquer chez eux, courraient le chercher chez leurs voisins, & ne permettaient à leurs domestiques de partager aucuns de ces soins. Ce n'était point cet empressement mêlé de curiosité, c'était celui de la simple bienveillance, de l'humanité sans mélange d'aucune espèce d'intérêt, c'était enfin un portrait fidèle & touchant de l'antique hospitalité. Je ne pus leur faire accepter aucun dédommagement des peines que je leur avais causées; ils me demandèrent seulement une attestation de l'accueil qu'ils m'avaient fait. Ce sont les seuls titres que ces hommes honnêtes aiment à conserver.

L'île de Thera, aujourd'hui Santorin, a toujours été le théâtre des phénomènes les plus intéressans. La nature paraît avoir dans cette portion de l'Archipel, réuni sous les yeux

L'Archipel. de l'obfervateur, une fuite d'opérations différentes, qui, s'expliquant mutuellement, femblent révéler le fecret de fon travail. Les anciens ont écrit que l'île de Thera était fortie du fein de la mer, ainfi que Rhodes, Délos, etc. Cette opinion eft entièrement détruite par l'infpection des lieux & par la nature des fubftances dont ces îles font formées. Aucune de ces îles ne paraît devoir fon origine à des volcans; peut-être ne font-elles, ainfi que toutes celles qui compofent l'Archipel, que le fommet de hautes montagnes, dont quelques-unes auront d'abord été totalement inondées, lorfque le Pont-Euxin ne fut pas affez vafte pour contenir les eaux que tant de fleuves s'empreffent de lui apporter. Ces eaux fe feront frayées une route qui leur aura fans doute été ouverte par un grand tremblement de terre, feront entrées par le Bosphore, & auront formé cette partie de la Méditerranée. Depuis, par des événemens dont il eft facile de concevoir la poffibilité, les eaux de la mer étant venues à baiffer, on aura vu paraître à leur furface des îles nouvelles. Telle a été vraifemblablement l'origine de celles que je viens de citer.

Les volcans, loin d'avoir donné naiffance à l'île de Théra, en ont au contraire détruit une

nde partie, & depuis cette première épo- L'Archipel.
e, ces feux souterrains toujours allumés,
nt cessé de répandre l'effroi dans ces con-
es. Le bourg de San Nicolo est situé à la
nte de Santorin, & sur des rochers énormes
-tout déchirés, brûlés & calcinés. L'écueil
pelé *Thirasia*, n'en est séparé que par un
al étroit & peu profond, où les bateaux
uillent en sûreté; cet écueil est une partie
l'île de Santorin, dont les fondemens se
t affaissés, & qui s'en est détachée seule-
nt par la surface supérieure. Toute la côte
golfe de Santorin montre l'état de destruc-
& de calcination où j'ai déja dit que
tous ces rochers. Sur le bord de la mer
aît le château de Scaro dont la situation
effrayante; un peu en-deçà est le bourg
Pyrgos, le séjour le plus agréable de toute
e, & au-dessous une petite anse, où les
eaux peuvent aborder; mais pour peu que
vent s'élève, ils sont obligés d'aller cher-
r un asile plus sûr dans le passage de San
colo. Le mien y fut forcé; lorsque je vou-
repartir, il me fallut aller l'y joindre, &
ne crois jamais avoir navigué d'une façon
s légère & moins rassurante: nous entrâmes
s une nacelle que l'on avait tirée sur le
ble, pour la mettre à l'abri des flots. On

L'Archipel.

nous fit coucher horizontalement les uns sur les autres, & deux grecs, pouſſant avec force le petit bâtiment, nous lancèrent à la mer. Les vagues étaient fortes; un ſeul conducteur dirigeait notre marche avec deux rames grandes comme la main, & nous recommandait de ne pas faire le moindre mouvement. Je ne tardai pas à voir combien ſon avis était ſage, car un de mes compagnons de voyage en eſſayant de ſe lever, penſa faire chavirer le navire.

On compte aujourd'hui, dans l'île de Santorin, environ huit mille habitans, parmi lesquels il n'y a guère que ſept à huit cents catholiques. On ſait que les deux religions grecque & romaine ſont plus oppoſées par leur haine mutuelle que par la diverſité de leurs opinions, ſemblables à deux frères, qui venant à ſe brouiller, trouvent de nouveaux motifs d'inimitié, dans le ſouvenir de leur union ancienne. On ſait que les Grecs ſont plongés dans l'ignorance la plus vile, qu'ils font conſiſter preſque tous leurs dogmes dans une abſtinence outrée & une antipatie aveugle pour les Latins. Ceux-ci, curieux d'étendre leur domination, diſputent à leurs adverſaires quelques-unes de ces petites chapelles répandues dans la campagne, & dont le nombre eſt preſque égal à celui des habitans. Cette animo-

ne va cependant jamais jusqu'à troubler
ranquillité publique: chaque parti est un
n pour l'autre: il règne parmi eux une
lation de régularité, excitée plutôt par
our propre que par le zèle, & soutenue
cette idée générale que, dans les opinions
rales & religieuses, la conduite a bien plus
pire que le raisonnement. A ces motifs,
en joint un autre plus puissant encore,
la terreur des juges musulmans, qui ne
ssent jamais un procès élevé entre des chré-
s, qu'en ruinant les deux parties.

L'Archipel.

e fus reçu chez l'évêque catholique par
deux sœurs. Leur peu d'aisance disparais-
sous le faste & la coquetterie, héréditaires
z les femmes grecques. Elles semblaient
loir, par l'extérieur du luxe, se cacher à
-mêmes la médiocrité de leur fortune: la
ité leur faisait oublier les besoins les plus
s, ou plutôt elles n'en avaient point de
s grand que celui de leur parure.

e trouvai l'évêque occupé des fonctions de
ministère: élevé depuis peu à l'épiscopat,
'en connaissait encore que les devoirs. En
cendant de l'autel, il vint me prendre, &
conduisit chez lui, dans toute la pompe
ornemens pontificaux. Il avait réservé sa
plicité pour l'intérieur de sa maison; elle

L'Archipel.

n'avait rien qui ne fût entièrement conform
à la modeſtie de ſon revenu. Le dîner fut ap-
prêté par ſes ſœurs, qui, pour un inſtant, mi-
rent à part leur vanité & leurs beaux habit
Son domeſtique était peu nombreux, mais i
y maintenait exactement l'ordre hiérarchique
Le curé ſervait de maître-d'hôtel ; & ſon em
bonpoint le rendait digne de cet emploi : l
diacre, une aſſiette ſous le bras, s'était plac
derrière ma chaiſe : je reconnus le ſous-diacre
ſervant un de mes compagnons de voyage
& je fus auſſi édifié de leur attention au ſer-
vice de la table, que je l'avais été quelque
minutes auparavant de leur dévotion au ſervice
de l'autel. Je croyais tous leurs talens épuiſé
par la double fonction que je leur avais vu
remplir ; mais ils ne tardèrent pas à m'en faire
connaître un nouveau que je ne leur ſoupçon-
nais pas. Je déſirai faire une promenade dan
l'intérieur de l'île : l'évêque voulut lui-même
m'y accompagner ; le diacre, toujours offi-
cieux, m'amena un petit mulet tout équipé
me tint l'étrier, & ſe chargea lui-même de
le preſſer dans ſa marche. J'étais confus d'en
recevoir tant de ſervices : l'évêque s'apperçut
de mon embarras, & crut me raſſurer en me
diſant que cette auſtère ſubordination était un
uſage de la primitive égliſe, fort précieux à

L'Archipel.

ferver. Je fus convaincu de fon grand zèle r l'obfervation de l'ancienne difcipline, bien plus encore de l'extrême pauvreté cette églife.

Nous traverfâmes une grande partie de l'île. terre, quoique couverte de pierres ponces, duit pourtant une grande quantité de vi-s, qui donnent d'excellent vin. On y re-ille auffi beaucoup d'orge & de coton, mais de froment.

En quelques endroits, les habitans ont creufé rochers, pour s'y former des logemens, doute dans l'efpérance d'être plus à l'abri tremblemens de terre qu'on y éprouve vent.

Il ne me reftait plus à voir à Santorin que la ntagne de Saint-Etienne, fituée au fud-eft l'île. C'eft un amas de roches énormes, en rties recouvertes par une immenfe quantité pierres ponces qui en rendent l'accès diffi-. La plaine qui y conduit, offre un coup-il bien différent; elle eft couverte de vi-es, d'oliviers, de grenadiers; enfin, c'eft bondance auprès de la ftérilité.

La montagne eft couronnée par des ruines i atteftent l'exiftence & la deftruction d'une lle magnifique : elle eut pour fondateur Thé-s, oncle & tuteur de Proclès, roi de Lacé-

L'Archipel.

démone. Je ne dirai rien de l'eſpèce de gou vernement que Théras établit chez ſes nou veaux ſujets. Il paraît qu'il ſuivit celui d Sparte; mais je ne puis m'empêcher de rap peler un uſage dont on ne trouve d'exempl que chez ce peuple, & que Euſtache nous conſervé dans ſon commentaire ſur Denis géographe. Les Theréens, dit-il, ne pleuraie ni les enfans qui mouraient avant 4 ans, les hommes qui mouraient au-delà de 5 Ceux-ci, parce qu'apparemment ils avaie aſſez vécu; & ceux-là, parce qu'on ne penſa pas qu'ils euſſent encore vécu. Triſte juge ment porté par tout un peuple ſur le malheu de la condition humaine; mais après tou moins étrange, moins mélancolique, & ſa doute plus raiſonnable que celui de ces peu ples de Thrace qui prenaient, dit-on, le deu le jour de la naiſſance de leurs enfans, & c lébraient des réjouiſſances à leur mort.

Au milieu de toutes ces ruines, on diſtin gue facilement celles d'un temple; les co lonnes, quelques ſtatues, & les fragmens le plus riches ont été enlevés par les Ruſſes. U peu au-deſſous de l'emplacement du temple on trouve la chapelle de Saint-Etienne, con truite avec des fragmens antiques. Dans l fond de la chapelle eſt un autel orné de guir

…des, à côté une très-jolie ſtatue de femme. L'Archipel.
Rien n'y rappèlerait le chriſtianiſme, ſans une petite image enfumée de la vierge, dont les Grecs l'avaient décorée, pour lui faire porter plus facilement la lampe deſtinée à brûler dans ce lieu ſaint.

Au rapport d'Hérodote, l'île de Santorin était autrefois un pays délicieux, & ſe nommait *Calliſte*, à cauſe de ſon extrême beauté. Elle eſt étrangement déchue aujourd'hui de ſon état: au lieu d'un terrein gras & fertile, on ne trouve qu'un vaſte rocher qui produit à regret de quoi nourrir ſes habitans: aux riantes prairies, aux payſages agréables, ont ſuccédé des ſables arides & d'affreux précipices. L'enceinte de cette île a la forme d'un croiſſant, qui ferait le plus grand & le plus beau port du monde, ſi les vaiſſeaux pouvaient y trouver ancrage. Entre les deux promontoires, qui font les cornes du croiſſant, ſont quatre petites îles formées par des volcans au commencement de ce ſiècle. L'une d'entr'elles naquit d'une éruption ſubite, dans un lieu où la mer était autrefois ſi profonde, qu'on n'en pouvait trouver le fond. Après des mugiſſemens horribles & des agitations violentes qui répandirent au loin la terreur & l'effroi, la mer lança de ſon ſein des tourbillons de flamme

L'Archipel.

& de bitume, qui dérobèrent aux yeux l
clarté du jour. On vit ensuite, avec étonne
ment, sur la surface de l'eau, une montagn
solide, qui s'accrut insensiblement par de
éruptions semblables. Cette île nouvelle n'é
tait d'abord qu'un amas de pierres ponce
inégal & raboteux : mais le soleil l'anim
pour ainsi dire, & le limon de la terre s'éta
joint aux minéraux calcinés dont elle éta
composée, elle devint susceptible de cultur
C'est ce que nous raconta un viellard qui, e
1707, avait été témoin oculaire de ce qu
j'écris.

J'allai de-là à Policanda, île presque ..
grande & plus agréable que Santorin; elle est
comme celle-ci, formée d'un seul rocher
mais ce rocher-là même est fertile. En cer
tains endroits, il est couvert de quelqu
pouces de terre où croissent d'abondante
moissons; en d'autres, où il y a moins de
terre, les vignes viennent à l'envi & produi
sent d'excellens raisins. On nous parla d'un
grotte que les curieux ont coutume de visiter
Je m'y rendis à travers des précipices & de
roches pendantes, toutes prêtes à nous écra
ser. Cette caverne est tapissée de congélation
en forme de crystaux, les unes de figure pyra
midale, les autres cylindrique. La plupart ce

pendant

ndant font d'un noir luifant dont l'afpect eft L'Archipel.
éable. Quelques-unes font couvertes d'une
pèce de dorure qui éblouit les yeux.

En remontant vers l'Attique, on apperçoit
anaé, ou l'île d'Hélène : elle n'a aucuns
ftiges qu'elle ait jamais été habitée ; peut-
re eft-ce ce qui la fit choifir par Pâris, lorf-
'il s'enfuit de la Grèce avec Hélène qu'il
ait enlevée. Ce prince, dit-on, s'y arrêta, &
jouit pour la première fois du fruit de fa
nquête.

En face de Cranaé eft l'île appelée par les
ciens, *Cythnos*, & par les modernes, *Ther-
ia*, à caufe de fes bains chauds. Elle eft
core auffi fertile qu'elle l'était autrefois. Les
mpagnes font couvertes de moiffons, & les
teaux de vignobles, moins eftimés, à la vé-
té, que ceux des terreins plus arides : il y
ient quantité de muriers dont les habitans
rent un profit confidérable, par le grand
ombre de vers à foie qu'ils nourriffent ; mais
principal commerce fe fait en miel & en
ire. On nous fit voir les ruines d'une an-
ienne ville qu'on nomme *Hebreo-Caftro* : elles
ont d'une beauté & d'une magnificence fin-
ulières. Parmi les marbres dont elle eft cou-
erte, nous vîmes quantité de bas-reliefs &
e tronçons de ftatues, qui me parurent avoir

été fort précieuſes. Il ſemble que les barbares
L'Archipel. auteurs de ces ravages, craignant qu'on ne voulut rejoindre un jour les parties éparſes de ces ſtatues, aient pris la précaution de les mutiler. *Thermia*, capitale de l'île, eſt paſſablement grande, & preſque toute peuplée de Grecs.

CHAPITRE III.

de Naxia, anciennement Naxos. — Ses antiquités, son commerce & sa fertilité. — Dames & bourgeoises de l'île de Tine. — Bourg de San Nicolo. — Isles de Syra & de Délos. — Ses anciennes fêtes. — Temple d'Apollon. — Isle de Paros. — Grotte d'Antiparos. — Détails sur Lemnos.

EUS lieu d'être satisfait de mon séjour à xia, qui est une des plus grandes des cy- des & des plus riches. En abordant dans te terre, je m'attendris sur les malheurs Ariadne, abandonnée par le perfide Thésée. m'imaginais entendre les plaintes de cette ante désolée, qui faisait retentir les rochers les rivages de Naxia de ses gémissemens, sque Bacchus, touché de compassion, vint offrir sa main & sa couronne. La ville, pelée Naxia, est bâtie sur les ruines de l'an- nne. Ses murailles sont épaisses & flanquées tours. La citadelle est située dans la partie plus éminente, & m'a paru d'une construc- n régulière. Les églises y sont en grand mbre, & la cathédrale sur-tout est belle & L'Archipel.

L'Archipel.

ſpacieuſe. J'allai voir près du château de reſtes de la plus haute antiquité : ce ſont de ruines d'un temple de Bacchus ; elles couvrent tout un rocher, qui eſt environné des eaux de la mer. La richeſſe des matériaux prouve la magnificence & la beauté de l'édifice. Les morceaux de jaſpe & de porphire ſont mêlés avec le granit & le marbre le plus riche. Le temple eſt entièrement détruit ; mais le cadre de la porte qui conduiſait dans l'intérieur, eſt encore dans ſon entier. Il eſt de trois pièces de marbre fort uni, chacune de dix-huit pieds de longueur ſur onze d'épaiſſeur. Le poids énorme de ces trois pièces l'a défendue contre les habitans de Naxia, qui ont arraché tous ces marbres précieux pour en conſtruire leurs maiſons.

On voit peu d'autres antiquités dans cette île. Une tour quarrée, ſeul reſte du palais des anciens ducs de l'Archipel, s'élève au milieu de la ville, dont l'aſpect eſt loin d'annoncer la beauté de l'intérieur de l'île ; mais ſi l'on avance dans les terres, on trouve des vallées délicieuſes, arroſées de mille ruiſſeaux : tous les coteaux ſont couverts d'orangers, de limoniers & de vignes ; les plaines ſont ombragées de mûriers, de figuiers, de grenadiers. La terre, par ſa fécondité, ſemble prévenir tous les beſoins

ſes habitans. L'induſtrie des Naxiens ne ſe L'Archipel.
rne pas à la culture des terres; ils font une
nde quantité de ſel qu'ils vendent à fort bon
mpte, & ils s'occupent encore à travailler
ſoie & le coton qu'ils recueillent dans toutes
parties de leur île. Tant d'avantages l'avait
t nommer par les anciens la petite Sicile.
hénée compare ſes vins au nectar des dieux.
eſt en effet de tous les vins de Grèce celui
i m'a paru mériter le mieux ſa réputation;
is il eſt ſi délicat qu'on ne peut le tranſpor-
, même aux îles les plus voiſines. L'île
nſacrée à Vénus, Cythère, n'eſt plus qu'un
her ſtérile; Gnide n'exiſte plus que ſous
flots qui l'ont renverſée, & la ſuperbe Cy-
pe laiſſe à peine quelques traces de ſes rui-
s: Naxos, plus heureuſe, rappèle encore le
our & les bienfaits de Bacchus. Les dons
e la nature y prodiguait à ſes habitans, dû-
nt ſans doute les diſpoſer à recevoir le culte
cette divinité.

L'heureuſe ſituation de Naxia lui aſſure en-
re une eſpèce de liberté au ſein même de
ppreſſion; & la nature, prodigue envers ſes
bitans, ſemble avoir voulu poſer une bar-
ère entr'eux & la tyrannie. Nul vaiſſeau n'y
ut aborder. De ſimples bateaux ſuffiſent

L'Archipel. pour porter aux îles voisines le superflu des richesses dont abonde celle de Naxia.

On compte dans l'île environ six mille habitans, dont un cinquième de catholiques. Il y a plusieurs couvens de filles; un de capucins; les jésuites y avaient aussi un établissement; ils y sont restés sous l'habit séculier, & continuent à y être utiles. Chacune des deux religions y a un archevêque, dont la puissance spirituelle s'étend sur toutes les cyclades, mais dont le revenu est fort borné. L'île entière paie environ dix bourses au capitan-pacha.

Le grand-seigneur n'a aucune révolte à craindre dans cette île : dès qu'un Latin se remue, les Grecs en avertissent le cadi; & si un Grec ouvre la bouche, le cadi sait ce qu'il a voulu dire avant qu'il l'ait fermée. Les dames y sont d'une vanité ridicule : on les voit venir de la campagne, après les vendanges, avec une suite de 30 à 40 femmes, moitié à pied, moitié sur des ânes; l'une porte sur sa tête des serviettes de toile de coton, ou quelque jupe de sa maîtresse; l'autre marche avec une paire de bas à la main, une marmite de grès, ou quelques plats de fayence. On étale sur le chemin tous les meubles de la maison; & la maîtresse, montée sur quelque mauvais cheval, entre dans la ville comme en triomphe

L'Archipel.

a tête de cet:e troupe : les enfans ſont au
lieu de la marche; ordinairement le mari
l'arrière garde.

Naxos, quoique ſans ports, était une répu-
que très-floriſſante, & maîtreſſe de la mer
ns le temps que les Perſes paſſèrent dans
rchipel. Si l'on veut remonter juſqu'à l'an-
uité la plus reculée, on trouvera dans Dio-
e de Sicile l'origine des premiers peuples
i s'y établirent.

Pendant la guerre du Péloponèſe, cette île
déclara pour Athènes avec les autres îles
la mer Egée. Enſuite Naxos tomba ſous la
iſſance des Romains : après la bataille de
ilippes, Marc-Antoine la donna aux Rho-
ens; mais il la leur ôta quelque temps après,
rce que leur gouvernement était trop dur.
le fut ſoumiſe aux empereurs romains, &
ſuite aux Grecs juſqu'à la priſe de Conſtan-
ople par les Français & par les Vénitiens;
r trois ans après ce grand événement, les
énitiens, maîtres de la mer, donnèrent la
berté aux ſujets de la république qui vou-
aient équiper des navires, de s'emparer des
s de l'Archipel & autres places maritimes,
condition que les acquéreurs en feraient
ommage à ceux à qui elles appartenaient, à
aiſon du partage fait entre les Français & les

L'Archipel.

Vénitiens. Marc Sanudo s'empara pour lors des îles de Naxie, Paros, Antiparos, Milo, l'Argentière, Siphanto, Policondro, Nansio, Nio & Santorin. L'empereur Henri érigea Naxie en duché, & donna à Sanudo le titre de duc de l'Archipel, & de prince de l'empire. Cet établissement subsista jusqu'à Jacques Crispo XXI, & dernier duc de l'Archipel, dépouillé par les Turcs sous l'empereur Selim second, & mort à Venise accablé de chagrin. C'est à cette époque que Barberousse fit une descente dans l'île & la mit au pillage. Ainsi finit la souveraineté de l'Archipel, après avoir été plus de trois cents ans entre les mains des princes latins.

Les descendans des gentilshommes latins, qui s'établirent dans l'île sous ces princes, occupent encore l'enceinte du château. Les Grecs qui sont en plus grand nombre, s'étendent depuis le château jusqu'à la mer. La haine de la noblesse grecque & de la latine est irréconciliable. Les Latins aimeraient mieux s'allier à des paysannes que d'épouser des demoiselles grecques. Les Turcs traitent tous ces gentilshommes sur le même pied. A la venue du moindre bey de Galiote, les Latins & les Grecs n'oseraient paraître qu'en bonnets rouges comme des forçats de galères, & tremblent

evant le plus petit officier. Dès que les Turcs ſont retirés, la nobleſſe de Naxie reprend premìère fierté. On ne voit que bonnets de elours, & l'on n'entend parler que d'arbres e généalogie; les uns ſe font deſcendre des aléologues ou des Comnènes, les autres, des uſtiniani, des Cornaro, des Spinola.

L'Archipel.

Zia, qui eſt la plus haute montagne de l'île, gnifie le nom de Jupiter, & a reteu le nom e Dia, qui était autrefois celui de l'île. *Co- ono*, autre montagne de Naxie, conſerve elui de la nymphe Coronis, nourrice de Bac- hus, ce qui ſemble autoriſer la prétention des nciens Naxiotes, qui ſoutenaient que l'édu- ation de ce dieu avait été confiée, dans leur le, aux nymphes *Coronis*, *Philia* & *Clois*, dont es noms ſe trouvent dans Diodore de Sicile.

Les montagnes de cette île ſont de marbre ou de granit. On nous aſſura qu'on y trouvait du ſerpentin. On nous fit voir auſſi la grotte où l'on prétend que les Bacchantes ont célé- bré les orgies. Mais faute de flambeaux, nous n'oſâmes pas y deſcendre.

On a ſans doute été étonné de l'habillement des femmes de l'Argentière: elles ont cepen- dant à celles de Naxia l'obligation de ne pas porter le vêtement le plus ridicule de l'Ar- chipel. Celui des Naxiotes en a toute la diſ-

L'Archipel. grace, & de plus deux aîles de velours noir, qui, ajoutées à leur carrure factice, en forment un ensemble monstrueux. Une simple gaze couvre le sein des grecques de Smyrne; celles-ci plus sévères, le défendent par un plastron de velours recouvert de broderie & de petites perles. Si on les regarde par derrière, on est encore plus choqué de voir tourner sur les reins une espèce de panier, dont le dessin seul pourrait montrer tout le ridicule. Elles ajoutent à cette parure tout ce que la coqueterie a de plus recherché; elles mettent du rouge, se noircissent les sourcils & les paupières: enfin, elles se couvrent le visage de mouches; elles les font avec des feuilles d'un talc noir & brillant qui se trouve dans l'île; mais elles ne les assujetissent pas à la forme constante qu'elles ont dans nos climats. Le goût seul décide de leurs figures toujours variées; tantôt c'est un triangle, tantôt une étoile. Un croissant de cette matière, placé entre les deux yeux, leur paraît sur-tout ce qu'il y a de plus séduisant.

De Naxos à Tine le trajet ne fut pas long. Cette île fut anciennement nommée *Tenos*, suivant Étienne le géographe, qui la peupla le premier. Hérodote nous apprend qu'elle fit partie de l'empire des Cyclades que les Na-

liotes possédèrent dans les premiers temps. L'Archipel.
Il est parlé des Teniens parmi les peuples de la Grèce, qui avaient fourni des troupes à la bataille de Platée, où Mandonius général des Perses fut défait ; & les noms de tous ces peuples furent gravés sur la droite de la bâse d'une statue de Jupiter regardant l'orient.

C'est la seule conquête qui fut restée aux Vénitiens, de toutes celles qu'ils firent sous les empereurs latins de Constantinople. Peu s'en fallut que ce fameux Barberousse, capitan pacha, qui soumit en 1437 presque tout l'Archipel, à Soliman second, ne s'emparât aussi de Tine. André Morosini assure que cette île se rendit sans resistance, mais que peu de temps après, honteuse d'une pareille lâcheté, elle députa vers le provéditeur de Candie, dont elle reçut assez de secours pour se remettre sous la puissance de ses premiers maîtres.

Depuis cette époque, pour reprocher aux habitans le peu de courage qu'ils montrèrent en cette occasion, le provéditeur accompagné des Contadins & des feudataires de la république, suivi de la milice avec l'étendart de St.-Marc, allait tous les ans le premier jour de mai à cheval, à l'église de Ste.-Vénérande, sur la montagne de Cecro. On y faisait une grande décharge de mousqueterie ; après avoir

L'Archipel.

crié trois fois, *vive* St. Marc, on dansait ensuite & la fête finissait par un repas. Les feudataires qui manquaient de se trouver à cette cérémonie payaient un écu pour la première fois, & ils perdaient leur fief, s'ils y manquaient jusqu'à trois fois. Le court séjour que nous y fîmes ne nous permit pas d'aller voir les raretés dont on parle dans l'île, comme la caverne d'Éole, la tour de la Donsele, les restes du temple de Neptune, la Madona Cardiani.

Les femmes de l'île de Tine ont toutes les plus belles proportions dans les formes, de la régularité dans les traits & une phisionomie piquante qui supplée souvent à la beauté & y ajoute toujours. L'habillement le plus voluptueux, couvre leurs charmes sans les cacher.

Le commerce et l'industrie répandent dans cette île une aisance générale, & une sorte d'égalité qui, sans confondre les classes des citoyens, empêchent les uns de se corrompre & les autres de s'avilir. Les femmes, que dans d'autres climats, leur richesse ou leur naissance semblerait autoriser à l'inutilité, ne dédaignent point de s'occuper des détails intéressans de leurs ménages, & travaillent avec plaisir aux vêtemens que leurs enfans doivent porter. Dès que la chaleur tombe, & que le

L'Archipel.

ſoleil, ſur ſon déclin, peut encore éclairer leurs travaux ſans pouvoir nuire à leurs charmes, elles ſortent de leurs maiſons, s'aſſeyent devant leurs portes, filent la ſoie ou la dévident; d'autres la tricotent, ou préparent les feuilles de mûrier, pendant que leur vieille mère leur fait des contes, ſouvent interrompus par les chanſons des jeunes filles. Je crus alors pour la première fois, que les tableaux délicieux que nous offrent les auteurs Grecs, étaient moins l'ouvrage de leur imagination qu'une fidèle imitation de la nature.

Le travail facile & pénible auquel ſont employées les ſervantes de Tine, leur permet de conſerver tous leurs agrémens; elles n'ont d'autre occupation que de filer la ſoie, & de nourrir les inſectes qui la produiſent: auſſi voit-on régner par-tout cette propreté qui fait tant de plaiſir au voyageur, parce qu'elle eſt un gage certain du bonheur du peuple, & qu'elle ſuppoſe toujours la facilité de ſe procurer les premiers beſoins,

L'amour de la patrie, conſervé chez tous les Grecs inſulaires, a encore plus de force chez les habitans de l'île de Tine; les ſervantes qui en ſortent en grand nombre, & qui ſont connues dans tout le levant, par leur habillement, leur fidélité & leur intelligence,

L'Archipel.

ne perdent jamais le déſir de revoir leur pa-trie, & de venir y jouir d'une aiſance qu'elles doivent à leur induſtrie.

Cette île eſt une des plus riches & des plus agréables de toute la Grèce, & ſon peu d'é-tendue eſt réparé par ſa fertilité. Elle n'a que douze lieues de circuit, & près de vingt mille habitans y ſont répandus dans ſoixante villages ou hameaux. Quoique l'île produiſe une grande quantité de ſoie, elle ne ſuffit pas cependant à leur induſtrie, ils en tirent encore de celle d'Andros, & en fabriquent des bas, dont ils fourniſſent tout le levant.

A une lieue & demie de San Nicolo, eſt l'ancienne citadelle conſtruite par les Véni-tiens; elle eſt ſituée ſur une haute montagne, d'où l'on découvre preſque toute l'île. C'eſt un tableau délicieux, où tout annonce l'induſ-trie des habitans, & où tout paraît aſſurer leur bonheur. Aucun officier turc ne leur rappèle l'idée d'un maître, & gouvernés par des ma-giſtrats de leur choix, ils ſemblent n'obéir qu'à eux-mêmes. La vieilleſſe n'a point perdu tous ſes droits dans la Grèce. Ces magiſtrats por-tent le nom de vieillards, quoiqu'ils ne le ſoient pas toujours, & le jeune homme eſt flatté de voir ajouter à la conſidération que donnent ces dignités, la déférence que la na-

L'Archipel.

e réclame pour la vieilleſſe. Ces inſulaires ont paru heureux ; éloignés du deſpote, & s'appercevant de leur ſervitude qu'un ſeul ır dans l'année, il leur eſt preſque permis ſe croire libres.

Quelqu'agréable qu'eût été à mes yeux le our de Tine, je ne fus point maître de ma prife en approchant d'Andros. Cette île ſente l'aſpect le plus enchanteur : qu'on ſe ıre une vaſte & large baie ſéparée en deux un promontoire qui s'avance dans la mer. promontoire, qui fait partie de la ville, couvert de bâtimens & de jardins, dont le ıp-d'œil champêtre & riant invite les paſers à s'arrêter. De l'autre côté de la ville une vallée délicieuſe & fertile. Tout le rein de l'île, en général, abonde en fruits toute eſpèce ; les grenadiers, entr'autres, les limoniers y croiſſent en abondance. Ce ſont par-tout que des jardins & des vergers e des petits ruiſſeaux fertiliſent. Le plus bel droit eſt derrière une haute montagne, au lage d'*Arne*. Pluſieurs hameaux environnés palmiers, le compoſent & ſemblent autant ſolitudes enchantées. La ſoie qu'on y travaille eſt des plus eſtimées & des plus fines. dros n'eſt pas moins remarquable par ſes tiquités, que par la beauté de ſon territoire.

L'Archipel

Les plus curieuses sont celles de *Baléopoli*
ville grande & magnifique autrefois. La quan
tité de colonnes, de bâses, de chapiteaux qu'o
trouve à l'endroit où était la citadelle, join
à la tradition des habitans, nous fit croire qu
ce pouvaient être les vestiges d'un temple d
Bacchus. On nous montra près de là une sour
dont on dit que l'eau a le goût du vin pe
dant le mois de janvier. Cette fable retra
à la mémoire les anciennes fêtes de Bacch
Une source d'eau auprès d'un temple du di
du vin ne flattait pas ses adorateurs. Les pe
ples accouraient de tous côtés, ils se pressaie
autour du temple, levaient les mains au cie
se prosternaient à terre & s'abandonnaient
l'impétuosité d'une joie effrénée. Plusieurs vo
confuses s'écriaient : « Venez, voyez, goût
» ces flots de vin qui s'élancent à gros bou
» lons du temple de Bacchus, n'étaient hie
» cette nuit, ce matin, qu'une source d'ea
» pure ; Bacchus est l'auteur de ce prodig
» il l'opère tous les ans, le même jour, à
» même heure. Il l'opérera demain, après de
» main, pendant sept jours de suite. L'Ach
» loüs, disait-on, est célèbre par ses roseau
» le Penée tire toute sa gloire de la vall
» qu'il arrose, & le Pactole, des fleurs do
» ses rives sont couvertes : mais la fontai

» q

que nous chantons, rend les hommes forts & éloquens, & c'eſt Bacchus lui-même qui la fait couler ». L'Archipel.

Tandis que les miniſtres du temple, maî-es des ſouterrains d'où s'échappait le ruiſſeau, jouaient ainſi de la crédulité du peuple, le hiloſophe était tenté de les féliciter du ſuc-s de leur artifice. Ils trompaient ce peuple, ais ils le rendaient heureux.

A une diſtance preſque égale d'Andros & Écos, on trouve la petite île de Gyaros, gion ſauvage & hériſſée de rochers. La na-re lui a tout refuſé, comme elle ſemble oir tout accordé à l'île de Écos, aujour-ui Zia.

De quatre villes qu'elle contenait autrefois, ne voit plus que les ruines de Certhea, ſur uelle eſt bâtie Zia capitale de l'île. A juger Certhea par l'étendue de ſes veſtiges, elle vait être conſidérable, car, outre les colon-s de marbre & pluſieurs morceaux d'archi-ture qui ſe voient dans les maiſons des par-culiers & dans les rues de la ville, on en ouve encore quantité dans la campagne, & incipalement ſur une montagne éloignée une lieue du port; en avançant du côté de mer, j'en vis un plus grand nombre près une enceinte de murailles demi-ruinées, qui

L'Archipel.

appartiennent à quelqu'ancienne citadelle. Les habitans nous montrèrent le tronc d'une statue pour laquelle ils ont une frayeur respectueuse, parce qu'ils croient que c'est celle de *Nemesis* déesse de la vengeance. L'île peut avoir trente lieues de circuit; elle est fort renommée pour ses soies ; elle abonde en fruits & en pâturages ; les corps y sont robustes, les ames naturellement vigoureuses.

Des courages si mâles seraient capables de tout oser pour recouvrer leur indépendance. Mais ce qui donne le plus d'éclat à cette île, c'est d'avoir produit Simonide; il mérita l'estime des rois, des sages & des grands hommes de son temps. Simonide était poète & philosophe ; l'heureuse réunion de ces qualités rendit ses talens plus utiles & sa sagesse plus aimable; son style plein de douceur était simple, harmonieux ; il s'exerça dans presque tous les genres de poésie, & réussit principalement dans les élégies & les chants plaintifs. Personne n'a mieux connu l'art sublime & délicieux d'intéresser & d'attendrir, personne n'a peint avec plus de vérité les situations & les infortunes qui excitent la pitié. Ces tableaux, que Simonide a remplis de passion & de mouvement, sont autant de bienfaits pour les hommes; car c'est leur rendre un grand ser-

vice que d'arracher de leurs yeux ces larmes précieuses qu'ils versent avec tant de plaisir, L'Archipel. & de nourrir dans leur cœur ces sentimens de ompassion destinés, par la nature, à les rap-rocher les uns des autres, & les seuls en ef-t qui puissent unir des malheureux. Simo-de mourut âgé de 90 ans. On lui fait un érite d'avoir augmenté dans l'île de Écos, clat des fêtes religieuses, ajouté une hui-me corde à la lyre; mais ce qui lui assure e gloire immortelle, c'est d'avoir donné des çons utiles aux rois; c'est d'avoir fait le bon-eur de la Sicile en retirant Hiéron de ses aremens, & le forçant de vivre en paix avec voisins, ses sujets & lui-même.

Le voyageur qui parcourt l'Archipel, prouve à chaque pas les émotions les plus douces & les plus variées; c'est un hommage involontaire qu'il rend aux lieux qui ont vu naître les grands hommes, ou qui conservent leurs cendres. Il arrive à Paros, c'est-là que aquit le poète Archiloque, qui partagea avec omère l'honneur d'avoir étendu les limites l'art. A Céos, il se rappèle Bacchylide qui t Pindare pour rival, & ce Prodicus célèbre r ses sophismes & son éloquence. Cos fut berceau d'Hippocrate; Samos, de Pytha-ore; Lesbos, d'Alcée & de Sapho. Syros

L'Archipel.

contribua aussi à l'honneur de la Grèce : elle ne fut point célèbre par sa puissance, ou par le commerce de ses habitans ; mais c'est dans cette île que reçut le jour, un des premiers philosophes de l'antiquité, Phérecide ; un seul mot fera son éloge, il fut le maître de Pythagore.

Syra, n'est aujourd'hui qu'une petite ville située sur la pointe d'une montagne ; tous les habitans de l'île y sont rassemblés au nombre de quatre mille, & l'on ne retrouve dans l'intérieur que les ruines des villages qu'ils ont abandonnés. Cette île, autrefois partagée entre les églises grecque & latine, n'est aujourd'hui habitée que par des catholiques. C'est de tous les états du Grand-Seigneur, le seul, où un même culte soit exclusivement adopté ; mais elle n'en est pas plus paisible, & les prêtres grecs triomphent de la voir troublée par des dissensions religieuses ; en effet le musulman, le juif, l'arménien, le cophte, le grec, le latin, semés & réunis dans l'empire turc, jouissent, pour l'ordinaire, d'une tranquillité & d'une concorde que l'unité de religion semble avoir bannie de Syra. Fatigué de ces désordres, le gouvernement turc s'est vu forcé de sévir, pour y rétablir la paix évangélique, & l'on n'accusera pas en cette occasion la jus-

L'Archipel.

ice musulmane de trop de rigueur, puisqu'elle avait des meurtriers à punir.

Après avoir long-temps tourné autour de Delos qui est le centre des Cyclades, j'arrivai enfin dans cette île où l'on dit que Latone, poursuivie par la jalousie de Junon, mit au monde Apollon & Diane qu'elle avait eus de Jupiter. Quoique tout cela ne soit qu'une fable, elle ne laisse pas de rappeler encore à l'imagination cette île flottante que Neptune rendit stable en faveur de Latone. On eut depuis un si grand respect pour la patrie d'Apollon & de Diane, qu'on ne voulût plus qu'aucun mortel y naquit ou y fût enterré. Les femmes grosses ou les morts étaient transportés dans une île voisine. Aussi les villes de la Grèce & les princes de l'Asie ne mirent aucunes bornes à leurs largesses; les uns l'embellirent à l'envi, des plus beaux édifices, les autres l'enrichirent par de magnifiques présens. On donnait le nom de sacré au vaisseau qui portait ces offrandes. Le concours des peuples était aussi considérable qu'à Delphes, parce qu'Apollon y rendait pareillement ses oracles. En approchant de l'endroit où était située l'ancienne ville de Délos, nous vîmes quantité de morceaux de marbre & de colonnes,

[redacted] L'Archipel.

les uns enfoncés en terre, les autres étendus sur la plaine.

Au-delà de ces colonnes, nous apperçûmes une colline couverte d'architraves, de corniches, de piedestaux de marbre, qui faisaient autrefois partie d'un bâtiment magnifique. La grandeur & la beauté des pièces de marbre qui s'y voyent encore, était digne de la majesté du dieu qu'on y adorait. Tant de magnificence & de richesses qui rendaient Délos un des plus beaux endroits du monde, n'ont pu la garantir des injures du temps. Cette île n'est plus qu'un rocher désert, stérile, inculte & abandonné.

Les ruines dont Délos est couverte, prouvent la vénération des anciens pour cette île, bien mieux encore que les odes de Callimaque & de Pindare. Si tous les poètes s'empressèrent de la chanter, tous les peuples se firent un devoir de l'enrichir. La piété des Grecs, toujours avides de merveilles, sembla trouver de nouveaux motifs dans les fables dont on ennoblit l'origine de Délos. D'abord flottante au gré des vents, elle n'est fixée que pour offrir à la malheureuse Latone, un azile que le reste de la terre lui refuse. Diane & Appollon y reçoivent le jour, on y élève des

L'Archipel.

mples, & la voilà consacrée à jamais par le
lte le plus universel.

Je n'entrerai ici dans aucuns détails histo-
ques sur Délos. On les trouvera avec bien
us de plaisir dans une description des fêtes
'on y célébrait, & dont l'auteur si connu a
mérite rare de réunir à une vaste érudition
ites les graces du style. Il suppose qu'un
anger qui se trouvait à Athènes vers le mi-
u du quatrième siècle avant l'ère vulgaire,
rendit à Délos avec un de ses amis. Après
oir décrit les beautés du printemps dont on
it dans la Grèce, il ajoute :

« Cette saison charmante ramenait des fêtes
» plus charmantes encore, celles qu'on celè-
» bre de cinq en cinq ans à Délos, pour ho-
» norer la naissance de Diane & d'Apollon.
» Le culte de ces divinités subsiste dans l'île
» depuis une longue suite de siècles. Mais
» comme il commençait à s'affaiblir, les Athé-
» niens instituèrent pendant la guerre du Pé-
» loponèse, des jeux qui attirent cent peuples
» divers. La jeunesse d'Athènes brûlait de s'y
» distinguer; toute la ville était en mouve-
» ment. On y préparait aussi la pompe solem-
» nelle, qui va tous les ans offrir au temple
» de Délos un tribut de reconnoissance, pour
» la victoire que Thésée remporta sur le Mi-

L'Archipel.

» notaure. Elle eſt conduite ſur le même vaiſ-
» ſeau qui tranſporta ce héros en Crête, &
» déja le prêtre d'Apollon en avait couronné
» la pouppe de ſes mains ſacrées. Je deſcen-
» dis au Pyrée avec Philotas. La mer était
» couverte de bâtimens légers qui faiſaient
» voile pour Délos. Nous n'eûmes pas la li-
» berté du choix. Nous nous ſentîmes enlever
» par des matelots, dont la joie tumultueuſe
» & vive, ſe confondait avec celle d'un peu-
» ple immenſe qui courait au rivage. Ils ap-
» pareillèrent à l'inſtant, nous ſortîmes du
» port & nous abordâmes le ſoir à l'île de
» Céos.

» Le lendemain nous raſâmes Syros, &
» ayant laiſſé Tenos à gauche, nous entrâmes
» dans le canal qui ſépare Délos de Rhénée.
» Nous vîmes auſſi-tôt le temple d'Apollon,
» & nous le ſaluâmes par de nouveaux tranſ-
» ports de joie. La ville ſe développait preſ-
» que toute entière à nos regards; nous par-
» courions d'un œil avide ces édifices ſuper-
» bes, ces portiques élégans, ces forêts de
» colonnes dont elle eſt ornée; & ce ſpecta-
» cle qui ſe variait à meſure que nous appro-
» chions, ſuſpendait en nous le déſir d'ar-
» river.

» Parvenus au rivage, nous courûmes au

L'Archipel.

temple qui n'en eſt éloigné que d'environ cent pas. Il y a plus de mille ans qu'Ériſichton, fils de Cénops, en jeta les premiers fondemens, & depuis, les divers états de la Grèce n'ont ceſſé de l'embellir. Il était couvert de feſtons & de guirlandes, qui par l'oppoſition de leurs couleurs, donnaient un nouvel éclat au marbre de Panos dont il eſt conſtruit.

Nous nous proſternâmes devant la ſtatue d'Apollon; elle eſt plus celèbre par ſon ancienneté que par la délicateſſe du travail. Le dieu tient ſon arc d'une main; &, pour montrer que la muſique lui doit ſon origine & ſes agrémens, il ſoutient de la gauche les trois graces, repréſentées la première avec une lyre, la ſeconde avec des flûtes, & la troiſième avec un chalumeau. Auprès de la ſtatue, eſt cet autel qui paſſe pour une des merveilles du monde; ce n'eſt point l'or, ce n'eſt point le marbre qu'on y admire: des cornes d'animaux pliées avec effort, entrelacées avec art & ſans aucun ciment, forment un tout auſſi ſolide que régulier: des prêtres, occupés à l'orner de fleurs & de rameaux, nous faiſaient remarquer l'ingénieux tiſſu de ſes parties. C'eſt le dieu lui-même, s'écriait un jeune mi-

L'Archipel. » niſtre, qui dès ſon enfance a pris ſoin de
» les unir entr'elles. Ces cornes menaçantes
» que vous voyez ſuſpendues à ces murs,
» celles dont l'autel eſt conſtruit, ſont les dé-
» pouilles des chévres ſauvages qui paiſſaient
» ſur le mont Cynthus, & que Diane fit tom-
» ber ſous ſes coups. Ici les regards ne s'ar-
» rêtent que ſur des prodiges. Ce palmier,
» qui déploie ſes branches ſur nos têtes, eſt
» cet arbre ſacré qui ſervit d'appui à Latone,
» lorſqu'elle mit au monde les divinités qui
» nous adorons.

» En ſortant du temple, nous jetâmes les
» yeux ſur cette foule de monumens dont il
» eſt entouré. Là s'élève une figure d'Apollon
» dont la hauteur eſt de 24 pieds ; de longues
» treſſes de cheveux flottent ſur ſes épaules,
» & ſon manteau, qui ſe replie ſur le bras
» gauche, ſemble obéir au ſouffle du zéphir.
» Près de ce coloſſe, Nicias, général des
» Athéniens, fit élever un palmier de bronze,
» dont le travail n'eſt pas moins précieux que
» la matière.

» C'était le jour ſuivant que les fêtes de-
» vaient commencer; c'était le jour ſuivant
» qu'on honorait à Délos la naiſſance de Diane.
» L'île ſe rempliſſait inſenſiblement d'étran-
» gers, attirés par la piété, l'intérêt & le

L'Archipel.

» plaiſir. Ils ne trouvaient déja plus d'aſyle » dans les maiſons ; on dreſſait des tentes dans » les places publiques, on en dreſſait dans la » campagne. On ſe revoyait après une longue » abſence, & l'on ſe précipitait dans les bras » les uns des autres. Pendant que ces ſcènes » touchantes dirigeaient nos pas en différens » endroits de l'île, nous avions ſoin de re- » cueillir tout ce qu'on racontait d'un pays ſi » fameux dans la Grèce.

» Enfin il arriva ce jour qu'on attendait » avec tant d'impatience. L'aurore traçait fai- » blement à l'horiſon la route du ſoleil, lorſ- » que Philoclès, un des principaux habitans » de Délos, nous conduiſit ſur le mont Cyn- » thus. Ce mont n'eſt que d'une médiocre » élévation : c'eſt un bloc de granit, où bril- » lent différentes couleurs, & ſur-tout des » parcelles de talc, noirâtres & luiſantes. Du » haut de cette montagne, & même des col- » lines qui l'environnent, nous apperçûmes » ces groupes fameux d'îles de toutes gran- » deurs que les Grecs nomment l'Archipel de » la mer Egée. Le beau déſordre avec lequel » elles ſont diſperſées au milieu des flots, » eſt l'image de celui qu'offrent les étoiles » ſemées dans le ciel. La ſcène changeait à » chaque inſtant & s'embéliſſait de plus en

L'Archipel.

» plus ; des flottes se faisaient appercevo
» dans le lointain ; un nombre infini de bât
» mens de toute espèce volaient sur la surfa
» de la mer ; on les voyait s'échapper des c
» naux qui séparent les îles. Notre ame, fo
» tement émue de ce spectacle, ne pouvait s'
» rassasier.

» La plupart de ces îles, nous dit Philoclè
» se nomment cyclades, parce qu'elles fo
» ment une enceinte autour de Délos.. Tou
» les nations qui ont eu l'empire de la me
» les ont successivement conquises ou pe
» plées. Mais les colonies des Grecs ont f
» disparaître les traces des colonies étrang
» res, & des intérêts puissans ont pour jam
» attaché le sort des cyclades à celui d'Ath
» nes. A l'ombre de sa puissance, elle voie
» fleurir dans leur sein le commerce, l'agr
» culture, les arts ; & elles seraient heureu
» si elles pouvaient oublier qu'elles ont é
» libres.

» La mer sépare ces peuples, & le plai
» les réunit. Ils ont des fêtes qui leur so
» communes & qui les rassemblent, tant
» dans un endroit, tantôt dans un autre ; ma
» elles disparaissent dès que nos solemnit
» commencent. Les divinités qu'on y adore
» permettent d'apporter à Délos l'encens qu'o

» leur deſtine. Des députations ſolemnelles, » connues ſous le nom de théories, ſont char- » gées d'un ſi glorieux emploi ; elles amè- » nent avec elles des chœurs de jeunes gar- » çons & de jeunes filles. Ces chœurs ſont le » triomphe de la beauté & le principal orne- » ment de nos fêtes. Il en vient de toutes les » îles ; il en vient du continent de la Grèce ; » il en vient des régions les plus éloignées. » Ils arrivent au ſon des inſtrumens, à la voix » des plaiſirs, avec tout l'appareil du goût & » de la magnificence.

L'Archipel.

» Dans le temps que Philoclès terminait » ſon récit, la ſcène changeait à tout inſtant » & s'embéliſſait de plus en plus. Déja étaient » ſorties des ports de Micone & de Rhenée » les petites flottes qui conduiſaient les of- » frandes à Délos. D'autres flottes ſemblables » ſe faiſaient appercevoir dans le lointain. Un » nombre infini de bâtimens de toute eſpèce » volaient ſur la ſurface de la mer ; ils bril- » laient de mille couleurs différentes : on les » voyait s'échapper des canaux qui ſéparent » les îles, ſe croiſer, ſe pourſuivre & ſe réu- » nir. Un vent frais ſe jouait dans leurs voiles » de pourpre ou de lin ; & ſous leurs rames » dorées, les flots ſe couvraient d'une écume

L'Archipel.

» que les rayons naiſſans du ſoleil pénétraie[nt]
» de leurs feux.

» Plus bas, au pied de la montagne, un
» multitude immenſe inondait la plaine. S[es]
» rangs preſſés ondoyaient & ſe repliaient ſ[ur]
» eux-mêmes, comme une moiſſon que l[es]
» vents agitent ; & des tranſports qui l'an[i-]
» maient, il ſe formait un bruit vague [&]
» confus qui ſurnageait, pour ainſi dire, ſ[ur]
» ce vaſte corps.

» Notre ame, fortement émue de ce ſpe[c-]
» tacle, ne pouvait s'en raſſaſier, lorſque d[es]
» tourbillons de fumée couvrirent le faite [du]
» temple & s'élevèrent dans les airs. La fê[te]
» commence, nous dit Philoclès, l'encen[s]
» brûle ſur l'autel. Auſſitôt dans la ville, da[ns]
» la campagne, ſur le rivage, tout s'écria : [la]
» fête commence, allons au temple.

» Nous y trouvâmes le chœur des jeun[es]
» Déliens que nous prîmes pour les enfa[ns]
» de l'aurore ; ils en avaient la fraîcheur [&]
» l'éclat. Pendant qu'ils chantaient un hym[ne]
» en l'honneur de Diane, les filles de Délo[s]
» parées de tous les attraits de la jeuneſſe [&]
» de la beauté, exécutèrent des danſes viv[es]
» & légères. Les ſons, qui réglaient leurs pa[s]
» rempliſſaient leur ame d'une douce yvreſſe
» elles tenaient des guirlandes de fleurs qu'elle[s]

L'Archipel.

» venaient de cueillir ; elles les attachaient,
» d'une main tremblante, à une ancienne
» statue de Vénus qu'Ariadne avait apportée
» de Crète, & que Thésée consacra dans ce
» temple.

» D'autres concerts vinrent frapper nos
» oreilles, c'étaient les théories des îles de
» Rhénées & de Mycone. Elles attendaient
» sous le portique le moment où l'on pourrait
» les introduire dans le lieu saint. Nous les
» vîmes, & nous crûmes voir les heures &
» les saisons à la porte du palais du soleil.

» Nous vîmes descendre sur le rivage les
» théories de Céos & d'Andros. On eût dit
» à leur aspect que les graces & les amours
» venaient établir leur empire dans une des
» îles fortunées.

» De tous côtés arrivaient des pompes so-
» lemnelles ; de tous côtés elles faisaient re-
» tentir les airs de cantiques sacrés. Elles ré-
» glaient sur le rivage même l'ordre de leur
» marche, & s'avançaient lentement vers le
» temple, aux acclamations du peuple qui
» bouillonnait autour d'elles. Avec leurs hom-
» mages, elles présentaient au dieu les pré-
» mices des fruits de la terre. Ces cérémonies,
» comme toutes celles qui se pratiquent à
» Délos, étaient accompagnées de danses, de

L'Archipel.

» chants & de symphonie. Au sortir du tem
» ple, elles étaient conduites dans des ma
» sons entretenues aux dépens des villes do
» elles apportaient les offrandes.

» Les poëtes les plus distingués de not
» temps avaient composé des hymnes pour
» fête; mais leurs succès n'effaçaient point
» gloire des grands hommes qui l'avaient c
» lébrée avant eux. On croyait être en pr
» sence de leurs génies. Ici on entendait
» chants harmonieux de cet Olen de Lyci
» un des premiers qui ait consacré la poé
» au culte des dieux; là on était frappé d
» sons touchans de Simonide; plus loin é
» taient les accords séduisans de Bacchyli
» ou les transports fougueux de Pindare;
» au milieu de ces sublimes accens, la vo
» d'Homère éclatait & se faisait écouter av
» respect.

» Cependant on appercevait dans l'éloign
» ment la pompe solemnelle des Athénie
» Tels que les filles de Nérée, lorsqu'el
» suivent sur les flots le char de la souv
» raine des mers, une foule de bâtimens l
» gers se jouaient autour de la galère sacré
» Leurs voiles, plus éclatantes que la neig
» brillaient comme les cygnes qui agitent leu
» aîles sur les eaux du Méandre. A cet a

» pec

L'Archipel.

» pect, des vieillards qui ſ'étaient traînés ſur
» le rivage, regrettaient le temps de leur plus
» tendre enfance ; ce temps où Nicias, général
» des Athéniens, fut chargé du ſoin de la
» théorie : il ne la mena point à Délos, nous
» diſaient-ils, il la conduiſit ſecrètement dans
» l'île de Rhénée qui s'offre à vos regards.
» Toute la nuit fut employée à conſtruire ſur
» le canal un pont, dont les matériaux pré-
» parés de longue main, & enrichis de do-
» rures & de couleurs, n'avaient beſoin que
» d'être réunis. On le couvrit de tapis ſuper-
» bes, on le para de guirlandes, & le jour
» ſuivant, au lever de l'aurore, la théorie tra-
» verſa la mer; mais ce ne fut pas, comme
» l'armée de Xerxès, pour détruire les na-
» tions ; elle leur amenait les plaiſirs, & pour
» leur en faire goûter les prémices, elle reſta
» long-temps ſuſpendue ſur les flots, chan-
» tant des cantiques & frappant tous les yeux
» d'un ſpectacle que le ſoleil n'éclairera point
» une ſeconde fois.

» La députation que nous vîmes arriver,
» était preſque toute choiſie parmi les plus
» anciennes familles de la république. Cette
» théorie parut avec tout l'éclat qu'on devait
» attendre d'une ville où le luxe eſt porté à
» l'excès. En ſe préſentant devant le dieu, elle



L'Archipel. » lui offrit une couronne d'or, & bientôt o
» entendit les mugissemens des victimes qu
» tombaient sous le couteau des prêtres. C
» sacrifice fut suivi d'un ballet, où les jeune
» Athéniens représentèrent les courses & le
» mouvemens de l'île de Délos, penda
» qu'elle roulait au gré des vents sur le
» plaines de la mer. A peine fut-il fini, q
» les jeunes Déliens se mêlèrent avec eu
» pour figurer les sinuosités du labyrinthe
» Crète, à l'exemple de Thésée, qui, ap
» sa victoire sur le Minotaure, avait exécu
» cette danse auprès de l'autel.

» Ceux qui s'étaient le plus distingué
» reçurent pour récompense des trépie
» qu'ils consacrèrent aux dieux, & leurs non
» furent proclamés par deux hérauts, venu
» la suite de la théorie.

» Quand elle eut achevé les cérémonies q
» l'attiraient aux pieds des autels, nous fûm
» conduits à un repas que le sénat de Dél
» donnait aux citoyens de cette île. Ils étaie
» confusément assis sur les bords de l'Inopu
» & sous des arbres qui formaient des ber
» ceaux. Toutes les ames, avidement atta
» chées au plaisir, cherchaient à s'échapper
» & nous communiquaient les impressions q
» les rendaient heureuses. Une joie pure

L'Archipel.

» bruyante régnait ſous ces feuillages épais;
» & lorſque le vin de Naxos y pétillait dans les
» coupes, tout célébrait à grands cris le nom
» de Nicias, qui avait le premier aſſemblé le
» peuple dans ces lieux charmans, & qui
» avait aſſigné des fonds pour éterniſer un
» pareil bienfait.

» Le reſte de la journée fut deſtiné à des
» ſpectacles d'un autre genre. Des voix admi-
» rables ſe diſputèrent le prix de la muſique;
» & des bras armés du ceſte, celui de la lutte.
» Le pugilat, le ſaut & la courſe à pied, fixè-
» rent ſucceſſivement notre attention.

» On célébra, le jour ſuivant, la naiſſance
» d'Apollon. Parmi les ballets qui furent exé-
» cutés, nous vîmes des nautoniers danſer au-
» tour de l'autel & le frapper à grands coups
» de fouet. Après cette cérémonie biſare,
» dont nous ne pûmes pas pénétrer le ſens myſ-
» térieux, ils voulurent figurer les jeux inno-
» cens qui amuſaient le dieu dans ſa plus tendre
» enfance. Il fallait, en danſant les mains liées
» derrière le dos, mordre l'écorce d'un oli-
» vier que la religion a conſacré. Leurs chutes
» fréquentes & leurs pas irréguliers excitaient
» parmi les ſpectateurs les tranſports éclatans
» d'une joie qui paraiſſait indécente, mais
» dont ils diſaient que la majeſté des lieux

L'Archipel. » ſaints n'était point bleſſée ; en effet, le
» Grecs ſont perſuadés que l'on ne ſaur
» trop bannir du culte que l'on rend aux dieu
» la triſteſſe & les pleurs ; & de-là vient qu
» dans certains endroits il eſt permis aux hom
» mes & aux femmes de s'attaquer en pré
» ſence des autels, par des traits de plaiſan
» terie dont rien ne corrige la licence & l
» groſſièreté.

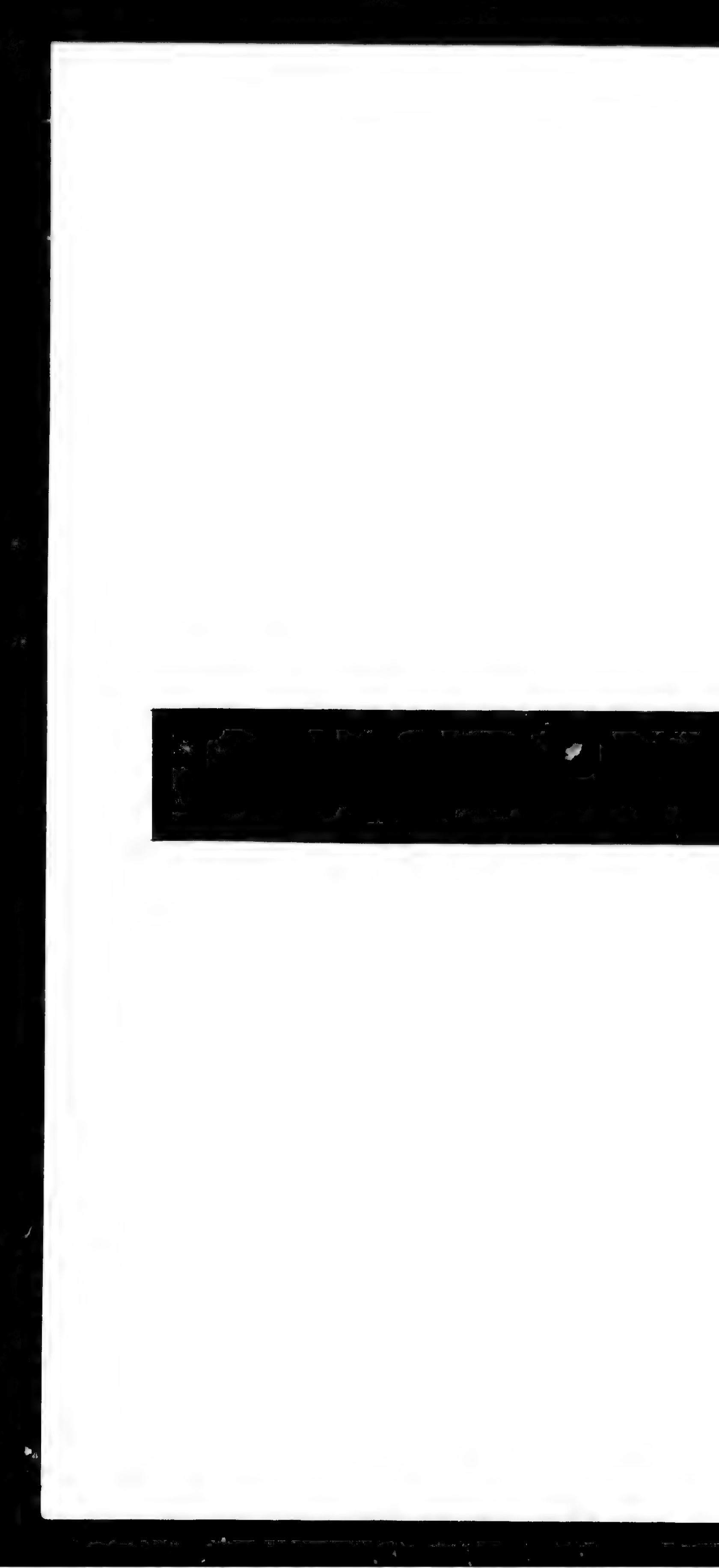
» Ces nautoniers étaient du nombre de c
» marchands étrangers que la ſituation d
» l'île, les franchiſes dont elle jouit, l'atten
» tion vigilante des Athéniens, & la célébri
» des fêtes attirent en foule à Délos. Ils y v
» naient échanger les productions de le
» pays, avec le blé, le vin & les denrées d
» îles voiſines. Délos était devenue comm
» l'entrepôt des tréſors des nations.

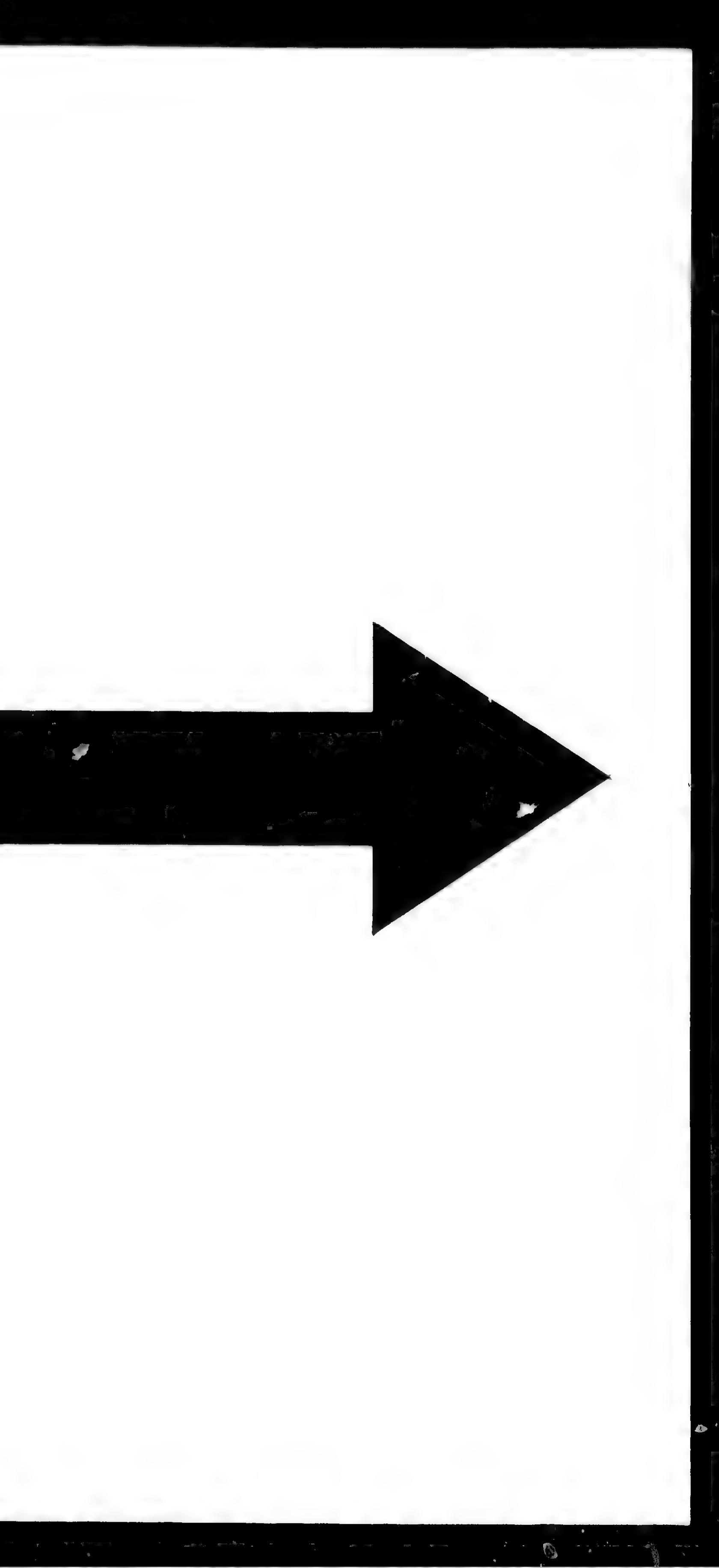
» J'étudiais avec plaiſir les diverſes paſſio
» que l'opulence & le beſoin excitaient da
» des lieux ſi voiſins, lorſque des cris ſoudai
» annoncèrent l'arrivée de la théorie des T
» niens, qui, outre ſes offrandes particuli
» res, apportait encore celles des Hype
» boréens.

» Ce dernier peuple habite vers le nord d
» la Grèce. Il honore ſpécialement Apollon
» & l'on voit encore à Délos le tombeau d

eux de ses prêtresses, qui s'y rendirent autrefois pour ajouter de nouveaux rites au culte de ce dieu. On y conserve aussi, dans un édifice consacré à Diane, les cendres des derniers théores [illegible] Hyperboréens avaient envoyés dans [illegible]le. Ils y périrent malheureusement [illegible], depuis cette époque, ce peuple se [illegible]ente d'y faire parvenir par des voies étrangères les prémices de ses moissons. Une tribu voisine des Scythes les reçoit de ses mains & les transmet à d'autres nations qui les portent sur les bords de la mer Adriatique; de-là elles descendent en Epire, traversent la Grèce, arrivent dans l'Eubée, & sont conduites à Ténos. L'Archipel.

A l'aspect de ces offrande sacrées, on s'entretenoit des merveilles qu'on raconte du pays des Hyperboréens. C'est là que règne un printemps éternel; c'est là qu'on jouit sans cesse de la jeunesse & de la santé; c'est là que pendant dix siècles entiers, on coule des jours sereins dans les fêtes & dans les plaisirs. Mais cette heureuse région est située à une des extrémités de la terre, comme le jardin des Hespérides en occupe une autre extrémité; & c'est ainsi que les hom-





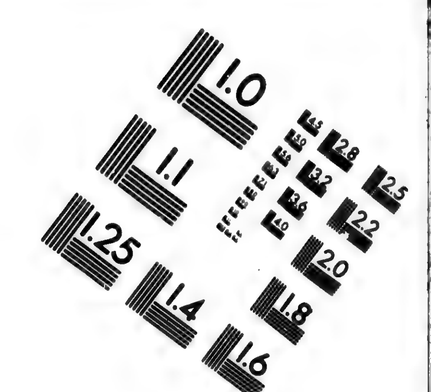
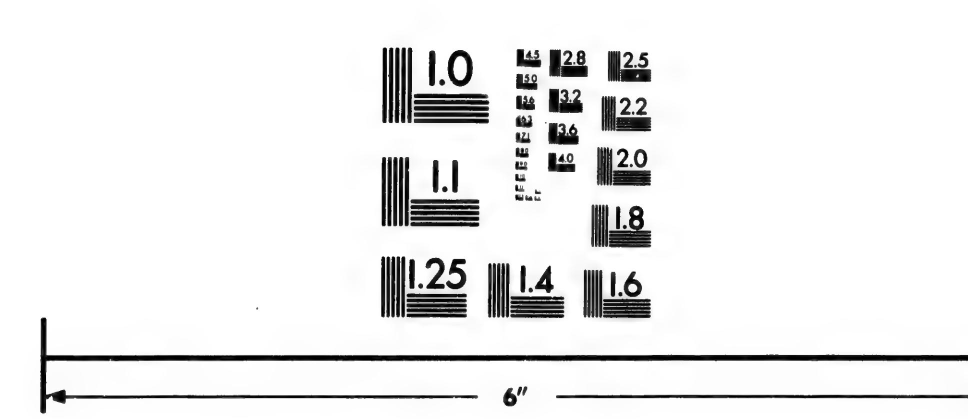
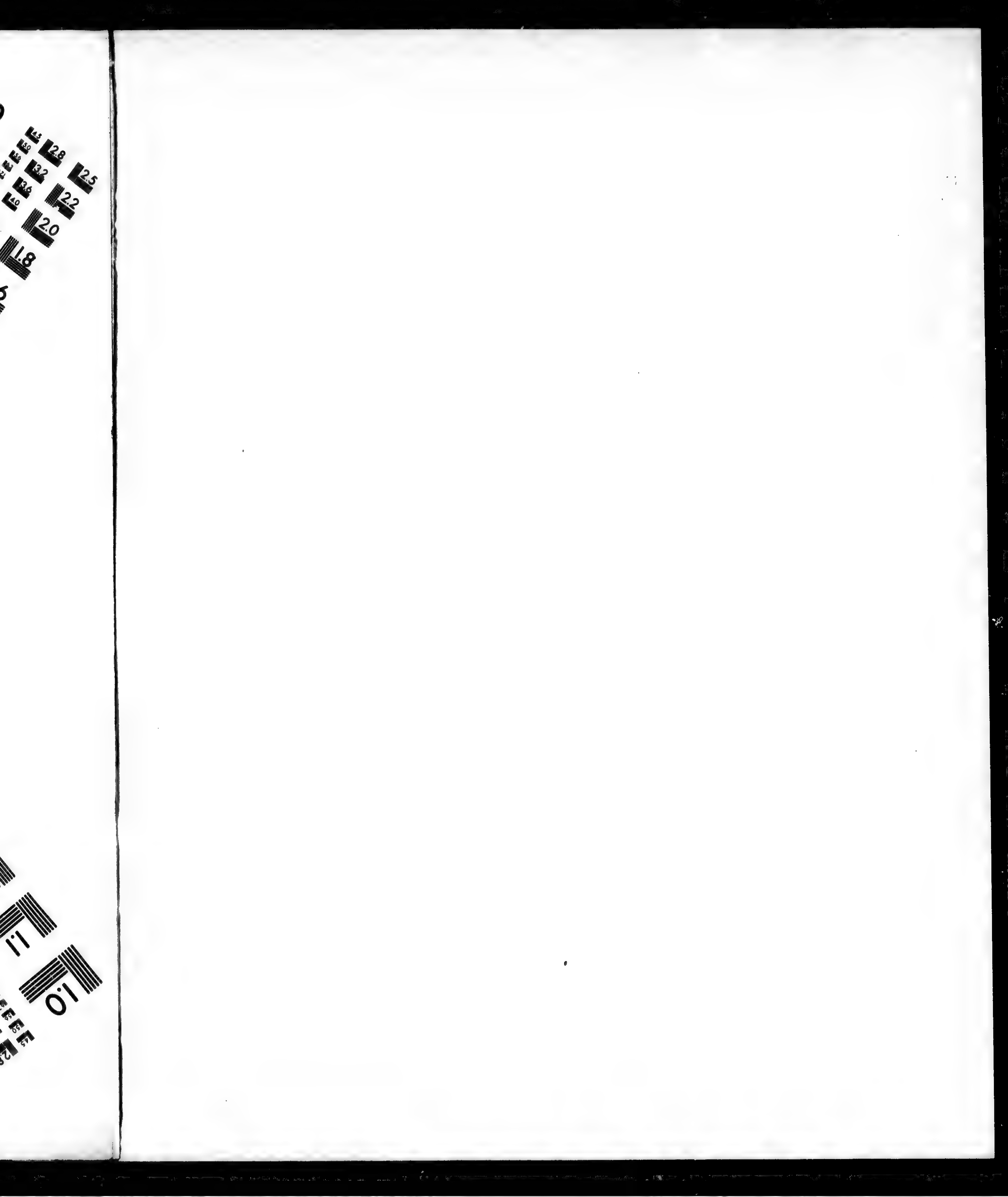


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

L'Archipel.

» mes n'ont jamais ſu placer le bonheur qu
» dans des lieux inacceſſibles ».

Ce fragment précieux ne laiſſe rien à déſire ſur l'hiſtorique de Délos. Les anciens on prétendu que cette île avait long-temps flott ſur les eaux : les poëtes ont chanté cette me veille, c'eſt la marche ordinaire de la crédu lité. C'était un miracle pour les Grecs, & n'eſt point d'objection ſi réelle qui puiſſe re ſiſter à la voix des dieux, la raiſon même d ſe taire auſſi-tôt qu'elle ſe fit entendre ; mais ſuivant toutes les lois de la phyſique, ce événement eſt hors de toute vraiſemblance ſi Callimaque, Pindare, Virgile, dépoſe pour lui, le bon ſens doit ſuffire pour ſavo qu'un rocher de deux mille toiſes de longue ne nage point ſur les eaux, comme *une fle dont ſe jouent les zéphirs.*

Il ferait difficile de décider ſi Délos eſt produit d'un volcan, comme quelques hiſto riens ont paru le croire ; le ſol actuel de l'île m'a point paru en offrir de preuves manifeſ tes, & en admettant la vérité de cet événe ment, il remonterait à des temps ſi reculés qu'il eſt impoſſible d'en percer les ténèbre On trouve bien quelques pierres ponces re pandues ſur la ſurface de l'île, mais point d torrens de laves, point de cratère.

L'Archipel.

En arrivant à Délos, je passai près de l'île ... Rhénée, aujourd'hui déserte, ainsi que ...tte première. La côte est encore couverte de ...s tombeaux que les Athéniens y firent transporter, lorsqu'ils purifièrent solemnellement ...le de Délos, & défendirent d'y ensevelir ...rsonne à l'avenir.

J'abordai dans un petit port où les bateaux ...nt en sûreté. On trouve sur le bord de la ...r des colonnes & quelques piliers de granit; ...s ruines se présentent ensuite : c'étaient de ...stes portiques que Philippe, roi de Macé...oine, avait fait élever. Un peu sur la gau...e, était le fameux temple d'Apollon; il ... tellement détruit, ses fragmens même sont ... défigurés, qu'il serait impossible de rien ...éterminer sur le genre de son architecture, ... Pausanias & Vitruve ne nous apprenaient ...u'il était d'orde dorique. Parmi tant de dé...ris, on trouve encore les restes d'une statue ...Apollon : ce colosse, d'un seul bloc de mar...re, avait vingt-quatre pieds de hauteur, à ...n juger par les proportions des parties qui ...xistent encore.

Plus au nord & vers la mer sont les restes ...'un vaste édifice; la tradition veut que ce ...oit un gymnase, & les Grecs voisins lui don...ent encore le nom d'école. En tournant au

F 4

L'Archipel.

nord-eſt, on trouve les fondemens d'une e ceinte immenſe; on ne ſait ſi c'étaient d portiques, ou ſi cet eſpace renfermait un d temples dont Adrien enrichit ſa nouvelle vill Cet empereur, après avoir rendu à la vil d'Athènes ſes temples, ſes lois, ſa liberté voulut encore étendre ſes bienfaits ſur tou la Grèce: il fit élever à Délos une ville q s'appela la nouvelle Athènes; on y voyait u temple d'Hercule, un autre conſacré à Nep- tune; & ils étaient ſans doute magnifique puiſqu'Adrien n'employa pour ſes travau que les ſeuls Athéniens, toujours en poſſe- ſion, même dans ces ſiècles de décadence d'être les légiſlateurs des beaux arts.

Un peu au midi & près de l'embouchu d'un ruiſſeau eſt une élévation ſur laquell était un édifice ſuperbe; ſes débris, entaſſé dans un ravin, ſemblent y avoir été jetés pa la ſecouſſe violente d'un tremblement d terre. La partie méridionale de l'île eſt cou- verte de brouſſailles fort épaiſſes, parmi leſ- quelles on ne voit que très-peu de veſtiges d conſtruction. Je remontai alors au nord pou examiner le théâtre: il eſt de marbre blanc, & a 250 pieds de diamètre; on a profité de la pente naturelle du terrein pour aſſeoir ce théâtre. En continuant à monter, on arriv

le mont Cynthus par un chemin taillé le granit : d'anciens degrés de marbre L'Archipel. ent à monter sur le sommet ; il était oc- é par une citadelle dont la porte existe ore, & cet espace est rempli de débris, de rtiers de marbre & de granit ; on y trouve des traces de mosaïques, des colonnes. mont Cynthus, si célèbre, dans l'antiquité, qu'un rocher escarpé, dont la hauteur rès-médiocre. L'île est encore remplie de ns : la protection d'Apollon s'étendait au- ois jusques sur eux ; ils étaient sacrés.

'île de Paros est une des cyclades les plus ores ; ses richesses & sa population lui èrent toujours une grande influence sur rt des îles voisines, & le courage de ses tans assura long-temps sa liberté & son eur. Miltiade les attaqua inutilement : mistocle, plus heureux, soumit cette île pouvoir des Athéniens. Mithridate la pta parmi ses nombreuses possessions, jus- l'instant où il fut forcé de céder aux armes Sylla & de Lucullus, toutes les îles de la Egée, qui ne furent plus alors que la e partie d'une province romaine. L'his- de l'empire grec parle rarement de Paros ; elle fut envahie, avec la moitié du de, par les successeurs de Mahomet.

L'Archipel.

La population de Paros est aujourd'hui pe
nombreuse : l'île est couverte des débris l
plus riches ; ces restes de la magnificence d
anciens n'ont servi depuis long-temps qu
construire des chaumières, & ces chaumièr
mêmes sont aujourd'hui abandonnées. *Par
chia*, bâtie sur les ruines de l'ancienne Paro
est encore le lieu le plus considérable de l'îl
on y voit un vieux château entièrement con
truit aux dépens des plus superbes édific
qu'ait jamais élevés l'antiquité ; les muraill
ne sont formées que de colonnes & de cha
teaux entassés ; souvent une statue y est pre
sée entre deux corniches parfaitement scul
tées : ce sont sans doute les restes de ce tem
ple fameux consacré à Cérès, dont parlent l
historiens. Une partie de ces débris a serv
construire une église de la vierge, très-vast
& qui serait belle, si les marbres & les fra
mens antiques dont elle est construite avaie
été employés avec moins d'ignorance & :
mauvais goût.

L'île de Paros offre de tous côtés des ab
sûrs aux bâtimens. On mouille sur toute
côte, & plusieurs ports sont susceptibles
recevoir les escadres les plus nombreuses. L'i
térieur de l'île est rempli de montagnes; (
n'y peut faire un pas sans trouver un couve

église, ou au moins une chapelle. La éantise & la superstition dépeuplent le s, pour remplir des monastères qui seront -mêmes bientôt abandonnés. Je ne crois que l'île entière ait actuellement deux le habitans.

L'Archipel.

Archiloque naquit à Paros. Il prostitua à atyre des talens dont, sans le témoignage anciens, il serait permis de douter, d'après nploi qu'il en a fait : ses ouvrages sont remd'obscénités & de diffamations, ressources inaires & malheureusement trop assurées a médiocrité. Le sort d'Archiloque aurait effrayer les poëtes qui n'ont pas rougi de rendre pour modèle. La supériorité de ses ns ne put faire pardonner les vices de son r. Les Grecs, encore vertueux, par une scription générale, le livrèrent à l'infamie. ès avoir traîné long-temps une vie errante malheureuse, il mourut, comme devait le ndre un poëte satyrique; il fut assommé un habitant de Naxos.

On ne doit pas oublier de parler ici d'un rage dont nous ignorons l'auteur, de cette ienne chronique, trouvée dans le siècle nier à Paros, éclaircie depuis par les travax de Selden, de Lydiat, de Marsham, Prideaux & de plusieurs autres savans. Ce

L'Archipel.

monument, qui a fourni de nouvelles lumiè
res à la chronologie, contient les principale
époques de l'hiſtoire grecque, à commenc
depuis Cécrops, fondateur d'Athènes, ju
qu'au temps d'Alexandre : elle embraſſait
intervalle de 1318 ans, & ſe prolongeait ju
qu'à l'an 263 avant Jéſus-Chriſt; mais le tem
a détruit les dernières époques, & occaſion
dans le corps de l'inſcription, des lacunes q
ont fait le tourment des critiques.

On la conſerve aujourd'hui à Oxford. M.
comte Arundel l'avait tirée de Smyrne av
pluſieurs autres inſcriptions récemment tro
vées dans le levant. Mais s'il eut le bonhe
d'en faire l'acquiſition, M. de Peireſc, co
ſeiller au parlement d'Aix, mérita la glo
d'en avoir procuré la découverte. Cet hom
extraordinaire, qui fut en relation avec l
ſavans & les artiſtes les plus diſtingués, qui
aida preſque tous, ou par ſes bienfaits,
par ſes lumières, faiſait voyager des ge
inſtruits pour enrichir ſa patrie des monume
échappés aux outrages du temps : il avait o
donné des fouilles, d'où l'on tira la chroniq
de Paros & pluſieurs inſcriptions précieuſ
Le commiſſionnaire de Peireſc était ſur
point de faire embarquer cette collection da
le port de Smyrne, lorſque ſes ennemis

L'Archipel.

créanciers le firent mettre en prison. Les bres passèrent en Angleterre à l'insu de esc.

Personne n'ignore combien le marbre de os était estimé des anciens; on le transpordans toute la Grèce, pour en construire les ples & les monumens les plus riches. Tous auteurs ont célébré sa beauté; cependant, gré leurs éloges, le marbre de Paros n'est à beaucoup près, le plus parfait que posnt ces contrées: il a un éclat & un brilqui peut ajouter à la beauté d'un édifice, qui le rend peu susceptible de soutenir détails d'un ciseau délicat; sa facilité à iller tromperait l'intention de l'artiste. Le bre du mont Pentheli, près d'Athènes, ns salin & plus compacte, était avec raipréféré par les statuaires.

ette île, quoiqu'elle n'ait qu'environ cinnte mille de circuit, était autrefois une plus considérables des cyclades: elle était ée des Perses contre les Grecs; & le fax Miltiade ayant reçu ordre des Athés de s'en emparer, ne put en venir à . Les rares antiquités dont elle est encore plie, la rendent très-curieuse. Les murs hâteau de *Parecchia*, qui est le nom actuel ville, les rues, les édifices publics &

L'Archipel.

particuliers, ont été conſtruits avec les ruin
de l'ancienne ville. On trouve à chaque pa
incruſtés dans les murailles, des corniche
des friſes, des chapiteaux de colonne, & d
colonnes même toute entières couchées ho
ſontalement, faiſant partie d'un rang de pier
Ici, les plus beaux bas-reliefs, mêlés avec d
corps de ſtatues, ſoutiennent l'entrée d'u
maiſon : là, une belle colonne cannelée co
poſe le linteau d'une porte. C'eſt un ſpecta
digne de compaſſion & de larmes, de v
des ouvrages qui ont coûté autrefois tant
ſoins & de travaux, confondus avec les pier
& le ciment. Paros n'eſt, à proprement parl
qu'un ſeul rocher de marbre, couvert de qu
ques pieds de terre. J'allai voir ces carriè
ſi vantées, qui fourniſſaient à preſque to
l'Aſie de quoi décorer les temples des die
& honorer la mémoire des grands hommes :
vis dans la plus ancienne de toutes, un ba
relief ſuperbe, taillé dans le rocher, dont
n'a pas été ſéparé. Les ſculpteurs de Paro
ou ceux qui y venaient de toute part, avaie
de quoi exercer leur génie & leur goût da
ces ſouterrains précieux. Lorſque l'ouvra
était achevé, on coupait le bloc à une pro
fondeur convenable, & l'on voyait parait
à la-fois les plus beaux chefs-d'œuvre de l'a

e la nature. Celui dont je parle, repré- L'Archipel.
une fête de Bacchus : on voit ce dieu,
la figure d'un jeune garçon, environné de
qui danſent & ſe réjouiſſent.

'île d'Antiparos n'eſt ſéparée de cette der-
e que d'un mille & demi : c'eſt auſſi un
er continuel, couvert de quelques pouces
erres, avec cette différence que ce n'eſt
n rocher de marbre, comme Paros.

paraît qu'Antiparos eſt l'ancienne île
arios. Sa ſtérilité, ſon peu d'étendue, &
tit nombre de ſes habitans, ſemblent la
mner à l'obſcurité ; car les anciens ne
iſſaient pas encore cette grotte fameuſe,
ui aſſigne aujourd'hui une place diſtin-
dans les faſtes de la nature.

ntre, par lequel on y pénètre, eſt une
de rochers, aſſez baſſe, & qui n'a d'a-
rien d'impoſant ; au milieu eſt une co-
naturelle, à laquelle nous attachâmes
rde qui devait faciliter notre deſcente &
r notre retour. Paſſant enſuite ſur la
e, on trouve en ſuivant une pente aſſez
e qui ramène au-deſſous de la colonne :
ouve alors une cavité dans laquelle on
oduit ; puis tenant la corde, on ſe laiſſe
r perpendiculairement à ſix ou ſept pieds
ofondeur ſur une petite platte-forme.

L'Archipel.

Un accident irréparable dans un voyage d
cette nature, m'a privé du plaisir de constate
la profondeur de cette grotte merveilleuse
Mes baromètres furent cassés, & au lieu d'u
travail certain, je ne pus avoir que des ap
proximations toujours peu satisfaisantes.

En fixant à 250 pieds la profondeur per
pendiculaire de la grotte d'Antiparos, j'a
peut-être à me reprocher trop de condescen
dance pour les voyageurs qui l'ont vue avan
moi. Ils ont grossi les dangers qu'ils avaie
courus dans cette grotte, ils en ont multipli
les merveilles, & par cette double exagéra
tion ils ont voulu en même temps excite
l'intérêt & l'envie.

Tous ceux qui descendirent avec moi par
tagèrent mon opinion à cet égard; personn
ne fut effrayé, personne même ne fut décou
ragé. Arrivés sur la petite platte-forme, don
j'ai déja parlé, nous commençâmes à descen
dre; nous fûmes bientôt tous suspendus su
une même corde; nous composions une troup
de près de trente personnes. Nos matelots pa
tirent les premiers, ayant soin de rester d'es
pace en espace avec des torches allumées
Nous descendîmes ainsi par un talus fort roide
environ à douze toises de profondeur perpen
diculaire; c'est là que se trouve l'endroit l
plu

lus difficile & le ſeul qui puiſſe paraître dan- L'Archipel.
ereux. On arrive ſur un rocher, dont la artie ſupérieure eſt arrondie en forme de cul e four. L'eau qui tombe de toutes parts le nd très-gliſſant. Sur la droite, ſont des pré- pices dont l'obſcurité ne permet pas de voir profondeur; & l'inclinaiſon du rocher vers s abymes y jeterait ceux qui ne ſe tiendraient s fortement de l'autre côté. On ſe laiſſe en- ite couler environ douze ou quinze pieds à c, en tenant fortement le cable; on peut ſe rvir d'une échelle de cordes.

Lorſqu'on a franchi cet endroit, on conti- ue à deſcendre par une pente extrêmement ide; mais le paſſage eſt alors plus large; peut ſe rejeter ſur la gauche & s'éloigner s précipices qui règnent toujours ſur la droite. deſcente continue à devenir moins rapide, arrivés à la moitié de la profondeur totale, corde nous parut un ſecours ſuperflu. La ûte eſt beaucoup plus exhauſſée dans cette artie : mais il ſerait difficile d'en eſtimer la uteur préciſe; les flambeaux ne donnant 'une lumière pâle & reſtreinte, par l'eſpèce brouillard qui règne toujours dans ces lieux uterrains, & qu'accroît encore la fumée de s mêmes flambeaux.

Après avoir tourné un gros rocher qui ſem-

L'Archipel. ble d'abord fermer le paſſage, nous entrâme dans la ſalle qui termine ce ſouterrain. Quoi que de toutes les grottes connues, celle d'An tipanos ſoit la plus vaſte & la plus riche, elle eſt cependant loin de répondre aux deſcrip tions pompeuſes qu'en ont faites quelque voyageurs. Ils ſemblent ouvrir les portes d ſoleil; & l'imagination exaltée ſe peint un architecture de chriſtal, dont les faces liſſes & brillantes varient, renvoient & multiplient l clarté des flambeaux.

Si les productions qui ſe trouvent dans la grotte d'Antipanos, n'ont pas tout l'éclat qu'o leur ſuppoſe, elles n'en ſont pas moins inté reſſantes par les formes variées & les contra tes piquans que leur prête une formation tou jours incertaine, toujours diverſifiée par l hasard. Ces maſſes d'une chriſtalliſation im parfaite, varient ſuivant la forme plus o moins reſſerrée des ouvertures par lesquelle les eaux ont filtré. Semblables à ces glaçon qui pendent, durant l'hiver, des rochers qu'i nondait un torrent, les ſtalactites s'augmentent s'accroiſſent & prolongent ſans ceſſe la figur conique qu'elles tiennent toujours du méca niſme de leur formation. Ces corps appelé ſtalagmites, croiſſent & s'élèvent en mêm temps que les premiers s'abaiſſent, ils ſe jo

L'Archipel.

nent enfin, & leur réunion compose une
olonne d'abord imparfaite, mais qui s'achève
se perfectionne par les mêmes causes qui
ont produite.

On voit dans la grotte d'Antipanos plusieurs
olonnes semblables à celles dont on vient de
arler, mais la plupart ont été brisées par les
oyageurs curieux de savoir leur organisa-
on, ou jaloux d'en enrichir leurs cabinets.
e nouvelles colonnes achèveront de se for-
ner, si on laisse les stalactites & les stalagmi-
s, déjà rapprochées, s'accroître & se joindre
ar un travail réciproque. Ces concrétions ont
rmé la superbe stalagmite qui occupe la salle
'Antipanos, & que l'on nomme l'*autel*, de-
uis que M. de Nointel y fit célébrer la
nesse, comme on l'apprend par l'inscription
ui s'y lit encore. Cette stalagmite a 24 pieds
e hauteur, sa bâse a environ vingt pieds de
iamètre : toute cette partie du souterrain est
emplie de congélations, dont les formes va-
iées présentent une espèce de décoration, &
euvent avoir servi de prétexte aux peintures
xagérées des voyageurs.

Plusieurs masses de cette même substance,
tendues en longs rideaux, tiennent de leur
eu d'épaisseur, une transparence dont on
eut jouir à l'aide de quelques torches adroi-

tement diſpoſées ; mais cette lumière, ou plu

L'Archipel. tôt cette lueur, n'a jamais aucun éclat. Ce concrétions, quelques formes qu'elles aient af fecté, ſont toutes ternes & opaques. Leur ſur face extérieure, ſouvent mamelonée, toujour raboteuſe, uſée par le contact de l'air, & cor rodée par l'acide qu'il contient, ne peut jamai prêter à un ſpectacle, que la féerie réclam comme un de ſes domaines, dans lequel le voyageurs égarent trop ſouvent ceux qui on la patience de les lire & la bonne foi de le croire.

J'avais entendu dire que l'endroit où nou étions, n'eſt pas l'extrémité la plus recu lée de ce vaſte ſouterrain, qu'il s'étend ſou les eaux juſqu'aux îles voiſines. Les habitan prétendent même qu'une chèvre égarée dan la grotte, alla reſſortir dans l'île de Nio. Quel que invraiſemblable que ſoit cette anecdote il était poſſible qu'elle eût quelque fondemen léger. Je preſſai le grec qui nous ſervait de guide, de me conduire plus avant, & de me découvrir une nouvelle entrée à de nouveaux abîmes ; mais il me nia toujours formelle ment qu'il en exiſtât aucun, & ſourd à mes promeſſes, comme à mes menaces, il réſiſta également à l'appât d'une poignée de piaſtre que je lui offrais d'une main, & à la crain

L'Archipel.

un bâton que je tenais de l'autre. Tant de oyens de persuasion inutilement employés, me laissèrent plus aucun doute sur la bonne i du grec. Nous cherchâmes tous inutile- ent à en apprendre plus que lui, & après s tentatives toujours infructueuses, nous res- rtîmes de la grotte.

Le port de Skiros, qu'on nomme aujour- hui *la grande plage*, n'est plus d'aucune uti- é aux insulaires d'Antipanos. Le village de -George, bâti sur un pic très-élevé, leur fre un azile. Ils ne cultivent que les denrées première nécessité, & cette culture est tou- urs proportionnée à leurs besoins. Leur su- rstition est encore plus outrée que celle de tres Grecs de l'Archipel; & les moines du uvent de St.-George sont bien éloignés de laisser affaiblir. Ce couvent est une colo- de la république religieuse du mont Athos, nt il reçoit un supérieur : fidèle aux prin- pes invariables de son état, ce moine com- ande despotiquement dans cette île, dont us les habitans ne travaillent que pour lui. leur ménage en revanche les faveurs de St.- eorge, dont l'image miraculeuse ne manque nais d'assommer ceux qui mettent quelques striĉtions dans leurs offrandes. L'exemple ter- ble d'Ananias, est à Skiros le texte de tous

L'Archipel.

les sermons. 365 chapelles sont répandues au-
tour du grand couvent, & les habitans ne sont
dispensés d'en fêter tous les saints qu'en faveur
d'un travail dont le produit, beaucoup plus
assuré que celui de leurs prières, intéresse da-
vantage les maîtres qui en doivent profiter
Les habitans de Skiros n'ont rien de particulier
dans leurs mœurs, ni dans leurs habillemens
Ils ont cependant un genre de luxe qui leur
est propre; il consiste à tapisser leurs maisons
d'un grand nombre de pots suspendus par leurs
ances à des fiches de bois, de manière que les
murs en sont entièrement couverts.

Après avoir quitté Antipanos, on nous me-
à Sténosa, qui mérite plutôt le nom de ro-
cher que celui d'île; l'aspect en est désagréa-
ble & n'offre que des sables & des creux
travers desquels on voit gravir quantité d
chèvres sauvages. Nicoméria est un autre ro-
cher à-peu-près semblable, mais plus petit
n'ayant guères plus de trois milles de circuit
Nous y vîmes aussi des chèvres, & je ne sa
pas trop comment elles peuvent y subsister
Il y a dans toutes ces îles désertes des cha-
pelles erigées en l'honneur de la Ste.-Vierge

L'île d'Amoryos est plus considérable que
les précédentes. Ses habitans passaient autrefois
pour les meilleurs astronomes & géographes

L'Archipel.

leur temps ; ils n'ont à présent d'autre mé-
te que d'être bons laboureurs. Ils savent tirer
rti du plus petit coin de terre. Les oliviers
oissent très-bien dans leur pays : les moissons
les vendanges y sont abondantes. La princi-
le ville est située sur une hauteur au pied
un rocher qui présente de loin, avec la ville,
forme d'un amphithéâtre. Il y a dans l'en-
oit de l'île le plus escarpé & le plus inac-
ssible, un monastère de la Ste.-Vierge &
e église qui est en grande vénération dans
pays. Il faut monter la pente la plus rude
'il y ait au monde, pour y arriver, & le
nger de la route suppose beaucoup de dévo-
n dans les pélerins. Une des choses remar-
ables dans cette île, est l'habillement des
mmes. Elles sont, en général, assez jolies,
ais elles portent de longues robes à manches
ndantes, qui les empêchent de paraître aussi
réables qu'elles le sont naturellement.

Je passe sous silence *Calaicro*, *Chicro* Ski-
sa, tous rochers déserts, qui ne méritent
s seulement qu'on y aborde : nous eûmes la
nstance de les visiter, persuadés qu'on trouve
elquefois dans les lieux les plus solitaires
s choses rares & curieuses. Au reste, ces
s produisent quantité de végétaux, & en-
autres cette plante appelée *férule*, dont le

L'Archipel. dieu du vin permettait à ſes ſectateurs de ſe frapper dans leurs fêtes. Raclia eſt un peu plu habitée, quoiqu'elle ſoit preſqu'auſſi aride qu ces îles. Nous y trouvâmes deux frères laïc du couvent d'Amoryos, qui menaient paîtr à travers les cailloux & les pierres, les brebi & les chèvres du monaſtère.

Je m'empreſſai d'arriver à Ino, & je vou lus débarquer à l'endroit même où l'on pré tend que repoſent les cendres d'Homère. C grand poète paſſant de Samos à Athènes tomba malade dans le vaiſſeau, & s'étant fai deſcendre à Ino, il y mourut. Ne pouvan rendre d'autres honneurs à ſa mémoire, j promenai long-temps mes regards ſur une terr qui renferme les reſtes précieux de ce gran hommes: en parcourant la côte, pour décou vrir quelque indice de ce que je cherchais j'apperçus neuf blocs de marbre que je croi avoir été poſés en ce lieu à l'honneur de neuf muſes qui avaient préſidé à ſes écrit Je m'avançai enſuite dans l'île, que je trouva aſſez bien cultivée. La ville paraît avoir ét bâtie ſur les ruines de l'ancienne Ios, célèbre ſans doute autrefois par quelqu'une des avan tures d'Io, fille d'Inachus, qui, ſous la form d'une géniſſe, traverſa, depuis Argos ſa pa trie, juſqu'à l'embouchure du Nil, cette par tie de la Méditerranée appelée *Ionienne*.

L'Archipel.

L'île de Lemnos, aujourd'hui Stalimène, eſt connue dans les premiers temps que par s crimes ſinguliers dont elle a été le théâ- e. Il eſt ſouvent queſtion dans les anciens de rdente, de la brûlante Lemnos. Je ne pus er examiner moi-même les traces de ce vol- n. Deux de mes compagnons de voyage, e j'y envoyai, furent au moment de périr y abordant, & ſe trouvèrent dans l'impoſ- ilité de parcourir l'intérieur de l'île, où les ètes feignent que Vulcain précipité du ut des cieux par Jupiter, établit une de ſes incipales forges. Le ſouffre & l'alun dont e eſt remplie, pourraient bien avoir donné u à cette fable.

Lemnos était célèbre par ſon labyrinthe, alheureuſement il n'en reſte aucuns veſtiges, ce qu'en diſent les hiſtoriens, ne fait qu'ex- er la curioſité ſans la ſatisfaire. Le temps truit les monumens & conſacre les préjugés. ette terre de Lemnos qui guérit Philoctète, que Galien alla examiner, conſerve encore s mêmes propriétés, aux yeux des Grecs alement crédules. On ne la recueille qu'un ul jour dans l'année, & avec les plus grandes rémonies: cette terre réduite en petits pains, arqués du cachet du Grand-Seigneur, eſt nſuite répandue dans toute l'Europe. On lui

L'Archipel.

attribue de grandes vertus; il se trouve même encore des médecins qui en font usage: & cependant le chimiste éclairé n'y voit qu'une simple terre argileuse, incapable de produire aucun des effets qu'on lui suppose.

Le port St.-Antoine est spacieux & pourrait être utile à une escâdre, qui occupant l'Archipel, voudrait inquietter les Dardanelles, & intercepter la communication de Constantinople. Celui de Ténédos serait cependant de beaucoup préférable.

CHAPITRE IV.

Île de Château-Rouge. — Ruines d'une ancienne ville de la Lycie ſur la côte de l'Aſie mineure. — État ancien de cette république. — Navigation vers l'île de Rhodes. — avantages de ſa ſituation. — Abrégé de ſon hiſtoire. — Son état actuel.

NOUS mettons à la voile avant le lever du ſoleil, inſenſiblement les objets s'éclairent davantage. Nous diſtinguons les montagnes, les collines & un promontoire qui s'avance dans la mer; il préſente un front nu, couvert de rochers énormes : nos marins l'ont reconnu. Ils diſent que la terre élevée qui paraît dans l'enfoncement, eſt l'île de Château-Rouge, & nous allons jeter l'ancre au pied du rocher ſur lequel cette bourgade eſt bâtie. L'Archipel.

Cette île eſt ſituée dans la partie occidentale d'un golfe demi-circulaire formé par la côte de la Caramanie, aujourd'hui la Lycie; elle n'a pas une demi-lieue de circuit & n'eſt ſéparée du continent que par un canal étroit; ſes rivages ſont inabordables, excepté du côté du port, où ſe trouve la bourgade compoſée

L'Archipel.

d'une centaine de maiſons. Elle eſt bâtie ſur un rocher, à la pointe duquel on voit un petit fort qui ſert d'épouventail aux corſaires; l'eſpace qu'elle occupe eſt extrêmement reſſerré, & par la mer & par une montagne fort rude qui s'élève à plus de 300 pieds. Ce mont, taillé à pic, préſente comme une muraille, dont les quartiers de rocher ſemblent prêts à fondre ſur les maiſons & à les abîmer dans les flots. Je l'ai gravi avec peine, & j'ai vu ſur le ſommet une plaine d'un demi-quart de lieue de tour, ſans culture & ſimplement couverte d'herbes à moitié brûlées. Au milieu eſt une petite chapelle bien pauvre & bien ſolitaire.

De cette hauteur, on découvre la Méditerranée au nord & au midi, les hauts ſommets du Taurus bornent le reſte de l'horizon; lorſqu'on eſt deſcendu dans le bourg, on ſe trouve comme au fond d'un entonnoir. On eſt environné de côtes eſcarpées qui ſe perdent dans les nues & dérobent la vue du ciel; elles forment une ceinture de rochers taillés à pic & ſuſpendus ſur des abîmes. Ces pierres échauffées par le ſoleil, réfléchiſſent une lumière vive qui bleſſe les yeux. Jamais la verdure n'embellit ces triſtes rivages : on y diſtingue ſeulement quelques plantes bulbeuſes

des arbrisseaux épineux qui se plaisent sur bord des précipices. Tel est le spectacle que habitans de Château-Rouge ont sans cesse vant les yeux ; il présente l'image d'une ernelle stérilité. Je crois que dans le monde tier, on ne trouverait pas un séjour plus freux.

L'Archipel.

On juge combien les Grecs qui l'habitent ivent être misérables ; ils ne peuvent ni seer, ni moissonner. L'île ne produit point de gumes, point de fruits, point de grains ; urs plantations se bornent à environ cinante pieds d'olivier. Ils ont pour tout bél des chèvres qui, grimpant sur la cîme s rochers, y cherchent leur nourriture. Pour mble de misère, l'île n'a qu'une seule source, uée presqu'au sommet de la colline. Ce sont femmes qui vont puiser l'eau à la fontaine ; les ai vu gravir avec peine un sentier esrpé, porter sur leurs épaules de grosses uches, & revenir chargées, au risque de se écipiter avec leur fardeau. Lorsque le temps s récoltes est venu, les habitans de Châteauuge passent en Caramanie & font la moisn pour les Turcs ; ils en rapportent du bled, vin & diverses provisions. Leur position rend marins ; ils naviguent les trois quarts l'année, & reviennent l'hiver consommer

dans le ſein de leurs familles, le fruit de leu épargnes.

En partant du port de Château-Rouge, en voguant pendant une demi-heure vers l'o rient, on arrive dans une anſe que la cô d'Aſie forme en ſe retirant. C'eſt la partie plus large du golfe; elle a près d'une lie d'étendue; on y trouve un port commode les vaiſſeaux ſont à l'abri de la tempête. L premier objet qui frappe les regards, en a prochant de terre, eſt un vaſte amphithéâ conſtruit de belles pierres & de forme circ laire; il a environ ſoixante-dix pieds de ha teur, & quatre-vingt gradins élevés les u au-deſſus des autres. Au cinquième rang, commençant à compter d'enhaut, on rema que à chacune des extrémités du demi-cerc une place entourée d'une baluſtrade. Cet im menſe amphithéâtre pouvait contenir les h bitans d'une grande ville; ſa conſtruction d'une ſolidité à l'épreuve du temps, du moi juſqu'à préſent il n'a point ſouffert de ſes i jures; l'arêne ſeule a été dégradée par la m qui paraît avoir gagné ſur le terrein. Au-de de ce grand monument la terre eſt couver de ruines; les plus remarquables ſont diſp ſées autour d'une vaſte place: on y diſting ſur-tout les ſuperbes reſtes d'un bâtiment ſp

ux, de grosses colonnes renversées, d'au-
s debout, des murs épais à moitié démo- L'Archipel.
, des chapitaux bien sculptés, des morceaux
corniches, annoncent les débris d'un tem-
. Au pied des rochers qui entouraient la
le, on admire des tombeaux parfaitement
nservés; quelques-uns sont entourés de co-
nes qui soutiennent un dôme solidement
nstruit; d'autres ne présentent que de sim-
s sarcophages creusés dans la pierre. La
pidité qui foule aux pieds les lois les plus
crées, a violé ces aziles respectables des
orts, en arrachant la pierre qui en fermait
ntrée.

Tel est l'état déplorable de cette antique
é autrefois florissante. Son port dépourvu
vaisseaux, ce magnifique amphithéâtre sans
ectateurs, ces ruines amoncelées, ces tom-
ux mêmes dépouillés des corps qu'ils con-
vaient, inspirent de tristes réflexions aux
rieux qui les contemplent. Est-ce la fureur
n conquérant qui a renversé cette ville?
-elle succombé sous les ravages du temps?
L'homme & les élémens ont-ils conjuré sa
perte ? On désire en vain de connaître son
ien nom & ce qu'elle fut autrefois; on
seulement que c'était une des 33 villes de
Lycie qui formaient une république si flo-

L'Archipel.

riſſante, & qui toutes avaient droit de vô dans les aſſemblées nationales; les plus grand donnaient trois ſuffrages, les médiocres deu & les plus petites un. C'était là que le pe ple aſſemblé, éliſait ſes magiſtrats. L'équi y réglait les impoſitions & diſtribuait av égalité les charges publiques. Ce gouvern ment ſage entretint les mœurs parmi les L ciens. Malgré l'exemple de leurs voiſins, ils ſe livrèrent pas à la piraterie. La victoire put les corrompre. Après d'heureux ſuccès q les rendirent maîtres des mers depuis l'A mineure juſqu'en Italie, ils conſervèrent modération & la ſimplicité de leurs uſag antiques. Lorſque les Romains, aux arm deſquels rien ne pouvait réſiſter, eurent co quis ces contrées, ils furent frappés de la ſ geſſe de cette république, & la laiſſèrent jou de ſa liberté & de ſes lois.

Que ne peuvent point la liberté, les mœu & un bon gouvernement pour le bonheur d hommes. La Lycie qui poſſéda autrefois c avantages précieux, devint heureuſe & pui ſante; ſa marine domina ſur une grande pa tie de la Méditerranée. Trente-trois villes da une petite province, annoncent qu'elle fut population: aujourd'hui quelle différence! deſpotiſme ſemblable à un feu dévorant,

paſ

L'Archipel.

affé fur cette riche contrée, & les villes fe
ont changées en miférables bourgades; les
abitans ont difparu & la terre a fermé fon
ein fécond. Les Grecs qui auraient pu s'y
ultiplier, & y entretenir l'abondance, en fe
vrant à l'agriculture, aiment mieux fe réfu-
ier fur des rochers inhabitables, que d'être
oumis à la rapacité des tyrans que la Porte
nvoie pour les gouverner. Si les chefs des
ations, frappés de ces grands exemples que
ur préfente l'hiftoire, daignaient réfléchir
r les effets miraculeux d'une bonne adminif-
ation, & s'occuper à l'établir dans leurs
tats, de quelle fûreté, de quelle puiffance,
e quelle gloire, de quelle félicité ils en-
ironneraient les peuples confiés à leurs
oins?

J'avoue que nous quittâmes Château-Rouge
ns regret. L'humiliation où vivent les Grecs
ans l'Empire Ottoman, les vexations qu'ils
prouvent, peuvent feuls les forcer à habiter
n rocher fauvage, où l'on ne trouve aucune
es chofes néceffaires à la vie, où l'horizon
ft borné de toutes parts par des côtes effroya-
les, & d'où l'on n'apperçoit le ciel que per-
endiculairement fur fa tête. Hé bien! ces in-
ortunés, attachés à leur prifon, y traînent une
ie miférable fans fonger à chercher ailleurs

L'Archipel.

une habitation plus heureuse, tant l'amour d
la patrie est profondément gravé dans le cœu
de l'homme.

Nous avons débouqué le canal étroit qu
sépare l'île du continent. Nous cotoyons l
rivage à la distance de deux lieues; cette na
vigation serait plus amusante, si la côte nou
offrait des habitations, des forêts, des rian
paysages: Mais elle est déserte, on n'y déco
vre pas une seule bourgade, le soleil a brûl
le peu de verdure qu'elle produit au prin
temps, & l'œil n'apperçoit que des rocs enta
sés, contre lesquels les flots vont se brise
avec fraças. N'en soyons point étonnés l
turcs abattent sans cesse les bois de ces con
trées pour les vendre aux étrangers ou po
leurs usages, & n'y plantent jamais un se
arbre.

Mais la vue de Rhodes, dont nous déco
vrons les montagnes, nous console & un no
veau spectacle s'offre à nos regards: une mu
titude innombrable de cignes & de grues n
viguent sur les eaux; ils sont rangés par fil
comme des soldats en ordre de bataille. Ch
cune de ces files a plus d'un quart de lie
de long, & nous en avons compté trente n
guant parallèlement; la tête de cette arm
se termine en pointe & forme comme la pro

'un vaiſſeau. Tous gardent leur poſte, mal- L'Archipel.
ré le mouvement des vagues qui les élèvent
les abaiſſent tour-à-tour ; ils en ſuivent l'im-
ulſion & paraiſſent balancés ſur le dos de la
laine liquide. Leur plumage, d'une blan-
heur éblouiſſante, contraſte admirablement
vec le vert tranſparent des eaux. Plus loin
encore une nouvelle troupe ſemblablement
ſpoſée. Tous ont la tête tournée vers l'A-
ique où ils voguent de concert.

Ces oiſeaux, chaſſés par les neiges & les
aces du nord, deſcendent aux aproches de
hiver ; ils gagnent d'abord la mer Noire où
trouvent de la nourriture. Lorſque le froid
mmence à s'y faire ſentir, ils partent avec
vent de nord, traverſent l'Aſie mineure &
ennent ſe repoſer ſur les bords de la Médi-
rranée ; ils la paſſent enſuite, tantôt en na-
ant, tantôt en volant. C'eſt ainſi qu'ils ga-
ent les rivages d'Afrique, & ſur-tout de
Égypte. Ils y demeurent tout l'hiver : mais
cicognes, qui apparemment aiment une
mpérature plus chaude, remontent vers le
id au mois de novembre. Elles purgent cette
ntrée des grenouilles innombrables, des in-
ctes & des reptiles qui vivent dans les ma-
s ; telle eſt la marche que ſuivent ces oi-
aux. Tout-à-coup nous entendons des cris

H 2

L'Archipel.

multipliés. Les chefs ont donné le signal; voilà ces navigateurs aîlés qui s'élèvent dans les airs, & qui volent ensemble du côté du midi. Pour fendre avec plus de facilité cet autre élément, ils s'ordonnent en triangle, & l'angle le plus aigu forme la tête de l'armée.

L'île de Rhodes se découvre à plein devant nous; elle présente des collines formées en amphithéâtre & terminées par une haute montagne. Enfin nous avons jeté l'ancre à une lieue au midi de la ville, dans un petit enfoncement que forme la côte.

Rhodes est la plus orientale, la plus belle des cyclades. Plusieurs auteurs anciens assurent qu'elle fut autrefois couverte par la mer; ils n'en marquent pas l'époque, qui se perd dans la nuit des siècles, mais la tradition en a conservé le souvenir, & les plus grands écrivains de l'antiquité l'ont admise comme certaine.

Ses premiers habitans étaient sortis de Crète, & rassemblés par l'intérêt commun, ils ne formèrent bientôt qu'un corps de nation, & fondèrent une ville qu'ils appelèrent Rhodes du nom de l'île. Elle était placée à la pointe d'un promontoire qui s'avance vers l'orient, au même endroit où se trouve la ville moderne

L'Archipel.

Le terrein étant en pente, l'architecte y conforma son plan, & perça les rues avec tant d'habileté, que ce défaut devint une beauté. « Rhodes, dit Diodore de Sicile, s'élevant » en amphithéâtre, tous les yeux étaient frap» pés par la vue des vaisseaux, par l'éclat des » armes, & l'on concevait une haute idée de » sa puissance ». Strabon qui avait beaucoup voyagé & qui connaissait Rome, Alexandrie, Memphis & les cités les plus fameuses de l'Asie, ne peut s'empêcher de leur préférer Rhodes ; la beauté de ses ports, dit-il, de ses rues, de ses murs, la magnificence de ses monumens l'élèvent si fort au-dessus des autres villes, qu'il n'en est aucune qu'on puisse lui comparer.

Ajoutez à cette description des temples superbes dont les portiques étaient enrichis des tableaux des plus grands peintres, une foule de colosses & de statues d'un travail merveilleux, un magnifique théâtre, des arsenaux d'une vaste étendue, des flottes qui venaient de toutes les parties du monde payer aux arts le tribut que leur doivent les richesses ; ajoutez y un peuple libre, courageux, savant, fortuné, & vous aurez l'idée de la plus belle ville de l'univers. Pline, après avoir fait l'énumération des colosses les plus fameux,

H 3

L'Archipel.

ajoute : « Mais aucun d'eux n'approche de ce-
» lui que les Rhodiens consacrèrent au soleil
» Ce colosse avait soixante-dix coudées de
» haut, environ cent cinq pieds, un tremble-
» ment de terre le renversa 56 ans après son
» érection. Dans cet état il paraît encore une
» merveille. Peu d'hommes peuvent embras-
» ser son pouce : ses doigts sont plus grands
» que la plupart des statues ; ses membres fra-
» cassés, laissent appercevoir dans son inté-
» rieur, de profondes cavités remplies d'énor-
» mes pierres que l'artiste y avait fait entrer
» pour l'affermir sur sa bâse. On dit qu'il em-
» ploya douze années à l'achever, qu'il coûta
» 300 talens, somme que les Rhodiens reti-
» rèrent des machines de guerre que Démé-
» trius avait laissées devant leurs murs, lors-
» qu'il en leva le siege. On voit dans cette
» ville cent autres colosses, moins grands à
» la vérité, mais assez superbes pour que
» chacun d'eux illustrât la place où il serait
» érigé ».

Quelques historiens modernes, voulant ajou-
ter du merveilleux à l'histoire du colosse, ont
prétendu qu'il avait les pieds posés sur deux
rochers situés à l'entrée du port, & que les
vaisseaux passaient à pleines voiles entre les
jambes ; cette fable ne mérite aucune croyance,

L'Archipel.

lle est démentie par le silence de l'antiquité, ui certainement n'aurait pas oublié un fait ussi remarquable. Au contraire, les historiens ui parlent de la chûte du colosse, ceux qui 'ont vu attestent qu'il était couché par terre. S'il avait été placé à l'entrée du port, il seait tombé dans la mer, & ils n'auraient pas manqué de nous l'apprendre. Il était encore renversé du temps de Pline. Il le fut jusqu'à a douzième année du règne de l'empereur Constans. A cette époque, Mauhias, lieutenant d'Othman, s'étant emparé de Rhodes, détruisit cette statue colossale qui avait mérité d'être mise au nombre des sept merveilles du monde ; il la vendit a un juif, qui en emporta les débris à Emese sur 900 chameaux, 932 ans après son érection.

Les sciences & les lettres marchent toujours de pair avec les beaux arts, dont elles sont le guide & le flambeau. Les Rhodiens s'y distinguèrent. Leurs écoles parvinrent à un si haut point de célébrité, que les premiers personnages de la république romaine en devinrent les disciples. De ce nombre furent Caton, Cicéron, César, Pompée, &c. Ces hommes nés pour commander, ne bornèrent pas leur éducation à des connaissances frivoles : ils apprenaient tous le Grec, qui était alors la lan-

L'Archipel.

gue universelle, étudiaient avec soin leurs lois & celles des autres nations. Ils s'efforçaient sur-tout de se rendre recommandables dans l'art de la parole.

A quoi doit-on attribuer cet état florissant de la république rhodienne? est-ce à la fertilité de son terroir, à la beauté de son climat, à la bonté de sa position? Ces avantages y contribuèrent sans doute; mais ils ne furent point la source de ses richesses & de sa puissance; elles les dut à la bonté de ses lois, à la sagesse de son gouvernement, seules bâses solides sur lesquelles est fondée la gloire des empires. Alexandre qui regardait la ville de Rhodes comme la première de l'Univers, la choisit pour y déposer son testament.

Les Rhodiens méritaient de l'habiter. Leurs mœurs étaient douces & aimables; cependant les anciens leur reprochent les défauts qu'amènent les grandes richesses, le luxe & la volupté. Ils bâtissent, dit Stratonique, comme s'ils étaient immortels, & ils servent leurs tables avec autant de profusion que s'ils n'avaient que quelques jours a vivre. Anacréon faisant le dénombrement de ses maîtresses, dit: au nom de Rhodes écrivez deux mille amantes; aussi les anciens l'appelaient la ville galante.

L'Archipel.

Cette république jouissait des fruits heureux fa sagesse, lorsqu'Antigone, jaloux de n'a-ir pu la détacher de l'alliance de Ptolémée, d'Égypte, lui déclara la guerre. Il fit con-elle des préparatifs immenses, & envoya métrius son fils pour la soumettre; mais courage d'un peuple libre triompha des ces de Démétrius, d'une armée nombreuse 'il avait à sa solde, & des talens guerriers ce grand capitaine déploya pendant une née d'attaques.

Mitridate, qui balança long-temps la for-e des Romains, qui soumit à son empire Grèce & les îles de l'Archipel, vint échouer vant Rhodes. Enfin, fidèle aux lois qui la uvernaient, & au commerce qui entrete-t sa puissance, elle demeura libre jusques s l'empire de Vespasien, qui le premier la uisit en province romaine. Depuis ce mo-nt Rhodes n'a été qu'une des belles îles de rchipel : sa fortune & ses richesses se sont nouies.

Sous Constantin elle demeura dans le par-e de l'orient; cette division affaiblit l'em-e. La lâcheté & les vices des princes qui succédèrent l'ébranlèrent jusques dans ses demens. Les Arabes, conduits par l'enthou-sme que Mahomet leur avait inspiré, mar-

L'Archipel.

chant & combattant au nom de l'éternel, con-
quirent les plus belles provinces. Dans la ſuit
les braves guerriers, connus alors ſous le nom
de chevaliers de St.-Jean, conduits par leu
grand-maître, Foulques de Villaret, attaqu-
rent Rhodes & la prirent après un ſangla
combat, où l'héroïſme triompha du nomb
& de la valeur. Mahomet ſecond, qui ſembl
avoir enchaîné la victoire à ſon char, & q
fit trembler la chrétienneté, vint ternir ſ
lauriers devant cette place défendue par u
petit nombre de héros. En 1522, Soliman v
périr une armée nombreuſe ſous ſes muraill
Si ce redoutable conquérant de la Perſe & d
la Hongrie ſoumit Rhodes attaquée par tou
les forces des Othomans, c'eſt à la honte d
princes chrétiens qui n'envoyèrent pas un ſe
vaiſſeau au ſecours de ſes intrépides défe
ſeurs : plutôt détruits que vaincus, preſq
tous furent enſevelis ſous les débris de leu
forts. Soliman n'entra dans la ville qu'à trave
des ruiſſeaux du ſang de ſes ſujets ; il n'
trouva que des monceaux de ruines & un pe
tit nombre de chevaliers couverts de bleſſu
res. A leur tête paraiſſait Villiers de l'île Adam
vieillard célèbre, qui réuniſſait au ſang froi
de ſon âge, le courage d'un héros & la gran
deur d'ame d'un ſage.

Je n'ai plus à offrir la deſcription d'une ville agnifique, le tableau d'un ſage gouvernement, la gloire d'une nation libre. L'ambion des Romains, la corruption des monarues du bas empire, le fanatiſme des Arabes, s tremblemens de terre, ont tour-à-tour déaſté l'île de Rhodes. Le deſpotiſme des Turcs, ccédant à ces fléaux, y a cauſé des maux on moins funeſtes : monumens, ſciences, ts, il a achevé de tout détruire.

L'Archipel.

La ville moderne, bâtie ſur les ruines de ancienne, n'occupe pas le quart de ſon étenue; elle ne poſſède aucun monument remaruable; on n'y retrouve pas même les veſtiges theâtre, des temples, des portiques : ſtaes, coloſſes, tableaux, tout a été enlevé ou étruit. A ces rues larges & percées avec art, ces édifices parfaitement alignés, & dont s façades préſentaient le même ordre d'arhitecture, ont ſuccédé des rues étroites & ortueuſes, des maiſons ſans goût, ſans ordre, ns décoration.

Les chevaliers de Rhodes y ont laiſſé des aces de leur ſéjour. Leurs armoiries & quelues buſtes des grands maîtres, ſculptés en elief ſur le marbre, décorent les façades de luſieurs bâtimens. Les murs, les tours qu'ils levèrent, ſubſiſtent encore, & portent les

marques glorieuſes de leur défenſe opiniâtr

L'Archipel. L'égliſe de Saint-Jean a été convertie en mo quée. Le vaſte hôpital où la charité chrétienn recevait les fidèles de toutes les parties d monde, & leur fourniſſait des ſecours, ſe actuellement de grenier aux Turcs. Ces bar bares le laiſſent dépérir, ainſi que la maiſo du gouvernement, où l'on voit des marbres & des colonnes antiques.

Rhodes n'a plus que deux ports : le plu petit regarde l'orient ; des rochers, que l nature a placés en avant à peu de diſtanc l'un de l'autre, en défendent l'entrée, & n'y laiſſent que le paſſage d'un vaiſſeau ; des mô les, élevés ſur les côtés, le mettent à l'ab de tous les vents. Les Turcs, qui, depuis l conquête de l'île, n'en ont pas ôté un gra de ſable, le laiſſent combler peu-à-peu C'eſt là que les navires vont carener, & que l'on conſtruit des caravelles pour le grand ſeigneur.

L'autre port eſt plus grand, il porte le nom de Rhodes ; les frégates de trente canons peu vent y mouiller. Quoique Rhodes n'ait rie conſervé de ſon antique ſplendeur, l'avantag de ſa ſituation à la pointe d'un promontoire ſes maiſons diſpoſées en amphithéâtre, ſes mu railles ſolidement conſtruites, ſes tours placées

L'Archipel.

avant sur des écueils, lui donnent un air de orce & de puissance qui, de loin, en impo- nt aux yeux des navigateurs.

Le pacha est le gouverneur général de l'île : jouit d'un pouvoir absolu ; il préside à la stice civile & à la discipline militaire, il omme aux emplois qui viennent à vaquer, ononce la peine de mort, & est chargé d'en- etenir le bon ordre dans toute l'étendue de on gouvernement. Ce premier officier, ne ouvant personne qui ose résister à ses volon- és, peut s'abandonner sans crainte à tous les xcès de la tyrannie.

Toutes les affaires contentieuses ressortent u tribunal d'un juge qu'on appèle cadi. Ses écisions sont des arrêts irrévocables. Il par- ge aussi la justice ecclésiastique avec le uphti. Ce dernier est l'interprête du coran. préside à la religion, explique la loi divine ; le pacha ne peut faire mourir un homme, ns qu'il ait prononcé sur la justice de la eine.

Les Grecs & les Juifs ont un chef qu'on omme *mouteoeli* : c'est leur intendant gé- éral. Il a inspection sur le droit de *carrach* capitation imposée par le grand seigneur sur s sujets qui ne sont pas musulmans, & que es hommes seuls paient). Il juge les diffé-

L'Archipel.

rends nés parmi eux, sans avoir besoin de re courir aux autres puissances. Lorsque le cad a condamné au paiement un débiteur grec o juif, il envoie sa sentence au *mouteoeli*, qu la fait exécuter s'il le juge à propos. Tel sont les principaux officiers de l'île. Ils sem blent tous conspirer sa ruine.

Le sol de Rhodes est sec & sabloneux; ma les sources nombreuses qui l'arrosent, fertili sent la terre & la rendent abondante. Le bl y croît à merveille : son grain jaune, pesant & rempli d'une farine blanche comme l neige, fait d'excellent pain. Si l'on cultiva les campagnes qui peuvent en produire, le Rhodiens en auraient beaucoup au-delà d leur consommation, & en porteraient à l'étra ger : mais les Turcs ne sont point cultivateurs & les Grecs, accablés par les corvées que l mouteoeli leur impose à son profit, déco ragés d'ailleurs par la crainte de ne pas jou du fruit de leurs peines, laissent en friche de plaines superbes. Le pacha pourrait d'un m couvrir la terre des trésors de l'agriculture, lui suffirait de commander, & d'assurer l protection au laboureur; mais il ignore si de main il sera en place, & craindrait de tr vailler pour son successeur. Une raison pl puissante le détermine à n'en rien faire. Il

isère du pays fait sa richesse. Rhodes ne
urnissant pas à la nourriture de ses habitans, L'Archipel.
envoie acheter à bon compte les blés de la
aramanie, qui sont d'une qualité inférieure,
les fait transporter au marché en petite
uantité, afin d'en hausser le prix. Ce qui re-
olte davantage, c'est que le taux mis au
remier boisseau de la nouvelle récolte, sert
règle à tous ceux qui seront vendus pen-
nt le reste de l'année. Cette loi est immua-
e, dut-elle faire périr une partie du peuple.
et infame monopole, qui enrichit prompte-
ent ceux qui l'exercent, a les suites les plus
nestes; il tarit les sources du commerce &
l'agriculture, il étouffe l'industrie des ha-
tans; aussi le malheur public & une dépo-
lation effrayante accusent cette administra-
on coupable. L'île a plus de quarante lieues
circuit, & elle ne contient qu'environ trente-
pt mille habitans. Voilà donc une sur-
ce immense occupée par moins de monde
ue n'en renferme une ville médiocre de
rance.

Des trois villes fondées, suivant la fable,
ar les enfans du soleil, Linde seule a laissé
s vestiges remarquables du temple fameux
Minerve. Les ruines de ce grand édifice se
oient encore sur une colline élevée qui do-

L'Archipel.

mine la mer. Les débris de ſes murs, compo ſés d'énormes pierres, y décèlent le goût égyp tien. Les colonnes & les autres ornemens o été enlevés. Sur la cime la plus élevée d rocher, on remarque les ruines du châtea qui ſervit de fortereſſe à la ville. Son encein eſt vaſte & remplie de décombres.

La nouvelle Linde eſt fondée au pied de c mont : une baie profonde, qui s'avance da les terres, lui ſert de port ; les vaiſſeaux trouvent un bon mouillage par huit ou d braſſes. Avant la conſtruction de Rhodes Linde recevait les flottes d'Egypte & de Ty Son commerce l'avait enrichie. Un gouverne ment éclairé, profitant de ſon port & d ſa ſituation, pourrait encore la rendre floriſ ſante.

Vers le milieu de Rhodes s'élève une hau montagne qui ſe nomme *Artemira*. On y ava conſacré un temple à Jupiter. Cet ancien mo nument ne ſubſiſte plus ; il a été remplacé p une petite chapelle où les Grecs vont en pè lerinage. *Artemira* eſt fort eſcarpée : on n peut y monter à cheval ; il faut la gravir pied pendant quatre heures de marche po arriver à ſa cime ; lorſqu'on y eſt parvenu, o jouit d'un coup-d'œil magnifique. On décou vre au nord la côte élevée de Caramanie ; a

nord-oueſt

ord-oueſt, de petites îles ſemées dans l'Ar-
hipel, qui paraiſſent comme des points lumi- L'Archipel.
eux; au ſud-oueſt, la tête du mont Ida, cou-
onnée de nuages; au midi & au ſud, eſt la
aſte étendue des eaux qui baignent les côtes
e l'Afrique. Cette perſpective éloignée varie
chaque inſtant, ſuivant qu'elle eſt plus ou
oins éclairée par les rayons du ſoleil, & pro-
uit des ſcènes mobiles qui captivent les
egards.

L'obſervateur, après avoir joui de ce grand
bleau, les rabaiſſe avec plaiſir ſur l'île qu'il
oit s'arrondir à ſes pieds; il apperçoit çà & là
r les monts les plus élevés, des pins anti-
ues que la nature y a placés. Au-delà de ces
remières hauteurs, le terrein s'abaiſſe, &
rme divers amphithéâtres de collines qui
eſcendent juſqu'à la mer. Dans la plus grande
artie de l'île, la côte s'incline inſenſiblement
ſe prolonge en pente douce juſques ſous
s eaux. Quelques-uns de ces coteaux offrent
s vignobles qui produiſent encore ce vin
arfumé que recherchaient les anciens; il eſt
un goût fort agréable, & laiſſe dans la bou-
e un bouquet exquis. Les Rhodiens y ajou-
ient le plaiſir de le boire dans des coupes
oluptueuſes. Il ſerait aiſé de le multiplier

L'Archipel.

& d'en couvrir des collines d'une grande étendue qui reſtent ſans culture.

Des ſommets ombragés du mont *Artemira* découlent un grand nombre de ſources qui fertiliſent les plaines & les vallées. On voit à l'entour des villages, quelquelques champs cultivés, & des vergers où les figuiers, les grenadiers, les orangers, quoique plantés ſans ordre & ſans goût, n'en forment pas moins de rians ombrages. En parcourant l'île, on traverſe à regret de jolies vallées où l'on ne trouve point de hameaux, point de cabanes, pas même des traces de culture.

N'accuſons point les Grecs de cette coupable indolence; ils ſont dans l'impuiſſance de rien tenter pour leur avantage & pour le bien public. Le monopole deſtructeur du pacha leur lie les mains; les corvées continuelles que leur impoſe le nazir, les accablent de travaux. Cet intendant de la marine les emploie la plus grande partie de l'année à couper le bois dont il ſe ſert pour conſtruire les caravelles. Ils ſont obligés de les amener avec des peines infinies juſqu'à Rhodes.

Quant au caractère national des Rhodiens, il eſt, ainſi que celui des autres nations, modifié par le gouvernement & la religion. L'île jouit d'une température délicieuſe. L'air y eſt

pur & falubre. On n'y voit point d'épidémies, à moins qu'elles ne foient apportées du dehors. L'Archipel.
Les vents d'oueft, qui règnent pendant neuf mois, y tempèrent les chaleurs de l'été. L'hiver ne parait jamais accompagné de neiges, de glaces, de frimats. Dans les jours les plus nébuleux, le foleil diffipe les nuages & s'y montre au moins quelques heures. Le refte de l'année, il l'éclaire de fes rayons bienfaifans, il féconde la terre, & purifie l'air naturellement humide. Ce beau ciel, cette charmante température ont une influence marquée fur les habitans. Les Turcs, nés dans l'île, ont plus de douceur, plus de politeffe, plus d'urbanité que dans les autres provinces de l'empire. Moins expofés que les Grecs à la rapacité des grands, jouiffant paifiblement de leurs propriétés, ils y mènent une vie heureufe au fein de leurs familles. Auffi l'on rencontre parmi eux des mœurs, de la bonne foi, de la fociabilité. Les Grecs vivent fous le même ciel; mais, accoutumés à plier fans ceffe fous le fceptre de fer qui les écrafe, ils deviennent faux, fourbes, menteurs; les plus fuperbes des hommes dans la profpérité, ils font vils & rampans dans le malheur. Ils ont tous les vices qui naiffent de la fervitude : cependant forcés, pour ainfi dire, par la nature

L'Archipel.

du climat, ils se livrent par excès à la joie; mais ce n'est point cette joie pure & tranquille des Turcs, c'est une yvresse bruyante; ce sont des esclaves, qui, oubliant un moment leur condition, dansent au milieu de leurs fers.

CHAPITRE V.

Départ de Rhodes — Isle de Syrné. — Mouillage dans celle de Casos. — Portrait, beauté & danse des femmes Casotes. — Arrivée à Candie. — Histoire ancienne de cette île.

NOUS quittâmes avec regret l'île de Rhodes, où tant de faits mémorables se retraçaient à notre mémoire. Tandis que notre vaisseau nous emportait loin de ses bords, nos regards s'attachaient encore sur cette ancienne patrie des arts. Nous avancions lentement. La mer était parfaitement tranquille, elle ressemblait à une glace polie. Le vaisseau immobile paraissait cloué à sa surface. La première fois qu'on navigue dans ces parages, on se croit au milieu d'un grand lac; on est toujours environné par des îles ou par le continent; la terre se découvre vers tous les points de l'horison; par-tout des rochers taillés à pic, ou des écueils menaçans s'offrent à nos regards, mais cette vue n'a rien d'effrayant, ils savent que des ports nombreux leur fourniront des aziles contre la tempête. L'Archipel.

Le calme dont nous jouissions était trom-

L'Archipel.

peur. L'occident se couvrit de nuages sombres & le vent ne tarda pas à souffler de ce point du ciel, par raffales violentes. Le capitaine tourna sur-le-champ la proue du navire & alla se réfugier dans une anse profonde de l'île de *Syrne*; cette île est dans la dépendance de Rhodes, ce n'est qu'un rocher de peu d'étendue : le sol extrêmement pierreux & brûlé par l'ardeur du soleil, ne produit ni grains ni fruits. Quelques vignobles plantés parmi les rochers, y donnent de bon vin; le reste du terrein est stérile. Les éponges qui croissent en abondance autour de l'île, sont l'unique ressource des habitans. Hommes, femmes, enfans tous savent plonger; tous vont sous les eaux chercher le seul patrimoine que la nature leur ait laissé. Les hommes sur-tout excellent dans cet art dangereux; ils se précipitent dans la mer & descendent à une très-grande profondeur. Souvent ils se font violence pour retenir longtemps leur haleine, & au sortir de l'eau, ils vomissent le sang à pleine bouche. D'autres fois ils courent risque d'être dévorés par des monstres marins. Le couteau qu'il portent à la main serait une arme insuffisante pour leur défense : distinguant parfaitement les objets à travers cet élément diaphane, aussitôt qu'ils apperçoivent des poissons voraces, ils s'élan-

cent avec rapidité du fond de l'abîme, et dans un instant ils sont dans leur nacelle.

Le mauvais temps nous ayant retenu quelques jours dans le port de ſyrné, je parcourus l'île; tout y annonce la pauvreté & la misère: les maisons ressemblent à de misérables cabanes où la lumière du jour entre à peine. Le peuple, l'air triste & silencieux, paraît absorbé dans le malheur; il ne montre point cette curiosité vive qu'inspirent ordinairement les étrangers. Les hommes & les femmes y sont vêtus de la même manière; tous portent également la longue robe, la ceinture & le schale autour de la tête. La lèpre, le plus hideux des fléaux qui affligent l'humanité, est très-commune à *Syrné*. Affligé du spectacle que j'avais sous les yeux, je songeais à retourner au vaisseau, lorsqu'un prêtre grec m'a forcé par ses instances d'entrer chez lui; il m'a fait asseoir sur un petit siége de bois, le seul qu'il eût dans sa maison, & s'est accroupi sur une mauvaise natte. Il m'a conté comme il était allé à Rome, comme il avait fait ses études au séminaire de la Propagande, comme on l'avait choisi pour être le pasteur de Syrné, & comme il préférait sa patrie à tous les charmes de l'Italie. Je l'ai félicité sur son goût & ses voyages, & je me demandais intérieure-

ment comment il était poſſible qu'on aimât un pareil ſéjour.

L'Archipel.

Ce bon papa était très-âgé ; une longue barbe blanche lui deſcendait ſur la poitrine ; ſon air était vénérable, & ſoit qu'il ſe crût heureux à la place où le ciel l'avait mis, ſoit qu'il trouvât quelque ſatisfaction à parler avec un Européen, la langue italienne qu'il avait preſque oublié depuis quarante ans d'abſence de Rome, le plaiſir étincelait dans ſes yeux, & il m'accablait de complimens. Il m'a quitté un inſtant, s'eſt enfoncé dans un réduit obſcur, en eſt revenu avec une groſſe cruche de vin ; il en a verſé plein une petite écuelle de bois, y a trempé les lèvres & m'a prié de boire. La vue du vaſe me cauſait beaucoup de répugnance ; j'aurais voulu refuſer, les droits de l'hoſpitalité me le défendoient ; il ne fallait pas mécontenter mon hote ; j'ai pris la coupe de ſa main ; j'ai bu à ſa ſanté, il a bu à la mienne, & m'a offert de recommencer ; je l'ai remercié. Je me rappelais que Philémon & Baucis n'occupaient qu'une étroite chaumière, que leur table n'avait que trois pieds : mais leurs vaſes, dans leur ſimplicité, étaient nets & luiſans, & par-tout la propreté ſervait de voile à l'indigence. Mon bon vieillard était auſſi pauvre que ce couple vertueux. Il

L'Archipel.

ecevait ſes hôtes avec autant de plaiſir ; mais a natte en lambeaux, ſon toît enfumé, ſa oupe couleur de ſuie, n'avaient rien qui réréât l'odorat & les yeux. Je l'ai quitté en le emerciant de ſa politeſſe. Il a fait des vœux our mon heureux voyage, & nous nous ſommes ſéparés bons amis.

Après trois jours de ſtation dans le port de yrné, nous avons mis à la voile, pour remonter le golfe de Cos, & de-là voguer à Candie. Au point du jour nous avons découert l'île de *Dia*, vulgairement appelée Stanié. C'eſt là qu'abordent les vaiſſeaux deſtinés our Candie ; ils ſont obligés d'y décharger ne partie de leurs marchandiſes, parce que port de la capitale, preſque comblé depuis conquête des Ottomans, ne peut pas reevoir des bâtimens de deux cents tonneaux pleine charge. Nous voguions avec vîteſſe, nous eſpérions enfin arriver au terme de os déſirs. Tout le monde était dans la joie l'on ſe félicitait d'avance. Nous n'avions pas ne heure de route, lorſque tout-à-coup le ent a paſſé à l'oueſt & eſt devenu très-viont. Le navire à commencé à dériver, & au oux eſpoir a ſuccédé la triſteſſe. Le capitaine édant à la fortune, a tourné vent arrière & dirigé vers l'île de Caſos ; alors nous avons

L'Archipel.

marché avec beaucoup de vîteſſe, & da
peu d'heures les rochers qui forment la rad
ſe ſont découverts à nos regards. La mer
briſait avec un bruit horrible, à meſure qu
nous avancions, le ſpectacle paraiſſait plus e
frayant. Aucun des gens de l'équipage ne con
naiſſait cette rade, de manière qu'en entra
ils ne ſavaient où mouiller. Nous nous ſomme
trouvés en un inſtant au milieu de briſans preſ
qu'à fleur d'eau. Tout l'équipage a pâli. Su
le-champ on a changé la barre du gouvernail
& nous n'avons évité le naufrage que de l
longueur du navire ; s'il n'eut pas obéi à l
manœuvre, il ſe précipitait ſur des rocs aigu
qui l'auraient briſé en mille pièces.

La ſuperſtition de ces grecs égale leur igno
rance. Réellement ils croient leur navire en
chanté, & ils ſont allés chercher en bateau
un papa grec pour détruire l'enchantemen
Il vient d'aborder en habit de cérémonie;
tient d'une main un encenſoir & de l'autre u
goupillon; une longue étole pend ſur ſa rob
noire; ſa longue barbe, ſes ſourcils froncé
ſon bonnet qui s'élève en pointe, lui donne
l'air un peu magicien. Un jeune enfant ma
che devant lui avec un baſſin rempli d'ea
bénite. Le grave papa a commencé par aſper
ger notre chambre ſans épargner aucun de

L'Archipel.

ſiſtans : il a béni, nous, les ponts, les mats, s cordages; il a récité force oraiſons où il onjure Satan : enſuite il a parcouru tout le avire l'encenſoir à la main & en brûlant des arfums; chacun de nous en a eu ſa part, ar il a fallu ſe laiſſer encenſer. Après que la érémonie a été faite, le prêtre nous a pré-enté un petit baſſin où l'on a mis quelques ièces de monnaie : il s'en eſt retourné en ous promettant un voyage heureux & beau-oup de proſpérité. Les matelots ſe croyant éſenſorcelés paraiſſent ſatisfaits. Ils ne voyent as que leur inexpérience dans l'art de la na-igation eſt le ſeul charme qui les empêche 'avancer. Notre relâche dans la rade de Ca-os me parut une infortune; mais je changeai ien de langage quand j'eus fait connaiſſance vec les habitans.

Caſos eſt une des cyclades & a ſubi le ſort e l'Archipel. Elle eſt ſous la domination de 'Empire Ottoman; mais les Turcs n'oſent habiter parce qu'elle n'a point de fort. Ils aindraient d'être enlevés par les corſaires altais. Cette crainte fait le bonheur des ha-itans; ils lui doivent la tranquillité, l'aiſance la liberté dont ils jouiſſent.

Le lendemain de notre mouillage j'étais mpatient de viſiter l'île, on mit la chaloupe

L'Archipel.

à la mer & nous voguâmes vers les roche qui l'entourent. Tout le circuit était hériſ de pointes menaçantes que les flots mugiſſa blanchiſſaient de leur écume. De quelque cô que nous portaſſions nos regards, Caſos p raiſſait inabordable : un habitant apperçut no tre embarras ; il deſcendit du village, en no indiquant avec un mouchoir, le lieu vers le quel nous devions diriger notre courſe.

Le caſote qui nous avait enſeigné le por nous invita poliment à monter au villag Nous le ſuivîmes avec plaiſir : j'étais habil à la françaiſe, portant épée, chapeau & to l'habillement national. La nouvelle ſe répan dit bientôt qu'il arrivait des étrangers. Le femmes, les enfans ſortirent de leur maiſon & vinrent nous attendre au haut de la colline elles montraient beaucoup de curioſité & nou examinaient avec attention. Lorſque nous paſ ſâmes devant elles, toutes baiſſèrent modeſ tement les yeux. Parmi la foule il s'en trouvai de très-jolies ; quelques-unes nous ſaluèren en nous ſouhaitant le bonjour, & en nous di ſant ſoyez les bien arrivés. Nous leur répon dîmes à l'orientale, que ce jour ſoit heureu pour vous & pour vos hôtes !

Le guide, qui nous avait amenés, était un des principaux habitans de l'île. Il me preſſa

L'Archipel.

ëntrer chez lui & m'introduisit dans une lle, qui sans être magnifiquement meublée, nonçait par-tout la propreté & l'aisance. Un pha régnait à l'entour, il me fit asseoir sur e estrade élevée, & se plaça au bas, tandis l'on préparait à déjeûner. Bientôt son épouse sa fille parurent, portant à la main des ufs frais, des figues & du raisin. La jeune sote rougissait devant un étranger qui, sans oute, lui paroissait vêtu d'une manière exordinaire. Tandis que nous déjeûnions de n appétit, & que mon hôte me versait excellent vin dans un large verre, la plupart s femmes vinrent lui faire visi te, nous saèrent & s'assirent sans façon autour de l'aprtement. La curiosité les conduisait; elles mmencèrent bientôt à chuchoter ensemble, à détailler toutes les parties du vêtement ançais. Rarement il aborde des Européens ns cette île solitaire. Des yeux accoutumés voir des têtes rases, entourées d'un schal, longues robes relevées d'une ceinture, des entons barbus, regardaient avec étonnement longs cheveux tressés, un visage sans mouſche, un chapeau cornu, & des habits courts i ne descendaient qu'au genou. Ce contraste raissait les frapper beaucoup. Le sourire qui happait quelquefois de leurs lèvres, annon-

L'Archipel.

çait vraisemblablement des remarques plai-
santes. De mon côté, je ne les observais pas
avec moins de plaisir. Je distinguai sur-tout
deux jeunes personnes qui auraient été belles
même à Paris.

La moins grande avait des yeux pleins de feu, couronnés de sourcils noirs également arqués : son teint était un peu brun, mais très animé ; ses joues, gracieusement arrondies, se couvraient à chaque instant de roses nouvelles ; sa bouche mignone semblait faite pour dire des choses charmantes ; elle paraissait pétiller d'esprit ; quand elle souriait, des dents blanches comme la neige contrastaient agréablement avec le vermillon de ses lèvres. Des cheveux d'ébène, attachés au sommet de sa tête, retombaient négligemment sur un col qui unissait l'éclat & le poli de l'ivoire ; un corset sans manches, s'entrouvrant vers le haut, laissait entrevoir une gorge superbe ; une robe d'un coton fin, & d'une blancheur éclatante, descendait jusqu'à ses talons ; une ceinture la serrait mollement & flottait à l'entour : telle était cette jeune Grecque qui fixait mon attention.

La seconde lui disputait la palme. Sa taille avait plus d'élégance, son port plus de noblesse ; ses yeux brillaient d'une douce lan-

L'Archipel.

ıeur, & reſpiraient la volupté. De longues ıupières, modeſtement baiſſées, en voilaient éclat, comme si elle eût craint de trahir les crets de ſon ame. Son teint avait plus de lancheur; ſes traits, ſans être auſſi ſaillans, ffraient plus de régularité : c'était un aſſem-age de proportions merveilleuſes. La vue la première inſpirait la gaîté, on ne pou-it la regarder ſans plaiſir. Celle-ci frappait oins d'abord; mais quand on l'avait fixée, n attrait irréſiſtible attachait à ſa perſonne, le cœur recevait des impreſſi[illegible] rofondes.

Toutes les femmes qui nous [illegible]oraient de ur préſence, étaient ſemblablement vêtues. orſque le déjeûner a été fini, elles ſe ſont tirées. Mon hôte m'a conduit dans un autre partement; &, pour me donner de la con-ance dans les Caſotes, & ſur-tout dans ſa erſonne, il a tiré d'un coffre un certificat gné par deux capitaines provençaux, & m'a ié de le lire.

Déſirant connaître l'île, je partis du village dirigeai ma courſe vers la plus haute mon-gne. J'y parvins après une heure de marche. u-deſſous de la hauteur où j'obſervais, eſt e petite chapelle entourée de quelques fi-ıres. De cet endroit part une chaîne de col-nes, qui, ſe recourbant en demi-cercle,

L'Archipel.

laiſſent au milieu une plaine d'une lieue d
circuit. Elle a été défrichée par les habitan
avec une peine infinie. La pente des coteaux
eſt couverte de vignobles qui donnent un vi
fort agréable. Les vents de mer y tempèrent
les chaleurs; &, ſous un ſi beau ciel, on joui
d'une température délicieuſe, & d'une ſant
preſque inaltérable.

Lorſque j'eus ſatisfait ma curioſité, je re
vins à mon hôtel; on m'attendait pour dîner
Une poule au riz, des œufs frais, des pigeon
excellens, du fromage & du bon vin, me dé
dommagèrent des mauvais repas que j'avai
fait à bord. Les hommes dînèrent enſemble
aſſis en rond ſur le tapis; les femmes étaient
dans un appartement ſéparé: c'eſt l'uſage
Vers la fin du repas, on fit paſſer la coupe d
main en main. La gaîté s'empara des convi
ves, lorſqu'un bruit d'inſtrumens nous fit lever
de table.

Une vingtaine de jeunes filles, toutes vê
tues en blanc, la robe flottante, les cheveux
treſſés, entrèrent dans l'appartement: elles
conduiſaient un jeune homme qui jouait d
la lyre & s'accompagnait de la voix. Pluſieurs
avaient des graces, toutes de la fraîcheur
Elles commencèrent à ſe ranger en rond, &
m'invitèrent à danſer. Je ne me fis point prier
le

L'Archipel.

e cercle que nous formâmes eſt ſingulier par a manière dont il eſt entrelacé. Le danſeur e donne point la main aux deux perſonnes ui ſont le plus près de ſoi, mais aux deux uivantes, de ſorte que l'on a les bras croiſés evant & derrière ſes voiſines, qui ſe trouent enlacées dans les anneaux d'une double haîne. Cet entrelacement n'eſt pas ſans plair, & l'on doit ſentir pourquoi. Au milieu du ond ſe tenait le muſicien; il jouait & chanit en même temps. Tout le monde ſuivait xactement la meſure, ſoit en avançant, ſoit n reculant, ou en tournant autour de lui.

Le lendemain je parcourus le village. Il t compoſé d'une centaine de maiſons habitées aoune par une famille : toutes ſont conſuites en pierres & ſolidement bâties; elles ntiennent ordinairement deux ou trois ſalles ſſes, avec une couple de chambres au-deſſus. hacune a ſon four & ſa citerne taillés dans roc à la pointe du ciſeau. On la remplit ndant la ſaiſon pluvieuſe, & l'eau s'y conve pure & limpide.

J'entrai dans pluſieurs maiſons où je trou- des femmes occupées à filer, à broder, & utres à faire ces belles toiles dont elles ſe iſſent. Par-tout je vis l'activité, l'induſtrie, une propreté charmante. Pendant mes viſi-

L'Archipel.

tes, j'admirais l'ordre & la ſageſſe de cet petite république, la paix & l'union qui ré gnent entre ſes membres, & ſur-tout cet joie douce, ce contentement qui paraiſſaien ſur leurs viſages. Heureux peuple, me diſai je, l'ambition & l'intrigue ne troublent poi ta tranquillité, la ſoif de l'or n'a point co rompu tes mœurs ! Les querelles, les diſſe ſions, les crimes dont elle remplit la terre te ſont inconnus ! Les plaiſirs purs que la n ture offre à tous les mortels, ſont tes joui ſances ! La médiocrité & l'égalité forment l baſes durables de ton bonheur !

Pendant mon ſéjour à Caſos, il arriva u barque chargée de riz, de melons, de g nades, de vins & de fruits divers : preſq toutes les femmes deſcendirent de la mo tagne ; elles vinrent avec empreſſement rec voir les unes un époux, les autres un pèr celles-là un frère, un ami. Je n'ai jamais mieux exprimer le plaiſir, la tendreſſe. Ell les embraſſaient avec tranſport, les ſerraie dans leurs bras, & béniſſaient le ciel qui l rendait à leurs vœux. Tous les ſignes de joie, toutes les expreſſions de l'amour étaie prodigués de part & d'autre. Ce ſpectac était vraiment attendriſſant. Voilà, dis-je moi-même, les anciens Grecs ; voilà leur im

gination toujours prête à s'enflammer; voilà cette sensibilité exquise qui les distingua de tous les peuples de la terre! Ce rocher les a sauvés du joug des Turcs, & ils ont conservé leur antique caractère.

L'Archipel.

Les vents d'ouest nous retinrent pendant huit jours dans la rade de Casos. Je les employai à parcourir un rocher de trois lieues de circuit, où le Turc n'ose aborder, & où vit une peuplade fortunée. Là, chaque père de famille est souverain dans sa maison, il juge les differends qui y naissent, & ses arrêts sont des lois: ils ne sauraient être injustes, c'est la tendresse paternelle qui les prononce. Lorsqu'il s'élève quelques débats entre les hommes, les papas & les vieillards s'assemblent & les terminent. Ils sont très-rares parmi des citoyens qui sont tous égaux, & qui ne connaissent ni la pauvreté ni les richesses. Tous les membres de cette petite société sont occupés. Ce n'est que dans les pays où le riche peut acheter les bras du pauvre, qu'il rougit d'employer les siens.

Les voyageurs qui ont observé les Grecs soumis aux Ottomans, leur reprochent avec raison la fourberie, la perfidie & la bassesse. Ces vices ne sont point inhérens à leur nature, ils les doivent à la servitude où ils vi-

L'Archipel.

vent. Les habitans de Casos sont Grecs, u rayon de liberté les éclaire ; ils ont de l'indus trie, de la bonne foi, de la sensibilité & de mœurs. Envoyez-leur un cadi, un pacha, il deviendront aussi corrompus que le reste d leur nation. De cette observation résulte une vérité constante qui devrait servir de bâse à toute administration. En général, l'homme e bon en proportion de ce qu'il conserve de s droits naturels la liberté, la propriété : à me sure qu'on les lui ravit, il se détériore.

Notre relâche dans la rade de Casos étan fini, nous mîmes à la voile, & dans moin d'un jour nous avons dépassé la pointe d Standié, & sommes venus mouiller dans l port.

Dia, aujourd'hui Standié, est éloignée d quatre lieues de Candie. Elle est absolume stérile; on n'y trouve ni village, ni habitans les ronces, les buissons, les broussailles q tapissent les rochers, servent de pâture au chèvres sauvages qui y sont en grand nombre elles courent avec tant de vîtesse à travers le précipices, qu'il est presque impossible de le approcher.

Standié a trois ports où abordent les vai seaux chargés pour Candie. Du sommet de l montagne nous découvrions la ville; mais l

ner était si mauvaise, qu'aucun bateau n'osait sortir pour nous tirer de cette prison. Enfin le quatrième jour une barque est venue nous prendre & nous a conduits à la capitale.

L'Archipel.

Avant que nous parcourions l'île de Candie, visitons un moment l'ancienne Crète. Ce n'est qu'en rapprochant le passé du présent que nous pourrons concevoir une idée juste de cette contrée fameuse. Il existe une foule d'opinions diverses sur les premiers habitans de Crète. Strabon, qui les a savamment discutées, dit, après plusieurs pages : « Je n'aime point les fables ; cependant j'ai donné de longs détails sur celles-ci, parce qu'elles tiennent à la théologie : toute dissertation sur les dieux doit peser les opinions antiques & les distinguer de la fable. Les anciens se plûrent à couvrir d'un voile leurs connaissances sur la nature. Il n'est pas possible d'expliquer toutes leurs énigmes ; mais en exposant au grand jour les allégories nombreuses qu'ils nous ont laissées, en examinant avec attention leurs rapports, leurs différences, l'esprit peut, à l'aide de la comparaison, découvrir la vérité ».

Cette île célèbre reçut son nom de *Crès*, le premier de ses rois. Il était l'auteur de plu-

L'Archipel. sieurs découvertes utiles qui avaient contribué au bonheur de ses peuples. Animés par la reconnaissance, ils voulurent conserver le souvenir de ses bienfaits & immortaliser son nom en le donnant à l'île. Ce ne fut pas le seul monarque qui gouverna l'île de Crète: il eut des successeurs. Parmi ces souverains, on distingue Minos, que l'antiquité a jugé le plus sage des législateurs. La place qu'elle lui a assigné dans les enfers, est un témoignage non équivoque de la réputation glorieuse qu'il s'était acquise par sa justice. Le dernier de ces rois fut Idomenée, qui, en revenant du siége de Troies, chargé de lauriers, ne put jamais aborder sur la côte de Crète. On voit à cette époque la monarchie éteinte & l'état devenir républicain.

Strabon a jugé cette république digne de son pinceau, & a consacré dans son immortel ouvrage les traits principaux qui la caractérisent. Leur singularité frappera sans doute. On trouve une différence prodigieuse entre les principes de cette ancienne république & ceux de la plupart des gouvernemens actuels. Mais on voit avec plaisir une législation dont l'unique but fut de faire éclorre dans le cœur de l'enfance le germe des vertus, de le développer dans l'adolescence, d'inspirer à l'hom-

L'Archipel.

ne fait l'amour de la patrie, de la gloire, de la liberté, & de consoler la vieillesse par la considération & l'estime attachées à la sagesse de ses conseils. On la voit occupée à former des amis tendres, des citoyens zélés & d'excellens administrateurs; elle n'employait pas beaucoup d'ordonnances pour produire ces avantages inestimables : ils découlèrent naturellement d'une seule source, l'éducation publique sagement administrée. Les exemples qu'y recevait la jeunesse, les vertus dont elle était témoin, les faits mémorables dont elle entendait le récit, les applaudissemens qui les suivaient, les distinctions accordées au courage, aux belles actions, l'opprobre imprimé au vice; voilà les seuls ressorts qu'employa le législateur crétois pour former une nation sensible, guerrière & vertueuse. J'ose dire que ces ressorts, puisés dans la connaissance du cœur humain, suffiraient pour faire fleurir les mœurs dans tout espèce d'état; mais les mœurs sont la chose dont les gouvernemens s'occupent le moins. La froide politique les regarde en pitié; elle condamne la plume hardie qui ose en proclamer l'empire; elle asseoit des subsides sur leur dépravation, & au lieu de s'occuper de la prospérité des peu-

L'Archipel.

ples, elle calcule les intérêts des rois, leur or & leur puissance.

La forme du gouvernement crétois était composée de la volonté du peuple & de celle des chefs. Chaque année, dans une assemblée nationale, dix magistrats étaient élus à la pluralité des voix : on les nommait *cosmes*, & ils remplissaient les mêmes fonctions que les éphores à Sparte. Ils présidaient à la guerre & réglaient les affaires les plus importantes. Ils avaient le droit de choisir des vieillards pour conseillers. Ces vieillards, au nombre de vingt-huit, composaient le sénat de Crète. On les prenait parmi ceux qui avaient exercé la charge de *cosmes*, ou qui se distinguaient par un mérite éminent & une probité sans tache. Ces sénateurs étant perpétuels, jouissaient d'une haute considération, & l'on ne décidait rien sans les avoir consultés. C'était une barrière que la sagesse du législateur opposait à l'ambition de ces dix chefs. Il avait encore borné leur puissance, en fixant à une année la durée de leur administration. Sa prévoyance s'était étendue plus loin. Il est possible que la séduction détermine les suffrages du peuple ; ainsi son choix pouvait quelquefois tomber sur un sujet indigne d'un poste honorable. Si cet événement arrivait, celui qui déshonorait

L'Archipel.

diguité de *coſme* était deſtitué dans une aſ-
mblée de la nation, ou ſimplement de ſes
llègues. Voilà ce qui ſans doute fait dire à
aton : « La république qui s'approche trop
de l'état monarchique, & celle qui affecte
une liberté trop étendue, n'ont point pour
bâſe une juſte modération. O Crétois ! ô
Lacédémoniens ! vous avez évité ces deux
écueils, en établiſſant vos lois ſur des fon-
demens plus ſolides ! »

Voyez combien cette adminiſtration eſt ſim-
e. Un peuple libre, mais trop peu éclairé
ur ſe conduire lui-même, nomme des ma-
ſtrats auxquels il remet ſon autorité. Ces
efs, revêtus de la puiſſance exécutive, éli-
t des ſénateurs pour les éclairer de leurs
nſeils. Ces conſeillers ne peuvent rien dé-
er par eux-mêmes ; mais ils ſont perpé-
els, & cette ſtabilité aſſure leur crédit &
nd leurs lumières. Un intérêt puiſſant en-
ge les chefs de la république à parcourir
rieuſement leur carrière. D'un côté, la
inte du déshonneur les arrête ; de l'autre,
ſpoir de devenir un jour membres du con-
national les excite.

Examinons maintenant les moyens employés
le légiſlateur pour former des citoyens.
us les Crétois étaient ſoumis à leurs magiſ-

L'Archipel.

trats & divisés en deux classes; celle de l'âge viril & celle de la jeunesse. Les hommes faits entraient dans la première; les jeunes gens parvenus à leur dix-septième année composaient la seconde. La société des hommes, dans des édifices publics, prenait ses repas en commun. Là, le chef, le magistrat, le pauvre, le riche, assis ensemble, avaient le même breuvage, la même nourriture. Un vase rempli de vin mêlé d'eau, que l'on passait à la ronde, était l'unique boisson des convives : les vieillards seuls avaient le droit de demander un surcroît de vin. Ce peuple si sage connaissait sans doute l'empire de la beauté, puisqu'il avait établi une femme pour présider à chaque table. Elle prenait publiquement les mets les meilleurs, & les présentait à ceux qui s'étaient illustrés par leur valeur dans les combats, ou leur sagesse dans les conseils. Cette distinction, loin de faire des jaloux, excitait tout le monde à s'en rendre digne. Près du lieu où les citoyens étaient assemblés, on dressoit deux tables, appelées hospitalières : tous les voyageurs & tous les étrangers qui se présentaient, y étaient admis. Ils avaient aussi une maison particulière où ils pouvaient passer la nuit.

Après le dîner, les chefs avaient coutume de s'entretenir ensemble, & de consulter sur

L'Archipel.

affaires de la république. Ils racontaient suite les belles actions faites dans les com-ts; ils exaltaient le courage des plus illustres erriers, & exhortaient les jeunes gens à la illance. Ces assemblées étaient la première ole de l'enfance. A sept ans, on mettait l'arc la main du Crétois; dès-lors il était reçu ns la société des hommes. Là, assis par terre, vêtu d'un habit simple qu'il gardait toute nnée, il servait les vieillards & écoutait en ence leurs avis. Son jeune cœur s'enflammait récit des hauts faits d'armes, & il brûlait les imiter. Il se faisait une habitude de la briété & de la tempérance; ayant sans cesse vant les yeux des exemples de modération, sagesse, de patriotisme, il recevait les ger-es des vertus, avant même d'avoir l'usage de ison.

On l'accoutumait de bonne heure aux armes à la fatigue, afin qu'il pût endurer la chaleur, froid, franchir les monts & leurs précipices, supporter courageusement les coups qu'il cevait dans les gymnases & les combats. Son ucation ne se bornait pas aux exercices gym-stiques; on l'instruisait à chanter avec une te de mélodie les lois écrites en vers, afin e le plaisir de la musique les lui gravât plus cilement dans l'esprit, & que s'il péchait

L'Archipel.

contre elles, il ne pût s'excuser sur son igno-rance. Il apprénait ensuite des hymnes en l'hon-neur des Dieux & des poëmes faits à la louang des héros. Parvenu à sa dix-septième année il quittait la société des hommes & entrait dan celle de la jeunesse.

Là continuait son éducation. Il s'exerçait à la chasse, à la lutte, & à combattre avec se compagnons. Ces jeux n'étaient pas toujour sans danger, puisqu'on s'y servait quelquefoi d'armes de fer. Lorsque les jeunes gens avaien fini leurs exercices & atteint l'âge fixé par la loi, ils entroient dans la classe des homme faits : alors, devenus membres de la société, il avaient leurs voix dans les assemblées national & pouvaient parvenir à toutes les charges de la république. Dès-lors ils étaient forcés de se marier; mais ils attendaient pour conduire che eux leurs épouses, qu'elles se fussent rendue capables de l'administration domestique. Tel sont les principaux caractères du gouvernemen crétois. « Le législateur, dit Strabon, avai » considéré la liberté comme le plus grand » bien dont les villes puissent jouir. En effet » elle seule assure la propriété des citoyens » la servitude au contraire la détruit. L'es- » clave n'a rien en propre, pas même sa per- » sonne. Il importe donc aux hommes de con-

ferver leur liberté. La concorde cimente fon empire, & on la voit fleurir par-tout où on a étouffé le germe des diffenfions. Prefque toutes ont leur fource dans la foif des richeffes & dans l'amour du luxe. Oppofez à ces paffions la frugalité, la modération, l'égalité, & vous détruirez l'envie, la haine, l'injuftice & les mépris qui affligent le genre humain ». Voilà précifément ce que le légiflateur de Crète exécuta. Auffi la république, [ri]che, puiffante & fortunée, mérita les éloges [de]s plus célèbres philofophes de la Grèce. [M]ais le plus bel hommage qu'elle reçut, fut [d']avoir fourni à Lycurgue le modèle de celle [qu]'il établit à Lacédémone.

L'Archipel.

La république de Crète, dont l'antiquité [re]monte au fiége de Troies, fleurit jufqu'au [rè]gne de Jules Céfar : aucune autre n'a joui [d']un règne auffi long. Le légiflateur en fon[da]nt le bonheur des Crétois fur la liberté, [av]ait établi des lois propres à former des hom[m]es capables de la défendre ; tous les citoyens [ét]aient foldats ; tous étaient exercés dans l'art [de] la guerre.

D'un autre côté, le légiflateur perfuadé que [le]s conquêtes font ordinairement de grandes [in]juftices ; que fouvent elles affoibliffent la [na]tion victorieufe & corrompent prefque tou-

L'Archipel. jours ses mœurs, s'était efforcé d'en détour
les Crétois. Les productions abondantes de l
île fournissaient à leurs besoins; ils pouvai
se passer des richesses étrangères, qui, a
le commerce, eussent amené le luxe &
vices qui marchent à sa suite. Il sut, san
défendre expressément, en inspirer le dég
Les jeux gymnastiques qui occupèrent les l
sirs de l'ardente jeunesse, les plaisirs de
chasse auxquels elle se livra, les spectacles p
blics qui rassemblèrent les diverses classes
la société & où les femmes étaient admis
l'amour de l'égalité, de l'ordre, de la patr
dont il enflamma tous les cœurs; les insti
tions sages qui firent d'une nation une se
famille, tous ces liens attachèrent les citoy
à leur île, & trouvèrent chez eux le bonh
qu'ils désiraient. Ils ne songèrent point à ch
cher au-dehors une gloire imaginaire, &
soumettre d'autres peuples à leur empire. A
depuis que cet état eut pris la forme répu
caine, jusqu'au moment où Rome l'attaq
on ne vit jamais la nation en corps porter
armes chez un peuple étranger. Cette mo
ration est unique dans l'histoire, & les Crét
seuls en ont mérité la gloire. Tel fut l'esp
de leurs lois, de ces lois d'autant plus célèbr
qu'elles en ont produit de plus belles enc

egrettons de ne pouvoir citer ici tous ceux qui, armi eux, s'occupèrent de ce grand objet : ononçons du moins avec respect le nom de hadamante, qui dès les plus anciens temps tta les fondemens de la législation, & celui Minos qui éleva l'édifice.

L'Archipel.

Les nations passent sur la terre comme les onumens de leur puissance, & après quelques ècles, à peine reconnaît-on dans leurs descenns l'empreinte de leur antique caractère. Les es subsistent plus long-temps, les autres moins; l'on peut presque toujours calculer leur durée r la bonté de leurs lois & leur fidélité à les obser-r. La république de Crète, établie sur des fonmens solides, n'a, pendant plus de dix siècles, connu aucun maître étranger; elle repoussa néreusement les fers des princes qui tentèrent l'asservir. Enfin le temps arriva où les Roins, fiers de leurs victoires & de leurs forces, fectèrent l'empire du monde, & ne voulurent s voir dans l'univers que des sujets ou des laves. Ces conquérans ne purent s'emparer l'île de Crète qu'après avoir fait périr ses s braves guerriers; ils y perdirent beauup de monde, & achetèrent par bien des vaux une victoire ensanglantée. Enfin leur tune l'emporta, & le premier soin du vaineur fut d'abolir les lois de Minos, & d'établir eur place celles de Numa.

L'Archipel.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, c'e à-dire, pendant une espace de dix-neuf ce ans, les Crétois n'ont plus figuré parmi les a tres peuples de la terre; ils n'ont plus for une nation, & ont perdu peu-à-peu leur va lance, leurs mœurs, leurs vertus, leurs scien & leurs arts. On ne peut attribuer ces pert déplorables qu'à l'extinction de leur liber Tant il est vrai que l'homme est né pour el que dépourvu de cet appui qu'il a reçu de nature pour soutenir sa faiblesse, son génie sans feu, son courage sans énergie, sa volo sans puissance, & qu'enfin il se détériore tombe dans l'avilissement.

L'île de Crète jointe au petit royaume Cyrène, sur la côte de Lybie, forma une pr vince romaine. Constantin la divisa dans la no velle distribution qu'il fit de l'empire. Elle res sous la domination des empereurs de Bysanc jusqu'au temps où Baudoin, comte de Flandre assis sur leur trône, la céda aux Vénitiens.

L'île de Crète respira sous les lois de ce sage république. Les peuples y jouirent d'u gouvernement modéré, & encouragés par leu maîtres, se livrèrent au commerce & à l'agri culture. Les voyageurs trouvèrent auprès d commandans vénitiens les ressources dont i ont besoin pour étendre & perfectionner l

conn...ssan

connoissances utiles au genre humain. Le naturaliste Belon se loue beaucoup de leurs bons offices, & fait des descriptions intéressantes de l'état florissant qu'il parcourait. L'Archipel.

Venise possedait cette île depuis cinq siècles & demi, & Cornaro occupait la charge la plus importante, tandis que l'orage grondait du côté de Constantinople. Les Turcs, depuis un an, assemblaient un armement prodigieux. Ils trompaient le baile en l'assurant qu'il était destiné contre Malte. Tout-à-coup, au milieu de la paix jurée, ils vinrent fondre sur la Crète, l'an 1645, avec une flotte de quatre cents voiles, soixante mille hommes de débarquement & quatre pachas. L'empereur Ibrahim, qui ordonnait cette expédition, n'avait aucun motif pour l'entreprendre. Il employa toute la perfidie des orientaux pour en imposer au sénat de Venise. Il combla de présens son ambassadeur, & le fit assurer que la république n'avait rien à craindre pour ses possessions. Au moment où il donnait ces assurances, l'armée navale s'enfonçait dans le golfe de la Canée, & alla prendre terre au-dessous de la rivière de *Plutania*.

Les Vénitiens qui ne s'attendaient point à cette irruption subite, n'avaient fait aucuns préparatifs pour la repousser. Le général Cornaro

L'Archipel.

fut frappé comme d'un coup de foudre, lorf qu'il apprit la defcente des ennemis. Tand que le fénat de Venife délibérait fur les moye de fecourir la Canie, tandis qu'il s'occupait raffembler une flotte, les généraux mahom tans facrifiaient le fang de leurs foldats po terminer glorieufement leur entreprife. Dep cinquante jours la place tenait contre toutes l forces des Turcs. Les Caniotes, n'efpérant pl un fecours trop long-temps différé, voyant tr brêches ouvertes, accablés de fatigues & bleffures, réduits à cinq cents hommes q fallait difperfer fur des murs d'une demi de circuit, minés de toutes parts, demandère à capituler. Ils obtinrent les conditions les p honorables, & après deux mois d'une défe glorieufe, ils fortirent de la place avec les ho neurs de la guerre. Dans cet extrémité, to combattit. Les Caloyers portèrent le moufqu des femmes, oubliant leur fexe, parurent milieu des défenfeurs, foit pour leur don des armes, foit pour s'en fervir elles-mêm & plufieurs de ces braves héroïnes y perdir la vie.

En 1648, commença le fiége mémor de Candie, beaucoup plus long que celui Troies. Si une plume féconde & brillan comme celle d'Homère, raffemblait dans

dre les événemens extraordinaires de ce siége L'Archipel.
neux, elle offrirait à la postérité de hauts
s d'armes, de grands tableaux, & des héros
mparables à ceux de l'Iliade. Mais les actions
émorables ne manquent point à l'histoire des
ions. Chaque âge en produit de nouvelles,
a nature avare, après des siècles nombreux,
fante à peine un génie comparable au père
la poésie. Enfin, après plus de trente années
guerre, après avoir fait périr plus de deux
t mille hommes dans l'île, après l'avoir
osée de sang musulman & chrétien, la
te en est aujourd'hui souveraine maîtresse.

CHAPITRE VI.

Description de l'île de Candie. — Son gouvern ment. — Ruines de Gortyne. — Le labyrint — Mont Ida. — Couvent d'Asomatos. — Vi de Retimo. — Beauté des hommes & des femm dans l'île de Candie. — Avantages dont jouissent. — Conversation avec Ismaël Ag un des riches propriétaires de la Canie. Mœurs de Candiotes. — Danse pyrrhique. Cap Melec. — Visite dans un couvent de ligieuses nommé Acrotiri.

L'Archipel.

CANDIE est le siége du gouvernem turc. La Porte y envoie ordinairement un cha à trois queues. Les principaux offic & les divers corps de la milice ottoman sont rassemblés. Cette ville, riche, comm çante & bien peuplée pendant que les Vé tiens la gouvernaient, est bien déchue de ancienne puissance. Le port, qui forme joli bassin où les navires sont à l'abri de les vents, se comble de jour en jour; il reçoit plus que des bateaux & des petits timens, allegés d'une partie de leurs marc

ses. Ceux que les Turcs frètent à Candie, nt obligés d'aller, presque sur leur lest atndre leur chargement dans les ports de andié, où des barques le leur portent. Ces traves gênent le commerce, & les gouverurs ne songent point à les faire disparaître, ssi est-il considérablement diminué.

Candie, embellie par les Vénitiens, percée rues droites, ornée de maisons bien bâties, ne belle place & d'une fontaine magnifie, ne renferme dans sa vaste enceinte qu'un it nombre d'habitans. Plusieurs quartiers t presque déserts; celui du marché est le l où l'on voie du mouvement & de l'afence. Les Mahométans ont converti la plut des temples chrétiens en mosquées; cedant ils ont laissé deux églises aux Grecs, aux Arméniens & une synagogue aux fs. Les capucins possèdent un petit couvent c une chapelle.

A l'occident de Candie, se prolonge une îne de montagnes qui descend du mont & dont la pointe va former le promontoire *Dion.* Avant d'y arriver, on rencontre, sur ord de la mer, *Palio Castro*; sa situation respond à celle de Panorme, qui était au d-ouest d'Héraclée.

La rivière que l'on voit à l'occident de Can-

L'Archipel.

die, s'appelait anciennement le *Triton*. La *xus* se trouve un peu plus loin. Une lieue l'orient de cette ville, le fleuve *Ceratus* co dans une vallée charmante. Dans un esp de plus d'une demi-lieue, autour des murs Candie, on ne rencontre pas un seul arb Les Turcs, pendant le siége, les coupèr tous, & détruisirent les jardins & les verg qui environnaient la ville : au-delà de ce enceinte, la campagne est abondante en b & en arbres fruitiers. Les coteaux voi plantés de vignobles, donnent la Malvoisie mont Ida. Ce vin, peu connu en France, parfumé, d'un goût très-agréable, & fort timé dans le pays.

Le dessein de parcourir les lieux les p fameux de l'île, nous fit diriger notre co vers *Gortyne*. Nous arrivâmes le jour mê de notre départ de Candie aux ruines Cnosse, nommée *Cnossou* par les Grecs m dernes. C'était là ville royale de Minos; i avait établi le siége de son empire, c'es qu'il publia ses lois admirables dont l'antiq vante la sagesse. Des monceaux de pierr d'anciens murs à moitié démolis, des re d'édifices, & le nom de *Cnossou* que cet placement conserve, font connaître d' manière certaine le lieu qu'elle occupait.

oute que ces débris étaient beaucoup plus onsidérables avant la fondation de Candie : ur proximité aura engagé les Vénitiens à en servir pour élever les forts, les remparts les maisons de cette capitale.

Nous laissâmes *Cnossou* à notre gauche, & ous continuâmes notre route. Lorsque nous mes arrivés sur les collines élevées qui bornt le pied du mont Ida, du côté de l'ont, nous eûmes des points de vue fort réables. Nous découvrions de distance en stance, des vallées couvertes de verdure, petits villages placés sur le bord des ruisaux, entourés de jolis vergers, & çà & là s bouquets d'arbres verts qui couronnoient côteaux.

Nous étions à quatre lieues au sud-est de ndie & nous gravissions un rocher fort esrpé, lorsque nos guides nous avertirent que us passions près du tombeau de Jupiter. ous escaladâmes la montagne, pour contemer cet antique monument. Nous ne vîmes 'un monceau de grosses pierres à moitié ngées par le temps, que les habitans du ys appellent le tombeau de Jupiter.

En descendant de la montagne, nous rentrâmes une noce villageoise qui se rendait hameau voisin. Un grand nombre de Grecs

L'Archipel.

montés sur des chevaux & des mules com-
posaient l'escorte de la mariée. Une troupe de
jolies personnes l'entouraient. Elles étaient
vêtues de leurs plus beaux habits ; leurs longs
voiles blancs tombaient avec grace sur leurs
épaules. Les hommes portaient des ceintures
brillantes. Tout le monde paraissait fort gai.
Nous jugeâmes qu'il était de la politesse fran-
çaise de saluer la mariée. Nous nous arrêtâmes
en haie sur son passage, & nous fîmes une
salve générale de notre mousqueterie. Ceux
d'entre les Grecs qui avaient des armes nous
répondirent, & nous nous quittâmes après nous
être fait des complimens réciproques.

Nous descendîmes dans la plaine, &, quoi
qu'au mois de novembre, nous éprouvions des
chaleurs assez fortes ; il nous fallut franchir
plusieurs collines qui forment la base du mont
Ida du côté de l'orient. Le pays était très-
varié, très-pittoresque. Enfin après avoir
monté pendant long-temps, nous apperçûmes
dans le lointain le monastère de Saint George.
Son aspect nous réjouit, & nous nous hâtâmes
de l'atteindre. Les religieux furent d'abord
effrayés de notre nombre, & le supérieur se
cacha suivant l'usage. Mais nous possédions un
homme qui connaissait parfaitement les Grecs
& leurs subterfuges. Il s'adressa à quelques

caloyers & leur dit que nous avions avec nous le consul de France qui se rendait à la Canée, qu'il avait beaucoup de crédit auprès des puissances du pays, & qu'il pouvait rendre de grands services à leur évêque & à tous les convens de l'île. On ne manqua pas de faire ces rapports au supérieur. A l'instant il vint nous recevoir, nous complimenter, & toutes les portes nous furent ouvertes. L'Archipel.

Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, des enfans vinrent prendre nos chevaux par la bride & les promenèrent au pas pendant un quart d'heure avant de les conduire à l'écurie. Cet usage s'observe régulièrement dans toute l'île de Crète. On ne renferme jamais ces animaux en sueur. On a toujours soin de les promener pendant quelque temps à l'air libre. Aussi les chevaux crétois sont sains, vigoureux & infatigables. Ils gravissent avec ardeur les montagnes les plus escarpées, & descendent, sans broncher, des vallées taillées en précipices. La vie du voyageur dépend de la sûreté de leur pied. Il cotoie souvent par des sentiers étroits des abymes profonds où un faux pas le précipiterait.

Tandis qu'on préparait le souper, un religieux nous pria instamment d'entrer dans sa cellule. Il aimait le bon vin, & il y paraissait

ſur ſa figure. Il nous régala de ſon mieux de
L'Archipel. ſa liqueur chérie: Il eſt vrai qu'il ne poſſédait qu'une coupe ; mais elle était large & profonde. Il la fit paſſer à la ronde, & fut fort content des éloges que nous donnâmes à ſon vin.

Les caloyers de Saint Georges poſſèdent des biens immenſes où ils entretiennent de nombreux troupeaux. Les Turcs les leur ont laiſſés à condition qu'ils donneraient l'hoſpitalité à tous les voyageurs. Ils l'exercent ordinairement d'aſſez bonne grace. Ces maiſons ſont d'une grande reſſource dans un pays où il n'y a ni hôtellerie ni caravanſerai. Sans cet aſyle, le voyageur ſerait obligé de porter avec lui des bagages conſidérables & toutes les choſes néceſſaires à la vie. Ces religieux cultivent eux-mêmes leurs campagnes & doivent à leurs travaux l'aiſance dont ils jouiſſent.

On nous ſervit un ambigu magnifique. Un cochon de lait rôti occupait le plat du milieu. On voyait à l'entour d'excellent mouton, des pigeons & de fort bonnes volailles. Pluſieurs plats remplis de grenades, d'amandes, de raiſins, d'olives fraîches & de miel couvraient la table. Ce miel, tranſparant comme le criſtal, était délicieux. Auſſi parfumé que les fleurs, auſſi délicat que les meilleures confitures,

flattait également le goût & l'odorat. Le ſupérieur nous fit apporter des vins exquis. Le rouge, le blanc, l'orangé que l'on cultive ſur les côteaux qui environnent le monaſtère, méritèrent tour-à-tour nos hommages.

L'Archipel.

Notre projet était de viſiter Gortyne et le Labyrinthe. Nous partîmes de bon matin du monaſtère de Saint George, après avoir remercié nos hôtes, qui eurent l'honnêteté de nous fournir des proviſions pour le déjeûner. Nous marchions vers le midi de l'île, & depuis le couvent, nous deſcendîmes pendant deux heures pour gagner la plaine. La route était moins fatigante que celle de la veille. Nous parcourions de belles campagnes parſemées de villages, entourées d'oliviers & d'amandiers; la plupart, ſitués ſur le penchant des collines, formaient de jolis payſages. Ce canton paraiſſait riche & peuplé; mais le temps de la récolte & de la vendange étant paſſé, nous rencontrions peu d'habitans. Ils étaient enfermés dans leurs demeures, occupés des travaux domeſtiques.

Nous avancions ſur un terrein uni, reſſerré entre deux chaines de montagnes, dont les flancs étaient ſillonés de ravins où coulaient de belles eaux. De nombreux troupeaux de chèvres & de moutons y paiſſaient le thim,

L'Archipel.

y broutaient la feuille des arbrisseaux sauvages. Par-tout des sites agréables & variés amusaient nos regards. Nous faisions beaucoup de chemin sans nous en appercevoir.

Nous marchions depuis sept heures, lorsque nous arrivâmes à un gros bourg dont les habitans ne jouissent pas d'une réputation intacte. On les accuse d'aimer à dépouiller les voyageurs. Nos armes nous rassuraient. Nous résolûmes d'y demander à dîner; nous fûmes mal reçus dans plusieurs maisons; enfin nous frappâmes à une porte dont les hôtes nous montrèrent une meilleure volonté. Des œufs, des olives, du miel & de mauvais fromage furent les seuls mets qu'on nous offrit. Nous les payâmes généreusement & nous partîmes. En quittant ce lieu maudit, plusieurs des habitans nous accablèrent d'injures; la vue de nos mousquets tournés vers eux, & le sabre nud de nos janissaires les firent rentrer dans le devoir.

Nous entrions dans la plaine de Messara; c'est la plus fertile en bled de tout le royaume de Candie. La terre y est excellente, & la récolte ne trompe jamais l'espérance du laboureur. Un chemin serré & tiré au cordeau nous annonçait l'approche de Gortyne; nous ne tardâmes pas à découvrir ses ruines, & nous passâmes plusieurs heures à les examiner. On

L'Archipel.

fait qu'elle eſt de la plus haute antiquité : elle floriſſait lorſque Lycurgue voyageait en Crète.

Les ruines de Gortyne couvrent une grande étendue de terrein & donnent une idée de ſon ancienne magnificence. On remarque une porte de ville conſtruite en groſſes briques, autrefois recouvertes de pierres de taille. On a détaché toutes celles du ceintre & des côtés ; cependant elle ſubſiſte & doit durer long-temps. Cet édifice a une épaiſſeur conſidérable & préſente une large façade. Au-delà de cette porte, on diſtingue un grand emplacement qui forme à-peu-près un quarré long. On voit un double rang de piédeſtaux alignés ſur les côtés. La baſe de ces marbres eſt enterrée, & le ſommet ſeul déborde le terrein. Cette diſtribution paraît annoncer le portique d'un temple. On rencontre d'eſpace en eſpace des monceaux de décombres & des colonnes de marbre & de granit enfoncées en terre juſqu'à moitié de leur fût. Les chapiteaux ſont renverſés à l'entour; pluſieurs n'en ont point du tout.

Ces débris ne paraiſſent pas proportionnés à la grandeur & à la magnificence de Gortyne. Mais il faut ſonger que les plus beaux marbres en ont été enlevés ; que l'on voit dans les villages des environs des colonnes antiques ſervir à former la porte des jardins turcs, & que la

L'Archipel.

meilleure partie des ses ornemens est enfoncée sous le terrein qui est considérablement exhaussé. Si l'on y faisait des fouilles, on y trouverait quantité de statues & des monumens précieux. Aujourd'hui le laboureur y fait passer la charrue, & couvre de moissons les ruines des palais & des temples de Gortyne. Tel est le sort des anciennes villes; elles sont l'ouvrage de l'homme & perissent comme lui.

Nous quittâmes la plaine de Gortyne pour aller voir le labyrinthe. Le chemin qui conduit à ce lieu mémorable est rude & escarpé; il nous fallut monter pendant plus d'une heure; enfin nous arrivâmes à l'entrée. Nous avions apporté le fil d'Ariane, c'est-à-dire, une ficelle de quatre cents toises de long, que nous attachâmes à la porte. Nous y plaçâmes deux janissaires pour la garder, & avec défense de laisser entrer personne. L'ouverture du labyrinthe est naturelle & peu large. Quand on s'est un peu avancé dans l'intérieur, on trouve un espace parsemé de grosses pierres, & couvert d'une voûte plate taillée dans l'épaisseur de la montagne. Pour se conduire dans ce séjour ténébreux, chacun de nous tenait à la main un gros flambeau. Deux Grecs portaient le peloton de ficelle, qu'ils déroulaient ou ployaient suivant les circonstances. Nous nous

garâmes d'abord dans diverſes allées ſans L'Archipel.
ſſues, & il fallut revenir ſur nos pas. Enfin ous trouvâmes le canal véritable. Il eſt à roite en entrant : on y monte par un ſentier troit, & l'on eſt obligé d'y ramper ſur les ieds & les mains l'eſpace de cent pas, parce ue la voûte eſt extrêmement baſſe. Au bout e ce conduit étroit, le plafond s'exhauſſe out-à-coup & nous pûmes marcher debout. u milieu des ténèbres épaiſſes qui nous environnaient, des routes nombreuſes qui s'écartaient de chaque côté & ſe croiſaient en ifférens ſens, les deux Grecs que nous avions oués tremblaient de frayeur; la ſueur découit de leur front, & ils ne voulaient pas vancer à moins que nous ne fuſſions à leur ête.

Les allées que nous parcourions étaient orinairement hautes de ſept à huit pieds; leur rgeur variait depuis ſix juſqu'à dix & queluefois d'avantage. Toutes ſont taillées au ciau dans le rocher, dont les pierres, d'un ris ſale, ſont poſées par couches horizontales. n quelques endroits, de grands blocs de ces ierres, à moitié détachées de la voûte, ſemlent prêts à tomber; il fallait ſe baiſſer pour aſſer deſſous, au riſque d'être écraſé par ur chûte. Les tremblemens de terre, très-

L'Archipel.

fréquens dans l'île de Crète, ont sans doute causé ces dégats.

Nous errions ainsi dans ce dédale, dont nous cherchions à connaître toutes les sinuosités; lorsque nous avions parcouru une allée nous entrions dans une autre; souvent nous étions arrêtés par un cul-de-sac. Quelquefois, après de long détours, nous étions étonnés de nous trouver au carefour d'où nous étions partis; alors nous avions embrassé avec notre corde une grande étendue de rocher : il fallait la replier & revenir sur nos pas. Il n'est pas possible de décrire combien ces routes sont multipliées & tortueuses. Les unes forment des courbes qui conduisent insensiblement à un grand vuide soutenu par d'énormes pilliers, & d'où partent trois ou quatre rues qui mènent à des lieux opposés. D'autres, après de longs circuits, se divisent en plusieurs rameaux. Celles-ci se prolongent fort loin, & terminées par le rocher, obligent le voyageur de retourner en arrière. Nous marchions avec précaution dans les replis de ce vaste labyrinthe, au milieu des ténèbres éternelles qui l'habitent, & dont les flambeaux ont peine à percer l'obscurité.

La précaution que nous avions prise de voyager avec le fil d'Ariane, & de l'attacher

L'Archipel.

le diſtance en diſtance de peur qu'il ne ſe ompît, nous permettait de nous étendre dans ous les ſens. Nous remarquâmes en pluſieurs ndroits des chiffres écrits en crayon noir. Un it qu'on doit citer, c'eſt la propriété qu'a le ocher de relever en boſſe les noms qu'on y gravés. Nous en vîmes pluſieurs dont cette ſpèce de ſculpture en relief avait deux lignes 'épaiſſeur. La matière en eſt plus blanche ue celle de la pierre.

Après nous être promené pendant long-emps dans l'antre épouvantable du Mino-ure, nous arrivâmes à une grande ſalle ornée e chiffres, dont les plus anciens ne remon-ent pas au-delà du quatorzième ſiècle. Une utre à-peu-près ſemblable eſt à droite. Cha-une peut avoir vingt-quatre ou trente pieds n quarré. Nous avions déployé preſque toute otre ficelle pour y arriver, c'eſt-à-dire, par-ouru environ quatre cents toiſes. Je ne arle point des excurſions diverſes que nous mes. Nous reſtâmes trois heures dans le la-yrinthe, & nous ne ceſſâmes de marcher ns pouvoir nous flatter d'avoir tout vu. Je rois qu'il ſerait impoſſible à un homme d'en rtir, s'il y était abandonné ſans fil & ſans ambeau : il s'égarerait dans mille détours; horreur du lieu, l'épaiſſeur des ténèbres,

L'Archipel.

porteraient la frayeur au fond de son ame, & il périrait misérablement.

A notre retour, nous visitâmes un tournant que nous ne connaissions pas. Il nous conduisit à une belle grotte élevée en dôme & taillée par les mains de la nature. Elle n'a pas de stalactites ; il n'en paraît pas une seule dans toute l'étendue du souterrain, parce que l'eau n'y filtre point; tout y est sec, & comme l'air ne s'y renouvelle pas, il y a une odeur très-désagréable. Des milliers de chauves-souris, dont la fiente s'élève par monceaux, habitent ce séjour ténébreux : ce sont les seuls monstres que nous y découvrîmes. Nous en sortîmes avec bien du plaisir, & nous respirâmes avec délices l'air extérieur. La nuit commençait à épaissir ses voiles; le chemin était difficile. Nous nous hâtâmes de descendre de la montagne, & nous entrâmes dans une ferme voisine où un Turc nous donna l'hospitalité. Il nous traita de son mieux; mais nous eûmes pour lit le tapis sur lequel nous soupâmes, & nous y couchâmes tout bottés. Nous partîmes au lever du soleil, après avoir satisfait notre hôte, qui accepta ce que nous voulûmes bien lui présenter.

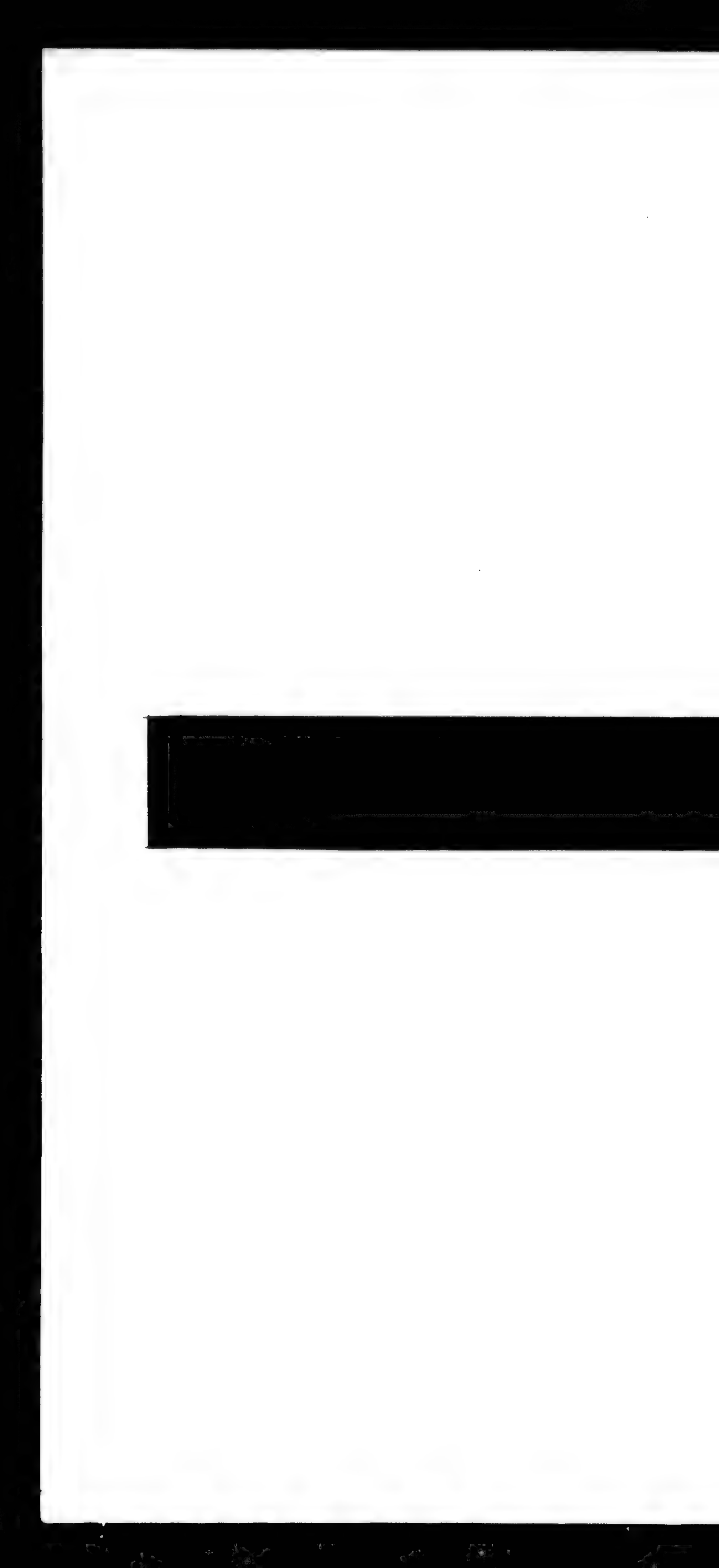
Pendant quelques heures nous marchâmes dans la plaine. La route était aussi facile qu

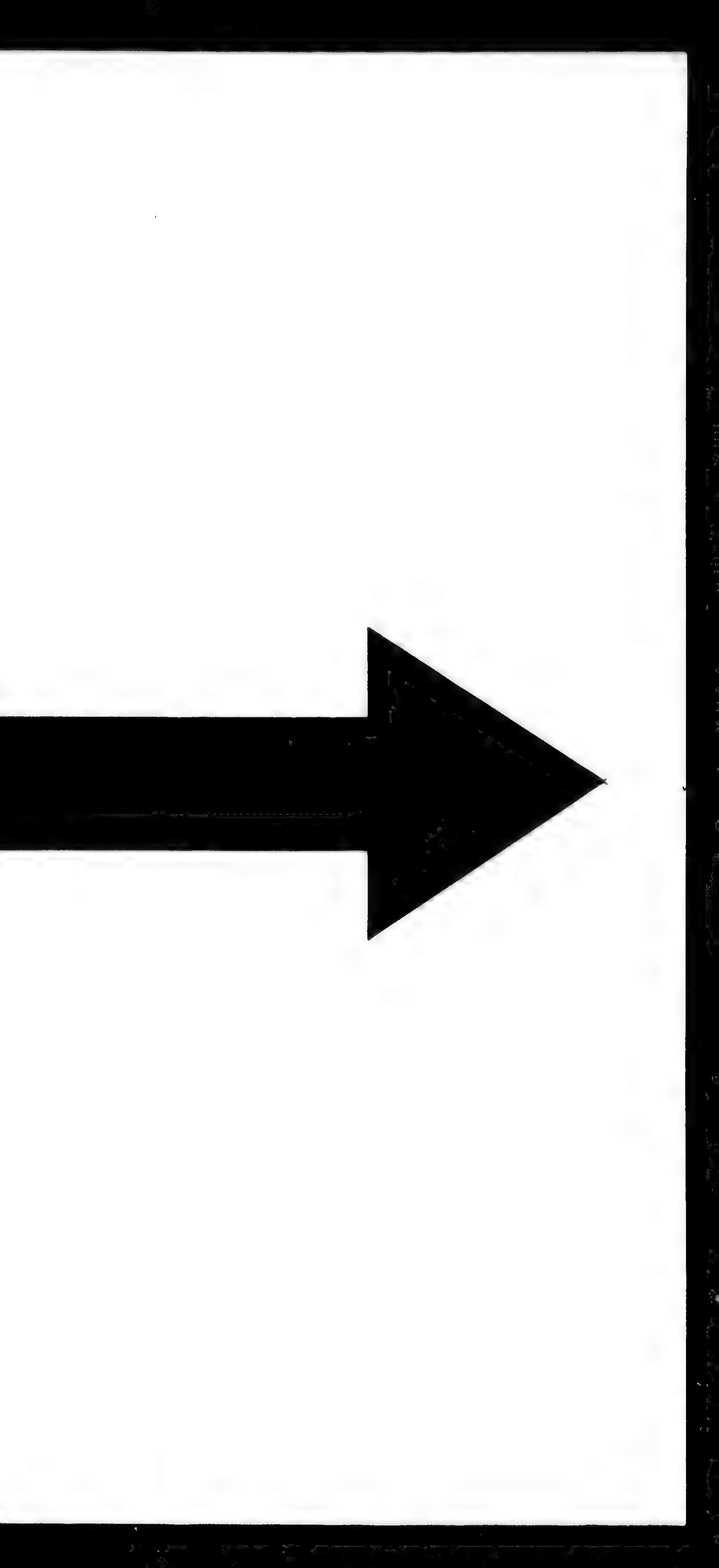
L'Archipel.

gréable : elle devint fort rude lorfque nous ûmes gagné les hauteurs. Nous cotoyions les olines qui terminent le mont Ida du côté du midi; deux chaînes de montagnes fecondaires ormaient entre nous & lui un double amphithéâtre, au-deffus duquel il élevait fa tête majeftueufe. Nous apperçûmes de gros nuages 'une blancheur éclatante qui venaient fe anger autour de fon fommet; ils l'environnaient d'une couronne d'argent qui, éclairée ar le foleil, jetait un éclat merveilleux.

Tandis que nous voyagions autour du mont da, nous apperçûmes fon front s'obfcurcir eu-à-peu, & bientôt difparaître fous un rouillard épais; peu de temps après, nous îmes des flots de neige blanchir fon fommet. Moins élevés d'environ douze cents toifes, ous jouiffions d'une température charmante. e ciel était pur & ferein; les arbres verts rnaient le pied de la montagne, &, au mois e novembre, nous trouvions des bofquets ont la verdure était auffi fraîche qu'aux jours e printemps.

Le mont Ida commence vers Candie, & fe rolonge d'orient en occident jufqu'aux monts lancs; il s'étend de la mer du Nord jufqu'à elle du Sud : c'eft le plus haut de l'île. Dans lufieurs endroits, il conferve de la neige





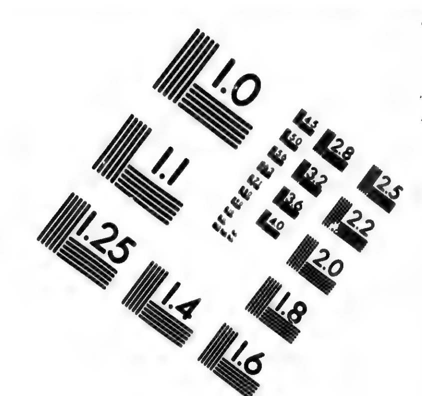
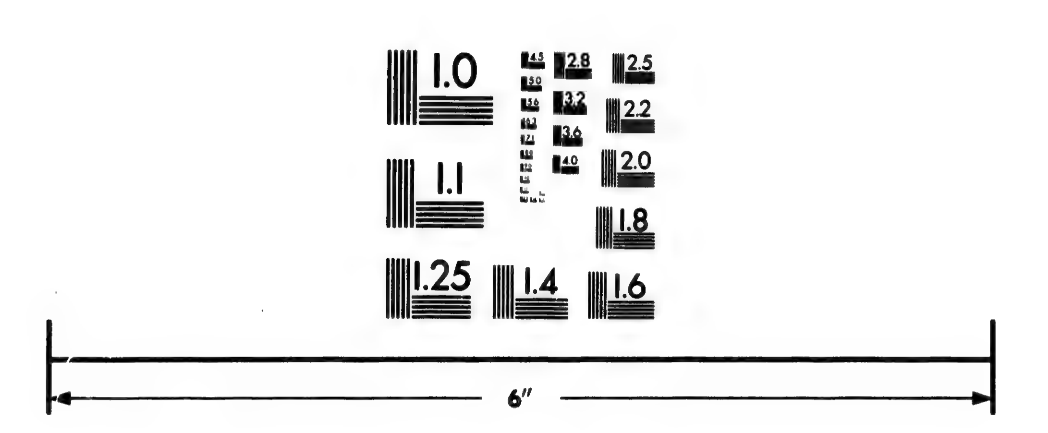
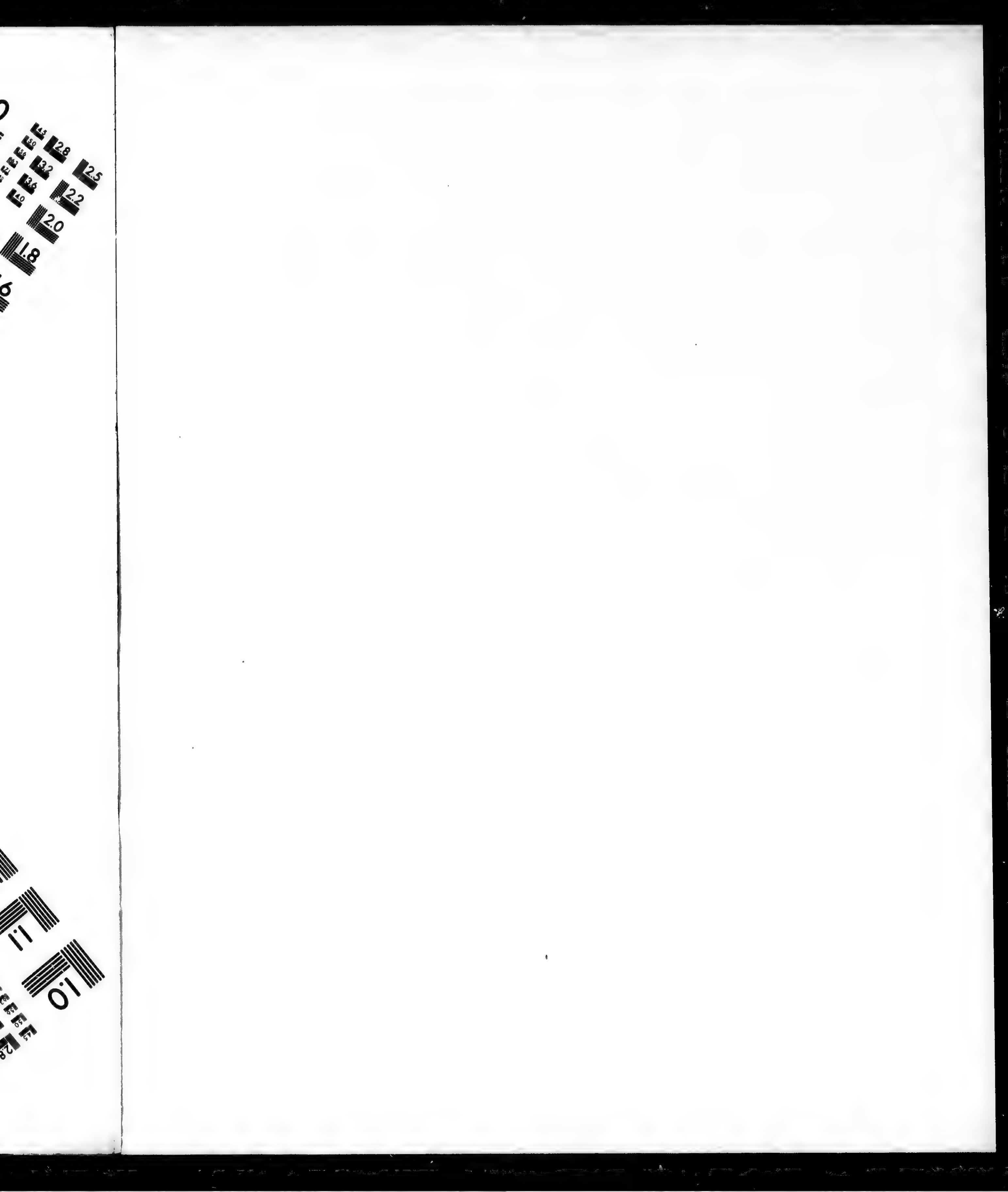


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

L'Archipel.

toute l'année. De son sommet, on apperçoit la mer de Crète & celle de Lybie; les regards se promènent sur un immense horison, & l'on découvre plusieurs îles semées dans l'Archipel. Dans l'été, lorsque les neiges sont fondues, de vastes pleines, placées sur la pente de la montagne, offrent d'excellens paturages aux troupeaux. La partie qui regarde Candie possède des forêts où l'érable & le chêne vert dominent. Du côté de l'occident, la montagne taillée à pic ne présente que des rochers entassés qu'il est impossible d'escalader. Des sources abondantes se précipitent de toutes parts des sommets du mont; les unes coulent en torrens dans les vallées; d'autres arrosent des plaines où l'on récolte d'abondantes moissons. Celles-ci distribuées avec art, entretiennent la fraîcheur d'une multitude d'arbres fruitiers répandus autour des villages. Les côteaux exposés à l'ardeur du soleil, sont couverts de vignobles qui produisent des vins exquis, & par-tout les oliviers font la richesse des campagnes.

La diversité des paysages qui occupaient sans cesse nos regards, nous faisait oublier les dangers auxquels nous nous étions exposés. Nous longeâmes, pendant une lieue, la pente d'une colline très-élevée. D'un côté, le terrein taillé à pic se présentait comme un mur; de

l'autre, nous avions un ravin profond de deux cents pieds, où un torrent roulait avec fracas parmi les cailloux qui rempliſſaient ſon lit. Ce fut alors que nous éprouvâmes la bonté de nos chevaux; aucun d'eux ne broncha, ils ſemblaient ſentir le danger, marchaient avec précaution & examinaient où ils devaient poſer le pied. Enfin, après dix heures de marche, nous arrivâmes ſains & ſaufs au couvent d'Aſomatos.

L'Archipel.

Il était nuit: nos janiſſaires étant entrés les premiers, le ſupérieur crut qu'il alloit être aſſailli par une troupe de Turcs, & s'alla cacher; mais nous poſſédions, comme je l'ai déja dit, un interprète parfaitement inſtruit du manège de ces religieux; il fureta par-tout, & parvint juſqu'à l'aſyle du ſupérieur; il le complimenta de la part du conſul de France qui venait d'arriver dans ſa maiſon, lui offrit ſes bons offices à la Canée, & careſſant tantôt ſon amour-propre, excitant tantôt ſon intérêt, il nous gagna entièrement ſa faveur. Tout changea de face à la voix du maître qui vint lui-même nous féliciter de notre heureuſe arrivée: on nous ſervit promptement, & en comptant les viandes, les légumes & les fruits, la table fut couverte de quarante plats. Nous nous hâtames d'en profiter. Le ſupé-

L'Archipel.

rieur nous excita de bon cœur à ſatisfaire notr
appétit ; il donna une clef particulière à u
diacre qui ſe tenait debout derrière ſa chaiſe
& qui revint bientôt avec pluſieurs bouteill
de vin vieux qui embaumait. Pour nous égayer
il but quelques verres à notre ſanté, & exi
gea que nous lui en rendiſſions raiſon. Ve
la fin du repas il était de ſi bonne humeu
que, croyant nous amuſer, il nous propo
de faire chanter le *Kirie eleïſon* par ſes prêtre
nous acceptâmes la propoſition. Auſſitôt pl
ſieurs enfans, des diacres & des ſous-diacr
entrèrent, & au ſignal qu'ils leur donna
commencèrent à entonner le *Kirie eleïſon.* I
chantaient avec des voix nazales & produiſaie
un tintamarre épouvantable. Nous faiſions to
nos efforts pour ne pas éclatter de rire; e
fin ils ceſſèrent, & nous battîmes des mai
en ſigne d'applaudiſſement. Nous croyions
être quittes, mais il nous pria de chanter
mêmes verſets en français. Auſſitôt un jeu
homme de notre troupe entonna une chanſ
fort plaiſante que nous répétâmes en chœ
Le ſupérieur & ſes prêtres furent charm
de la beauté de notre *Kirie eleïſon*; cepe
dant ils trouvaient que leur chant avait p
de majeſté, & nous en convinmes facileme

Nous montâmes à cheval vers les ſept heu

au matin, & fîmes de grands remercimens au supérieur qui vint nous souhaiter un heureux voyage. Notre projet étoit d'aller déjeûner à *Arcadi*, le plus beau monastère de l'île. Nous n'avions que trois lieues à faire, mais les chemins sont épouvantables. Nous rencontrâmes des sentiers escarpés, taillés par gradins dans le rocher, & il falloit que nos chevaux gravissent ces marches de granit & de marbre sans glisser, sans broncher, autrement ils nous auroient brisés sur les pierres, ou précipités dans les torrens. Nous étions dédommagés de nos fatigues par la beauté des sites qui s'offraient à nos regards. Nous traversions des bois dont la verdure est éternelle, où l'on trouve des troupeaux de bouquetins & de chèvres sauvages.

L'Archipel.

Après trois heures d'une marche pénible, nous [illegible]âmes au couvent d'Arcadi; le supérieur nous reçut poliment & nous fit préparer à déjeûner. Ce monastère, situé dans le Mont Ida, possède des terres immenses que les nombreux caloyers qui l'habitent cultivent avec soin. Les maisons qui composent le monastère sont construites à l'entour d'une vaste cour. On y voit une belle église où les Grecs des environs se rassemblent pour assister à l'office divin. Nous visitâmes la cave

L'Archipel.

où nous ne comptâmes que quarante tonneaux remplis, mais ils étaient fort grands. C'est-là que le supérieur descend, après chaque vendange, pour bénir la récolte nouvelle, & prononce cette oraison : « Seigneur Dieu, qui » aimez les hommes, jetez les yeux sur ce » vin & sur ceux qui le boivent; bénissez » nos muids comme vous bénites le puits de » Jacob, la piscine de Siloë & la boisson de » vos saints apôtres. Seigneur, qui voulutes » bien vous trouver aux nôces de Cana, où » par le changement de l'eau en vin, vous » manifestâtes votre gloire à vos disciples, » envoyez présentement votre Saint-Esprit sur » ce vin, & bénissez-le en votre nom. Ainsi » soit-il ».

Après un ample déjeûner, nous demandâmes à voir la bibliothèque du couvent dont on nous avait parlé avec emphâse. On nous conduisit à une chambre où nous vîmes environ deux cents bouquins rangés sur des planches; ils étaient couverts de poussière, & il paraît que depuis long-temps ils n'avaient reçu l'honneur d'une visite. Après en avoir feuilleté un grand nombre sans avoir rien trouvé qui méritat notre attention, excepté un Homère manuscrit qu'on ne voulut pas

us vendre, nous allâmes remercier le ſu- L'Archipel.
rieur, & prîmes la route de Retimo.

En quittant le monaſtère, nous deſcendîmes ndant une heure pour gagner la plaine. rſque nous y fûmes parvenus, nous eûmes chemin uni & doux; nous traverſâmes des mpagnes admirables par leur fraîcheur & r fécondité. Un riche négociant juif, établi Retimo, nous reçut dans ſa maiſon où nous uvâmes toutes les commodités que nous avions déſirer. On ſervit le ſouper ſous un ſtibule ouvert d'un côté ſur la cour, de tre ſur un jardin rempli d'orangers. On ça d'abord ſur la table trois agneaux rôtis, nt deux étaient farcis; trois dindes les rem- cèrent; ſix perdrix, ſix pouiardes, ſix pi- ons & une douzaine de cailles excellentes mèrent le troiſième ſervice: on couvrit en- te la table de fruits, de confitures, de pâ- eries aux amandes & aux piſtaches, & d'une le de mets délicats. Pour rendre la fête plus nplète, on fit venir un virtuoſe du pays qui a du violon pendant une partie du repas. s gens ne connaiſſent pas une note de mu- ue, ils jouent de mémoire, quelquefois nagination, & exécutent tous les airs, tes les idées qui leur paſſent par la tête. improviſateur muſicien avait quelque choſe

L'Archipel.

d'étonnant : son jeu était très-varié, & d passages extrêmement tendres forçoient, po ainsi dire, le cœur & l'oreille de se prêter la mélodie de ses sons. Il jouissait à Reti d'une grande réputation, & je crois qu'à P on ne l'eût pas entendu sans plaisir.

Retimo est une jolie ville placée à l'entrée d'u plaine couverte de richesses ; elle a peu d'éte due & contient à peine six mille habitans; port, presqu'entièrement comblé, ne re plus que des barques. Les Turcs laissent le temps, sans s'occuper des dégradations q entraîne, & voient d'un œil tranquille dép les ouvrages les plus utiles : aussi de tou parts leurs ports se comblent, & le comme qu'ils attiroient fuit vers des lieux plus co modes. Les plaines qui entourent Retimo ab dent en productions divines. Les grenad les amandes, les pistaches, les oranges y excellentes. C'est-là qu'on trouve l'abrico qui produit le *michmich* dont le jus est d cieux & dont l'odeur embaume : c'est une pèce d'alberge, mais plus fondante & petite que celle de France.

Nous quittâmes Retimo comblés des du négociant juif, qui nous chargea de visions pour la route. A la sortie de cette v nous eûmes deux lieues de mauvais che

L'Archipel.

llés dans le roc vif. Descendus de ces hau-
rs, nous cotoyâmes pendant trois lieues le
age de la mer, & quoique nos chevaux
onçassent dans le sable, nous allions grand
in. Lorsque nous eûmes gagné la groupe
Monts-Blancs, il nous fallut sans cesse
mper sur des rochers élevés & descendre
s une vallée profonde. Cette marche était
s pénible : nous nous delassâmes sur un
is de verdure dont une source entretenait
fraîcheur. Le feuillage de quelques oliviers
us servait d'ombrage. Nous étalâmes les
ovisions du bon hébreu, & nous ne les
rgnâmes point.

Lorsque nous eûmes gagné le grand che-
n, nous découvrîmes le golphe de Sude &
château qui ferme l'entrée : au-delà parais-
la tête du cap de Melec, hérissée de ro-
ers. Nous descendîmes ensuite dans une
ine qui nous conduisit à la Canée. Cette
e, bâtie par les Vénitiens, n'a pas plus de
x milles de circuit ; elle est ceinte, du
é de la terre, d'un simple cordon de mu-
les extrêmement épaisses & défendues par
fossé profond & large, taillé dans le roc.
e n'a qu'une porte, celle de Retimo,
verte par une demi-lune ; c'est le seul fort
érieur. Les Vénitiens avaient construit de

L'Archipel.

ſuperbes arſenaux voûtés en pierres; chac
de ces voûtes a aſſez de longueur, d'élévat
& de largeur, pour qu'on y puiſſe fabriq
à l'abri un vaiſſeau de ligne. Le terrein
en pente, & l'extrémité de ces beaux ar
naux eſt de niveau avec la mer; de mani
qu'il eſt très-aiſé de lancer les navire
l'eau. Les Grecs laiſſent dépérir ce grand
vrage.

La ville de la Canée eſt bien percée;
grandes rues ſont tirées au cordeau &
places décorées de fontaines: elle ne poſſ
aucun édifice remarquable. La plupart
maiſons n'ont qu'un étage & ſont bâties
terraſſes. Celles qui environnent le port, ſ
ornées de galeries dont la vue eſt charman
& l'on voit des fenêtres tous les vaiſſe
qui entrent & qui ſortent. On y compte
moins ſeize mille ames.

Les Turcs qui habitent Candie ne ſont
auſſi ſoumis au grand Seigneur que ceux
autres provinces de l'empire. On dirait
l'air qu'ils reſpirent leur donne un eſprit
publicain. Ils ſe ſoutiennent mutuellem
contre l'autorité des pachas, & refuſent
tête au joug du deſpotiſme. Enrôlés jani
res en naiſſant, ils compoſent la princi
milice du pays, & il ſerait dangereux de

ſſer à la révolte. Lorſque des vice-rois voulu appeſantir ſur eux la verge du voir, on les a vu courir aux armes & à vengeance. L'Archipel.

De tous les pays que j'ai habité, il n'en point dont la température ſoit auſſi ſaine, i agréable que celle de Crète. Les cha- s n'y ſont jamais exceſſives, & les froids ens ne ſe font point ſentir dans la plaine. le mois de février la terre ſe pare de s & de moiſſons; le reſte de l'année n'eſt que qu'un beau jour. On n'éprouve ja- , comme en France, ces retours cruels froid piquant qui, ſe faiſant ſentir tout- up après les chaleurs, gèle la fleur qui it d'éclorre, deſſèche le bouton qui s'en- vrait, dévore une partie des fruits de l'an- , & détruit les ſantés délicates. Le ciel oujours pur & ſerein; les vents ſont & tempérés; les nuits ne ſont pas moins s, on y goûte une fraîcheur délicieuſe. ux charmes de cette température ſe joi- t d'autres avantages qui en augmentent rix. L'île de Crète n'a preſque point de is; les eaux n'y reſtent guère ſtagnantes: coulent du ſommet des montagnes en eaux innombrables, & forment çà & là fontaines ſuperbes ou de petites rivières

L'Archipel.

qui se rendent à la mer. Les campagnes frent de toutes parts des bosquets d'orange de citroniers, d'amandiers; des touffes jasmin d'Arabie sont répandues dans les j dins; le safran couvre de vastes champs; un mot, les montagnes, les vallons & plaines exhalent de tous côtés des odeurs a matiques qui parfument l'air & le rend délicieux à respirer. Il est certain que, ces beaux climats, l'homme est sujet à me de maladies, jouit de plus de plaisirs & tro plus de moyens d'être heureux que dans régions septentrionales où le froid exerce cruel empire, & même dans nos contrées l'hiver, quoique moins long, est quelque très-rigoureux.

La beauté de l'homme, sa force, sa sa dépendent en général du climat qu'il hab de la nourriture qu'il prend, & du genre ses occupations. En Crète, le Turc, que l'a bition & la soif des richesses ne tourment point, dont l'esprit n'est jamais occupé les chimères de l'intrigue, qui ne connaît l'envie qui flatte, ni les sciences auxqu on sacrifie trop souvent sa santé: le Tu dis-je, qui se nourrit d'alimens sains & ples, qui vit au milieu de ses campagne la culture desquelles il préside, de sa fa

L'Archipel.

t il eſt reſpecté, croît & s'élève comme coloſſe. La ſalubrité de l'air qu'il reſpire, douce température dont il jouit, les ſpec-les charmans qu'il a ſans ceſſe ſous les x, la vie paiſible qu'il mène, tout con-ue à fortifier ſon corps & à en prolonger igueur juſques ſous les neiges de la vieil-e. C'eſt ici que le ſculpteur, amoureux de art & rival des anciens, devrait venir iſir des modèles ; à vingt ans, il verrait jeunes gens de cinq pieds ſix ou huit ces qui poſſèdent tous les charmes de leur ; leurs yeux ſont pleins de feu ; leur men-ſe couvre d'un léger duvet que le raſoir point touché ; leur démarche à de la no-ſſe & de la grace : tout dans leur port, s leurs geſtes, annonce la force & la ſanté. Dans les hommes faits, les traits ſont plus éloppés : ils marchent les jambes nues ; s bras ſont nerveux, comme ceux des lètes ; ils ont les épaules larges & la poi-e élevée ; leur cou, délivré de ces liens , dès l'enfance, captivent ceux des Euro-ns, prend les belles proportions que la na-lui a aſſignées ; en un mot, tous leurs mbres, dégagés des entraves qui gênent mouvemens, & que l'habitude ſeule peut s faire ſupporter, ont chacun leur forme

L'Archipel. naturelle, & obſervent entr'eux ces rappo admirables dont la perfection fait la beauté l'homme.

Les mahométans, qui habitent l'île Crète, ſont tels que je viens de les dépeind ils ont ordinairement depuis cinq pieds demi juſqu'à ſix pieds de haut; ils reſſe blent aux ſtatues antiques, & véritablem c'était ſur de ſemblables modèles que les ciens travaillaient. Il n'eſt pas ſurprenant q nous aient ſurpaſſé, puiſqu'ils avaient ſous yeux une nature plus belle.

Dans ce pays, où la force & la majeſté le partage des hommes, on juge bien qu beauté & les graces doivent être celle femmes. Toutes ne ſont pas jolies, toutes n pas des charmes; mais il s'en trouve de belles, ſur-tout parmi les Turques. En géné les Crétoiſes ont la gorge ſuperbe, le arrondi avec grace, des yeux noirs, rem de feu, la bouche mignone, le nez parf ment bien fait; mais l'ovale de leur figure fère de celui des Européennes, & le cara de leur beauté n'appartient qu'à leur natio

Les Grecs qui habitent l'île de Can partagent avec les Turcs les avantages beau ciel, d'un air pur, d'une heureuſe pérature; ils jouiſſent, à la vérité, de ce

comm

ommun ; mais ils ſont opprimés, ils vivent L'Archipel.
milieu de leurs tyrans; leurs jours s'écou-
nt dans l'inquiétude, la crainte, & s'étei-
nent ſouvent dans le déſeſpoir : ces malheu-
ux n'ont ni la taille élevée, ni la force, ni
beauté des muſulmans ; ils portent ſur leur
ſage l'empreinte de la ſervitude ; leur re-
rd eſt rampant ; la fourberie & la baſſeſſe
figurent leurs traits : voilà le portrait de ces
rétois, autrefois ſi jaloux de leur liberté ;
erriers adroits & intrépides, ils étaient re-
erchés de toutes les nations ; amis des arts,
les cultivaient à l'ombre de leurs boſquets ;
jourdhui, lâches & pareſſeux, ils vivent dans
viliſſement, & on lit ſur leur front : *ils ſont
claves.*

L'île de Candie ne nourrit point, comme
Égypte, une foule de reptiles venimeux ; on
trouve que très-peu de ſerpens, encore
nt-ils petits.

Les anciens ſoutenaient que ce beau pays
contenait aucun animal nuiſible ; Pline en
cepte la tarentule. Ils prétendent que ſon
iſon eſt mortel : c'eſt une eſpèce d'araignée,
gue de huit ou dix lignes, qui a la peau
illeuſe ; elle ſe pratique, ſur le penchant
petites éminences, un trou aſſez profond,
elle revêt enſuite d'un tiſſu ſerré de fils

croisés & collés ensemble ; ce petit conduit
L'Archipel. au fond duquel elle se tient, est fermé à l'ex-
térieur d'une soupape qui empêche la plu
d'y pénétrer : elle l'ouvre lorsqu'elle va à
chasse des insectes, & la referme lorsqu'el
rentre. Si l'on renferme dans un bocal deu
de ces tarentules, elles se piquent mutuell
ment, & meurent bientôt après. J'ignore l'eff
de leur morsure sur les hommes, mais je pu
attester celui dont je viens de parler.

Les quadrupèdes de l'île ne sont point m
faisans : on n'y rencontre ni lions, ni tigre
ni ours, ni loups, ni renards, enfin auc
animal dangereux. Les bouquetins & les ch
vres sauvages sont les seuls hôtes des for
qui couvrent les hautes montagnes, & n'on
redouter que le plomb du chasseur ; le liè
se tient sur les collines & dans la plaine ;
moutons paissent en sûreté le thim & le s
polet ; on les parque tous les soirs, & le b
ger dort paisiblement, sans craindre que
bêtes féroces viennent porter le ravage &
mort au milieu de la bergerie.

Parmi les plantes médicinales de Crète,
dictame tient le premier rang. Il est étonn
jusqu'à quel point les anciens ont exalté
vertus : le père de la médecine, le célèbre H
pocrate, ordonnait d'en boire en infusion d

ufieurs maladies des femmes, & fur-tout dans
s douleurs d'un accouchement difficile; & L'Archipel.
eut-être eft-on devenu trop indifférent fur
utilité que la médecine pourrait retirer de cette
ante. La feuille eft extrêmement balfami-
ie, & la fleur répand une odeur délicieufe.
e nos jours les habitans s'en fervent avec
ccès dans plufieurs circonftances: la feuille
ffléchée, prife en infufion avec un peu de
cre, compofe une boiffon plus flatteufe &
s parfumée que le thé; elle guérit fur-le-
amp les langueurs d'eftomac, & le rétablit
rès de mauvaifes digeftions.

Dans une contrée où l'air eft très-pur, les
ladies font peu fréquentes, auffi ne voit-on
int d'épidémie dans l'île de Candie. Il y
ne dans l'été des fièvres qui ne font pas
ngereufes; & la pefte y ferait à jamais in-
nnue, fi les Turcs n'avaient pas détruit les
arets établis par les Vénitiens pour faire
arantaine. Depuis cette époque, les bâti-
ns de Smyrne & de Conftantinople l'appor-
t de temps en temps. Ce fléau s'y perpétue
te de précautions, parcourt fucceffivement
diverfes provinces; & comme les froids
les chaleurs font modérés, il exerce quel-
efois fes ravages dix-huit mois de fuite.

Une maladie moins dangereufe que la pefte,

L'Archipel.

mais dont les symptômes ont quelque chose d
plus hideux, infecte cette belle contrée, c'e
la lèpre ; elle eut son antique foyer en Syrie
d'où elle a passé dans plusieurs îles de l'Ar
chipel : elle est contagieuse, & le toucher
communique sur-le-champ. Les victimes qu'el
a attaquées, sont reléguées dans de petit
maisons construites sur le bord du chemin;
leur est défendu d'en sortir & de commun
quer avec personne : ces malheureux ont ord
nairement autour de leur cabane un petit ja
din, des légumes & des poules ; avec ces s
cours & ceux des passans, ils traînent dans l
douleurs une vie affreuse ; leur peau bou
soufflée est couverte d'une croute écailleus
semée de taches rouges & blanches, qui le
causent des démangeaisons insupportables:
tirent du fond de leur poitrine une voix ra
que dont le son fait frémir ; leurs paroles so
à peine articulées, parce que le mal dév
intérieurement l'organe de la voix. Ces sp
tres horribles perdent peu-à-peu l'usage
leurs membres ; ils vivent jusqu'à ce que to
la masse de leur sang étant corrompue, ils to
bent en putréfaction. Il n'est point de specta
plus triste, plus effrayant que celui d'un
preux, point de tourmens comparables à ce
qu'il endure. Il serait digne d'un médec

L'Archipel.

mi de l'humanité, de chercher un remède à
ne contagion si cruelle.

Les personnes riches ne sont point atta-
uées de cette maladie, elle ne s'attache qu'au
s peuple & sur-tout aux Grecs. Or, ces Grecs
bservent strictement leurs quatre carêmes,
ne vivent pendant tout ce temps que de
oisson salé, d'olives marinées & de fromage,
s boivent en abondance des vins grossiers &
ûlans du pays : ce régime peut allumer leur
ng, en épaissir la partie fluide, enfin produire
lèpre. Ce qui me porte à le croire, c'est
'on ne la voit point se déclarer parmi les
urcs, assez riches pour manger toute l'année
la viande, du riz, des légumes, ni parmi
s Grecs, habitans des montagnes, dont le
tage, les fruits, les herbages, composent
e partie de la nourriture. Il paraît qu'elle a
n principe dans les mauvais alimens des
recs ; en les obligeant à les changer, on la
racinerait peut-être : nos pères l'apportèrent
France pendant les croisades, & surent s'en
livrer ; les Crétois, éclairés par la sagesse
un gouvernement humain, pourraient la
re disparaître de leur pays.

Le séjour que je fis dans l'île me fournit
ccasion de faire connaissance avec un des
urcs les plus aimables de Candie. Ismaël aga,

un des riches propriétaires de la Canée, e
un homme de soixante-dix ans, d'une taill
majestueuse, d'une belle figure, & qui port
encore dans ses traits le caractère de la forc
& de la vigueur ; il a commandé des cara
velles du grand-seigneur & passé quelque temp
à Venise ; il a parcouru l'Egypte, & visité
suivant l'usage, le tombeau de son prophète
Dans le cours de ses voyages, il a déposé c
orgueil que l'ignorance & les préjugés de
religion inspirent aux Turcs, & qui leur f
mépriser les étrangers. Ismaël les aime & re
cherche leur société. Il nous avait invités
passer quelque temps à sa campagne : il nou
envoya des chevaux, & ordonna à ses fils
nous conduire. Nous partîmes de la Canée
huit heures du matin, traversâmes la be
campagne couverte d'oliviers, qui se prolon
jusqu'au pied des monts Blancs, parcourûm
la superbe plaine des myrthes dans toute
longueur, & arrivâmes vers midi à sa maif
située une lieue au-delà sur le penchant d'u
colline. Ce seigneur nous reçut amicalemen
mais sans ces démonstrations de joie &
plaisir que l'étiquette prodigue ailleurs : soy
les bien arrivés, nous dit-il, d'un air satisfai
& sur le champ il nous conduisit au lieu
festin.

L'Archipel.

Le ciel était pur & serein; mais le so'eil en
u embrâsait l'atmosphère. Nous avions été
posés pendant quatre heures à sa chaleur dé-
orante, & chacun de nous soupirait après la
aîcheur. Nous fûmes servis au gré de nos
ésirs : la table était dressée dans le jardin sous
ombrage des orangers; six de ces beaux ar-
es, plantés en rond, unissaient leurs rameaux
ue le ciseau n'avait point mutilé, & formaient
r nos têtes une voûte impénétrable aux
yons du soleil. Au milieu d'un jour très-
haud, nous goûtions dans cette salle, que la
ture avait pris soin d'embellir, un frais dé-
icieux; de toutes parts, les fleurs pendaient
guirlandes sur les convives; leur éclat, leurs
rfums exquis, la beauté du feuillage, le
phir qui l'agitait légérement, tout nous por-
it à croire que nous avions été transportés
ut-à-coup dans un séjour enchanté : pour
mble de plaisir, un joli ruisseau qui descen-
it des monts voisins, passait sous la table &
ntribuait à y entretenir la fraîcheur; on le
yait à droite & à gauche rouler sur un sable
or, & promener dans le jardin le crystal de
n onde.

Cependant la table était servie; l'aga avait
évenu nos goûts : nous y trouvâmes tous les
tensiles dont se servent les Français, & lui-

L'Archipel.

même s'aſſervit à nos uſages. Sachant que le potage eſt un de nos mets, il avait fait étendre dans un grand plat, des roties couvertes d'une gelée délicieuſe : on voyait à l'entour des bartavelles, preſqu'auſſi groſſes que nos poules, & d'un fumet qui éveillait l'appétit, des cailles excellentes, un agneau tendre & délicat, des viandes hachées, accommodées avec du riz & parfaitement bien aſſaiſonnées. Le vin répondait à l'excellence des viandes : on nous ſervit de la malvoiſie du mont Ida, & du vin rouge parfumé, qui flattait également l'odorat & le goût. Notre bon patriarche voulant imiter ſes hôtes & boire comme eux, en dépit du prophète, avait écarté & les domeſtiques & ſes propres enfans : oubliant la gravité turque, qui ne ſourit jamais, il cauſait gaîment avec nous, & nous étonnait ſouvent par la pénétration de ſon eſprit, la ſageſſe de ſes réponſes & la juſteſſe de ſes idées. Lorſqu'on eut deſſervi, on apporta le moka & la pipe : les pipes dont on ſe ſert ici, ſont de jaſmin, et la partie que l'on met dans la bouche eſt formée d'ambre : leur longueur énorme empêche de ſentir l'âcreté du tabac; d'ailleurs, celui qu'on fume en Turquie eſt doux, on y mêle du bois d'aloës, & une vapeur

L'Archipel.

i, par-tout ailleurs eſt déſagréable, n'in-
mmode ici perſonne.

Nous nous repoſions agréablement ſous
mbrage ; notre hôte cauſait avec nous, &
nnait le ton à la converſation. On ne cher-
a point à y faire briller ces bleuettes que
us appelons eſprit, tous ces fraix euſſent
é en pure perte, Iſmaël n'eût rien compris
notre jargon : il fallut ſe borner à entendre
à répondre des choſes ſenſées & raiſonna-
s. Après que la grande chaleur fut paſſée,
ppela ſes enfans, & leur ordonna de nous
nduire à la chaſſe : nous deſcendîmes dans
e plaine où nous trouvâmes des cailles, &
us eumes le plaiſir de tirer beaucoup ſans
us fatiguer : l'ombre qui deſcendait des
ontagnes nous ramena au logis ; & comme
ns cette ſaiſon les nuits ſont auſſi pures que
jours ſont beaux, nous ſoupâmes dans la
e des orangers. Le ciel était ſans nuages,
raîcheur douce, & l'air ſi pur, ſi calme,
e la lumière de quatre groſſes bougies va-
ait à peine : elle éclairait le feuillage de
lle manières différentes ; ſes reflets variés
oduiſaient des ombres & des jours d'un effet
mirable ; ces faiſceaux lumineux, qui ſe
aient dans le feuillage, y produiſaient des
nes ſi charmantes, que ce dais fleuri, étendu

L'Archipel.

ſur nos têtes, me parut encore plus beau pe-
dant les ténèbres qu'à la clarte du jour. Peu
être auſſi que la chère délicate, le bon vi
la nouveauté du ſpectacle, prêtaient à l'im
gination de nouvelles forces, & que ſes i
luſions embéliſſaient encore ce ſéjour volu
tueux.

Les Turcs n'entretiennent point, dans leu
maiſons, des appartemens pour toutes les pe
ſonnes d'une même famille: les femmes ſeul
ont des appartemens ſéparés; les homm
réunis couchent dans de vaſtes ſalles, ſur d
matelas poſés ſur le tapis. D'après cet uſa
antique, pratiqué par les orientaux, on no
relégua dans une grande chambre, autour d
laquelle tous les lits étaient placés par ter
A peine l'aurore commençait à paraître, qu'
vint nous éveiller: les mahométans ſe lève
avec elle pour faire la prière du matin, jou
des premiers rayons du ſoleil & de la fra
cheur délicieuſe répandue dans les airs. Lo
que nous deſcendîmes, le déjeûner nous a
tendait: nous bûmes le moka, fumâmes
tabac odorant de Lataquié; &, conduits p
le fils de l'aga & deux piqueurs, nous allâm
chaſſer la perdrix. Je n'en ai vu qu'une ſeu
eſpèce dans l'île; c'eſt la bartavelle: elle h
bite les montagnes, où elle multiplie à l'

hi; elle a des couleurs plus vives & eſt beau- L'Archipel.
up plus groſſe que nos perdrix rouges; ſa
air eſt d'un goût excellent. Nous en trou-
mes des compagnies très-nombreuſes ſur
utes les collines : nous fîmes une chaſſe fati-
nte, mais très-heureuſe.

De retour à la maiſon de l'aga, un dîner
, la malvoiſie du mont Ida, & le charmant
rceau nous faiſaient oublier nos fatigues.
s femmes nous firent une galanterie; elles
us envoyèrent un immenſe gâteau, tra-
illé de leurs propres mains : il était compoſé
fleur de farine, de miel parfumé, d'aman-
s fraîches, de piſtaches broyées, mêlées
ec un peu de roſe; cette pâtiſſerie était
ès-légère, & tout le monde la trouva ex-
llente.

Pendant tout le temps que nous paſſâmes
ez Iſmaël aga, nous n'éprouvâmes de ſa
rt que des honnêtetés; il ne nous faiſait
int de grands complimens, mais il étudiait
s goûts, & nous étions ſûrs de trouver ſur
table les mets que nous paraiſſions aimer
vantage. Un matin que je parcourais les
rgers d'alentour, j'apperçus ce vénérable
uſulman debout, auprès d'une fontaine voi-
ne de ſa maiſon : il ſe lavait le viſage & les
ains, & chantait le premier chapitre du

L'Archipel.

coran, c'est-à-dire, une des plus belles hym[ne]s que les mortels aient adressé à la divinite. [Il] paraissait pénétré de l'hommage qu'il lui re[n]dait, & je conçus une opinion favorable d'[un] homme qui remplissait avec tant de dignité [le] premier de ses devoirs.

Telle est la vie que les mahométans rich[es] mènent en Candie : Ils passent les trois qua[rts] de l'année dans leurs terres, & viennent l'hiv[er] à la ville vendre le superflu de leurs produ[c]tions. L'huile qu'ils recueillent avec abo[n]dance, la cire, le vin, les laines de le[urs] troupeaux, leur procurent de grandes riche[s]ses : contens de leurs possessions, ils n'aspire[nt] à aucune des charges du gouvernement q[ui] pourraient compromettre leur sûreté, & l[es] voient, sans envie, occupées par des étra[n]gers : rois dans leurs domaines, ils parlent, [&] tout obéit à leurs lois ; possédant les plus bel[les] femmes de l'île, ils élèvent leurs nombre[ux] enfans dans le respect & la soumission due [au] chef de la famille : c'est ainsi que ces mah[o]métans, jouissant sans soins, sans inquiétud[e,] sans ambition, de tous les biens que la natu[re] leur offre, coulent des jours heureux, & co[n]servent, jusques dans un âge très-avancé, u[ne] santé presque inaltérable.

En [so]rtant de la Canée, on a devant [soi]

monts Blancs, appelés de nos jours *monts*
la Sphacie : ces monts fameux forment de-
nt la Canée un boulevard immense, dont
sommet se perd dans les nues, & qui sem-
la séparer du reste de l'île. On leur a
nné sans doute le nom de monts Blancs,
rce qu'ils sont couverts de neige une partie
l'année; elle s'entasse dans les vallées pro-
ndes exposées au nord, s'y durcit & ne fond
nais : les habitans la coupent par quartiers,
pportent la nuit à la Canée, & l'on a l'avan-
ge de boire à la glace pendant les jours les
s chauds de l'été.

Ces montagnes sont un appanage que le
nd-seigneur accorde à la sultane *Oualidé* ;
es ne dépendent en rien du gouvernement
pachas : la sultane envoie un homme de
nfiance pour y commander & en recueillir
tributs; les Grecs, qui les habitent, s'ap-
lent Sphaciotes; ils y nourrissent des trou-
aux nombreux de chèvres & de moutons,
élèvent des abeilles, y font d'excellent fro-
ge, qui a le goût du Parmesan, & vendent
ns les bourgs & les villes voisines le superflu
leurs productions. Les Sphaciotes, relé-
és sur leurs montagnes, se sont moins con-
ndus avec les diverses nations qui ont occupé
e de Crète, que les habitans des plaines :

L'Archipel.

ils parlent un dialecte moins corrompu que reste des Candiotes; ils ont conservé plusieu usages de leurs ancêtres, & des traits de le antique caractère.

Seuls d'entre les Crétois, les Sphaciotes o conservé la danse pyrrhique; ils l'exécute revêtus de l'ancien costume: une robe court serrée d'une ceinture, une culotte & des bo tines, composent leur vêtement; un carquoi rempli de flèches, est attaché sur leur épaul un arc tendu pend à leur bras, & une long épée orne leur côté: ainsi parés, ils comme cent la danse, qui a trois mesures. La pr mière marque le pas; ils sautent d'un pi sur l'autre, à-peu-près comme les Allemand Les mouvemens de la seconde sont plus grand & ont du rapport avec les danses des B Bretons. Pendant la troisième mesure, ils sa tent en avant, en arrière, sur un pied, pu sur l'autre, avec beaucoup de légéreté: l danseurs qui leur répondent, imitent les m mes pas; ils chantent & dansent en mêm temps. Pendant que la pyrrhique dure, développent diverses évolutions; tantôt ils forment en rond, d'autres fois ils s'allonge sur deux lignes, & semblent se menacer leurs armes, puis ils se partagent deux à deu comme s'ils se défiaient au combat; mais da

L'Archipel.

s leurs mouvemens, leur oreille eſt fidèle a muſique, & ils ne s'écartent jamais de la eſure.

J'ai déja dit que l'hiver couvrait de neiges monts de la Sphacie. Un matin nous ſorns de la Canée pour aller à la chaſſe, c'était s les premiers jours de février, le vent du rd avait ſoufflé la nuit, & quoique nous iſſions dans la plaine d'une température t douce, le froid ſe faiſait ſentir ſur les ntagnes. Lorſque nous eumes fait une demiie, nous ne pumes nous défendre de nous êter: frappés d'étonnement & d'admiration ant le tableau ſuperbe qui ſe déployait à yeux, le ſoleil s'élevait majeſtueuſement deſſus des ſommets des montagnes, il éclai de ſes rayons un manteau de neige d'une menſe étendue, qui deſcendait de leur e juſquà la crête des dernières collines: ravers la neige, on voyait percer les troncs rs des ſapins & des chênes; à la diſtance où s étions, ils ſemblaient alignés comme des es plantées au cordeau, & formaient un g rideau qui terminait l'horizon d'une mae pittoreſque; là où il finiſſait, commenent des plantations d'oliviers qui ornent la te des coteaux; on appercevait au milieu ers hameaux, qui varient agréablement le

L'Archipel.

payſage: plus bas, la ſcène changeait de fa
nous découvrions çà & là dans la plaine
jolies maiſons de campagne, dont quelqu
unes ont été bâties par les Vénitiens.

La plaine que nous parcourions, conte
de grands eſpaces couverts de blés d'un p
de haut & d'un vert admirable; mais un
ſes plus beaux ornemens, ce ſont les pomm
d'or qui couvraient alors en abondance
branches des orangers: elles ſont mûres,
s'offrent à la main qui veut les cueillir; el
ont la peau très-fine & un jus délicieux d
l'odeur ſuave reſte long-temps après qu'on l
a mangées: elles ſont bien ſupérieures à cel
d'Egypte, & à Malte même on les préfère a
oranges du pays.

Après avoir viſité les plus beaux lieux q
ſe trouvent à l'occident & au midi de la C
née, nous parcourûmes le cap *Melec*, qui
au nord & à l'eſt de cette ville: ſa tête énor
a ſept lieues de circuit, & ne préſente a
navigateurs que des rochers taillés à pic & d
écueils menaçans; mais parmi les monts q
la compoſent, le voyageur rencontre des lie
dignes de fixer ſes regards.

La partie orientale de ce promontoire for
un des côtés du golfe de la *Sude;* à une de
lieue de ſon ouverture ſe trouve l'écueil

leq

uel eſt bâti le château de même nom, qui ſiſta tant d'années aux armes des Ottomans ; vaiſſeaux de toute grandeur peuvent y jeter ncre à l'entour de cette forteresse. Si ſon illerie était ſervie par d'habiles canoniers, flotte la plus formidable ne pourrait forcer ntrée du golfe, ni en ſortir, ſi on l'avait ſſée y pénétrer.

L'Archipel.

Quand on remonte vers la partie élevée du Melec, la marche eſt pénible, il faut vir des monts eſcarpés, voués à la ſtérilité. chaſſeur y trouve ce qu'il déſire, des per-x & des lièvres en abondance ; mais l'agri-ure s'attriſte à la vue des rochers nuds, coteaux couverts de bruyères : lorſque l'on anchi ces lieux âpres & ſauvages, on deſ-d dans une plaine qui doit ſa fertilité & ſes eſſes à un couvent de caloyers : ils ont iché les landes, ils ont enrichi de vigno-les collines ſtériles, & planté dans les x bas des forêts d'oliviers, d'amandiers & bres fruitiers qui ſont d'un grand revenu.

n arrive au couvent de la Trinité par une ue allée, ornée de hauts cyprès : lorſque entre dans la cour, on voit qu'elle forme uarré long, autour duquel ſont diſtribués teliers & les cellules des religieux. Tandis les prêtres ſont occupés à prier dieu & à

célébrer l'office divin, les frères vaquent a
travaux de la campagne : c'eſt une petite
publique, dont le travail fait la richeſſe,
dont les membres attachés à leurs emplois m
nent une vie laborieuſe, mais paiſible & f
tunée.

En partant du couvent de la Trinité,
marchant pendant une heure par des chem
fort rudes, on arrive au monaſtère de Sa
Jean ; il eſt ſitué ſur la cime la plus élevée
cap *Melec* : l'eſplanade, qui s'étend devant
maiſon, domine tous les lieux d'alentour :
ſous un olivier unique qui s'élève entre d
rochers, le voyageur reſpire un air frais
milieu du plus chaud jour de l'été, &
couvre une immenſe étendue de pays ;
porte ſes regards autour de lui, il n'appe
que des précipices, des rocs calcinés,
monts ſtériles entaſſés l'un ſur l'autre, &
ſonne à leur aſpect.

De cet hermitage, un ſentier étroit, t
en quelques endroits dans le rocher, co
à une grotte embellie par les mains d
nature : pour y arriver, il faut deſcendre
pace d'une demi-heure le long d'un v
très-rapide, mais le plaiſir dédommage d
peine : dans ce vaſte ſouterrain, des ſtala
brillantes pendent de tous côtés ; les une

L'Archipel.

ſent la forme pyramidale, les autres reſ-
mblent à des tuyaux d'orgue: celles-ci, at-
hées à la voûte, paraiſſent menacer la
e du curieux qui les examine; toutes réflé-
iſſent, comme le cryſtal, les feux des flam-
ux; les murs en ſont tapiſſés. Ces ſtalactites,
ies comme la glace, ont beaucoup d'éclat;
is elles ne ſont point cannelées, feſtonées,
nme celles de la grotte d'Antiparos, la plus
le du monde.

En deſcendant du cap *Melec*, & retournant
s la Canée, nous rencontrâmes ſur notre
te le couvent d'*Acrotiri*, peuplé de reli-
uſes: c'eſt une ſolitude effrayante, on ne
ouvre dans les environs que de triſtes ro-
rs: les dames qui l'habitent, ne ſont point
trées, elles ne font d'autre vœu que celui
virginité; chacune d'elles ſe choiſit une
npagne; elles occupent enſemble de petites
ſons, bâties à l'entour d'une chapelle, où
papa grec vient leur dire la meſſe: chaque
ple ſe rend tous les ſervices de l'amitié, &
ède en commun un enclos plus ou moins
d attaché à la double cellule. Chacune de
habitations contient trois ou quatre appar-
ens, & réunit diverſes commodités: on y
ve une vaſte citerne, néceſſaire ſur une
eur ſans eau, un preſſoir, un four, & un

L'Archipel.

ou deux métiers pour faire de la toile: e
élèvent ordinairement des vers à soie &
cueillent du coton, qui, dans le pays, est
plante naturelle: l'une des sœurs file & l'au
fait le tissu; plusieurs tricotent des bas: ap
s'être fournies des choses dont elles ont beso
elles vont vendre à la ville le fruit de l
industrie.

Dans ces cellules, l'œil n'apperçoit ni fo
tuosité, ni magnificence; des ustensiles uti
des meubles simples, des choses de néces
voilà ce qu'il y rencontre; mais la prop
veille sur eux & leur prête ses charmes.
un mot, ces religieuses, sans être riches, j
sent d'une douce aisance qu'elles doive
leur activité: la gaîté habite avec elles, &
n'y remarque point de visages tristes;
l'ordinaire, une jeune sœur s'unit à une
âgée, afin de la soulager & de lui épar
les plus pénibles travaux.

Au moment où j'y arrivai, Acrotiri re
mait dans son étroite enceinte la décrép
de la vieillesse, la force & la vigueur de
mûr, & tous les charmes de la jeunesse
vis trois objets dignes d'exercer le pi
d'un peintre habile, une religieuse de
neuf ans, une autre de trente-six, & une n
de seize: la première, courbée comme u

chait à l'aide d'un petit bâton, & sem-
t à chaque instant aller frapper la terre de
front: elle n'avait point perdu l'usage de
sens; mais ils étaient dans une espèce d'en-
rdissement: pour la faire causer, il fallait
présenter un petit verre de liqueur ou
cellent vin; on la voyait se ranimer peu-
u: elle racontait comme elle était née dans
illage de la *Sude*, comme les Turcs avaient
gé plusieurs fois la forteresse, & comme
ombes qu'ils lançaient, tombaient sur les
& jetaient la terreur dans l'ame des ha-
s. Après la prise du fort, elle s'était re-
au couvent, où elle vivait depuis près
uatre-vingts ans.

a seconde avait une taille avantageuse, un
animé, & des traits bien prononcés; un
ère de majesté était empreint sur sa fi-
; ses sourcils étaient noirs & ses yeux en-
pleins de vivacité; sa physionomie mar-
la force de l'âge, & sa démarche annon-
la dignité.

fraîcheur de la jeunesse brillait sur le
de la troisième: une grace animait cha-
e ses traits; quelque chose de divin res-
dans ses beaux yeux; il était impossible
utenir le feu de ses regards, sans éprouver
d de l'ame une agitation profonde: bril-

L'Archipel.

lante de tous les attraits du jeune âge, e
était vêtue très-simplement; mais sa ceintu
était embellie par la forme élégante de sa tai
Elle ignorait qu'elle fût belle; elle servait a
joie la religieuse qui lui servait de mère
prévenait tous ses désirs : rien dans son a
dans ses gestes, n'était affecté; elle semb
occupée d'idées profondes, & aspirait au b
heur d'être reçue parmi les religieuses. J'a
souvent au monastère, & je ne manquai p
de visiter la bonne religieuse qui lui ser
de mère.

L'île de Crète est actuellement gouver
par trois pachas, qui font leur résidenc
Candie, à la Canée, à Retimo : le premi
toujours à trois queues, est comme le vice
de l'île; il jouit de la principale puissan
son conseil est composé d'un *kiala*, pa
canal duquel passent toutes les affaire
presque toutes les graces; du janissaire
colonel-général des troupes, & principalem
chargé du soin de la police; de deux *to*
bachi; d'un *defrerdar*, trésorier-général
droits impériaux; d'un garde du trésor im
rial & des premiers officiers de l'armée.
voit que ce gouvernement est absolumen
litaire; aussi le pouvoir du pacha est-il

u; on n'appèle point de ses sentences; elles t leur prompte exécution.

L'Archipel,

Les gens de loi sont le muphti, chef suême de la religion, & le cadi: le premier erprête les lois qui regardent le partage des ens entre les enfans, les successions, les mages, en un mot, toutes celles que Mahomet établies dans le coran, & prononce sur tout qui concerne le rit musulman: le cadi ne it donner sa sentence sur les affaires que ces lois sont naître, sans avoir pris par écrit sentiment du muphti: le pacha doit prendre vis de ces juges, lorsqu'il veut faire mourir alement un Turc.

Toutes les mosquées ont leur imam, espèce curé destiné à célébrer l'office; des maîtres cole sont répandus dans les divers quartiers la ville: ces hommes sont très respectés en rquie, & on leur donne le titre d'effendi.

Les pachas de la Canée & de Retimo ne t pas moins absolus dans l'étendue de leur uvernement que celui de Candie; ils jouist des mêmes priviléges, & leur conseil est mposé des mêmes officiers. Ces gouverneurs songent qu'à s'enrichir promptement, & ploient tous les moyens pour tirer de l'art des Grecs dont l'oppression est inexprible. A la vérité, ces malheureux vont au-

L'Archipel.

devant des fers qui les accablent; l'envie d
les dévore, leur met sans cesse les arme
la main. Si quelqu'un d'eux jouit d'une fo
tune honnête, ils lui cherchent des crim
& l'accusent devant le pacha, qui profite
ces dissentions pour envahir les biens des d
parties. Il semble qu'aigris par le malheur,
ne soient plus capables d'aucun sentiment
néreux. Les exemples cruels qui se renou
lent sous leurs yeux ne les corrigent point.

Il n'est pas étonnant que sous ce gouver
ment barbare le nombre des Grecs dimi
chaque jour: on en compte à peine 150 mi
Quoique les Turcs ne possèdent l'île que
puis cent vingt ans, comme ils ne sont
sujets aux mêmes vexations, ils s'y sont m
tipliés, & se sont élevés sur les débris
vaincus. Leur nombre monte à 200 mille;
juifs, très peu nombreux, ne montent q
200.

Ne doit-on pas être surpris de voir si
d'habitans sur une île qui a plus de deux c
cinquante lieues de circuit? cette diminut
d'hommes n'annonce-t-elle pas le vice d
gouvernement destructeur? Je sais que la C
est coupée par de hautes chaînes de mon
gnes, où les habitans doivent être clair sem
mais on y trouve des vallées riches, des pla

menſes, d'une fécondité prodigieuſe : il ne anque à cette terre fertile que des bras & s laboureurs protégés ; elle pourrait nourrir atre fois plus d'habitans qu'elle n'en con- nt aujourd'hui.

L'Archipel.

Les Turcs ont laiſſé aux Grecs le libre exer- e de leur religion, mais il leur eſt défendu réparer leurs égliſes & leurs monaſtères ; te permiſſion ne s'obtient qu'avec de l'or. ont, comme autrefois, douze évêques, nt le premier prend le titre d'archevêque ; ſiége à Candie : il porte trois couronnes à ſa are, ſigne en rouge & répond de toutes les tes du clergé. Pour ſatisfaire à ces enga- mens, il impoſe les autres évêques & ſur- t les monaſtères. Il eſt reconnu pour le chef Grecs, qu'il protège de ſon faible crédit : t à lui que le gouvernement s'adreſſe dans affaires importantes ; ſeul de toute ſa na- n, il a le droit d'entrer à cheval dans les es.

CHAPITRE VII.

Isle de Mytilène, anciennement Lesbos. — S… état actuel. — Alcée & Saphos y prirent na… sance. — Ville & port de Scio. — Culture… lentisque. — Rocher appelé l'Ecole d'Homè… — Femmes de Scio. — Isles de Samos &… Pathmos. — Couvent de Saint-Jean. — H… mitage de l'Apocalypse. — Isle de Cos, pa… d'Hippocrate.

L'Archipel.

APRÈS avoir terminé toutes ces cours… nous continuâmes notre navigation, & … quatre heures un vent favorable nous port… Mytilène. On ignore l'époque où le nom… Lesbos, donné originairement à cette île… été changé en celui de Mytilène. Elle a d… havres très-commodes, formés par un b… promontoire escarpé du côté de la mer v… le nord-ouest, & en pente douce vers la v… qui est dans la vallée. Le château, situé su… promontoire, est l'ouvrage le plus étendu… le plus parfait en ce genre que nous ayons… parmi ceux des Grecs du bas empire ou… Vénitiens : il a deux rangs de murailles à c… neaux fort élevées, & garnies de tours…

rtes du côté de l'intérieur. Tout l'espace 'elles enferment, est couvert de maisons, mosquées, de cyprès, qui donnent à la beaucoup d'agrémens, & la rendent ex-mement pittoresque. L'Archipel.

Nous traversâmes, sur une étendue de plu-urs heures de chemins, des terreins plantés bliviers, qui présentaient une riche végéta-n, mais un feuillage triste, & qui n'of-ient d'autres marques de culture que de tites enceintes de pierres garantissant leurs cines.

Nous eûmes bientôt passé *Porto-Iero*, ainsi pelé du village qui est au fond du port. Non n de là sont plusieurs sources chaudes, où se baignent que les femmes turques ma-les. Nous poursuivîmes notre chemin dans s sentiers ombragés par des haies de myr-s beaucoup plus hauts que nos têtes, & fermant des vignobles en pleine fleur: c'était seule trace de culture qui se montrait.

Après avoir laissé au nord Crésus & le pro-ontoire de Sigrée, nous fumes invités par aga à nous arrêter chez lui. Il nous donna fort bon dîner, & eut pour nous tous les ins de l'hospitalité. Dans sa jeunesse, il tait livré au commerce, & avait fait beau-up de voyages dans la Méditerranée & dans

l'Adriatique. Sa converſation était plus raiſo nable que celle de la plupart de ſes comp triotes : il fut fait aga de Chypre, où il devi riche en peu de temps. Il fut en grand dang de perdre la tête : il s'en ſauva en payant bea coup de bourſes. Il était alors retiré ſur terres, achevant ſa vie ſelon le cours de nature & dans l'obſcurité.

A la lueur de la lune, nous atteignîmes lieu que les Grecs nous dirent s'appeler *Ach rona*, près Methymne, & on nous reçut da le pauvre monaſtère de Saint-Jean-Baptiſt qu'ils appèlent le précurſeur. On ne trou en ce lieu aucune trace de Methymne, était la ſeconde ville de l'île de Lesbos : elle la patrie d'Arion, ſucceſſeur d'Orphée. On beaucoup de médailles de Methymne, & qu ques-unes ſont très-rares. Ovide nous dit q les reſtes du corps d'Orphée, déchiré par bacchantes, furent portés à Methymne par flots de la mer.

Après nous être repoſés, nous prîmes no chemin par des hauteurs couvertes de bruy res; peut-être n'y a-t-il point de climat & ſite offrant à des botaniſtes une moiſſon p riche, ſur-tout en plantes des montagnes: vallées profondes & ſauvages préſentant aſpects les plus romantiques; de petits ru

aux, coulant sur de larges lits de roches, se ouvent sur le chemin qui nous conduisit à *ura*, village qui doit son nom à une roche blée d'une forme singulière, élevée au-dessus rivage de trois ou quatre cents pieds.

L'Archipel.

Le sol de cette île est très-favorable à la gne. Les Grecs modernes augmentent la rce & la douceur de leurs vins, en exposant grappes plusieurs jours de suite au soleil, ant de les mettre sous le pressoir. Toute la alvoisie est faite par ce procédé. Lesbos a ujours été l'asyle des malheureux : l'épouse Pompée, fuyant devant César, y trouva un fuge; l'impératrice Irène, bannie par l'in-at Nicephore qui l'avait chassée, se retira Lesbos, &, pendant quelques années, y gna sa vie à filer. C'est la première des îles l'Archipel que les Turcs ont possédée en eine sécurité : leurs manières & leurs mœurs t gagné toute la masse des habitans.

Quelques voyageurs ont assuré que dans tte île, d'après une ancienne coutume chez Grecs, l'aînée des filles hérite à l'exclu-n des autres enfans. D'autres modifient tte assertion, en disant que c'est seulement sfqu'il n'y a point d'enfant mâle. Je présume 'aujourd'hui cette pratique est hors d'usage. ns toutes leurs contestations en pareille ma-

L'Archipel.

tière, les Grecs peuvent avoir recours à loi & aux magiſtrats turcs, s'ils préfèrent le décifions à celle de leurs propres magiſtr Il y a dans cette île plus de Turcs établis dans aucune autre de l'Archipel.

On donne à Lesbos environ quarante lieu de tour. L'intérieur de l'île, ſur-tout dans plaines de l'eſt & de l'oueſt, eſt coupé par chaînes de montagnes & de collines, les u couvertes de vignes, les autres de hêtres, cyprès & de pins, d'autres qui fourniſſent marbre commun & peu eſtimé : les plai qu'elles laiſſent dans leurs intervalles prod ſent du bled en abondance. On trouve plufieurs endroits des ſources d'eaux chaud mais la principale richeſſe des habitans con dans leur vins qu'on préfère à tous ceux la Grèce.

La ville de Metelin eſt élevée ſur les rui de l'ancienne Mytilène. La magnificence la multiplicité des débris que l'on y rencon à chaque pas, s'accordent parfaitement a ce qu'en rapportent Strabon & Vitruve. S hiſtoire n'offre qu'une ſuite de révolutio mais elle rappelle la mémoire d'un perſon célèbre, celle de Pittacus que la Grèce a au nombre de ſes ſages.

Les ſiècles écoulés depuis ſa mort n'

L'Archipel.

qu'ajouter un nouvel éclat à sa gloire. sa valeur & par sa prudence, il délivra ytilène sa patrie des tyrans qui l'opprimaient, la guerre qu'elle soutenait contre les Athé- ens, & des divisions intestines dont elle était chirée. Quand le pouvoir qu'elle avait sur -même & sur toute l'île fut déposé entre mains, il ne l'accepta que pour rétablir la x dans son sein, & lui donner les lois dont avait besoin : l'ouvrage de sa législation nt achevé, il résolut de consacrer le reste ses jours à l'étude de la sagesse, & abdiqua s faste le pouvoir souverain. On lui en de- nda la raison ; il répondit : J'ai été effrayé voir Périandre de Corinthe devenir le tyran ses sujets, après en avoir été le père : il trop difficile d'être toujours vertueux.

En même temps fleurissaient à Mytilène cée & Sapho, tous deux placés au premier g des poètes lyriques. Alcée était né avec esprit inquiet & turbulent ; il fut banni Mytilène. Il revint quelque temps après à ête des exilés, & tomba entre les mains de acus contre lequel il avait vomi des injures, qui se vengea d'une manière éclatante en pardonnant.

La poésie, l'amour & le vin le consolèrent les disgraces. Il avait dans ses premiers

L'Archipel. écrits exhalé sa haine contre la tyrannie; chanta depuis les dieux, & sur-tout ceux q président aux plaisirs. Son génie avait beso d'être excité par l'intempérance, & c'ét dans une sorte d'yvresse qu'il composait c ouvrages qui ont fait l'admiration de la p térité. Son style, toujours assorti aux matiè qu'il traite, n'a d'autres défauts que ceux la langue qu'on parlait à Lesbos : il réuni douceur à la force, la richesse à la précis & à la clarté.

Alcée avait conçu de l'amour pour Saph il luit écrivit un jour : Je voudrais m'expliqu mais la honte me retient. Votre front n'au pas à rougir, lui répondit-elle, si votre co n'était pas coupable.

Sapho disait : J'ai reçu en partage l'am des plaisirs & de la vertu : sans elle, rien si dangereux que la richesse; & le bonh consiste dans la réunion de l'une & de l'au

Après la mort de son époux, elle cons son loisir aux lettres, dont elle entreprit d' pirer le goût aux femmes de Lesbos. Sa a fait des hymnes, des odes, des élégies, quantité d'autres pièces, toutes brilla d'heureuses expressions dont elle enrichi langue. Elle a peint tout ce que la natu de plus riant; elle l'a peint avec les coul

L'Archipel.

s mieux aſſorties, & ces couleurs elle ſait
beſoin tellement les nuancer, qu'il en ré-
lte toujours un mélange heureux d'ombres
de lumières. Cette harmonie raviſſante fait
e dans la plupart de ſes ouvrages, ſes vers
ulent avec plus de grace que ceux d'Anacréon
de Simonide.

Mais avec quelle force de génie nous en-
îne-t-elle, lorſqu'elle décrit les charmes,
transports & l'yvreſſe de l'amour. Quels
leaux! quelle chaleur! Dominée comme
Pythie par le dieu qui l'agite, elle jette
le papier des expreſſions enflammées; tous
ſymptômes de cette paſſion s'animent &
perſonifient, pour exciter les plus fortes
ôtions dans nos ames.

Telle eſt l'éloquence du ſentiment. Jamais
ne produit des tableaux ſi ſublimes &
n ſi grand effet, que lorſqu'elle choiſit &
enſemble les principales circonſtances d'une
ation intéreſſante, & voilà ce qu'elle opère
s ce petit poëme de Sapho, dont je me
tente de rapporter les premières ſtrophes:

Heureux celui qui près de toi ſoupire,
Qui ſur lui ſeul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent & ce tendre ſourire!
Il eſt égal aux dieux.

L'Archipel.

De veine en veine une ſubtile flamme
Court dans mon ſein ſitôt que je te vois;
Et, dans le trouble où s'égare mon ame,
Je demeure ſans voix.
Je n'entends plus; un voile eſt ſur ma vue:
Je rêve & tombe en de douces langueurs;
Et, ſans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble : je me meurs.

Sapho était extrêmement ſenſible; elle d
donc être extrêmement malheureuſe. Elle ai
Phaon dont elle fut abondonnée; elle fit
vains efforts pour le ramener, & déſeſpér
d'être déſormais heureuſe avec lui & ſans l
elle tenta le ſaut de Leucade & périt d
les flots.

Dans ces derniers temps, Mytilène a p
duit *Khain Edden* ou Barberouſſe, corſ
célèbre, & depuis capitan pacha ſous Solim
premier, dans le ſeixième ſiècle. Il pri
ville de Tunis & chaſſa les Vénitiens de
Morée. Le plus grand de ſes rivaux, An
Doria, amiral des Génois, fut défait par
Après des viciſſitudes de fortune, Barbero
mourut à Conſtantinople en 1544; il fut
terré au village de *Beskie tasch*, ſur le
phore, où ſon turbels, ou chapelle ſépulcr
eſt viſité avec une grande vénération pa
Turcs.

L'île de Metelin ſerait encore aujourd'hui
e ſuperbe poſſeſſion, ſi tant de ſiècles de mal- L'Archipel.
urs n'en avaient diminué la population. Sans
eureuſe influence d'un climat où la nature
unit tous ſes moyens en faveur de l'humanité,
urrait il reſter encore des habitans ſur ce
éâtre de tant de calamités qu'ont ſucceſſive-
nt produites & l'anarchie d'un empire long-
mps chancelant, & les invaſions deſtructives
n peuple conquérant, & la réſiſtance glorieuſe
ces républicains alors ſi puiſſans, mais dont
uis forcé de convenir que le joug était encore
s dur que celui des Muſulmans. Par quelle
lité ceux qui jouiſſent du plus précieux
biens, ceux qui peuvent ſe vanter d'être
es, ſont-ils les maîtres les plus durs? le
iment du bonheur peut-il donc produire
uſtice.

ous mîmes à la voile le 13 juin, & après avoir
é trois jours contre les vents, nous mouil-
es dans le port de Scio. L'aſpect en eſt très-
éable, & reſſemble infiniment à celui de
es. Deux fanaux avancés indiquent aux
ſeaux la route qu'ils doivent tenir, & une
, aujourd'hui à fleur d'eau, ferme le port
ôté du midi. Ce port eſt très-vivant; on y
ve preſque toujours quelques galères du
nd-Seigneur, & il eſt d'ailleurs fréquenté

par tous les bâtimens qui vont d'Egypte
L'Archipel. Constantinople.

Chio a conservé plus de restes de son a
cienne prospérité qu'aucune autre île de
mer Egée. La fertilité du sol & la beauté
cette île invitèrent les Ioniens à y établ
plus de mille ans avant Jésus-Christ, u
colonie qui parvint bientôt à une grande i
portance politique, comme alliée ou suje
des grandes villes du continent de la Grè
Une flotte constamment en état d'agir, &
génie maritime des habitans, leur donnèr
bientôt l'empire de cette partie de la m
Egée. Les historiens remarquent les chan
mens fréquens de leurs alliances, & de le
relations politiques avec leurs voisins, quelq
fois amenées par la nécessité, mais plus f
quemment le résultat de leur propre mobil
Leurs plus anciens amis furent les Spartia
qu'ils abandonnèrent pour les Athéniens,
à qui ils se réunirent de nouveau duran
la guerre du Péloponèse. Les Athéniens s'é
rendus maîtres de la ville, s'abandonnè
à tout leur ressentiment & en rasèrent
murailles.

Pline nous apprend que l'île de Chio a
une des plus anciennes écoles de sculpt
Un auteur anonyme, publié par Bando

que les quatre chevaux de bronze qui
aient ci-devant dans l'hyppodrome de Conf-
ntinople, y avaient été apportés de Chio
r Théodose le jeune ; mais cet anecdote
st pas authentique.

L'Archipel.

L'abbé Sestini fait mention de médailles
r très-rares de la ville de Chio, portant
sphinx ou harpie, & au revers un ours ma-
ailé. Je rappellerai à cette occasion, pour
struction de ceux qui font le voyage de la
èce, les symboles particuliers aux îles &
colonies anciennes de ces pays. La chouette
Athènes; l'abeille à Ephèse; le sphinx à
io; la hache à deux tranchans à Ténédos;
cheval paissant à Alexandrie de la Troade,
le cheval courant à Dardanus; le griffon
Teios; la colombe à Sycione; la tortue à
ine; le bouclier à Thèbes; le loup à Argos;
yre à Thespie; la proue de navire à Mé-
e, &c.

L'île de Chio devint province de l'empire
main à l'extinction de la famille des Attales;
lorsque l'empire romain eût été divisé, ils
meurèrent sujets jusqu'au règne de Manuel
nnène. Dans le partage de l'empire d'orient
re les Vénitiens & les Français, Chio tomba
partage aux empereurs de Constantinople,
fut ensuite donnée aux Génois par Michel

L'Archipel.

Paléologue, en paiement des secours qu
avait reçus d'eux contre les Latins.

En 1694, après avoir essuyé un siége a
compagné de toutes ses horreurs, la ville
l'île furent reconquises par les Vénitiens,
furent à leur tour trahis par les Grecs anim
d'une haine invétérée contre les Latins po
les querelles des deux églises. Leur possessi
ne fut pas longue. En 1696, *Mezzo Mor*
Affricain renégat, amiral célèbre des Turc
investit l'île & la réunit à l'empire ottom
Les Grecs qui avaient sacrifié toutes les aut
considérations à l'espoir de triompher des La
tins, furent récompensés de leur perfidie p
le pouvoir que leur donna le gouverneme
turc de soumettre au rituel grec tous les d
sidens sous de grandes peines. Au mome
présent, il n'y pas dans l'île plus d'un mill
de catholiques romains; & cependant le schis
se soutient avec la violence la plus indécen
& continue de troubler la paix intérieure
de déshonorer une religion qui professe
douceur & l'indulgence.

En parlant des bienfaits que la nature a p
digué à cet heureux pays, on ne peut
oublier la beauté des femmes Chiotes. No
nous promenâmes dans la ville un dimanc
au soir; les rues étaient pleines de femm

i dansaient ou se tenaient en grouppes à rs portes. Elles sont mises d'une manière i est particulière aux femmes natives de l'île; filles ont le plus beau teint du monde & des its réguliers & délicats : elles ont toutes le me maintien. Quand elles sont sans voile, r tête est couverte d'une coëffe serrée qui nferme leurs cheveux, à l'exception de elques boucles autour du visage, qui sont rfumées d'essences & frisées à la manière portraits de Vandick & de Lelg. Leur ile est de mousseline, attaché comme on voit dans l'antique, & flottant avec grace derrière. Les manches de leur chemise sont recouvertes d'aucune étoffe : elles sont ne gaze fine, amples & ouvertes. Leur vêtent de dessus descend à peine au-dessous du ou, & elles ont un tablier de gaze de uleur qui remonte jusqu'au-dessus de la rge; il est de soie, plissé à petits plis & ndu sur de la baleine comme un panier, arrêté sous le menton, d'où il descend sur sein : c'est comme si nos dames levaient r jupon autour de leur cou, en passant les s par les fentes des côtés. Leurs pantoufles t larges & quelquefois brodées, & elles tent des bas blancs de soie ou de coton & ne grande propreté.

L'Archipel.

L'Archipel.

On peut dire en général que leur vêteme
eſt très-déſagreable & ne fait que défigure
leurs belles formes; mais la beauté de leu
traits & l'expreſſion de douceur & de vivaci
qui eſt dans leurs regards, font oublier le ma
vais goût de leur manière de ſe mettre. To
les arts de l'ancienne Grèce ſont déchus;
il ne faut pas s'étonner que, ſi la beauté na
turelle y eſt encore la même, l'art de la r
lever par la parure y ſoit preſque perdu. C
pendant la manière dont elles portent le
voile, leur ceinture, la forme de leur chau
ſure rappellent encore la grace exquiſe qu
nous admirons dans les draperies des ancie
monumens.

Scio eſt la ville du Levant la mieux bâti
Ses maiſons, conſtruites par les Génois & l
Vénitiens, ont une élégance & des agréme
qu'on eſt étonné de rencontrer dans l'Archip
L'île eſt coupée par pluſieurs chaînes de mo
tagnes fort arides; mais les vallées, arroſé
par un grand nombre de ruiſſeaux, ſont re
plies d'orangers, de citroniers, de grenadier
par-tout ces campagnes offrent les tablea
les plus ſéduiſans.

On fabrique à Scio beaucoup d'étoffes
ſoie d'or & d'argent : le nombre des méti
eſt cependant fort diminué depuis quelq

L'Archipel.

mps. Mais il eſt une autre branche de com-
rce particulière à l'île de Scio; c'eſt la
lture des lentiſques, qui fourniſſent cette
mine appelée *maſtic*, dont les dames
rcques & grecques font une grande con-
mmation. Elles en mâchent continuellement;
te drogue donne à leur haleine un odeur
omatique qu'on peut ne pas trouver déſa-
éable, mais qui nuit beaucoup à la beauté
leurs dents.

Les villages aux environs deſquels ſe trouve
maſtic ſont au nombre de vingt. Les arbres
lentiſque ſont épars çà & là dans la cam-
mpagne, & appartiennent au Grand-Sei-
eur. Il a accordé de grands priviléges aux
ſans de ces villages, pour entretenir &
e la récolte du maſtic. Ces habitans, quoi-
chrétiens, portent le turban blanc comme
turcs. Un Aga particulier qui prend tous
ans cette ferme à Conſtantinople, les gou-
ne, ſans qu'ils ſoient ſoumis à la juriſdic-
ordinaire de l'île.

Moyennant ces priviléges, ils ſont obligés
ntretenir les arbres, de bien battre, ap-
nir & balayer le terrein qui eſt deſſous, aux
roches de la récolte, afin que le maſtic
y tombe ſoit clair & net. Ils ſont chargés
le recueillir avec des pinces ſur les arbres,

L'Archipel.

& avec la main quand il est à terre, de ne toyer celui qu'ils ont ramassé. Le plus estim est net, clair & en larmes : on le recueil ordinairement sur l'arbre avant qu'il en cou beaucoup ou qu'il tombe à terre : toute ce première qualité va au sérail du Sultan à Co tantinople. Celui qui a été ramassé au pi des arbres est toujours mêlé d'un peu de terr il n'est ni clair ni en larmes, mais en morcea ronds, longs, informes & louches; on n' envoie au sérail que la quantité qui manq à la première qualité pour en faire soixan mille livres pesant.

C'est la taxe que l'Aga fermier doit envoy tous les ans au sérail du Sultan. Chaque villa est taxé à trois mille livres l'un portant l'a tre ; & comme on en recueille beaucoup d vantage, même dans les plus mauvaises anné le fermier achète le surplus des soixante mi livres, & le revend ensuite par privilége e clusif. Il a droit, non-seulement de saisir t celui qu'il trouve n'avoir point passé par mains, mais encore de punir les paysans q l'ont vendu en contrebande. Il peut envelo per dans cette punition tous les habitans d' village, quand il ne peut connaître le pa culier qui a fait la contrebande : c'est ce oblige ces paysans à s'observer exactement

s les autres, & à fermer pendant la nuit L'Archipel.
portes de leur village pendant le temps
la récolte.

Les payſans ont un mois pour nettoyer le
ſtic & le mettre en état d'être délivré au
mier, qui, depuis l'onzième novembre,
rcourt tous les villages pour lever les ſoi-
nte mille livres & acheter le reſte.

Depuis le commencement de la récolte,
qu'à ce que le fermier ait enlevé toute cette
ogue, il y a des gardes jour & nuit aux
rges des montagnes par leſquelles on entre
s le Cap-Maſtic; ces gardes viſitent avec
ceux qui paſſent, afin que perſonne n'en
porte. Quand le garde de l'Aga fermier
nt à la ville, il eſt accompagné de tam-
rs & de flûtes, & amené par les payſans
villages qui ont recueilli le maſtic : ils
t le porter au château avec beaucoup de
uiſſance.

Le maſtic eſt d'uſage en médecine : il entre
s pluſieurs remèdes, & ſe donne en pilules
r appaiſer les maux d'eſtomac ; mais les
en font aujourd'hui une conſommation
ucoup plus grande. On l'emploie ſur-tout
r compoſer les vernis clairs & tranſparens ;
ſur un grand nombre de drogues que
emploie à cet uſage, l'avantage d'être

L'Archipel.

soluble dans l'essence & l'esprit de vin. On soin de proportionner la dose de mastic à nature des ouvrages sur lesquels on veut l'ap pliquer. L'île de Scio fournit aussi d'excellen térébenthine, mais peu abondamment, par peu de soin que l'on prend pour multipli les arbres qui la portent.

L'esplanade qui environne la citadelle off un coup-d'œil agréable. On y voit une bel fontaine dans le style turc. A deux lieues la ville, au milieu des montagnes, est couvent très considérable par la richesse ses revenus, & par le nombre des caloye qui l'habitent. L'église est vaste & magni que; elle est ornée de mosaïques, & incrust de marbre de différentes espèces.

On sait que l'île de Scio est une de cel qui se disputaient l'honneur d'avoir vu naî le père de la poésie grecque. Ses habit conservent encore quelque souvenir de grand homme, & prétendent qu'il ven donner ses leçons sur un rocher qui se trou à une lieue au nord de la ville sur le bord la mer, & qui paraît s'être originairem détaché de la montagne. Il est inutile de lever le peu de vraisemblance de cette t dition. La partie supérieure de ce roche été applanie & creusée : elle forme un ba

ale entouré d'une banquette. Au milieu est ne espèce de siége, sur la base duquel on oit distinguer de petites têtes de lion. L'Archipel.

Malgré le séjour d'un grand nombre de urcs dans la ville de Scio, les femmes y uissent de la plus grande liberté. Elles sont ies, vives & piquantes. A cet agrément es joindraient l'avantage réel de la beauté, elles ne se défiguraient par l'habillement le us déraisonable & en même temps le plus commode. On est désolé de voir cet acharment à perdre tous les avantages que leur donnés la nature, tandis que les ques Smyrne & celles de quelques île l'Aripel, plus éclairées sur leurs intérêts, savent core ajouter à leurs charmes l'attrait de l'extieur le plus voluptueux. Les habitantes de io sont toutes comme ces femmes auxqu'elles e toilette étudiée sied moins que leur simple gligé. Elles forment un spectacle charmant, squ'assises en foule sur les portes de leurs isons elles travaillent en chantant. Leur té naturelle & le désir de vendre leurs ouges, les rendent familières avec les étrans, qu'elles appellent à l'envi, comme nos rchandes du palais, & qu'elles viennent endre par la main pour les forcer d'entrer ez elles. On pourrait les soupçonner d'abord

L'Archipel.

de pouffer peut-être un peu loin leur affab lité ; mais on aurait tort : nulle part les femm ne font ni libres ni fi fages.

Prefque tous les habitans de Scio ont d maifons de campagnes, avec de grands jardi affez mal tenus, mais où la nature dédoma des torts de l'art. Une roue garnie de pots terre, & affez femblable à une roue d'ép rement, monte à quelques pieds d'élévati l'eau d'un ruiffeau ou d'une fontaine, pour diftribuer enfuite dans toute l'étendue du j din & arrofer les citroniers, orangers & g nadiers de toutes efpèces, & fur-tout u grande quantité de melons & de concombr Cette machine eft la même que celle dont fe fert en Egypte pour élever les eaux du N & les répandre fur les terres voifines de fon

De tous les monumens de l'ancienne arc tecture, il ne refte plus aucune trace. Tou cédé aux coups deftructeurs du temps, plutôt au fanatifme & au pillage. L'ancie ville paraît avoir été d'une étendue confi rable. Le port qui, felon Strabon, pou contenir autrefois quatre-vingts vaiffeaux fpacieux, mais fans beaucoup de profonde Il eft défendu par un mole, & l'entrée eft éclairée par deux fanaux. Le commerc eft floriffant en productions de l'île.

On peut regarder ce séjour comme le pa- L'Archipel.
is des Grecs. C'est-là que leur caractère
déploie sans contrainte, parce qu'ils peu-
t y jouir de leur fortune avec la plus grande
urité. S'ils pouvaient se contenter de mener
vie privée, leur bonheur ne serait pas trou-
. Mais l'esprit d'intrigue & l'ambition les
e sans cesse de chercher à former des
ions avec la Porte ou avec ses ennemis;
uand le moment de la disgrace arrive, ils
inexorablement poursuivis & leurs biens
fisqués. Chio est souvent le lieu d'exil des
nds officiers de l'empire lorsqu'ils sont ren-
és, & il s'y maintient une correspondance
ète & continuelle avec les Grecs mêlés
les intrigues, dont le cabinet est le cen-
On dit que les Grecs sont dans l'île plus
cent cinquante mille, tandis que les
cs ne sont pas le quart de ce nombre.
s les premiers sont aisément contenus,
e qu'ils manquent de courage & de con-
, & que les Turcs leur impriment une
de terreur.

ette nombreuse population est entretenue
des manufactures d'étoffes de soie & de
n. On y fabrique de riches brocards & des
s fort légers, servant à faire des ceintures
espèce de turban que portent les Grecs.

L'Archipel.

Cette île & celle de Tino ſont les ſeules da
leſquelles ſe ſoit conſervée cette eſpèce d'i
duſtrie qu'ils tiennent des Génois, leurs a
ciens maîtres. Pluſieurs des habitans actu
ſe vantent de deſcendre des anciennes maiſ
nobles de Gênes, des Giuſtiani, des G
maldi, ou de familles chaſſées de Conſtan
nople, à la priſe de la ville par les Turc

En 1782, la peſte emporta un tiers d
habitans de l'île. Guys raconte que les m
ſionnaires jéſuites faiſaient obſerver aux Gr
catholiques de Chio que la peſte les éparg
& ne faiſait de ravages que parmi les Tu
& les Grecs ſchiſmatiques. La peſte fut
troduite, dit-on, par une malle d'habits
voyés par les Papas qui ont ſoin de l'hôp
grec à Conſtantinople, & qui n'ayant pas
ſoumis à la fumigation d'uſage, portèren
contagion avec une incroyable rapidité.

Au ſortir de la ville, tout le vallon
conduit au port eſt ſi bien cultivé & ſi r
pli d'habitations, qu'il a l'air d'être une c
tinuation des rues de la ville. Il y a un eſp
d'environ dix ou douze mille arpens enti
ment occupé & couvert par des maiſons
campagne, des jardins & des orangeries.
lieux plantés d'orangers ſont environnés
murailles plus hautes que les arbres, & c

L'Archipel.

e arbre eſt enfoncé dans une foſſe plus baſſe e le niveau du terrein, deſorte que les têtes s arbres forment une eſpèce de rue. Dans ſaiſon des fleurs, l'odeur en eſt ſi forte 'elle ſe fait ſentir en mer à pluſieurs milles la côte.

Nous rendîmes viſite au conſul anglais à ſa iſon de campagne, ſituée dans la monta- e. Nous étions au milieu du jour; la maî- ſſe de la maiſon avait été une des plus belles mes de l'île, & on pouvait dire la même ſe de ſa fille. On ne peut accueillir des es avec plus de politeſſe & une gaîté plus ables que celle que nous éprouvâmes. Selon coutume univerſelle chez les Grecs, auſſi- après notre arrivée, un domeſtique parut ortant un plat d'argent ſur lequel étaient ſieurs cuillères remplies de conſer e que eune perſonne préſenta à chacun de nous une grace infinie. On nous ſervit enſuite verres d'eau, & enfin le café préparé à anière des Levantins.

ous allâmes de-là au grand couvent de yers de l'ordre de Saint Bazile. La ſitua- en eſt ſolitaire & très-belle. L'égliſe eſt lie de marbres curieux & de moſaïques; upart des colonnes y ſont de jaſpe & de antique. On y conſerve les reliques des

[redacted]
L'Archipel.

apôtres & des faints de la primitive églif pour lefquelles les Grecs ont une grande v nération. La févérité de leur règle leur inte dit l'ufage de la viande. Les femmes ne pe vent approcher de l'enceinte facrée de le murs. Cela n'empêche pas que la vie mon tique chez les Grecs ne perde journellem de fon crédit. L'île renferme foixante-fix lages; trente-deux appartiennent à des mon tères, mais les revenus en font en grande p tie payés au patriarche de Conftantinople.

Tandis que nous nous arrêtions à confidé une fontaine, un vieillard vénérable n acofta, & nous dit qu'il était âgé de cent vi ans, qu'il avait un fils vivant qui en a quatre-vingt & qui venait de devenir enc père. Nous apprîmes de lui qu'une fi gra longevité n'était pas rare dans les îles d Grèce. Il nous avoua qu'il y avait encore vieillards plus âgés que lui, mais au qui pût fe vanter comme lui d'avoir été n vellement préféré par une fille de vingt à un rival auffi jeune qu'elle.

J'avais trouvé trop peu de monumens les îles que je venais de parcourir, pou pérer d'être plus heureux à Samos; mais intérêt, attaché au nom des grands hom aux pays qui les ont vu naître, & qu'il

ndu célèbres, ne me permit pas de voir mos sans m'y arrêter & sans rendre hom- L'Archipel. age au berceau de Pythagore.

L'île a environ 23 lieues de circonférence. l'exception du vin, les productions de la rre y sont aussi excellentes que les perdrix les différentes espèces de gibier qui s'y ouvent en grande quantité. Les montagnes, uvertes d'arbres & d'une éternelle verdure, nt jaillir de leurs pieds des sources qui fer- isent les campagnes voisines: mais ces avan- ges d'un terroir fertile placé sous le ciel le us pur, ne sont prodigués qu'à un très-petit ombre d'habitans.

Samos ou Parthenias fut fondée par une lonie d'Ioniens. Selon la mythologie, cette est le lieu de la naissance de Junon, à i elle était consacrée. Au gouvernement ublicain succéda la monarchie de Polycrate; e fut conquise par les Athéniens sous le mmandement de Périclès. Sous les empe- rs romains & le Bas-Empire, elle partagea sort des autres îles de l'Archipel, tant dans formes de leur gouvernement, que dans leur adence. Antoine y vécut plusieurs mois c Cléopatre livré à tous les plaisirs; Au- te y passa deux hyvers & donna à la ville grands privilèges.

L'Archipel.

Nous visitâmes d'abord Milés, où était situé le temple de Junon, la divinité tutélaire des Samiens. Du côté du nord sont encore les bases & les tores de huit colonnes qui ont cinq pieds dix pouces de diamètre, & dont l'entre-colonnement est de neuf pieds & demi. Elles ne sont pas placées régulièrement, mais on reconnaît pourtant que le grand côté de la colonade était de vingt colonnes. A environ cent cinquante pieds, & séparée de ces ruines par une baie, on voit encore debout une colonne isolée de marbre blanc dont la bâse est enfoncée dans la terre & le chapiteau tombé à son pied; elle est composée de diverses pièces ou tambours déplacés & brisés en partie à coups de canon par les Turcs, sur l'idée qu'elle contient des trésors cachés. Sa hauteur est de plus de quarante pieds.

Hérodote parle du temple de Junon à Samos, comme du plus grand qu'il eut connu. Parmi les temples de la Grèce il y en avait beaucoup dont l'enceinte était assez vaste pour renfermer une bibliothèque, un gymnase & des bains. Strabon dit qu'il y avait dans celui de Samos une galerie de tableaux fournie de chefs-d'œuvre de l'art, & entr'autres, l'*Abrotonus*, célèbre tableau d'Appèle. Il y avait aussi un lieu découvert où étaient placées plusieurs statues,

qu'on y diſtinguait ſur-tout trois ſtatues co- L'Archipel.
loſſales de Jupiter, de Minerve & d'Hercule
ſur une ſeule bâſe, ouvrage de Myron, dont
Antoine s'empara pour en faire préſent à
Cléopatre. Les deux dernières furent rendues
par Auguſte, qui ne garda que le Jupiter
pour le capitole. Nicetas, dans le compte
qu'il rend de la deſtruction des ſtatues à Conſ-
tantinople, lorſque cette ville fut priſe en
1204 par les Français & les Vénitiens, fait
mention d'une ſtatue coloſſale de Junon, tirée
du temple de Samos, dont la tête était d'une
énorme groſſeur, qu'il fallait quatre paires
de bœufs pour la tranſporter au palais.

Près du temple de Junon on voyait le
tombeau de Hontichus & de Rhadine, ſur
lequel les amans venaient jurer d'être fidèles,
& implorer de la déeſſe un heureux ſuccès
dans leurs amours. Il y a un ſiècle qu'on
voyait encore là quelques tours & beaucoup
de blocs de marbre; mais le voiſinage de la
mer a contribué, ſur-tout dans ces dernières
années, à complèter cette deſtruction, en
donnant la facilité d'emporter de grandes
pièces de bois pour employer dans la conſ-
truction des moſquées & autres bâtimens
publics.

Les Samiens étaient le peuple le plus riche

L'Archipel.

& le plus puiſſant de tous ceux qui compoſaien la confédération Ionienne ; ils étaient induſ trieux & actifs, & avaient beaucoup d'eſprit auſſi leur hiſtoire fournit-elle des traits inté reſſans pour celles des lettres, des arts & d commerce. Parmi les hommes célèbres qu l'île a produit, je citerai Créophile qui mérit dit-on, la reconnaiſſance d'Homère, en l'ac cueillant dans ſa misère, & celle de la po térité, en conſervant ſes écrits ; Pythagore dont le nom ſuffirait pour illuſtrer le plus be ſiècle & le plus grand empire. Après ce de nier, mais dans un rang très-inférieur, no placerons Polycrate, fameux par l'établiſſ ment & l'exercice de ſa tyrannie.

Il reçut de la nature de grands talens, de ſon père Cacés de grandes richeſſes. C dernier avait uſurpé le pouvoir ſouverain, & ſ fils réſolut de s'en revêtir à ſon tour. Employ pour retenir le peuple dans la ſoumiſſion, tant la voie des fêtes & des ſpectacles, tantôt ce de la violence & de la cruauté ; le diſtraire ſentiment de ſes maux, en le conduiſant à d conquêtes brillantes ; de celui de ſes forces, l'aſſujettiſſant à des travaux pénibles ; s'empa des revenus de l'état, quelquefois des poſſ ſions des particuliers ; s'entourer de ſatell & d'un corps de troupes étrangères ; ſe r

rme au besoin dans une forte citadelle; L'Archipel.
voir tromper les hommes & se jouer des
rmens les plus sacrés : tels furent les prin-
pes qui dirigèrent Polycrate après son éléva-
on. On pourrait intituler l'histoire de son
gne : l'art de gouverner à l'usage des tyrans.

Ses richesses le mirent en état d'armer une
otte qui lui assura l'empire de la mer &
i soumit plusieurs îles voisines & quelques
illes du continent. Ses généraux avaient un
dre secret de lui apporter les dépouilles,
on seulement de ses ennemis, mais encore
e ses amis, qui ensuite les demandaient &
s recevaient de ses mains comme un gage
e sa tendresse ou de sa générosité.

Également attentif à favoriser les lettres,
réunit auprès de sa personne ceux qui les
ultivaient, & dans sa bibliothèque les plus
elles productions de l'esprit humain. On vit
ors un contraste frappant entre la philoso-
hie & la poésie. Pendant que Pythagore, in-
pable de soutenir l'aspect d'un despote bar-
re, fuyait loin de sa patrie opprimée,
nacréon amenait à Samos les graces & les
aisirs ; il obtint sans peine l'amitié de Po-
crate, & le célébra sur sa lyre avec la même
deur que s'il eût chanté le plus vertueux
es princes.

L'Archipel.

Polycrate ſemblait n'avoir plus de vœux former : toutes les années de ſon règne, pre que toutes ſes entrepriſes avaient été marqué par des ſuccès. Ses peuples s'accoutumoient a joug ; ils ſe croyaient heureux de ſes victoires de ſon faſte & des ſuperbes édifices élevés pa ſes ſoins à leurs dépens : tant d'images d grandeur les attachant à leur ſouverain, leu faiſaient oublier le vice de ſon uſurpation ſes cruautés & ſes parjures. Lui-même ne ſouvenait plus des ſages avis d'Amasis, r d'Égypte, avec qui des liaiſons d'hoſpitali l'avaient uni pendant quelque temps : « V » proſpérités m'épouvantent, mandait-il u » jour à Polycrate ; je ſouhaitte à ceux q » m'intéreſſent un mélange de biens & d » maux ; car une divinité jalouſe ne ſouff » pas qu'un mortel jouiſſe d'une félicité ina » térable. Tâchez de vous ménager des pein » & des revers, pour les oppoſer aux faveu » opiniâtres de la fortune. »

Polycrate, alarmé de ces réflexions, réſol d'affermir ſon bonheur par un ſacrifice q lui coûterait quelques momens de chagrin. portait à ſon doigt une émeraude montée e or, ſur laquelle Théodore avait repréſenté ne ſais quel ſujet, ouvrage d'autant plus pr cieux, que l'art de graver les pierres éta

core dans son enfance parmi les Grecs. Il mbarqua dans une galère, s'éloigna des tes, jeta l'anneau dans la mer, & quelques rs après le reçut de la main d'un de ses iciers qui l'avait trouvé dans le sein d'un isson. Il se hâta d'en instruire Amasis qui cet instant rompit tout commerce avec lui. L'Archipel.

Les craintes d'Amasis furent enfin réalisées. ndant que Polycrate méditait la conquête l'Ionie & des îles de la mer Égée, le Sape d'une province voisine de ses états & mise au roi de Perse, parvint à l'attirer s son gouvernement, & après l'avoir fait irer dans des tourmens horribles, ordonna tacher son corps à une croix élevée sur le nt Mycale, en face de Samos.

En montant la montagne à environ la moitié sa hauteur, on trouve une chapelle de la rge, petit édifice dans lequel sont quelques bres avec des inscriptions sépulcrales. Près à est une grotte ou caverne profonde, extrémité de laquelle est un oratoire, tén des plus anciennes superstitions.

'île contient, selon un recensement du ier siècle, quatorze mille habitans tous s, excepté le gouverneur & deux officiers perçoivent la capitulation. La Porte, dee maîtresse des îles grecques, bientôt s cette acquisition, en appliqua le revenu

L'Archipel.

au service & à l'entretien des mosquées, appointemens des officiers publics & au paiem des princesses du sang royal. Le revenu îles dont on n'a pas disposé ainsi, est attri au capitan-pacha, comme gouverneur gén des îles de l'Archipel. Les terres de Samos tenues en *vactif* & dépendent de la gra mosquée de *Thophana*, vis-à-vis Consta nople. Il y a dans l'île une centaine de tres séculiers, & quatre cents moines ou loyers, qui pratiquent de grandes austér Les habitans s'occupent à pêcher des épon mais avec moins de succès que dans les qui sont plus à l'ouest. Ils sont accoutu dès l'enfance à une diète fort sévère qu maîgrit beaucoup, pour les rendre prop ce genre de travail. Ils prennent à la bou partie en dedans, partie en dehors, une ép imbibée d'huile, & plongent ainsi sous l' où d'abord ils ne peuvent pas demeurer temps, mais où les plus maîgres arriven dégré & par habitude à rester jusqu'à demi-heure. On ne souffre point qu'un bitant se marie avant d'avoir acquis ce ta & s'il n'est capable de rester une demi-h sous l'eau. On dit qu'ils vont cherche éponges à cent brasses de profondeur.

L'île de Nicaria près de Samos, auss que la mer qui l'environne, doit son no

L'Archipel.

éraire fils de Dédale qui, s'étant trop ap-
ché du soleil, fondit la cire de ses aîles,
e malheureux Icare tomba dans la mer,
fut depuis appellée *Icaria* ou *Nicaria*. Cette
qui a environ trente mille de circuit, est
e & fertile, mais les habitans en sont si
esseux, que presque toutes les terres res-
en friche.

L'île de Patinos serait peu connue, sans le
e de l'apocalypse qui lui a prêté sa célé-
é. Relégué sur un rocher, St. Jean s'oc-
a pendant son exil de cette production dans
elle on trouve des obscurités, malgré les
mentaires de Bossuet & de Newton.

atinos n'est qu'un amas de rochers arides,
ni lesquels quelques vallées sont seules
eptibles de culture. Au milieu de l'île
ve une montagne terminée par le couvent
t. Jean, que l'on prendrait d'abord pour
citadelle, & dont les habitans sont en
les souverains du pays; mais leurs états
eraient pas suffisans pour leur subsistance,
n'y joignaient des possessions dans les îles
nes, & les tributs certains que leur rend
perstition des grecs, admirateurs de St.
. Toute la Grèce est remplie de ces
nes, dont presque aucun ne sait lire, mais
tous connaissent jusqu'où peut aller l'em-

L'Archipel.

pire de la religion sur des ames superstiti
ses. Ils ont assujetti la foule crédule de l
compatriotes qu'ils gouvernent à leur gré
souvent complices de leurs crimes, ils en p
tagent, ils en absorbent le profit. Il n'y a p
de pirates qui n'aient avec eux un caloyer
un papa pour les absoudre du crime à l'inst
même où ils le commettent. Toujours cru
parce qu'ils sont lâches, ces misérables
manquent jamais de massacrer l'équipage
bâtimens qu'ils surprennent, & après les a
pillés, ils les coulent à fond, pour soustr
tout indice de leurs attentats; mais auss
prosternés aux pieds du ministre, quelq
mots les reconcilient avec la divinité, calm
leur conscience & les encouragent à de nouve
crimes, en leur offrant une ressource ass
contre de nouveaux remords. Ces absolut
sont taxées; chaque prêtre à un tarif des
chés qu'il doit remettre: ils font plus
vont au-devant des alarmes que le c
pourrait inspirer à d'autres scélérats, qui
lant la faiblesse à la férocité, craindraien
périr immédiatement après leurs forfai
avant que de s'en être fait absoudre; il
rassurent, ils les excitent en leur vendant
vance le pardon des atrocités qu'ils médi
On voit ces monstres, revenus au p

L'Archipel.

rgés du fruit de leur brigandage, met-
à part, prélever la portion des prêtres,
en échange leur donnent, au nom de
u, le droit de courir à de nouvelles ra-
s; & ainsi munis de passe-ports pour le
approvisionnés d'absolutions anticipées,
les vols, les adultères, les assassinats
s espèrent multiplier pendant leur course,
remettent en mer avec la sécurité d'une
cience tranquille, & peut-être invoquent-
ciel même pour le succès de leurs ex-
tions.

ussi-tôt que mon vaisseau eut mouillé,
'empressai de mettre pied à terre pour
endre au couvent. J'étais loin de prévoir
encontre qui allait exciter, le moment
ès, mon intérêt & ma curiosité. Je m'a-
minais vers la montagne, lorsque j'apperçus
aloyer qui en descendait, & qui s'avan-
vers moi avec précipitation, me deman-
n italien, de quel pays j'étais, d'où je
s, ce qui s'était passé en Europe depuis
ans qu'aucun vaisseau n'avait abordé sur
rochers? A peine me sut-il Français:
-moi, s'écria-t-il, Voltaire vit-il encore?
n se figure mon étonnement! je l'inter-
ai à mon tour: qui êtes-vous, m'écriai-je,
moine, habitant de ces rochers, & pro-

L'Archipel.

nonçant un nom qu'on s'attend si peu d'y tendre ? Je suis l'être le plus malheureux vous ayez jamais rencontré ; mais répon calmez mes alarmes, & Voltaire & Rouss ces deux bienfaiteurs de l'humanité, viv ils encore ? Je le rassurai en lui disant ceux dont il redoutait la perte étaient vi Ils vivent ! l'humanité a donc encore des fenseurs de ses droits, les innocens des tecteurs, le fanatisme & l'intolérance des e mis toujours armés pour les attaquer ! pui ils vivre assez long-temps pour les anéa ils préserveront les autres des maux qu soufferts. Je ne le suivrai point dans ses ports, ils furent violens & exagérés; ils f ceux d'un caractère bouillant, d'une i nation vive, exaltée, mais sur-tout aigr l'infortune. Cet homme m'avait d'abord né, il m'intéressa bientôt. Je le pressai d dire par quels malheurs un être raison & parlant le langage que je venais d'ent pouvait être réduit à porter l'habit de c sur les roches de Patimos. Je suis né l'Archipel, me dit-il ; mais je sentis, d plus tendre jeunesse, le désir de sortir d vilissement où nous sommes. Je passai e lie, j'y fis toutes mes études & je devin savant ; je puis le dire, il n'est pas qu

our-propre sur ces rochers, d'où je ne rai jamais. Je n'avais rien, je cherchais une qui put fournir à mes besoins & satis- ma passion pour l'étude : il s'en présenta telle que je n'aurais pas osé la désirer; un inal m'offrit d'être son bibliothécaire. — bien! qui vous empêcha de profiter de nheur ? — Lui-même, car il y mit un qui ne me permit pas de l'accepter; en richissant il voulut m'avilir : il exigea action toujours déshonorante; il voulut faire quitter la religion grecque dans la- le je suis né: mais n'allez pas croire au s que j'y sois aveuglément attaché. Je en Dieu, & je l'atteste encore en cet nt; non, je ne lui fais point l'injure de upposer une prédilection particulière pour ques cérémonies inutiles. Tous les cultes égaux devant celui qui n'a point d'égal; importe assurément de commencer le de la croix par la droite ou par la gau- de jeûner le mercredi au lieu du sa- : on peut observer ces règles, & ne les er que ce qu'elles valent; mais le prix attachait à ce changement, ne me per- pas de balancer, & je sacrifiai tout à ce n'eût été pour moi qu'une action indif- te, sans le motif qu'on me présentait.

l'Archipel.

Réduit à la dernière misère, je revins d la Grèce, & je me vis forcé de chercher asyle dans le couvent que vous allez voir. quatre-vingt moines qui l'habitent, nous sommes que trois qui sachions lire; & nous importe, nous n'avons que peu de livr & à quoi nous serviraient-ils? on s'intére bien peu aux faits passés, quand les faits p iens sont nuls pour nous; le travail des mai en détournant de réfléchir, convient mieu mon état; c'est mon unique ressource.

Je ne pus me refuser à un véritable att drissement, il s'en apperçut: ne me plaign pas si vivement, reprit-il, mon sort devi tous les jours moins fâcheux. J'ai été, dur les premières années de ma captivité, le p infortuné des êtres: j'ai été vingt fois au m ment de terminer ma vie & mes malheu il n'en est plus de même aujourd'hui; oublié presque tout ce que je savais; je parvenu à perdre l'intelligence que je pou avoir reçu de la nature: je me rapproche beaucoup de ceux avec qui je suis condan à vivre, & leur ressemblant bientôt enti ment, je ne serai plus malheureux.

Tout ce que me disait cet homme ne p vait qu'augmenter mon intérêt: il devint plus vif encore, lorsqu'il refusa l'argent

lui offris. Ne consultant que cette première impression qu'inspire un malheureux, j'allais lui proposer de l'arracher à ses rochers, lui offrir un asyle moins fâcheux : je jouissais déjà du plaisir de terminer ses malheurs, lorsque le reste de sa conversation, en détruisant cette illusion me fit violemment soupçonner, ou qu'il n'avait jamais eu une bien bonne tête, ou que ses infortunes l'avaient altérée : je le plaignis plus vivement encore, mais je desirai beaucoup moins d'en faire le compagnon de mon voyage. Ses propos devenaient à chaque instant plus exagérés ; son regard était effrayant, & c'était avec violence, avec emportement qu'il satisfaisait ce besoin d'ouvrir son cœur, de se répandre devant un étranger devenu son confident, dans un exil où tout ce qui l'entourait depuis long-temps, était bien étranger pour lui.

L'Archipel.

Nous allâmes ensemble au couvent, où je fus reçu par le supérieur qui me parut dans l'abrutissement le plus complet. Je voulus tirer de lui quelques éclaircissemens sur les manuscrits qui pouvaient se trouver dans cet ancien monastère ; il me répondit avec fierté qu'il ne savait pas lire, & il me fut absolument impossible d'en obtenir une autre réponse.

L'Archipel.

L'hermitage de l'Apocalypse est à mi-c
d'une montagne [illegible] entre le couvent
le port de la Scala. L'église est appuyée co
une grotte, dont les rochers, si l'on en c
les habitans, ont servi d'asyle à St. Jean, p
dant son séjour à Patinos; c'est-là qu'il co
posa son ouvrage, & l'on m'a montré jusq
l'ouverture, par laquelle le St. Esprit lui co
muniqua ses lumières. Les fragmens de
rocher sont un spécifique certain contre m
maladies, & sur-tout contre les esprits m
lins; les moines grecs ne manquent jamais
vendre ce remède ainsi que les absolutio
ils conviennent même sans pudeur de ces
fics scandaleux; on vend les eaux du Ga
aux peuples qui vivent sur ses bords; les p
tres lapons disposent des vents; & l'imbé
habitant du Thibet, achète à grands frais
qui pourrait lui donnner des doutes sur la
vinité du grand Lama. L'imposture & la
dulité sont de tous les pays.

D'après le caractère prévenant qu'un c
bre voyageur prête aux femmes de Patin
nous étions loin de nous attendre à la réc
tion que nous en éprouvâmes. Elles étaien
son temps empressées de plaire aux étrang
qu'elles croyaient toujours disposées à les ép
ser : ou elles ont été souvent désabusées

e costume peu recherché nous fit tort dans L'Archipel.
esprit; jamais il n'y en eût d'aussi farou-
, & nous n'avions qu'à paraître dans une
, pour que toutes les portes fussent aussi-
hermétiquement fermées. Le desir d'ache-
du pain dont nous manquions depuis quel-
jours, était le seul motif de nos avances.
nous les aurions inutilement prodiguées,
le crédit du caloyer dont j'ai parlé, qui
à bout de nous faire notre petite pro-
n.

ette île célèbre s'appèle actuellement *Pal-*
. C'est un vrai pays de méditation par la
de & le vaste silence qui y règne. Quoi-
le ait vingt à trente milles de circuit, elle
ntient guères que trois cents habitans.
arbres, les paysages, la verdure y sont
ue entièrement inconnus. Tout y inspire
mélancolie triste & de sombres rêveries.
montagnes sont nues & dépouillées, les
ns même sont arides & stériles. L'église
t. Jean est bien bâtie & passablement
e, mais elle excita moins notre curiosité,
endroit de l'île où l'on prétend que de-
it ce saint apôtre. Le chemin qui y con-
est entre des rochers escarpés & diffici-
quelques pas de-là est un grand trou
dans le roc, dont la voûte est soute-

L'Archipel.

nue par un pilier. C'eſt-là, dit-on, la gr
du ſaint & le lieu où il écrivit ſon apocaly
Je ne pus m'empêcher de rire de la ſim
cité des bonnes gens qui nous accompagnaie
ils nous montrèrent avec grand reſpect, p
ſieurs crevaſſes que le temps a pratiquées d
le rocher, & nous racontèrent ſérieuſem
comment le St. Eſprit entrait par ces fe
pour dicter à St. Jean ſon livre myſtérieux.

Un vent très-violent nous avait forcé
arrivant à Patinos d'entrer dans le por
Gricou, que ſa forme & les rochers do
eſt rempli rendent fort dangereux. Nou
ſortîmes avec peine; mais ayant enfin
le large ſans accident, nous vînmes mo
à l'île de Cos, moins connue dans l'hiſ
politique de la Grèce, que célèbre pa
hommes fameux qu'elle a vu naître. Hi
crate, l'un des plus grands génies qui
jamais exiſté & le ſeul qui, créateur
ſcience, en ſoit demeuré l'oracle, après
mille ans de travaux & de découvertes,
né dans cette île. Il reçut de ſon père
clide les élémens des ſciences. A peine e
il enrichi qu'il conçut une de ces grand
importantes idées qui ſervent d'époque à
toire du génie; ce fut d'éclaircir l'expé
par le raiſonnement, & de rectifier la th

r la pratique. Dans cette théorie néanmoins, n'admit que les principes relatifs aux divers énomènes que préfente le corps humain, nfidéré dans les rapports de maladie et de nté. L'Archipel.

A la faveur de cette méthode, l'art élevé a dignité de la science, marcha d'un pas us ferme dans la route qui venait de s'ouvr; & Hippocrate acheva paifiblement une volution qui a changé la face de la médee. D'après tout ce qu'on rapporte de lui, n'apperçoit dans fon ame qu'un fentiment, mour du bien; & dans fa longue vie, qu'un l fait, le foulagement des malades.

Il a laiffé plufieurs ouvrages; tous doivent e médités avec attention, parce que fon le eft toujours concis; mais il dit beaucoup chofes en peu de mots, ne s'écarte jamais fon but, & pendant qu'il y court, il laiffe fa route des traces de lumière plus ou oins apperçues, fuivant que le lecteur eft s ou moins éclairé. C'était la méthode des ciens philofophes, plus jaloux d'indiquer idées neuves, que de s'appéfantir fur des es communes.

Ce grand homme s'eft peint dans fes écrits. en de fi touchant que cette candeur avec laelle il rend compte de fes malheurs & de

L'Archipel.

ses fautes. C'est de lui-même que nous teno ces aveux : c'est lui qui, supérieur à toute pèce d'amour-propre, voulut que ses erre mêmes fussent des leçons. Des gens, qui, l'excellence de leur mérite, sont faits pour connaître la supériorité du sien, m'ont souve assuré que les médecins le regarderont to jours comme le premier & le plus habile leurs législateurs, & que sa doctrine adop de toutes les nations, opérera encore des m liers de guérisons après des milliers d'anné La prédiction s'accomplit tous les jours. A les plus vastes empires ne peuvent pas disp ter à la petite île de Cos, la gloire d'av produit l'homme le plus utile à l'humani & aux yeux des sages, les noms des p grands conquérans s'abaisseront devant ce d'Hippocrate.

Cette île n'a rien qui la distingue actuel ment. La beauté du climat, la fertilité terroir & l'abondance des fruits, sont des bi communs à ces contrées, & si l'on en exce Patinos & quelques autres rochers de l'A chipel, la nature semble avoir égalem prodigué ses bienfaits à toute la Grèce.

La ville de Cos est sur le rivage, son p est commode, & toute la côte est couve d'orangers & de citroniers, qui forment l'

à le plus séduisant; mais rien n'est aussi L'Archipel.
éable que la place publique : un platane
digieux en occupe le centre, & ses bran-
s étendues la couvrent en entier : affais-
s sous leur propre poids, elles pourraient
briser, sans les soins des habitans qui lui
dent une espèce de culte; mais comme tout
t offrir dans ces contrées les traces de leur
ienne grandeur, ce sont des colonnes su-
bes de marbre & de granit, qui sont em-
yées à soutenir la vieillesse de cet arbre
pecté. Une fontaine abondante ajoute au
rme de ces lieux toujours fréquentés par
habitans, qui viennent y traiter de leurs
ires, & y chercher un asyle contre la cha-
r du climat.

En allant de Naxie à Patinos, Tournefort
onte qu'il fut obligé de relâcher à Stenosa,
chant écueil, dit-il, sans habitans, & qui
qu'environ dix ou douze milles de tour.
nosa est à l'est-nord-est à 18 milles de Na-
On ne trouve dans Stenosa qu'une berge-
retraite de cinq ou six pauvres gardiens
chèvres, que la peur de tomber entre les
ns des corsaires ou des bandits, oblige de
fuir dans les rochers à l'approche du moin-
bateau. On envoie du biscuit à ces ber-

L'Archipel.

gers tous les trois mois, à peine trouvent de l'eau dans cette île.

Nicouria, continue Tournefort, où nous lâchâmes aussi, est un bloc de marbre au lieu de la mer, peu élevé, mais d'envi cinq milles de tour, sur lequel on ne voit des chèvres assez maigres, & des perd rouges d'une beauté surprenante qui nous domagèrent de la mauvaise chère que n avions faite à Stenosa.

Débarqués dans une île, nous ne manqui pas de nous informer s'il y avait quelque c pelle de la Vierge, bien assurés qu'elle rait dans l'endroit le moins accessible, & p conséquent le plus propre pour nos rech ches. C'est à visiter ces chapelles que cons toute la dévotion du peuple. On n'y arri qu'en suant à grosses gouttes, & les Gr comptent avec raison cette fatigue pour u des plus rudes pénitences que l'on puisse fa en ce monde : là, tout fondant en eau, ils dépêchent de faire une douzaine de signes croix répétés coup-sur-coup, accompag d'autant d'inclinations, non-seulement de tê mais de la moitié du corps ; ensuite, si lampe n'est pas allumée, ils battent le fusi & brûlent deux ou trois grains d'encens une pierre plate, baisant l'image de la Vierg

L'Archipel.

toutes les autres qui s'y trouvent. Tandis ue l'encens brûle, ces bonnes gens recom- andent leurs affaires à la Vierge, & vont ercher un papa pour dire la messe. Les nnes femmes portent ordinairement un pe- pot d'huile pour garnir la lampe, ou quel- e bougie fort déliée. Comme l'on bâtit à bon arché dans ces pays, les Grecs, à l'agonie, ffent une vaingtaine d'écus pour dresser une appelle, & c'est ce qui fait que toutes les s en sont couvertes. Nous ne fîmes que us reposer à Nicouria & nous passâmes pen- nt la nuit à Amargos.

Cette île est bien cultivée, elle n'a que 36 illes de tour, mais elle est horriblement es- rpée. Les champs les plus fertiles appartien- nt au monastère de la Vierge, où l'on court bien loin pour faire dire des messes; car s les lieux extraordinaires inspirent de la votion au peuple. A trois milles du bourg, le bord de la mer, on a bâti une grande ison, qui de loin ressemble à une armoire liquée vers le bas d'un rocher effroyable, llé naturellement à plomb. Cette armoire urtant renferme cent caloyers logés com- dément; mais on n'y entre qu'à bonnes eignes, & par une petite ouverture, pra- uée à un des coins du bâtiment, & qui se

L'Archipel.

ferme par une porte couverte de tôle. En d dans c'eſt un corps-de-garde garni de maſſu de bois, faites ſur le modèle de celle d'He cule, & dont un coup ſerait capable d'aſſom mer un bœuf: la précaution nous parût inutil car avec un coup de pied on renverſerait fa cilement un homme du haut de l'échel par laquelle on monte à cette porte. Les re ligieux nous aſſurèrent que leur maiſon ava été fondée à l'occaſion d'une image miracu leuſe de la Vierge peinte ſur du bois, qu'i gardent dans leur chapelle comme une grand relique; ils prétendent que cette image pro fanée dans l'île de Chypre & caſſée en deu pièces, fut amenée miraculeuſement ſur mer juſques au pied de la roche d'Amargos que ces deux pièces s'y raſſemblèrent; qu'el a opéré & qu'elle opère encore pluſieurs mi racles. Comme on ne ſaurait ſortir honnête ment des monaſtères ſans donner à la ſacriſtie nous y laiſſâmes quelque petite monnaie, les religieux nous régalèrent d'un plat de ra ſin, dont les grappes avaient environ un pie de longueur, fort doux & d'un excellent goû Je m'aviſai de demander à ces religieux d'o leur venaient d'auſſi beaux fruits; ils m'aſſu rèrent qu'on les cultivait dans un autre qua tier de l'île, auprès de cette chapelle où l'o

nservait cette urne si fameuse qui se rem- L'Archipel.
it d'eau & se vuide d'elle-même dans cer-
in temps de l'année. Après tous ces beaux
scours, nous nous séparâmes fort satisfaits
uns des autres, les religieux de nous avoir
nte leur histoire, & nous d'avoir connu la
percherie des moines, & la simplicité des
uples qu'ils abusent dans les pays d'igno-
nce & de superstition.

Le 22 septembre, passant fort près de Ca-
ère, rocher tout hérissé, à 12 milles d'*A-
rgos*, le patron de notre caique s'avisa de
mper sur une des pointes de cet écueil pour
endre des faucons dans leurs nids; nous
sâmes le suivre: cet homme non-seulement
it le pied marin, mais il escaladait les ro-
ers les plus escarpés avec une légèreté sur-
enante. Nous nous contentâmes de le prier
nous apporter toutes les plantes qu'il trou-
ait, l'assurant que nous lui cédions volon-
s notre part des faucons: nous ne per-
nes rien à ce marché; il nous apporta
lques plantes que nous aurions préférées
ous les oiseaux de paradis qui sont en
bie.

CHAPITRE VIII.

Golfe de Macri. — Tombeaux de Telmiſſus. Différens ſarcophages. — Détails de ces m numens. — Réception du Voyageur chez prince turc réſidant à Moglad. — Caract de ce vieillard. — Rencontre d'un méde Arabe. — Ruines de la ville de Stratonice *aujourd'hui Eski Hiſſar. — Fête turque.*

Ionie.

L'ISLE de Cos eſt voiſine de pluſieurs tites îles, parmi leſquelles *Symio* eſt la ſe qui puiſſe inſpirer quelque curioſité. Ses bitans ſont aujourd'hui célèbres dans l'art plonger, & cet exercice eſt la plus gra occupation, comme il eſt l'unique reſſou de ces êtres preſque amphibies. Les femn mêmes y diſputent le prix d'un art qui pa ſi peu fait pour elles, & l'on prétend que, un réglement toujours obſervé, les jeu gens ne peuvent s'établir qu'après avoir do des preuves d'un talent, ſeul héritage q puiſſent tranſmettre à leurs enfans. A la che du corail & des éponges qui ſe trouv abondamment dans ces parages, les habit de Symio joignent une autre branche de c

Ionie.

rce ; ils voyagent souvent dans l'Archipel ur essayer de tirer parti des bâtimens nau- gés. Ils y a quelques années que le proprié- re d'un vaisseau coulé à fond près de l'île Scio, étant couvenu de partager avec eux qu'ils en pourraient retirer, ils parvinrent le vider entièrement. On donne à l'île de mio trois milles de circuit. On y voit un ux château sur le bord de la mer. Le vin y bon, & les habitans y nourrissent une nde quantité de chèvres.

Nous nous embarquâmes le 28 juin pour e rendre au fond du golfe de Macri, où vais l'espérance de trouver quelques anti- ités inconnues aux voyageurs, qui avaient rcouru l'Asie mineure avant moi. Nous pas- nes entre deux îles qui sont à l'entrée du lfe. En continuant de s'avancer & en suivant côte à gauche, on rencontre un cap, nommé turc *Bocomadi*, anciennement *Crya*, il ait son nom de la ville de *Cryassus* qui n était pas éloignée.

Le golfe de Macri portait dans l'antiquité nom de *Telmissus Sinus*, de la ville de lmissus dont les ruines subsistent encore. ignore absolument l'origine de cette ville, nt Arrien fait mention. Ses habitans avaient ja dans l'art des augures, cette réputation

Ionie.

qu'ils ont toujours conſervée. On trouve dans Hérodote, que Créſus, dernier roi de Lydie, alla conſulter des devins à *Telmiſſus*; Alexandre apprit d'eux une conjuration tramée contre ſes jours ; enfin, du temps de Cicéron, ils excellaient encore dans cet art impoſteur, auquel la philoſophie ne laiſſe plus que de bien faibles reſſources.

Les reſtes d'un théâtre, & les riches fragmens que nous découvrîmes dans les ruines de Telmiſſus, dépoſent pour ſon opulence paſſée, bien moins encore que les monumens funèbres, dont je vais faire connaître les détails.

Au fond du golfe de Macri, & ſur le bord de la mer, eſt un petit bâtiment nommé *Mey*... Il eſt bâti au pied d'une hauteur, ſur laquelle ſont les ruines d'une fortereſſe. Sur le penchant de la colline & juſqu'à la mer eſt une grande quantité de tombeaux, ou ſarcophages de pierre griſe de différentes formes & de différentes grandeurs. Le premier que nous apperçûmes a ſur ſon petit côté une ouverture carrée, par laquelle il eſt vraiſemblable qu'on introduiſait le cadâvre : on la fermait ſans doute avec une pierre qu'on ſcellait fortement.

Le ſecond était le plus grand de tous ceux

e nous avons rencontré dans cet endroit. Ionie.
eſt d'un deſſin très-ſingulier & je n'en con-
is aucun du même genre : il ſemble qu'on
voulu imiter un édifice conſtruit en bois.
ſait combien les anciens ont ſouvent cher-
é à donner à leurs tombeaux, la forme de
rs édifices & de leurs maiſons. Dans ces
hes de marbre, dont on voit une ſi grande
antité en Italie, on diſtingue le toît avec ſes
iſions, & la porte tantôt fermée, tantôt à
mi-ouverte & quelquefois occupée par le
ie de la mort.

La nature imprime généralement à tous
êtres qu'elle anime, le déſir de leur con-
vation ; l'homme ſeul étend ce ſentiment
ques ſur les débris inutiles de ſon exiſtence.
n de plus naturel ſans doute, que de recueil-
les reſtes de ce que l'on a aimé, de les
traire à une deſtruction dont le ſpectacle
it trop révoltant, de conſerver même pré-
ſement des cendres chéries : mais ce ſoin
ible de rendre les tombeaux inacceſſibles,
ſurcharger la terre de ces maſſes énormes,
éterniſer ce qui n'eſt plus, on ne peut
puter qu'à une abſurde ſuperſtition, à
elle bientôt après vint ſe joindre la vanité
lus ridicule. Les prêtres répandirent cette
ion, que l'état du corps influait ſur ce-



Ionie.

lui de l'ame ; & les grands, en adoptant cet idée lucrative pour ses auteurs, firent de le tombeaux des monumens de faste & de m gnificence. Assurer des soins funéraires à corps, c'était alors sauver son ame ; avec l'opulence on joignait à l'espérance d'un rep éternel, l'agrément de garder son rang, mê après sa mort, & d'avoir la prééminence les autres cadâvres. On inventa l'art des e baumemens & des injections ; on creusa rochers pour y mettre à l'abri de toute sulte, ces corps ainsi préparés, & des milli de malheureux furent employés pendant règnes entiers, à construire des pyramid asyles des tyrans, même après leur m L'usage de creuser des tombeaux dans le des rochers, est sans doute le plus anci parce qu'il est le plus simple & le plus pro à remplir le but qu'exigeait alors la religi Mais l'antiquité de ces monumens, ne per pas de déterminer l'époque de leur constructi ils sont trop antérieurs à l'histoire, pour qu puisse fournir quelques lumières à cet ég

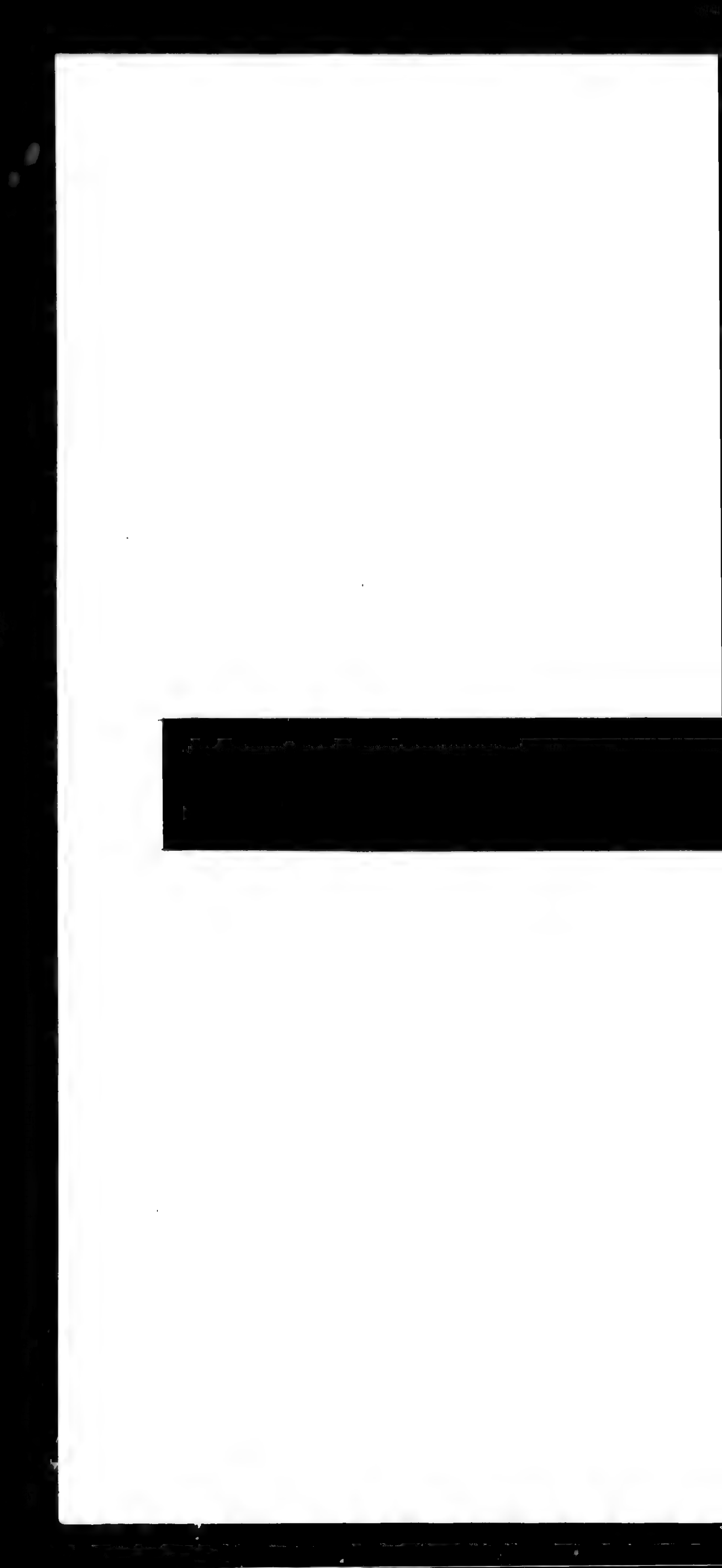
On trouve dans la Haute-Égypte, un g nombre de grottes, qui sans doute éta consacrées à cet usage. Mais aucun de monumens n'a autant d'analogie avec ceu Telmissus, que les tombeaux de Perség

…t parle Chardin dans son voyage. C'est en …issant ces rapports, en suivant ces analo…s, que l'on peut espérer d'entrevoir cette …aîne de connaissances, par lesquelles les …uples anciens se sont communiqués, & …t nous avons tant de peine à saisir quel…es fragmens. Ionie.

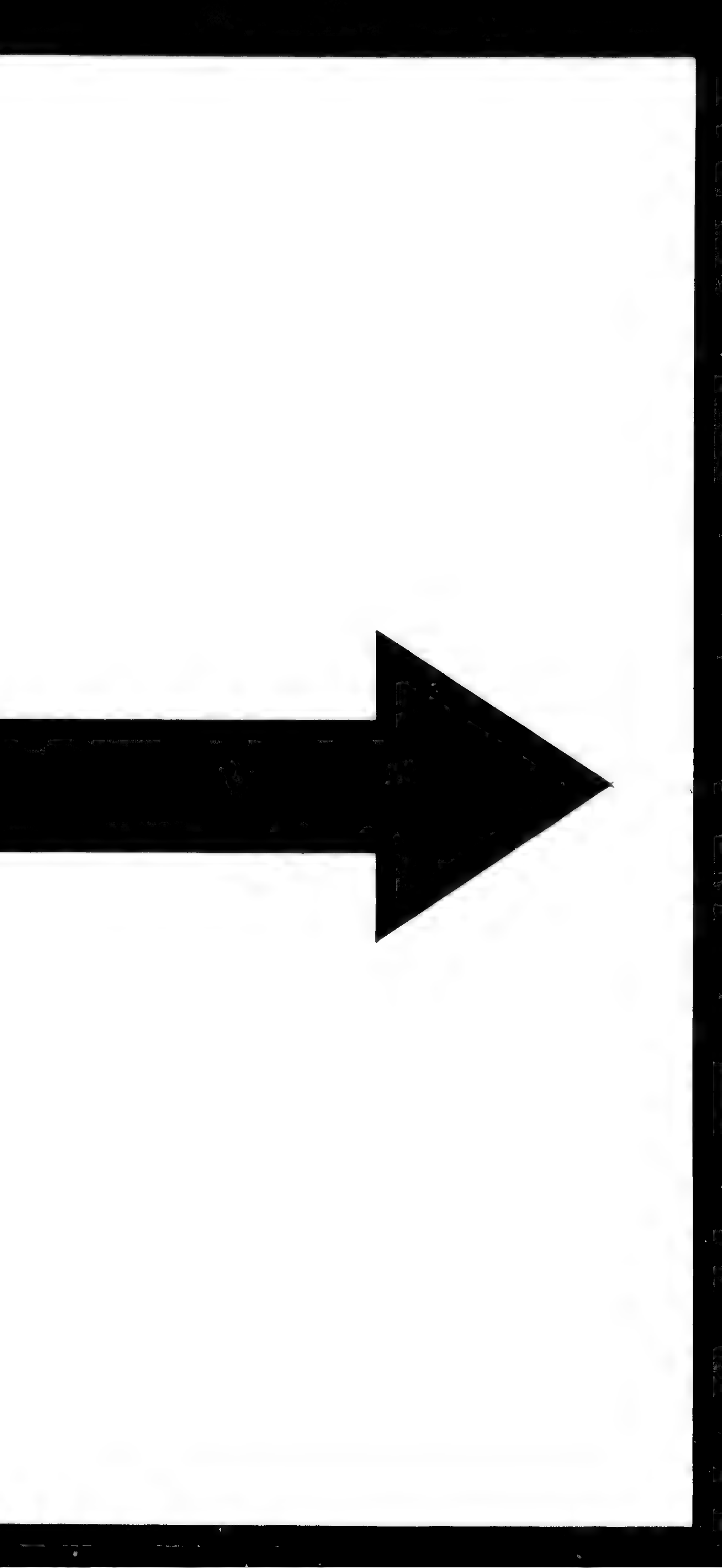
Malgré les précautions que nous avions pri…, ce ne fut point sans peine que nous par…mes à nous procurer les chevaux dont nous …ons besoin. Nous partîmes enfin des ruines …Telmissus, le 30 juin à onze heures du …, guidés par le Grec que l'on avait envoyé …Smyrne, & qui était venu nous joindre au …fe de Macri, après avoir porté les lettres …consul aux différens agas chez lesquels … devions passer.

…ous n'allâmes point à la petite ville de …cri, où l'on nous assura que nous ne trou…ons aucune antiquité, & nous tournâmes à …che pour faire le tour du golfe & remonter … le nord.

…ous marchâmes une grande partie de la …, & nous passâmes deux petites rivières, … les eaux réunies forment le fleuve Glau… Les sentiers que nous suivions, sont à …e frayés; le pays est rempli de montagnes …bsolument inhabité. Après avoir passé la



[redacted]



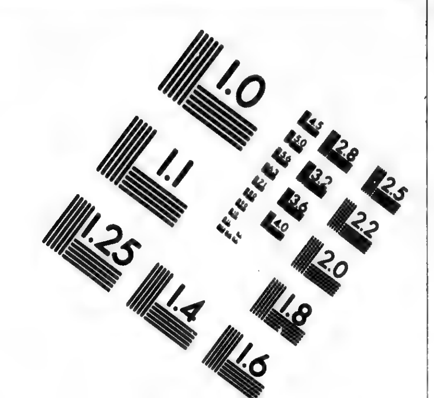
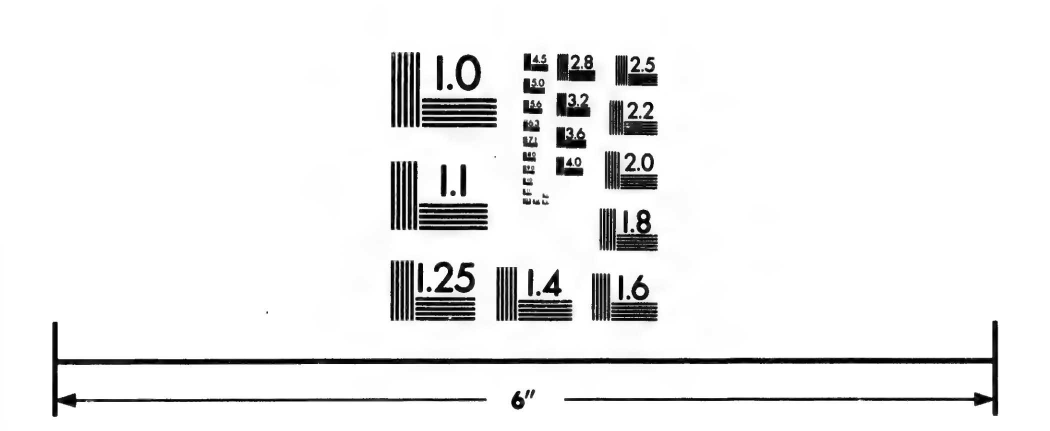
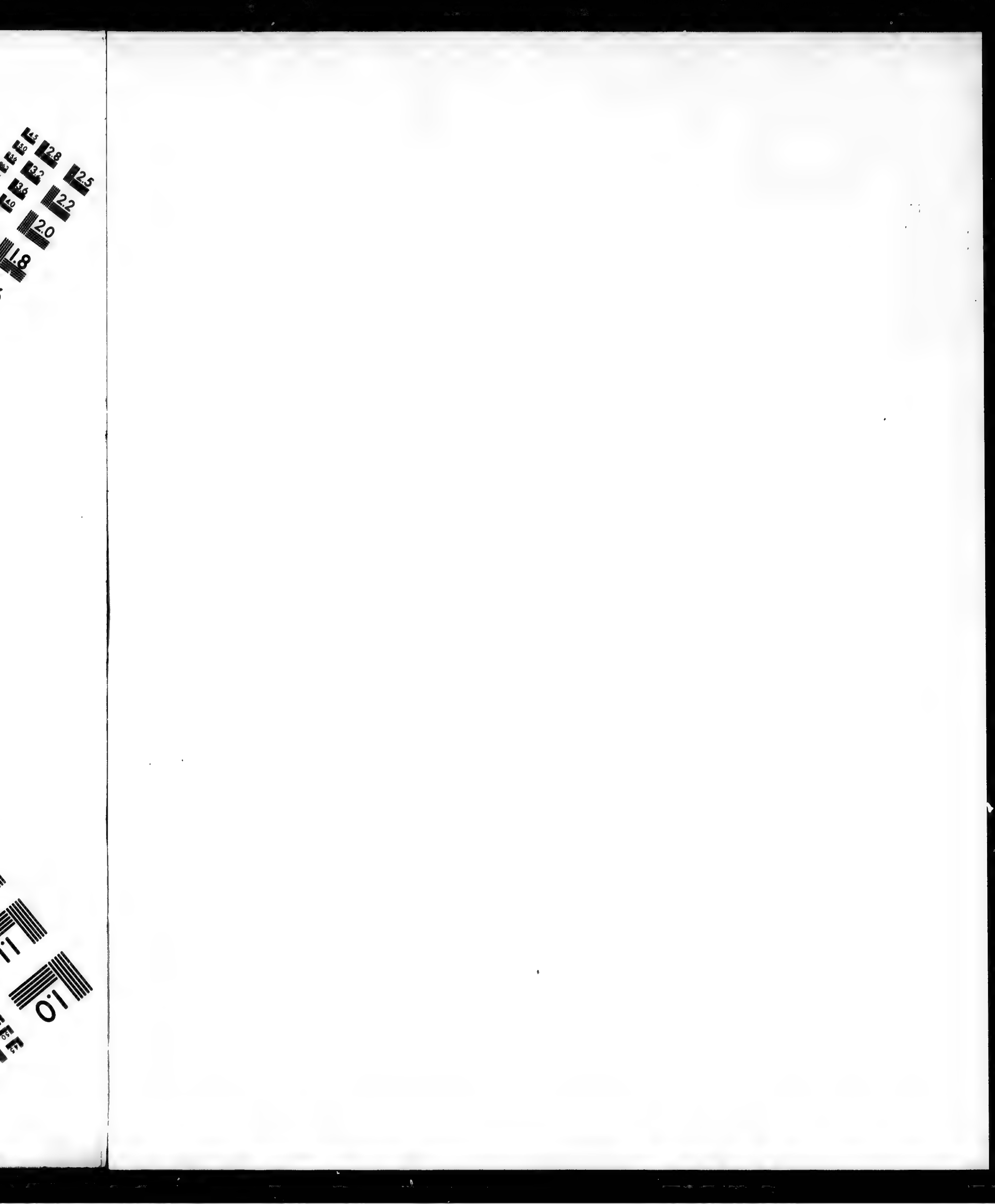


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
2.2
2.0
1.8

Ionie.

journée dans un bois, qui ne nous garantit q
bien faiblement d'une chaleur exeſſive, no
remontâmes à cheval à quatre heures ap
midi. Nous trouvâmes dans notre route
tombeau ſemblable à ceux de Telmiſſus, ég
lement creuſé dans le rocher, mais d'or
dorique, & ſeulement élevé de quelques pi
au-deſſus du niveau du terrein.

Le 2 de juillet au matin, nous arrivâ
dans un méchant hameau ſitué dans une pla
agréable, après avoir paſſé une petite riviè
qui paraît dans l'hiſtoire avoir autrefois
paré la Lycie de la Carie, & qui ſe ren
la mer.

La Carie fut une des provinces dont M
thrydate s'empara pendant les diviſions
Marius & de Sylla. Ce fut à Stratonicée q
vit & qu'il aima la malheureuſe Monim
mais enfin réduite en province romaine ſ
Veſpaſien, elle ſuivit toujours, depuis c
époque, le ſort de l'empire, juſqu'au mom
où les croiſés s'écartant du véritable obje
leurs grands travaux, s'emparèrent de Co
tantinople, & chaſſèrent de ſes états un pr
chrétien qui les y avait reçus. Depuis les c
quêtes des Turcs, la Carie eſt toujours
meurée ſous la domination ottomane.

Après avoir traverſé la rivière qui ſe je

Ionie.

mer près de l'ancien emplacement de *Dæ-la*, & être ainsi entrés dans la Carie, nous versâmes avec peine des montagnes cou-tes de bois, & nous rencontrâmes un mi-able hameau, au sortir duquel nous passâ-s une petite rivière. Le pays devint alors s agréable; une vaste plaine, couverte de riers-roses, de myrthes & de grenadiers, s conduisit à un ruisseau qui se jète dans fleuve *Axon*. Bientôt nous passâmes ce ve & nous nous reposâmes sur ses bords. ès avoir traversé plusieurs plaines, dont lques-unes étaient cultivées, nous nous vâmes engagés dans des montagnes très-ées. Nous fûmes obligés de nous y arrêter lques heures, pour laisser passer la chaleur fut presque intolérable, & nous parvinmes pied d'une montagne aussi haute qu'escar-, qu'il serait impossible de gravir si l'on avait pratiqué un chemin dont les dé-s multipliés adoucissent un peu l'excessive ur.

ous traversâmes ensuite un village nommé *lach*, où nous n'apperçûmes aucun ves-d'antiquités : nos conducteurs, craignant nous un mauvais accueil de la part de auquel il appartenait, nous conduisirent uart de lieue plus loin au pied d'un arbre

Ionie.

ſous lequel nous paſſâmes la nuit. Cette m
nière de voyager eſt le tableau fidèle de la v
que nous avons menée pendant près d'u
année, & à laquelle il eſt facile de s'accou
mer dans un climat où les nuits ſont auſſi bel
& où l'on jouit ſi bien de l'abſence du ſole
Lorſque les chemins & nos travaux nous
permettaient, nous marchions la nuit, & no
paſſions la journée dans le plus épais d'un bo
& ſouvent plongés dans un ruiſſeau. Les
vres nous ont rarement manqué dans to
l'Aſie mineure, & l'on trouve, dans tous
lieux habités, des poules, que la miſère
pays met à un prix fort médiocre; on p
auſſi ſe pourvoir d'une outre que l'on tro
ſouvent à remplir d'aſſez bonne eau. Enf
cette parti[illegible] mon voyage ne me pa
plus qu'une promenade agréable, quand j
compare à toutes les miſères réunies que
prouvai quelques mois après dans la Ha
Grèce.

Nous prîmes notre route vers Moglad,
élevée ſur les ruines d'*Alinda*, & nous y a
vâmes après trois heures de marche : c'éta
lieu de la réſidence de l'aga Haſſan-Tchaou
Oglou, qui, par ſes richeſſes & ſur-tout
ſon courage, s'était rendu indépendant d
Porte. Il avait alors quatre-vingts ans,

uiſſance ſemblait affermie par le reſpect Ionie.
u'inſpirait ſon âge : il inſtruiſait ſon fils dans
rt de ſe maintenir après lui contre le nom
ſultan, c'eſt-à-dire, contre les intrigues du
rail & les caprices des viſirs : ſes petits-fils
aient ſes lieutenans, & il leur avait donné,
mme en appanage, les gouvernemens des
lles ou bourgades voiſines.

Nous arrivâmes de très-grand matin, &
ſcendîmes au caravanſérail, où je fis une
ncontre qui me devint très-utile. J'apperçus,
entrant, un homme avec l'habit, qui, dans
rient, eſt commun aux interprêtes & aux
édecins. Il m'aborda auſſitôt, & m'adreſſant
parole en italien, il me félicita ſur mon ar-
vée & m'offrit ſes ſervices. On imagine aiſé-
ent de combien de queſtions je me hâtai de
ccabler : il n'était pas moins empreſſé de me
nnaître, & en moins d'une demi-heure nous
vinmes amis intimes. Il était Arabe, parlant
rfaitement toutes les langues du levant, &
étendait avoir paſſé deux ans à Padoue, pour
étudier la médecine : je ne tardai pas à me
nvaincre que s'il ne m'en impoſait pas, il
ait au moins bien peu profité dans cette
ole. Une ſuite de malheurs l'avait obligé de
réfugier dans cette contrée, où il était de-
nu le médecin de l'aga de Mylaſſa, qui de-

Ionie.

puis un mois l'avait envoyé à celui de Mogla dont la santé s'était dérangée par des excès t méraires à son âge ; il en racontait les détail & s'ils n'étaient point exagérés, il faut co venir que le vieux Hassan ne montrait p dans sa vie particulière autant de prudence q dans sa vie politique.

Le médecin se chargea d'aller lui annon mon arrivée, & de savoir l'heure à laquell me recevrait. Ce fut sur les dix heures que me rendis à son palais : je traversai une co immense, autour de laquelle étaient attach plus de cent chevaux magnifiquement éq pés ; & passant près de la porte du harem, vant laquelle étaient plusieurs eunuques noi je montai au palais : il était presqu'entiè ment construit en bois ; mais un grand es lier & de vastes galeries extérieures ne l saient pas de lui prêter assez d'apparence. galeries étaient remplies d'une foule de Tu de nègres, de tartares, qui tous se pressai pour me voir, me toucher, examiner armes, mes habits, & me parlaient tous à fois des langues qu'ils savaient bien que n'entendais pas.

Après m'avoir fait subir cette persé tion pendant près d'une demi-heure, on fit commencer le cours de mes visites.

Ionie.

s d'abord conduit chez le *kiaya*, ou pre-
er officier de l'aga, de-là chez son fils, &
fin je parvins jusqu'au père : il était au fond
ne très-grande salle, dans l'angle du so-
a, avec un de ses arrières petits enfans entre
genoux. Je pris place à côté de lui ; le
decin arabe, qui servait d'interprête, était
re nous, agenouillé sur le tapis, ses mains
e sur l'autre, & glissées dans le bout de
manches, usage qui dans l'orient a tou-
rs été la marque du respect le plus profond.
offrit mes présens à l'aga : ils consistaient
une montre d'or, une paire de pistolets,
étoffes de soie rayées d'or, pour habiller
x de ses femmes, & une caisse de bou-
les de syrops & de confitures sèches, dont
portai avec moi une ample provision.

Hassan me fit beaucoup de questions sur
n voyage, & mes réponses ne firent qu'aug-
nter sa surprise : il ne concevait pas que la
ple curiosité eût été pour moi un motif
sant de m'exposer à tant de fatigues ; & il
vait en effet s'en étonner, n'étant jamais
i de cette contrée presque sauvage que
: quelques expéditions militaires. Après
efforts, peut-être inutiles, pour lui faire
prendre le genre d'intérêt qui m'amenait
si loin dans un pays autrefois célèbre, je

Ionie.

lui parlai de ſa réputation, de ſa puiſſance, du courage & de la prudence dont il avait eu beſoin pour ſe rendre indépendant. Il ne me parut pas inſenſible à ces éloges, & d'un geſte fit éloigner un peu les aſſiſtans. La confiance qu'il ſemblait me montrer, m'inſpira plus de hardieſſe; je lui fis à mon tour quelques queſtions, & j'appris qu'il n'avait jamais eu aucune miſſion de la Porte; que ſes richeſſes, première ſource de ſon crédit, étaient bientôt devenues le fondement de ſon autorité; qu'il avait été inquiété par les pachas voiſins, mais que ſa bravoure avait repouſſé leurs attaques; qu'enfin il s'était compoſé un gouvernement & en quelque ſorte un état, dans un pays défendu par des montagnes.

J'admirai dans ſes réponſes un grand ſens naturel, mêlé d'une ſimplicité naïve, qui m'enhardit encore, & je mêlai à de nouvelles queſtions de nouveaux éloges de ſes talens. Il ne m'en a pas fallu, dit-il, autant que vous le voyez : obligé de me défendre contre des aggreſſeurs injuſtes, je me ſuis fait des amis de tous ceux que l'on opprimait; j'ai remis aux habitans de cette contrée la moitié des impôts qu'exigeait le pacha, & ils ont regardé comme meilleur maître celui auquel ils payaient la moitié moins. Je protège mes amis

Ionie.

je fais étrangler, comme il eſt juſte, mes
nemis, ou ceux que je ſoupçonne de l'être.
rès ces mots, tels que me les rendit l'in-
prête, il lui ordonna de me demander pour-
i j'avais ſouri. Je répondis que de faire
angler ſes ennemis, pouvait être fort pru-
t, mais que de commencer par-là, ſur un
ple ſoupçon, n'était peut-être pas d'une
ſte juſtice. Dis à cet étranger, repliqua-
, que ce qui eſt néceſſaire eſt juſte, qu'au-
ment Dieu ne l'aurait pas permis, & ne
urait pas récompenſé par de ſi longs ſuccès.
e me gardai bien de réfuter ce raiſonne-
t turc, & je me bornai à faire des vœux
r la continuation de ſes proſpérités. Le
an, me repliqua-t-il, ne peut plus me faire
d mal; j'ai quatre-vingts ans, j'ai paſſé
vie riche, heureux, cher à mes amis, &
uté de mes ennemis; ma ſanté ſe dérange,
me reſte plus que peu de momens à
e, & je n'ai rien à craindre, n'ayant rien
e reprocher. Je n'ai jamais fait de mal au
n, qui ne me connait pas, & au nom du-
on m'aurait fait couper la tête, ſi je
ais toujours pris ſoin d'écarter de mon
toire les émiſſaires chargés de cette com-
ion. Je ſouhaite ſeulement que mes fils
reſſemblent; qu'après ma mort ils ſachent

ſe défendre, & tranſmettre leur autorité à c
Ionie. enfant que je chéris. Je l'écoutais, frappé
ſes réponſes & de quelques traits qui me ra
pelaient le viſir Acomat, peint par Racin
Lorſque je vis ſon viſage s'égayer, & tou
à-coup ayant regardé l'endroit ſur lequel
yeux ſemblaient ſe fixer, j'apperçus une
gure extraordinaire qui faiſait mille conto
ſions, & parlait avec une extrême volubili
L'Arabe m'expliqua que c'était un fou, fav
de l'aga, qui le quittait rarement. Il pa
s'amuſer beaucoup de ſes geſticulations &
ſes plaiſanteries; & après quelques inſtans,
me demanda ſi les princes de mon pays avai
des fous dans leurs palais. Je leur répondis qu
en avaient eu autrefois, mais qu'ils n'en avai
plus aujourd'hui d'atitrés, & qu'à cet ég
ils s'abandonnaient avec confiance aux haſa
de la ſociété. C'eſt un ancien uſage parmi no
reprit-il, & qui n'a aucun inconvénient : ce
ſont pas les fous qui ſont dangereux dans
cours, ce ſont les ſots; je paie un fou pour m
muſer, & des gens ſenſés pour s'occuper de m
affaires. Si le ſultan avait fait de même,
efforts de ſes armes, mieux dirigés, n'aurai
pas échoué récemment contre un petit no
bre de Ruſſes.

Haſſan, après s'être infurmé de la rou

je voulais tenir, me promit de m'assurer marche & de me donner un de ses gardes, Ionie.
, quoique seul, en imposerait dans tout le s, par le respect qu'inspirerait le nom de maître. Une heure après mon retour dans aravansérail, Hassan m'envoya en grande émonie un assez beau cheval isabelle; c'est z tous les musulmans le présent le plus orable, & celui qu'ils regardent comme la s grande marque de considération.

e passai le reste de la journée à prendre du decin arabe des renseignemens sur le pays l connaissait assez bien; &, comme Hassan ait plus besoin de lui, je l'engageai à me re à Mylasa, où il pouvait m'être utile. e m'avait pas fallu une conversation bien ue avec lui, pour juger de ses connais-es en médecine, & quelques questions l avait hasardées en examinant une boîte lrogues que je portais avec moi, m'a-nt déja donné la mesure certaine de son ition, lorsqu'on vint lui dire qu'un de nalades était dans un état affreux, & que out depuis la dernière prise du remède, nalheureux éprouvait des douleurs insup-ables. Il me prit alors un peu à l'écart, & ouant son insuffisance en médecine, il oria de soulager le misérable pour lequel

Ionie.

on venait de l'appeler, ne doutant point, ſait-il, que je ne fuſſe un très-habile hom capable de faire ſa fortune, en lui com niquant une partie de mes ſecrets : pour m ajouta-t-il, je ſuis forcé d'abandonner ce lade ; il eſt depuis quinze jours tourm d'une colique néphrétique, & tous mes ne ſemblent qu'aggraver ſon mal ; le ciel cependant témoin que j'y fais de mon mie & Dieu ſait ſi je lui épargne la rhubarbe. la rhubarbe pour une colique néphréti On peut imaginer quels furent mes cris. pauvre Arabe chercha pluſieurs raiſons ſe juſtifier, & finit par la meilleure de to Sa pharmacie n'était pas étendue, & du remède qu'il poſſédait, il faiſait un ren univerſel : il en bourrait ſes malades, & il déplorait l'incertitude & l'inſuffiſance l'art. Je réuſſis à réparer un peu ſes torts celui qu'il venait de tourmenter ſi cru ment, par une ſaignée, des bains, & boîte de pilules de ſavon que je lui laiſſa déférence du docteur arabe ne manqua d'inſpirer pour moi à tous les habitans confiance qui me devint pénible ; les ma accouraient en foule, & mes drogues aur été bientôt épuiſées, ſi j'euſſe cédé à leur preſſement, ou au plaiſir de faire quel

ériences. Je me contentai de hasarder Ionie.
lques saignées, de distribuer généreuse-
nt quelques onguens, &, à la faveur de la
, je me dérobai aux embarras de ma
utation, & au danger plus instant de la
dre.

Nous arrivâmes à la pointe du jour à Eski-
ssar, après avoir marché toute la nuit dans
pays assez agréable, & après avoir traversé
plaines dont quelques-unes étaient culti-
s. Eski-Hissar n'est qu'un village peu con-
érable; les maisons qui le composent, en-
rées d'arbres hauts & touffus, sont placées
les bords d'un ruisseau, dont les eaux pu-
& limpides se précipitent en cascades
mi les débris des édifices les plus somp-
ux.

Après avoir travaillé toute la journée à me-
er les ruines, j'allai voir l'aga, petit-fils
lassan-Tchaousch-Oglou: c'était un jeuue
mme fort laid, parfaitement stupide, &
vraisemblablement ne tarda pas à être
nglé après la mort de son grand-père. Il
reçut d'abord avec beaucoup de hauteur;
is lorsque j'eus essayé de lui faire com-
ndre le motif de mon voyage, il en conclut
il n'y avait qu'un fou qui put s'exiler ainsi
son pays; &, déposant de ce moment toute

Ionie.

fa dignité, il me traita avec la plus gran
confidération. Après m'avoir affuré que j'a
rais la liberté d'examiner le pays, il me
que j'arrivais très-à propos pour prendre p
à une fête qu'il allait fe donner, & dont
furément je ferais fatisfait. Je me rendis
l'heure indiquée ; & quoique je n'euffe p
une haute idée des fpectacles turcs, j'étais c
pendant loin de foupçonner le genre de ce
qui m'attendait. L'aga, maître bienfaifan
voulait en partager le plaifir avec fes vaffau
qui, rangés autour de la place, donnaient
marques de l'impatience la plus vive; c'ét
en vain qu'on cherchait à la calmer par
mufique la plus aigre & la plus difcordant

A peine fus-je placé près de l'aga, qu
vit entrer un Turc richement vêtu, la t
couverte d'un bonnet chargé de perles: apr
quelques gambades & beaucoup de grimace
il s'accroupit au milieu de la place, &, d'
air prefque frénétique, fe mit à chanter u
longue fuite de vers: il s'accompagnait du f
bruyant & répété d'une efpèce de guitare qu
ne ceffait de frapper de tous fes doigts réun
Il célébra d'abord le courage & les victoi
du brave Haffan, comme, dans Homère, T
lémaque entend chanter les louanges de f
père à la table de Ménélas. Ces chants bel

Ionie.

ux furent bientôt ſuivis de chants plus ana-
ues au ſpectacle qui ſe préparait : il célébra
jet de ſon amour, en peignit tous les
rmes; mais, trop fidèle aux exemples des
iens, il ne fit qu'atteſter la corruption de
climats & rappeler les égaremens d'Ana-
on. Quatre jeunes gens entrèrent alors en
ſant, & jouèrent enſuite une eſpèce de
e d'une obſcénité trop révoltante pour
on puiſſe ſe permettre même de l'indiquer.
nthouſiaſme de l'aga, les applaudiſſemens
'yvreſſe générale du peuple, m'apprirent
uels excès les Turcs pouſſent un vice, qui
ble héréditaire chez les habitans de ces
ats.

Dans la cour de l'aga eſt une enceinte quar-
un peu plus longue que large, formée
une muraille de marbre blanc : les faces
ieures de ce monument ſont décorées
e bâſe & d'une corniche de fort bon goût;
eſſous, ſont des objets ronds & ſaillans,
me paraiſſent repréſenter des boucliers,
que les anciens en ont ſouvent portés.
e enceinte, qui ne paraît pas avoir été
is couverte, renfermait ſans doute des
phages, qui peut-être exiſtent encore ſous
décombres dont elle eſt remplie : les deux
ches qui s'élèvent au-deſſus de la corni-

Ionie.

che, & qui indiquent la forme pyramid affectée aux tombeaux, m'avaient déja soupçonner l'objet de cet édifice, lorsque n découvrîmes sur une des surfaces une long inscription, au haut de laquelle on lit en g caractères grecs : *Tombeau de Philécus.*

Nous avions entrepris le travail long & nible d'en copier fidèlement tous les tra lorsque le médecin arabe, que je m'étais taché par quelques présens, & par l'espéra d'en recevoir de nouveaux, m'avertit questions importantes que l'aga venait de faire. Après s'être informé de tout ce qui p vait me regarder, il voulait encore savoi nous avions beaucoup de sequins, & il a chargé l'Arabe de le découvrir. Cette cu sité dans un brigand, qui pouvait d'un g nous faire assomer, sans qu'on sut jamai que nous serions devenus, augmenta les quiétudes que mes conducteurs commença à me donner. Je découvris bientôt qu'ils éta tous d'accord pour me tromper, & craign une connivence dangereuse, je partis pro tement d'Eski-Hissar, après avoir chargé papa grec, qui me paraissait intelligent, copier avec le plus grand soin l'inscription j'étais obligé d'abandonner. Il me promi plus grande exactitude, se fit payer fort c

reme

ent, & ne m'envoya, au lieu dont nous Ionie.
ns convenus, que la dixième partie de
ſcription, encore ce fragment paraiſſait-il
ié avec peu de ſoin. Il eſt impoſſible d'en
expli uer; peut-être même cette inſcrip-
eſt-elle dans une langue étrangère, quoi-
écrite avec des lettres grecques. Si quel-
voyageur pénètre dans cette partie, il ne
rien négliger pour ſe procurer ce monu-
t, dont l'explication ſerait ſans doute très-
reſſante.

ous allâmes en une nuit d'Eski-Hiſſar à
laſſo, autrefois Mylaſa, par des montagnes
que inacceſſibles, & par des bois remplis
oches eſcarpées. L'origine de Mylaſa re-
te juſqu'à ces époques incertaines où
toire conſerve encore tous les caractères de
ble. De tous les temples qui décoraient
ennement cette ville, un ſeul avait échappé
outrages du temps, au zèle aveugle des
niers chrétiens, ou à la ſuperſtition bar-
des muſulmans. Ce monument, dédié à
uſte & à la divinité de Rome, vient auſſi
e détruit, & l'on ne retrouve plus que ſes
mens employés à conſtruire une moſquée.
un quart de lieue de la ville eſt un édi-
de marbre blanc, d'une forme & d'une
ution intéreſſante : c'eſt un tombeau à

Ionie.

deux étages, dont le rez de chauffée form un foubaffement, était deftiné à renfermer corps ou les cendres des morts; il n'y av aucun efcalier pour monter dans la partie périeure, où il paraît cependant que les p rens du mort fe raffemblaient quelquefo une ouverture d'environ deux pouces de d mètre, qui communipue dans le foubaffeme paraît deftinée à recevoir les libations qu'il répandaient; le foubaffement porte huit lonnes & quatre pilaftres d'ordre corinthi & l'édifice fe termine en pyramide. Les lonnes de cet édifice font remarquables leur forme particulière, & par les corps de qui femblent unir les deux parties dont e font compofées : les cannelures des colo & des pilaftres n'occupent que les deux t fupérieurs du fût, exemple fort rare dans monumens anciens; la frife eft d'une fo bifarre, & l'on a fupprimé la corniche, p contribuer à la forme pyramidale de édifice.

A l'eft de la ville de Mylafa, eft une p en marbre blanc que nous mefurâmes av plus grand foin : le deffin en eft pur, & proportions en font belles. Les défauts que pourrait y remarquer, ne font que dans détails de fon entablement.

Ionie.

Sur la clef de l'arcade, eſt une double ...che, ſymbole du Jupiter de Labranda, ...nt le temple appartenait aux Mylaſiens: ...te hache avait été enlevée par Hercule à ...mazone Hyppolite, & ce héros en avait ...t hommage à la reine Omphale, dont les ...cceſſeurs l'avaient depuis toujours portée ...mme la marque de la royauté. Candaule la ...rdit avec la vie; Arſelis, ſon vainqueur, de ...our en Carie, éleva au dieu qui l'avait pro...gé une ſtatue, dans la main de laquelle il ...ça cette hache.

A l'eſt de Mylaſa & environ à une lieue de ...ance, eſt un tombeau creuſé dans une ...ntagne, & ſemblable à ceux de Tel...ſſus.

Dès l'époque la plus reculée, les habitans ...blent n'avoir eu d'autre métier que celui ... armes: c'était une nation de guerriers, ... s'enrôlaient indifféremment dans les ar...es de quiconque pouvait les payer. L'ha...ude, & ſi l'on peut le dire, le beſoin de la ...rre leur en avait fait inventer & perfec...ner les moyens. C'eſt à eux que l'on de... les courroies des boucliers, les panaches ... caſques. Le déſir du pillage paraît avoir ... le ſeul motif qui leur fit abandonner leur ...ie, pour vendre leur ſang & leur courage:

Ionie.

guidés par ce sentiment avilissant, ils n'
valent point la sage politique de cette nati
respectable, qui, lorsqu'elle est en paix, f
exercer & soudoyer, par des puissances alliée
une partie de ses citoyens toujours prêts à
voler dans leur patrie, pour y défendre la
berté que leurs pères ont méritée par tant
prodiges de valeur.

Les descendans des Cariens ont conservé
caractère de leurs ancêtres, & la contrée qu'
habitent, fournit encore un grand nombre
soldats : les uns sont soudoyés par les pach
de l'Asie mineure ; les autres entrent au se
vice de ces agas, dont l'ambition a toujo
besoin de leur secours, & qui, dans leur
dépendance précaire, sont forcés de partag
le produit de leurs vexations avec ceux q
leur assurent les moyens de les continuer. C
guerriers préfèrent au souverain que leur
donne le hasard de la naissance ou le sort d'
révolution, celui qui paie le mieux leurs
ploits & qui les fait jouir davantage des bi
qu'ils lui procurent. Ils changent souvent
maîtres, & se vantent de pouvoir ne consu
jamais que leur propre intérêt. Ceux dont
assurent la grandeur, sont obligés de reco
naître leurs services ; & jamais aucun de
usurpateurs, si souvent cruels & féroces,

concevoir le projet de vendre le ſoutiens
ſon autorité, n'a pu ſpéculer ſur le ſang de
ſujets, & attendre le prix de ſes plaiſirs
carnage que l'on en ferait dans un autre
émiſphère.

Ionie.

CHAPITRE IX.

Route de Melasso à Boudroun, autrefois Ha carnasse. — Détail de ses ruines. — Ass Kalasi, autrefois Iasus. — Caravane. — Vi de Kiselgick. — Milet & ses environs. — D cription de la fontaine de Biblis & de la plai du Méandre. — Vestiges du temple de Mine Polias *à Priène. — La fameuse Aspasie* é *de Milet.*

Ionie.

APRÈS avoir achevé d'examiner les mo mens de Mylasa, je résolus d'aller à Boudrou où j'espérais en trouver qui me dédommag raient de cette course assez longue & as difficile. Nous partîmes le 7 juillet à de heures du matin, accompagnés du méde arabe qui avait consenti à me suivre enc quelques jours. Nous traversâmes une as belle rivière, mais terminée par quelq montagnes, & nous arrivâmes à neuf heu du matin à une métairie de l'aga de Myl Un chiaoux négre, qui nous escortait par ordre, nous y fit reposer jusqu'au soir. N marchâmes alors par de très-mauvais chemi

Ionia.

nous entrâmes dans des montagnes, que chevaux excédés refusèrent de franchir. fallut nous résoudre à les laisser reposer une rtie de la nuit, & après avoir mangé queles poules dont nous nous étions pourvus, us dormîmes jusqu'au lever du soleil : nous ontâmes alors à cheval; mais ce ne fut que ur quelques instans. Nous fûmes obligés de iner nos chevaux ou de les chasser devant us, & nous n'arrivâmes à Boudroun qu'a-ès une marche pénible de cinq heures dans montagnes escarpées où la route que l'on it tenir est à peine indiquée.

Halicarnasse, aujourd'hui Boudroun, l'une villes les plus riches de l'Asie mineure, meuse par les historiens célèbres auxquels e a donné le jour, plus fameuse encore par monument fastueux des regrets d'Artémise, vait sa fondation à une colonie de Doriens. le fut long-temps assujétie à des tyrans parculiers que lui donnaient les Perses. Hérodote n exila volontairement pour ne point parger la servitude de sa patrie; mais au retour ses voyages, connaissant mieux toute l'étdue de ses devoirs, & pénétré de l'obligaon de les remplir, il rentra dans Halicarsse, & fut inspirer au peuple le courage de asser son tyran. Quel intérêt nouveau ! quel

Ionie.

caractère de force & de vérité n'aurait po reçu l'histoire, si tous ceux qui l'ont écrite eussent acquis le droit au même titre qu'H rodote! Nous ne dissimulerons point qu'il mal payé d'un si grand service; mais, à distance de tant de siècles, comment se dre juge entre ses concitoyens & lui? co ment décider s'ils furent injustes à son égar ou si lui-même, abusant de son bienfait, n' pira pas à un crédit toujours inquiétant po un peuple libre? Sa résignation dans son ex son silence sur cet objet, sont-ils un aveu cite de ses torts, ou la preuve de son inn cence & de sa grandeur d'ame?

Les historiens, depuis l'époque de la doule d'Artémise & du magnifique tombeau que élever à son époux cette femme si fidelle cette sœur si tendre, ne font presque plus m tion de cette ville; fut-elle heureuse? ou malheurs furent-ils obscurs? On la retrou dans l'histoire au moment où les querelles religion vinrent troubler l'Asie; il paraît mê qu'elle était alors encore une assez grande vill & que ce sont les Sarrasins qu'il faut principa ment accuser de sa destruction. Les chevali de Saint Jean s'en emparèrent, lorsqu'apr les premières croisades ils se furent établis Rhodes, & ils construisirent sur les fondeme

palais de Mausole la forteresse qui existe Ionie.
ore aujourd'hui.

l est facile de reconnaître l'emplacement alicarnasse, d'après la description que Vi- ve en a laissée. Il compare la forme de cette à celle d'un théâtre; sur la partie droite port était un temple de Vénus & de Mer- , près de la fontaine Salmacis; sur la che était le palais bâti par Mausole, & ces umens, réunissant le double objet de la gnificence & de l'utilité, formaient deux delles qui résistèrent long-temps aux effots lexandre.

l ne reste plus aucuns vestiges du tombeau Mausole, malgré tous les soins qu'Artémise t pris pour éterniser ce monument de ses ets. Sa forme & sa solidité l'auraient pré- é des injures du temps. Il faut qu'il ait été it par le besoin d'employer ses matériaux; quoique rien ne nous indique l'époque de estruction, il ne serait peut-être pas témé- d'en accuser les chevaliers de Saint Jean, meilleurs juges des exploits guerriers que productions des arts, étaient sans cesse oc- és à se fortifier contre les attaques des Mu- ans. Peut-être le château a-t-il été cons- t & souvent réparé avec ces ruines pré- ses. On apperçoit en effet plusieurs statues

Ionie.

maçonnées dans ses murailles, & Thév
dit avoir vu dans l'intérieur plusieurs ba
liefs & quelques inscriptions; je ne pus obt
de l'aga la permission d'y entrer.

On voit quelques ruines au milieu de
ville. Leur position peut faire présumer qu'
appartiennent au temple de Mars, dont p
Vitruve. Mais le style de ses ruines doit f
douter qu'elles soient les débris du monum
dont on vient de parler, & l'on pourrait
croire plus récentes. Elles n'ont point ce
ractère mâle que les Grecs imprimaient à l
dre dorique dans les beaux siècles de leur
berté; les colonnes fort espacées paroissent
maigres, & l'entablement trop lourd, a
hauteur, près de la moitié de ces colonn
en leur supposant même six diamètres, c
à-dire, l'élévation la plus grande que les G
aient jamais donné à cet ordre : il n'aura
possible de s'en assurer que par des fou
auxquelles les Turcs n'auraient pas cons

Tout le monde sait que Mausole étai
de ces rois que la cour de Suse tenait en
nison sur les frontières de l'empire pour
défendre les approches. On dit que son épo
qui le gouvernait, ayant recueilli ses cend
les avait, par un excès de tendresse, mêlées
la boisson qu'elle prenait. On dit aussi qu

leur la conduisit au tombeau. Elle n'en [redacted]
it pas avec moins d'ardeur les projets Ionie.
bition qu'elle lui avait inspirés.

yez, je vous prie, combien sont fausses
estes les idées qui gouvernent ce monde, ur-tout celles que les souverains se font du voir & de la gloire. Si Artémise avait connu véritables intérêts de son époux, elle lui it appris à céder la mauvaise foi & les tions aux grands empires, à fonder sa idération sur le bonheur de sa province, se laisser aimer du peuple qui ne demande gouvernement que de n'être pas traité en emi. Mais elle voulut en faire un conqué. L'un & l'autre épuisèrent le sang & les nes de ses sujets; dans qu'elle vue? Pour orer la petite ville d'Halicarnasse, & illus- la mémoire d'un petit lieutenant d'un roi Perse.

Artémise ne négligea aucun des moyens de erpétuer. Elle excita par des récompenses talens les plus distingués à s'exercer sur actions de Mausole. On composa des vers, tragédies en son honneur. Les orateurs la Grèce furent invités à faire son éloge. émise faisait en même tems construire pour usole un tombeau qui aurait dû n'éterniser la gloire des artistes. C'était un quarré

Ionie.

long, dont le pourtour était de 411 pi
La principale partie de l'édifice, entouré
36 colonnes, était décorée sur ses quatre
par quatre des plus fameux sculpteurs d
Grèce. Au-dessus s'élevait une pyramide
montée d'un char à quatre chevaux; ce
était de marbre. La hauteur totale du m
ment était de 140 pieds. Il était sans d
un des plus beaux de la Grèce, mais il
rait dû être consacré qu'à un des bienfa
du genre humain.

Il est intéressant d'observer qu'Hérodo
jeté plus d'éclat sur la ville d'Halicarnasse
le tombeau de Mausole. Il y naquit vers la
trième année de la soixante-treizième ol
piade. Il voyagea dans la plupart des
dont il voulait écrire l'histoire; son ouvr
lu dans l'assemblée des jeux olympique
ensuite dans celle des Athéniens, y reçu
applaudissemens universels, & forcé de q
sa patrie déchirée par des factions, il
finir ses jours dans une des grandes vill
la Grèce.

Jusqu'à lui, tous les historiens s'étaient
nés à tracer l'histoire d'une ville ou d'une
tion; tous ignoraient l'art de lier à la m
chaîne les événemens qui intéressent les d
peuples de la terre, & de faire un tout

Ionie.

de tant de parties détachées. Hérodote eut érite de concevoir cette grande idée & l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs annales de l'univers connu, & leur offrit un même point de vue tout ce qui s'était é de mémorable dans l'espace d'environ ans. On vit alors, pour la première fois, suite de tableaux qui, placés les uns auprès utres, n'en devenaient que plus effrayans : ations, toujours inquiètes & en mouve- , quoique jalouses de leur repos, désu- par l'intérêt & rapprochées par la guerre ; irant pour la liberté, & gémissant sous la nnie : par-tout le crime triomphant, la u poursuivie ; la terre abreuvée de sang, empire de la destruction établi d'un bout monde à l'autre. Mais la main qui peignit tableaux, fut tellement en adoucir l'hor- par les charmes du coloris & par des ges agréables ; aux beautés de l'ordonnance, joignit tant de graces d'harmonie & de été ; elle excita si souvent cette douce sen- ité qui se réjouit du bien & s'afflige du , que son ouvrage fut regardé comme une plus belles productions de l'esprit humain. ce qu'a fait Hérodote pour l'histoire gé- le. Ceux qui sont venus après lui ont pu istinguer par des beautés de détails & par

Ionie.

une critique plus éclairée; mais pour la c
duite de l'ouvrage & l'enchaînement des f
ils ont cherché ſans doute moins à le ſurp
qu'à l'égaler.

Nous revînmes de Boudroun à Melaſſo
la même route qui nous y avait conduits
après avoir paſſé encore un jour dans c
dernière ville, nous en partîmes à trois he
du matin, & nous arrivâmes après cinq he
de marche à Aſſem-Kalaſi, où l'on ne retro
plus que les veſtiges d'une ville, qui e
même était élevée ſur les débris de celle d
ſus. Quelques malheureux grecs vivent
les ruines des anciens monumens du pro
de leur pêche, qui fut de tout temps la
ſource de cette contrée. La ville d'Iaſus, a
ſemblable à celle de Metelin, était ſitué
une petite île qui ſe trouve actuellement jo
au continent, ſoit que le petit bras de
qui la ſéparait de l'Aſie ait été comblé
les différens ſiéges que cette place a eſſu
ſoit qu'il ait été rempli par les ſables qu'a
charier un ruiſſeau qui n'eſt pas éloigné.
rivage extérieur de l'île eſt revêtu d'une
raille épaiſſe, & dans le centre, ſont les ru
d'une fortereſſe, près de laquelle on tro
les débris d'un théâtre de marbre.

Puiſque nos notions ſur le commerce

Ionie.

...re si vagues, & que malgré les travaux
...tant d'hommes éclairés, cette partie de
...ministration n'est encore dirigée par aucuns
...cipes certains, on ne doit pas s'attendre
...voir protégé sous un gouvernement qui
... susceptible d'aucunes vues étendues, &
...proscrit toutes les causes de bonheur & de
...spérité. Une constitution absurde & cruelle
...ffe l'industrie, & arrête tous les moyens
...l'intérêt personnel pourrait inventer & dé-
...pper. Comme elle nuit à la culture & à
...opulation, elle se prive également de tous
...avantages qu'elle pourrait attendre d'un
...merce plus favorisé, & cet empire im-
...se, maître des pays auxquels la nature a
...accordé, ne peut jouir de ses bienfaits &
...uit inanimé. Le commerce ne trouve que
...rarement, dans les grandes villes qui lui
...ent d'entrepôt, cette sécurité, cette indé-
...dance & cette liberté sans lesquelles il ne
...prospérer; & dans l'intérieur des provin-
... il court tous les dangers qu'entraînent
...archie du despotisme & l'état de guerre
...tinuelle où sont tous les sujets d'un despote.
...mpire est sans cesse troublé par des guerres
...stines, dont le souverain n'est souvent pas
...me informé. Les pachas dévastent avec des
...pes les provinces qu'ils ont déja ruinées par

Ionie.

leurs vexations, & des hordes de brig achèvent de porter la désolation dans ces c trées malheureuses, & les privent des dédo magemens que pourrait leur offrir le comme Dans un pays où l'on ne connaît de droit celui de la force, c'est de la force seule l'on doit attendre sa conservation, & c'est ce nécessité qui a fait naître l'usage des caravan où les intérêts se réunissent pour se préser mutuellement.

Sans autre protection que celle qu'il fai procurer, le commerce règle les routes conviennent à ses opérations, il fixe ses trepôts, les multiplie ou les abandonne. en a cependant qu'on peut regarder com invariables par leur extrême convenance a le commerce de l'Europe, telle est la d'Angora qui communique avec Smyrne Constantinople, par des caravanes dont époques n'éprouvent jamais que de lég variations. Les villes principales commu quent aussi entr'elles à des époques connu & qui deviennent plus fréquentes, suivant nature & l'activité de leurs rapports. Ces ravannes réglées ont un chef nommé *Cara Bachi*, avec lequel les voyageurs peuvent tra pour eux & pour le transport de leurs march dises, & qui leur vend la protection des bra

il tient à son service. Il y a aussi d'autres avanes moins considérables, qui se forment la réunion volontaire de plusieurs négo-s, & alors ils élisent un chef qui se charge pourvoir aux besoins de la communauté. départ de quelque personnage considérable encore une occasion dont le commerce pro-, en se soumettant toutefois aux vexations celui auquel il est forcé d'avoir recours, & ne manque jamais cette occasion de satis-e son avidité.

Ionie.

De toutes les caravanes, la plus considérable sans contredit celle de la Mecque. Quoique oyage des lieux saints, si recommandé par Koran, en soit le premier motif, elle est endant l'occasion d'un commerce immense. que pélerin forme une pacotille, dont le duit le dédommage d'un acte de dévotion pénible, & augmente sa fortune en assu-son salut. C'est de Constantinople que part ête de cette caravane, qui grossit à mesure lle avance, & dont le départ ainsi que la e, sont calculés sur la nécessité d'arriver à Mecque la veille du bayram des sacrifices, rante jours après la fin du ramazan.

près nous être reposés quelques heures sur uines d'Iasus, nous nous remîmes en mar-, & descendant une montagne couverte

Ionie. d'arbres & de brouſſailles, nous entrâmes da
une très-belle plaine arroſée par un ruiſſea
Là, nous apperçûmes de loin les ruines d'
monument dont nous n'avions aucune connai
ſance, & dont la vue nous promit des plaiſ
& des travaux pour le lendemain.

Le médecin arabe, dont j'ai parlé, m'acco
pagnait encore & me conduiſit chez l'aga, q
me reçut avec politeſſe, me permit d'al
deſſiner le lendemain dans les environs de
ville, & me promit pour le jour d'après
ſpectacle d'un jeu turc dont je n'avais pas e
core été témoin.

L'emplacement de la ville de *Kiſelgick* n'of
aucunes ruines; mais à environ une lieue
midi, on trouve celles d'une ville ancienn
parmi leſquelles on diſtingue les reſtes d'
théâtre & la plus grande partie d'un tem
magnifique. Nous ne pûmes malheureuſem
découvrir aucune inſcription qui nous indiq
le nom de cette ville.

Les quatre colonnes du milieu de la faç
du temple ſont renverſées; mais l'on retro
encore les parties avancées du ſtylobate
contenaient les degrés par leſquels on mon
au temple. Il ne reſte plus qu'un angle
murs de la *cella*, & un des chambranles d
porte; mais ces points ſuffiſent pour éta

plan, ſuivant les uſages dont les anciens Ionie.
s'écartaient jamais. J'aurais acquis encore
s de certitude, s'il m'avait été poſſible de re-
rcher les fondations, & de faire remuer les
bris dont elles ſont couvertes; mais l'igno-
nce des habitans s'oppoſe ſans ceſſe à la curio-
é des voyageurs.

Les colonnes du *poſticum* exiſtent encore,
dis que celles de la façade ſont renverſées.
proportion de ces colonnes eſt portée au
nier degré d'élégance; elles ont un peu
s de dix diamètres de hauteur; leurs baſes
leurs chapiteaux ſont de la plus grande ri-
ſſe. Au tiers de leur hauteur ſont ménagées
tables de marbre, ſur leſquelles ſont des
riptions qui apprennent les noms de ceux
ont donné les colonnes. Le ſtyle pur & élé-
t de ces colonnes me les fait croire beau-
p plus anciennes que toute la partie ſupé-
re du monument, qui ſans doute eſt d'un
e fort poſtérieur, ſoit que cet édifice déja
uit ait été reſtauré, ſoit que les colonnes
t été enlevées à un temple plus ancien &
parfait. Cette dernière opinion ſemble
irmée par la différence qui ſe remarque
e les colonnes dont les unes ſont canelées,
is que le fût des autres eſt abſolument liſſe.
'entablement, ſans avoir rien de choquant,

Ionie.

n'a cependant pas cet enſemble & cette pure
que l'on admire dans les belles productions d
Grecs. Les angles du chapiteau ſont aigus;
premier rang des feuilles d'olivier monte a
deux tiers du ſecond, au lieu de s'arrêter à
moitié : l'enſemble du chapiteau eſt fort agré
ble & d'une belle exécution.

L'aga avait joint à l'accueil le plus affabl
la promeſſe d'un ſpectacle qui piquait ma c
rioſité, & l'on vint nous chercher le lendem
à la pointe du jour. En face de ſon palais, va
& orné de galeries, était une grande eſp
nade, que commençait à remplir une fo
de cavaliers dont le nombre s'augmenta de m
ment en moment. Leurs chevaux étaient m
gnifiquement équipés, & une muſique bruya
ſemblait leur inſpirer une nouvelle arde
A peine fûmes-nous placés ſur les galeries
régnaient autour du palais, que tous les caval
s'avancèrent armés d'un bâton d'environ d
pieds de longueur, nommé d'*jirit*, & qu
lancent comme le javelot. A leurs ſelles eſt a
chée une baguette, dont l'extrémité garnie d
double crochet, leur ſert à ramaſſer le d'ji
qu'ils font ſauter par ce moyen, & qu'ils
trapent avec beaucoup d'adreſſe. Quelq
eſclaves s'occupent auſſi à ramaſſer les d'ji
& à les leur préſenter.

Bientôt tous ces cavaliers ſe mêlèrent, & *Ionie.*
ourant tour-à-tour les uns après les autres,
ſe lançaient avec force le d'*jirit* dans le
s. L'adreſſe de celui qui ſe trouve pour-
ivi conſiſte à ſe jeter bruſquement le corps
avant le long de l'encolure du cheval, afin
ſe dérober au bâton qui paſſe alors par-
ſſus la tête.

C'était un ſpectacle intéreſſant que de voir
us ces cavaliers montés ſur des chevaux ma-
ifiquement équipés, courant dans tous les
ns, ſe pourſuivant & s'évitant ſans ceſſe.

L'aga, monté ſur un très-beau cheval blanc,
mêla dans la foule, & ſe fit bientôt remar-
uer par ſon adreſſe. Il ne trouva de rival digne
lui, qu'un nègre, qui, moins reſpectueux
plus adroit que les autres, lui lança ſon
jirit trop vigoureuſement pour ne pas lui faire
eaucoup de mal. L'aga lui applaudit & lui fit
onner quelque argent. Malgré toutes ſes ſol-
citations, je me bornai au rôle de ſpectateur,
je crois que je fis bien. Ce jeu eſt l'exercice
vori des Turcs qui ont quelque inclination
our la guerre.

Après avoir achevé d'examiner tous les en-
irons de *Kiſelgick*, nous en repartîmes le 13
illet à deux heures du matin, & nous en-
âmes dans l'Ionie, cette contrée ſi fameuſe,

Ionie.

& qui après la Grèce, eft une des plus int
reffantes pour les amateurs de l'antiquité.

Nous continuâmes de marcher dans u
gorge qui fépare le mont *Grius* du mont *L*
tinus, & nous apperçûmes bientôt un lac aff
vafte. Nous arrivâmes fur fes bords, ayant
notre droite un village nommé *Bafi*, qui
donne aujourd'hui fon nom; mais ce ne
qu'après bien des incertitudes & des rech
ches, que je parvins à reconnaître les lie
où nous étions, & à me rendre compte d
révolutions qui ont changé la furface de ce
contrée. Cet objet intéreffant pour la géog
phie & l'hiftoire demande quelques détails pa
ticuliers.

Toute la plaine que parcourt actuelleme
le Méandre, était autrefois un golfe, do
l'extrémité avait déja été comblée du tem
d'Hérodote, qui le premier nous a tranfm
cette antique tradition. De ce golfe en fort
un autre qui, refferré par le mont *Griu*
s'étendait vers le midi, allait fe terminer
pied du *Latinus*, & en recevait fon nom:
Latinicus Sinus, qui forme actuellement
lac, a fubfifté long-temps après le golfe do
il faifait originairement partie, & n'a été
paré de la mer que par les attériffemens fu

ſſiſs qu'ont produits les terres chariées par Méandre.

Ionie.

A l'époque de l'arrivée des Grecs en Ionie, rivage de la mer regnait depuis *Myus* juſ-'à Priène, & ces deux villes, actuellement éloignées de la mer, avaient d'excellens rts.

Du temps de Strabon, c'eſt-à-dire, trente après l'ère chrétienne, le continent avait cru conſidérablement, & n'était plus qu'à nte ſtades de Milet.

Les îles de *Lade* & d'*Aſterius*, célèbres par victoire que les Grecs remportèrent ſur ces rds le jour même qu'ils triomphaient à Platée mêmes ennemis, ſont aujourd'hui enga-es dans le continent, & forment au milieu cette plaine marécageuſe deux mornes éle-, ſur l'un deſquels eſt un hameau nommé *inos*; enfin, les îles *Trageæ* qui, ſuivant abon, ſervaient de retraites aux pirates, nnent également au continent.

De toutes les révolutions cauſées par l'action courans qui entraînent les terres & les uſſent vers leurs embouchures, aucune n'eſt ſſi évidente, auſſi facile à obſerver que celle nt je viens d'expoſer les époques ſucceſſives; ſi l'on pouvoit ajouter quelque clarté aux jets déja traités par Buffon, cet exemple ſer-

Ionie.

virait de démonstration à la théorie qu'il é-
blit. C'est par ce méchanisme des eaux q
des sables enlevés aux montagnes sont d
cendus dans les vallées, & que tant de fleu
ont augmenté le continent qu'ils parcouraie
& reculé les rivages sur lesquels ils versai
leurs eaux dans la mer. C'est ainsi que d
les siècles dont la tradition même n'existe pl
le Nil & le Rhône ont diminué la surface de
Méditerranée; que dans le nouveau monde
fleuve des Amazones & l'Orénoque ont for
de nouveaux terreins, & que le Mississip
créé toute la partie méridionale de la Lo
sianne.

Au-delà d'une élévation qui sépare le
du village de Basi, sont les ruines de la
d'Heraclée. On ignore en quel temps fut for
la ville de *Latinos*, depuis *Heraclée;* ma
est certain qu'elle partagea le sort des au
ville de l'Ionie. Les Grecs qui les habita
& qui n'avaient pu défendre leur liberté co
la puissance des Perses, profitèrent pou
recouvrer des malheurs de Xerxès, & la jo
née de Salamine leur rendit leur indép
dance. Mais *Latinos* ne jouit pas long-te
de ce bonheur, & fut victime de l'adresse
des talens d'Artémise. On distingue en
dans ses ruines, qui sont considérables,

Ionie.

iges d'un temple & ceux d'un théâtre ulé dans la montagne. Près de la ville était caverne, dans laquelle le berger Endy-on avait dormi trente ans par l'ordre de piter, & où l'on avait long-temps révéré son nbeau. On retrouve effectivement plusieurs ttes, qui depuis ont servi d'asyles aux pre-ers chrétiens, & sont encore habitées par elques caloyers.

Je continuai ma route le long du lac, ayant mont *Grius* à ma gauche, par un chemin -resserré, & lorsque nous eûmes atteint trémité du lac, nous tournâmes à l'ouest our de la base de la montagne, & nous ivâmes avant le couché du soleil à un vil-e nommé *Jechilkeui*. Nous passâmes la nuit les bords d'une belle fontaine, que nous ardâmes pas à reconnaître pour la fontaine *Biblis*. Le plaisir que nous eûmes à nous peler ses amours, ses malheurs, & le poète rmant qui les chanta, fut bien compensé les tourmens que nous fit éprouver un ge de cousins & d'insectes de toute espèce; fut inutilement que nous essayâmes de nous garantir par une grande fumée; l'air était scurci par la multitude de ces animaux, leurs piquures continuelles étaient un sup-ce insupportable. Je ne m'étonnai plus s'ils

Ionie.

avaient autrefois contraint les habitans *Myſus* d'abandonner leur ville. Ceux qui bitent aujourd'hui ſes environs couchent les terraſſes de leurs maiſons & ſous des eſp de tentes, ou bien ſur de petites plates for ſoutenues par des piquets, afin de ſe préſe des ſcorpions & des ſerpens qui y ſont communs.

Les grands changemens que le cours Méandre a fait éprouver à la contrée q parcourt, avaient égaré tous les géograp ſur la véritable poſition de Milet, qu'ils c chaient toujours à placer ſur le bord d mer. A la parfaite connaiſſance des rév tions qui ont reculé le rivage, ſe joint le moignage de pluſieurs inſcriptions dans quelles on lit le nom de cette ville, & ſe trouvent parmi les marbres dont ſont c verts les murs de *Palatsha*. Ainſi il ne p plus reſter aucun doute ſur cette poſition.

Milet était l'Athènes de l'Ionie; c'étai ſéjour de l'opulence, des lumières & des p ſirs. Doris, fille de l'océan, eut de N cinquante filles, nommées Néréides, to diſtinguées par des agrémens divers. M vit ſortir de ſon ſein un plus grand nom de colonies qui perpétuaient ſa gloire ſur côtes de l'Helleſpont, de la Propontide &

-Euxin ; leur métropole donna le jour aux
miers historiens, aux premiers philosophes : Ionie.
se félicitait d'avoir produit Aspasie & les
aimables courtisanes. En certaines cir-
stances, les intérêts de son commerce la
aient de préférer la paix à la guerre ; en
tres elle déposait les armes sans les avoir
ries, & delà ce proverbe : Les Milésiens
nt vaillans autrefois.

régnait dans leurs idées, leurs sentimens
eurs mœurs, une certaine molesse qui fait
charme de la société ; dans leur musique
eurs danses, une liberté qui commence
révolter & qui finit par séduire. Ils avaient
té de nouveaux traits à la volupté, & leur
s'était enrichi de leurs découvertes ; des
nombreuses les occupaient chez eux ou
ttiraient chez leurs voisins ; les hommes
montraient avec des habits magnifiques,
femmes avec l'élégance de la parure, tous
le désir de plaire ; & de-là ce respect
s conservaient pour les traditions an-
nes qui justifiaient leurs faiblesses. Que
ois dans l'année ils portaient leurs pas vers
bords du Méandre, qui, après avoir reçu
eurs rivières & baigné les murs de plu-
s villes, se répand en replis tortueux au
eu de cette plaine ! Que de fois assis sur

Ionie.

le gazon qui borde ses rives fleuries, de t
parts entourés de tableaux ravissans, ne
vant se rassasier ni de cet air, ni de cett
mière dont la douceur égale la pureté
sentaient une langueur délicieuse se g
dans leurs ames & les jeter, pour ainsi
dans l'yvresse du bonheur. Telle était
fluence du climat de l'Ionie, & comme
de la corriger, les causes morales n'av
servi qu'à l'augmenter, les Milésiens é
devenus le peuple le plus efféminé & le
aimable de la Grèce.

Milet dut sa richesse au commerce &
tout à ses manufactures d'étoffes de laine
lèbres chez les anciens & que louent H
& Virgile. Sa richesse la mit en état de
ver les arts & la littérature, & de port
recherches de l'élégance & du goût à u
gré qui excitait l'admiration & l'envie
cités voisines, & qui lui firent donner le
d'orgueilleuse Milet.

Thalès, une des étoiles de cette con
tion de sages qui a brillé dans la Grèce
de Milet. Il fut le père des mathémati
& le premier qui ait formé un systême
tronomie. Parmi plusieurs bustes des sag
la Grèce découverts à Tivoli, on y a t
un pied d'estal, maintenant placé au Va

porte le nom de Thalès de Milet. Anaxi- Ionie.
dre ſon concitoyen, qui vivait dans la
ante-deuxième olympiade, obſerva le pre-
les ſolſtices & les équinoxes, l'aſcenſion
aſtres ſur l'horizon, & inventa la ſphère
cadran ſolaire : il tenait que le ſoleil
vingt-ſept fois plus gros que la lune. Ana-
ène qui floriſſait dans la cinquante-hui-
e olympiade, regardait l'air comme le
cipe univerſel de tout, & étendit la con-
ance de l'aſtronomie par l'invention de
ieurs pratiques. Anaxagoras marcha avec
ès dans la même carrière. Hecateus écri-
e premier l'hiſtoire en proſe. Cadmus &
niſius compilèrent les annales de leur pays.
ouvrages de l'un & de l'autre montraient
rands talens & ont fourni leurs matériaux
meilleurs hiſtoriens grecs. Timothée pro-
la philoſophie de Socrate. On dit de Ti-
hée qu'il fut cenſuré pour avoir ajouté
re nouvelles cordes au ſept dont l'ancienne
était montée. Dans l'art de la muſique,
ſſa de bien loin ſes rivaux. Hippodamus,
Miléſien, fut célèbre pour ſes travaux
l'île de Rhodes. Ce grand nombre d'hom-
célèbres donnait à Milet le droit de ſe
rder comme la patrie du ſavoir que l'o-
nce de ſes citoyens & la munificence

Ionie. de la cité les mettaient en état d'encour
& de protéger. On a obſervé avec raiſon
ces progrès des arts & du goût amenaie
leur ſuite & dans la même proportion
mœurs les plus licentieuſes; la corruptio
répandant plus aiſément, favoriſée par l'
gance & la ſéduction des arts qui embelli
la vie.

Nous placerons, ſinon parmi les ſages
la Grèce, au moins parmi les philoſophe
Milet, la fameuſe Aſpaſie, maîtreſſe & fe
de Périclès. Son nom fut de ſon temps ſi
lèbre dans la Grèce & dans l'Aſie mine
que le jeune Cyrus donna le nom d'Aſ
à l'une de ſes maîtreſſes, qui comme celle
Périclès, uniſſait au goût des plaiſirs, la
loſophie, l'eſprit & les talens. L'Aſpaſie
Milet enſeignait, diſoit-on, la politique à
riclès & la philoſophie à Socrate. Si l'on
vait pour garans de cette opinion que
écrivains des âges ſuivans, Plutarque, A
née, Elien, on pourrait récuſer des auto
ſuſpectes, les ſoupçonner d'exagérations
penſer qu'Aſpaſie, digne par ſon eſprit &
ſes graces de la ſociété de ces grands homm
ne leur apprenait pas plus la politique &
philoſophie, que Ninon n'enſeignait l'art
la guerre au grand Condé qui recherchai

Ionie.

rsation; mais c'eſt Platon, c'eſt Xéno-, diſciples & admirateurs de Socrate & emporains d'Aſpaſie, qui lui rendent ce ignage. L'un nous aſſure qu'elle avait poſé pluſieurs des harangues que prononça clès; l'autre introduit dans un de ſes dia- s Socrate enſeignant l'éloquence à Cri- , & finiſſant par renvoyer ſon diſciple leçons d'Aſpaſie qui lui en apprendra ntage. Quoiqu'il en ſoit elle exerça ſur clès un empire qui ne finit qu'avec la vie grand homme. Son amour pour Aſpaſie que s'acroître par les chagrins dont cette on fut pour lui une ſource féconde. Il eut uleur de voir ſes amours joués ſur le re, avec toute la licence républicaine; cuſait Aſpaſie d'avoir occaſionné la guerre éloponèſe, & d'avoir armé contre Lacédé- le courroux de Jupiter olympien. C'était m que l'on donnait à Périclès dans les s & les comédies. Il vit ſa maîtreſſe ou t ſa femme traduite en juſtice, & au ent d'être condamnée pour le crime d'ir- ion : ce fut le déſeſpoir & les larmes de clès qui attendrirent ſes juges, & le chef Grèce ne dut qu'à leur pitié l'arrêt qui conſervait une femme ſans laquelle il ouvait ſupporter la vie. Le philoſophe

Ionie.

Anaxagore, ſon maître & ſon ami, condam
pour ce même crime d'irréligion, n'a
reçu de ſon ami qu'une protection imp
ſante, qui ſe réduiſit à le faire évader.
reſpect dû aux femmes, & ſur-tout aux f
mes philoſophes, fait qu'on s'afflige de
qu'après la mort de Périclès, Aſpaſie eût ép
un citoyen obſcur & ſans mérite, un m
chand de beſtiaux. C'était un étrange ſuc
ſeur pour le Jupiter olympien. Malgré
oubli d'elle-même, ſon nom s'eſt tranſm
la poſtérité avec autant d'éclat que celui
philoſophes les plus célèbres, ſes contem
rains & ſes compatriotes.

J'ai parcouru toutes les ruines de Mi
& nulle part je n'ai éprouvé autant de
grets. De tous ces ſuperbes édifices qui
belliſſaient cette capitale de l'Ionie, ſi cél
par ſon commerce, ſes richeſſes, ſes ar
ſciences, il ne reſte plus que des mar
mutilés, la plupart à demi enterrés; to
les colonnes ſont briſées, renverſées,
veſtiges reconnaiſſables de ce temple de Cé
que la déeſſe défendit elle-même contre
ſoldats d'Alexandre, ni du tombeau de N
fondateur de la ville, & qui, ſuivant Pa
nias, ſe voyait près des murs, ſur le che
du temple d'Apollon Didyme.

A peu de diſtance de cet endroit ſont les nes d'un théâtre, dont la partie circulaire z bien conſervée, n'eſt point creuſée dans colline, comme beaucoup d'autres théâtres la Grèce ; il eſt entièrement conſtruit en rres comme celui de Marcellus à Rome. paraît par quelques parties exiſtantes, qu'il it revêtu de marbre & enrichi de ſculp-e. Ionie.

L'amas des ruines de cet édifice eſt preſque ſi conſidérable que celui du temple de Mi-ve Polias à Priène ; les entablemens n'en ſont d'une moindre proportion ; on y voit des ffons en bas-relief, & entr'eux des lyres d'une me différente de celles qu'on voit commu-ment dans les monumens ſculptés. On re-rque avec quelque étonnement que les onnes tombées ſemblent avoir été abattues c une régularité qui permet de les diſtin-er nettement. Il en reſte trois debout ; deux bien conſervées, d'environ quarante pieds fût, ayant encore leurs chapiteaux, & ant une portion de leur architrave, & une ſième, éloignée des premières, qui n'eſt terminée, ni ſemblable aux deux autres. utes ces colonnes n'ont point de ſocle, ce mbre d'architecture n'étant pas employé s l'origine par les premiers architectes dans

les ordres ionique & corinthien, non plus q
Ionie. dans le dorique. Cette addition est due a
Romains, qui l'introduisirent en Grèce d
les temples dédiés aux empereurs.

L'étendue extraordinaire de ce temple f
croire qu'il était découvert. La façade ét
de dix colonnes; son pourtour intérieur ét
de deux rangs de colonnes, & il semble av
eu un péristile intérieur formé par deux ord
élevés l'un sur l'autre. M. Wood conject
par l'aspect de ces ruines, qu'un renverseme
si entier n'a pu être que l'effet d'un tremb
ment de terre.

Nous eûmes de-là un aspect très agréable
temple & du village, de la mer Icarienne
des îles voisines. C'était un jour de fête,
le soir les gens du village dansèrent au cl
de la lune comme le pratiquaient les ancie
Ce n'était que des hommes qui chantaient t
avec le joueur d'instrument qui marchait
front avec le premier de la fête. Le chant é
languissant & les sons trainans & sans mélod
de sorte que la fable d'Orphée attirant à
les bêtes ne nous parut plus une fable.
lyre au son de laquelle ils dansaient est à-p
près de la forme d'un *alto-viola*, avec
manche plus court, montée de trois cor
& grossièrement travaillée. La gaîté de

ecs, ſoutenue pendant la plus grande partie Ionie.
la nuit, nous empêcha de repoſer dans la
aumière voiſine où nous étions couchés. Les
ecs ſont ſi gais dans leur pauvreté, qu'ils
nſent tant que leurs jambes peuvent les ſou-
ir, & chantent juſqu'à ce qu'ils ſoient en-
és. Ils tiennent ce goût de leurs ancêtres.
danſe parmi les Grecs faiſait une partie de
ymnaſtique ; elle entrait dans les exercices
taires ; elle était même en pluſieurs cas
onnée par les médecins ; elle était affectée
utes les conditions ; elle venait toujours à
ite des feſtins, elle animait toutes les fêtes.
poètes récitaient & chantaient quelquefois
vers en danſant.

u milieu de la plaine le Méandre forme
ces détours qui l'ont rendu ſi célèbre, &
tte à la mer après avoir paſſé près de
monticules, qui ſont les anciennes îles
ade & d'*Aſterius*, actuellement enga-
dans les terres. A droite eſt le mont
le, & plus loin la pointe d'un promon-

us avons juſqu'à préſent ſuivi le rivage
ntal du golfe de *Latinos*, mais ſur la rive
ée étaient auſſi deux villes connues dans
uité, *Pyrrha* & *Myus*. A quatre ſtades
te ville était un lieu nommé *Tymbria*,

Ionie.

près duquel on trouvait un antre. On le cro
une des bouches de l'enfer ; il en ſortait
vapeurs peſtilentielles, dont l'influence
ligne allait frapper les oiſeaux juſques dan
airs.

De Myus à Priène on comptait environ
rante ſtades. De vaſtes ruines confirment
que l'hiſtoire nous apprend de la richeſſ
de l'étendue de Priène. On reconnaît pa
tement l'enceinte de ſes murailles ; trois
ſes portes exiſtent encore, ainſi qu'une p
de la citadelle. Dans la ville on diſtingu
veſtiges d'un théâtre, ceux d'un ſtade
ſur-tout les ruines magnifiques d'un te
de Minerve *Polias*, déeſſe tutélaire de Pri
Il paraît que le temple de Minerve était
au milieu d'une enceinte ornée de colo
les débris d'un mur & divers fragmens de
niches & d'architraves la font aſſez bien
connaître. Quoique ces cours ſacrées qu
vironnaient les temples fuſſent aſſez u
chez les anciens, il nous en reſte cepe
peu d'exemples. On peut s'en former une
d'après le petit temple d'Iſis découvert
les fouilles de *Pompeia*, où cette en
ornée de colonnes eſt encore entière.

Les ruines de Priène ou Cadmé,
environ deux milles de *Kelibesh*, mais

ive que par un sentier tournant & dange-
ux. C'était une des plus anciennes villes de Ionie.
onie. Après avoir passé sous plusieurs voûtes,
us entrâmes par une porte à l'est, dont l'ar-
e ne consiste plus qu'à un seul rang de pierres
i menacent de tomber incessamment ; sur
e esplanade au-dessus, sont répandues beau-
up de pièces d'architecture dorique d'une
nde proportion ; & sur une terrasse encore
s élevées, sont çà & là des fragmens de co-
nes du temple de Minerve Polias ou Civique,
ifice célèbre pour sa grandeur & sa beauté.
n'y a rien de plus décisif sur la construction
ce temple attribué à Alexandre, que l'ins-
ption en marbre qui porte le nom de ce
nce, & qui rappelle ce fait, vue par le
ieur Chanler. L'édifice paraît avoir été une
découverte entourée de colonnes ; c'était
vrage de l'architecte Pitheus, qui bâtit
si à Halicarnasse le tombeau de Mausole,
des merveilles du monde.

Quoique la destruction de ces grands mo-
mens soit presque complette, & qu'il sem-
que le temps ne peut rien y ajouter, les
emens qui caractérisent les membres de
te riche architecture, sont encore assez
n conservés pour que l'imagination se les
résente comme réunis. Quelques moutons

Ionie.

& quelques chèvres vont broutant au mil de ces débris & nous rappèlent les anci maîtres de ces lieux, qui ne sont plus or aujourd'hui que de leurs ruines & des a maux qui y paissent.

Ce grand édifice était ouvert de tous côtés, excepté au nord, où la citadelle levait sur un rocher large & nu, taillé à & d'une étonnante hauteur. En approch de *Kelisbesh*, cette montagne paraît bas dominée qu'elle est par d'autres qui sont d rière elle, & qui sont les plus hautes mont Mycale.

Priène, après l'établissement des jeux nioniens, eut une grande importance pa les villes ses associées, quoique moins cons rable que plusieurs d'entr'elles. Ces jeux, se célébraient en l'honneur de Minerve, étai très anciens, toutes les villes d'Ionie s'y r daient, & les Priénéens en avaient la sur tendance & y prenaient le pas sur les citoy des autres villes. Une médaille frappée à C lophon, dont le revers représente les jeux nioniens, nous apprend que ces jeux se s soutenus long-temps.

Pour revenir à Priène, cette ville av deux ports commodes, & il semble que plus grande partie de la cité était alors

de la mer qui termine très-agréablement ue à la distance de quatre à cinq milles. Ionie.

changement total opéré dans la surface de contree par le Méandre, est encore plus nnant que celui que le Caystre a produit la vallée qu'il arrose. Quelques person- ont conjecturé qu'un phénomène si extra- naire ne pouvait avoir été produit que par une ente convulsion de la nature. Cependant il reste aucune mémoire d'un tel événement, l est plus naturel de croire qu'en consé- nce de la décadence & de l'abandon de villes, & nul précaution n'étant prise pour ger & contenir le cours des rivières, des s de terres rapportées par les eaux ont, ide des siècles, formé de nouveaux ter- ; & Strabon, parlant des amas de terres par le Méandre, donne pour exemple ait: que Priène, autrefois située sur les s de la mer, en était éloignée de son s de quarante stades par l'accumulation erres survenues depuis.

iène est la patrie de Bias, l'un des sept de la Grèce, & qui sans doute méritait onneur, quoiqu'il ne nous reste de lui que ques sentences assez triviales. C'est à lui attribue cette maxime si triste & si ise, de vivre avec notre ami, comme s'il

Ionie.

devait un jour devenir notre ennemi : maxi
indigne d'un ſage, puiſqu'elle tend à ban
l'amitié de deſſus la terre. Il avait voyagé
Egypte, & peut-être ne fit-il qu'apporter
Grèce la connaiſſance des prêtres égyptie
C'eſt lui qui dans ſa jeuneſſe refuſa de ſe m
rier, parce qu'il n'était pas encore tem
diſait-il, & qui dans l'âge mûr le refuſa
core, parce qu'il n'était plus temps.

Nous pourſuivîmes notre route vers Ephè
Le ſoleil couchant embelliſſait le ciel, à l'
rizon au-deſſus du mont Latinos, des coule
les plus riches & les plus variées, & ſur-t
d'une agréable teinte de violet foncé, qu
voit rarement dans les pays plus ſeptentriona
La Lune ſe montra bientôt à nous dans t
ſon éclat, jetant ſa douce lumière ſur le ſomm
élevé du mont Latinos, ce qui nous rappela
fable d'Endymion & de Diane, imaginée
ce lieu-là même, & fondée ſur ce qu'En
mion étudiait l'aſtronomie dans la ſolitude,
qu'on débitait qu'il était aimé de la lune. N
éprouvâmes, comme beaucoup de voyage
en ces pays, l'inconvénient de nous éga
dans la plaine ; & après avoir erré pend
plus de trois heures à la faveur de la lu
nous nous trouvâmes ſur le bord du Méand
que nous paſſâmes ſur un radeau triangul

nous arrivâmes à Balatsha, ou tout le vil-
ge était endormi; de ſorte que nous fûmes
ligés de nous joindre à une troupe de cha-
eliers, de qui nous empruntâmes des ma-
ats pour dormir ſur des ruines.

Ionie.

CHAPITRE X.

Route de Priène à Ephèſe. — Ville de Sc
nova. — Mont Mycale. — Vénération d
Turcs pour les vieux arbres. — Ville d'E
phèſe. — Ses antiquités. — Temple de Dian
— Smyrne. — Son ancienne proſpérité.
Avantage de ſa ſituation. — Son Commer

NOTRE route de Priène à Ephèſe nous
Ionie. paſſer au pied du mont Prion, au-deſſo
d'une tour à laquelle on donne le nom de pr
ſon de St. Paul ; on nous dit que les tombeau
de St. Jean & de Timothée étaient dans
même lieu.

A quelque diſtance ſur notre gauche, ſ
une bruyère fort ſèche, nous vîmes *Arvaſſ*
village agréablement ſitué, l'ancienne Ortygi
fameuſe encore aujourd'hui, comme du tem
de Strabon, par ſon bois de cyprès. En ſu
vant un défilé de quelques milles, nous trave
ſâmes les ruines des murailles de Pygela, c
lèbre par le temple de Diane Munichia, bâ
à ce qu'on croit par Agamemnon, & nous a
rivâmes ſur un terrein élevé d'où étant de
cendus, nous fîmes un mille ou deux ſur

ge de la mer Égée, en admirant la lim-
ité de ses eaux & la tranquillité de sa surface. Ionie.
us traversâmes ensuite un pays plat couvert de
its chênes. Nous eûmes bientôt en face des
ntagnes quelquefois coupées à pic & cou-
nées d'une ombre épaisse formant des con-
rs pittoresques & élégans. Pendant plusieurs
res, notre chemin était élevé au-dessus
n grand marais situé au pied de la mon-
ne escarpée que nous parcourions, & cou-
t de buissons de *spiræa* alors chargés de leur
e fleur pourprée. Nous eûmes bientôt monté
. *Galèse* par un passage étroit & pres-
toujours dangereux : le terrein en est fort
pteux & couvert de buissons & de pins
rappellent le caractère que lui donne Ti-
e, parlant des pins dont le Galèse est om-
gé. Après être descendus, nous nous ar-
mes à une grande clarière sur les bords
ruisseau, où nous trouvâmes une caravane
s'était arrêtée durant la chaleur, devenue
pportable à l'heure de midi. Sous une
e bâtie autour d'une immense platane,
voyageurs étaient étendus sur des nattes,
ant ou prenant un léger repos, tandis
leurs chameaux répandus çà & là autour
x, formaient divers grouppes pittoresques.
dans ces occasions qu'on peut observer

Ionie.

plus aisément le caractère de cet animal traordinaire, véritable emblême de la patie & de la docilité ; considéré comme un o à peindre, beaucoup d'autres animaux peuv lui être supérieurs en beauté ; mais, com faisant partie d'une scène asiatique, il a v ment un caractère propre & particulier.

Nous dînâmes dans un café situé sou grouppe de belles platanes. La vénération Turcs pour les vieux arbres doit son orig à une juste reconnaissance, car ils leur doi certainement une grande partie des agrém de leur vie. C'est une chose admirable leur verdure & leur riche feuillage se con vant pendant tout l'été, tandis que le sol e ronnant est brûlé par l'extrême chaleur. plantations de cette espèce, voisines d' grande route, y sont depuis un temps im moriale : on y élève un appentis ou hang on y fait une petite cheminée, & le voyag fatigué y trouve constamment le café touj prêt ; on y mange aussi des melons & pasteques d'un goût exquis. Un musici jouant du tambourin ou de la guittare tur est l'associé de celui qui tient cette sorte d berge, & s'accompagne en chantant des ch sons dont l'amour est l'inépuisable sujet. bonheur des Turcs est dans le repos. Il

rare qu'un habitant aisé de Constantinople Ionie.
e de sa maison de bonne heure dans matinée, pour se rendre sous un de ces ouppes d'arbres, où il demeure jusqu'au , toujours fumant, & se tenant dans un fait silence, & retourne ensuite chez lui iniment satisfait de la manière dont il a ssé sa journée.

Dans notre route nous avançâmes sous les uteurs imposantes du mont Mycale portant cime dans les nuages. Nous nous arrêtames ur admirer la singularité de la scène. Des sses de rochers de marbres gris, bordées *lichens* des couleurs les plus rares & les plus riées; c'était un spectacle nouveau pour nous ns un voyage où les montagnes nous en aient tant offert; chaque trait du tableau ait le caractère de cette nature sauvage qui une des sources du sublime. Des aigles étaient rchés à la plus grande hauteur, ou volaient nos têtes: les croassemens des corbeaux ient répétés pas les échos, & nous pouvions connaître les gîtes des animaux sauvages, le cameléon se chauffant au soleil sur les ntes des rochers, changeant de couleur, ou ployant toute l'agilité de ses mouvemens.

J'avais d'abord compté m'avancer davantage ns l'intérieur des terres; mais la dissension qui

Ionie.

s'était mise parmi mes conducteurs, me força renoncer à ce projet. Depuis l'instant de mon d barquement, ils s'occupaient très-peu de me s vir, & beaucoup de me voler. J'aurais pu m' consoler peut-être, si au moins leur bonne telligence eut un peu adouci le triste rôle qu me faisaient jouer : mais ils ne couvraient le friponneries d'aucun de ces égards qui so dans nos climats, un des fruits de la civi sation, & il n'y a point de pays où l'on s volé aussi désagréablement qu'en Turquie.

Un arménien que j'avais pris à la reco mandation de tout les français établis à Smyrn se trouva le seul malhonnête homme de ce nation que l'on y eût vu depuis un sièc Heureusement le hasard m'en a fourni dep un autre, dont le zèle, l'intelligence & la p bité m'ont sauvé la vie dans la suite de m voyage. Le grec que l'on avait envoyé p terre me joindre au golfe de *Macri*, avait fréquentes disputes avec l'arménien; le ma chand turc qui devait m'être d'un si grand cours, ne voulait, disait-il, se mêler que ses affaires, & il tenait bien cet engageme enfin un janissaire qui me suivait depuis Smyrn facilitait aux soldats des différens endroits nous passions, tous les moyens de me ranço ner. Le médecin arabe, dont j'ai parlé, ch

Ionie.

tous mes soupçons en certitudes; car étant nuit couché avec lui sur une galerie, j'endis mes gens qui se disputaient très-vivent. Je le priai de se cacher pour les écou, & j'appris bientôt qu'ils n'étaient pas ccord sur le partage de leurs profits, ni la manière de les augmenter; ils se dount sans doute des avis que m'avait donné be; car le lendemain celui-ci, avec l'air la terreur, vint me dire qu'il se trouvait raint de me quitter. Ayant vainement tenté les moyens de le retenir, j'ajoutai à une tre que je lui avais donnée, une pièce arlate qu'il avait paru désirer vivement, ous nous séparâmes avec regret, en nous aitant mutuellement une meilleur fortune. ne fut qu'après être monté à cheval, & un peu éloigné avec moi, qu'il me dit otif de son départ. Il partit & me laissa à ces fripons, ne sachant point la landu pays, & forcé de me servir d'eux. recours dans mon embarras, à la grande me qu'il faut diviser pour règner; je ne geai aucun moyen de les rendre suspects ns aux autres, & de me faire redouter. is le genre d'arrogance fait pour imposer les Turcs, & je crus que dans un pays bâton gouverne, il pourrait aussi servir

Ionie.

à ma sûreté personnelle ; je ne donnai p
mes ordres que le pistolet à la main, &
m'apperçus bientôt qu'ils étaient infinim
mieux entendus, & beaucoup plus promp
ment exécutés. Mes compagnons & moi f
cesse aux aguets, empêchions nos conducte
de se parler, & s'ils se souhaitaient le bonjo
nous les traitions de conjurés. Malgré de
reilles méprises, sans doute très-fréquentes
dureté de nos menaces & l'injustice de
emportemens, ne manquèrent pas de n
attirer une grande considération. Encou
par ce succès, je devins bientôt le despo
plus insolent : le valet arménien parut cherc
un prétexte pour prendre les devans ; il
condamné à marcher deux lieues après n
Heureusement nous n'étions plus réduits
pour peu de jours à cette manière de vo
ger ; je n'étais plus alors qu'à deux jour
de Smyrne, & je touchais à la fin de ma
rannie qui me devenait bien pénible.

En partant nous marchâmes à l'est le
des montagnes, au pied desquelles nous
sâmes une partie de la nuit ; puis laissa
notre gauche plusieurs villages situés à mi-c
nous arrivâmes en trois heures à celui de
keui assez grand & assez peuplé. Nous tra
sâmes ensuite des montagnes presqu'imp

ca

bles ; & après quatre heures de fatigues Ionie.
'augmentait encore une chaleur affreuse,
s gagnâmes le village d'*Ackhova*. Après y
ir pris quelques heures de repos, nous
inuâmes de marcher vers le nord, & nous
âmes à la hauteur de *Scala Nova* que nous
erçûmes de loin. Cette ville autrefois *Néa-*
s, appartenait aux Samiens, qui l'avaient
ue des habitans d'Éphèse : elle est aujour-
ui assez bien bâtie ; les coteaux qui l'envi-
nent produisent d'excellens vins, & elle est
itée par un assez grand nombre de mar-
nds grecs, juifs & arméniens. Nous mar-
mes encore quatre heures, & une lieue
t d'arriver à Épèhse, nous passâmes sur un
bel aqueduc.

e monument est construit tout en marbre
c, par assises presque égales & d'une gran-
r moyenne. Toutes ses arcades sont en
cintre, & ont, de hauteur, à-peu-près
fois & demie de leur largeur. Le peu d'é-
eur conservé sur les clefs des voûtes,
e à tout l'ouvrage une légèreté qui n'a
t nui à sa solidité. Peut-être les gens de
pouvaient-ils passer sur cet édifice : mais
inement son principal objet était de por-
es eaux d'une montagne à l'autre. Ce n'est
t, comme un voyageur l'a pensé, un pont

Ionie.

auquel on a depuis ajouté l'étage ſupérie
tout le monument étant de la même conſtr
tion. Le porte à faux des pieds droits des
tites arcades, eſt ſans doute une défectuoſi
mais il ne paraît pas que les anciens ay
cherché à l'éviter, puiſqu'on la trouve d
le ſuperbe pont du Gard.

Nos conducteurs craignant les bandits
ſont fort communs dans ces cantons, &
on venait de leur faire peur, ne voul
point nous permettre de nous arrêter, &
finirent par nous abandonner, lorſqu'ils
virent décidés à ne point partir ſans avoir
ſiné & meſuré ce monument.

Nous achevâmes notre travail ſans le m
dre accident & nous arrivâmes à *Aja-Salo*
où nos conducteurs nous avaient devancé,
il était nuit, & après avoir pris le repas
gal que nous préparions tous les ſoirs,
avoir mangé le *pilau*, nous nous repoſ
ſur une petite pelouſe, préférable aux
rables cabanes qui nous entouraient.

La beauté du ciel, le calme de la na
la fraîcheur de l'air & l'influence d'une
abondante & ſalutaire, nous firent ou
quelques momens les chaleurs dont nous a
été conſumés tout le jour, & qui nous
naçaient pour le jour ſuivant. Bientôt

Ionie.

les premiers rayons du soleil qui nous ouvrirent cette vaste plaine arrosée par le ystre, non moins tortueux que le Méandre, couverte des nombreux débris de cette ville erbe, à laquelle l'Asie entière cédait jadis remier rang. Nous n'appercevions d'abord les hautes fabriques, restes des monumens uits, dont les sommets éclairés dominaient la surface des vapeurs qu'exhalait la terre, à mesure que nous avancions, le soleil vait sur l'horison; le brouillard dissipé laissait appercevoir, d'espace en espace, monceaux de marbre mutilés, dont nous empressions de chercher, de nommer gine; enfin cédant à ce premier mouve- qui veut tout voir & tout embrasser, passâmes quelques heures à parcourir aine, à en reconnoître tous les points, de commencer nos travaux.

plaine dans laquelle Éphèse est située, d du levant au couchant, resserrée par onts *Gallesius* & *Corissus*, elle est arro- ar le fleuve Caystre, auquel elle doit son nce.

paraît qu'Éphèse existait déja avant l'ar- des Grecs en Asie, mais qu'elle n'était petit village, voisin du temple déja ré- dans la contrée. Ce sont les ruines de

Ionie.

cette ville qui portent aujourd'hui le n
d'*Aja-Salouck*. A droite du hameau est
aqueduc restauré avec des marbres antiq
qui porte les eaux de la fontaine *Alipia* d
un petit fort quarré, dont la construction
moderne, mais dont la porte offre un d
intéressant; plus haut une citadelle assez f
couronne la montagne, nommée par les anc
Mons Pion. En continuant d'avancer, on tro
l'église de St. Jean, édifice vaste & bien c
truit, converti en une mosquée dont je ne
voir l'intérieur.

Au-delà est l'emplacement du quartie
la ville, anciennement appelé *Smyrna*,
nom de l'amazône qui l'avait bâti, &
étaient sortis, disait-on, les fondateurs d
ville plus célèbre de Smyrne.

Plus loin, un très-ancien aqueduc port
eaux d'une fontaine dans les ruines d'un
édifice, éloigné de sept stades du templ
Diane. Après l'avoir examiné & en avoir
le plan, nous en sortîmes pour voir les
demens d'un édifice quarré, de 200 pied
face, au centre duquel est une bâse autr
revêtue de marbre, & qui sans doute e
autel, où portait une statue. Au-delà e
théâtre; plus loin sont d'autres ruines
vastes & construites en briques; enfin nou

âmes à l'emplacement de ce temple ſi fameux, Ionie.
t il n'exiſte plus que les vaſtes ſouterrains, s leſquels il eſt même difficile de pénétrer, auſe du limon qui s'y eſt accumulé.

Pluſieurs auteurs ont parlé de ce monument, n'ont fait qu'ajouter à ſa réputation, ſans s le faire mieux connaître. Que peut-on clure de citations éparſes dans différens rages, dont les plus authentiques ſont pré-ment celles qui ſe contrediſent le plus ſtement, & qui, à force de commentaires, enues plus inintelligibles pour les com-ntateurs eux-mêmes, n'ont ſervi qu'à leur e imaginer des plans preſque tous oppoſés uſages conſtans des anciens.

Paſſons rapidement ſur l'origine fabuleuſe temple de Diane; il eſt tombé du ciel, il a été bâti par les Amazones, d'autres nt qu'elles élevèrent ſeulement la ſtatue cette déeſſe dans ſon temple déja bâti, & il leur ſervit de refuge. Voyons le paſſage Pline qui en parle avec quelque détail.

La magnificence du temple de Diane à Éphèſe, excite une véritable admiration. L'Aſie entière a été deux cent vingt ans à bâtir. On le plaça ſur un terrein maré-ageux, afin de le préſerver des tremble-mens de terre & des gouffres qu'ils font

Ionie.

» ouvrir; mais pour ne point établir sur
» fond gliſſant & peu ſolide, des fondem
» d'un poids auſſi immenſe, on les plaça
» des couches de charbons pilés & de pe
» de mouton. La longueur entière du tem
» eſt de 425 pieds, ſa largeur de 220; il
» orné de cent vingt-ſept colonnes de
» pieds de hauteur, données par autant
» rois: il y en a 36 de ſculptées, une l
» par Scopas. C'eſt l'architecte Cherſiphr
» qui dirigea la conſtruction de cet édifi
» & il eſt étonnant qu'il ait pu élever des
» tablemens auſſi énormes; il y eſt parve
» en formant avec des ſacs pleins de ſab
» une pente douce, dont le ſommet était p
» haut que les chapiteaux des colonnes;
» blocs une fois arrivés à cette hauteur, il
» faiſait inſenſiblement deſcendre à leurs p
» ces en vuidant peu-à-peu les ſacs in
» rieurs ».

Le temple de Diane, bâti par Cherſiphr
& l'une des merveilles du monde, fut br
la même nuit que naquit Alexandre; ma
me ſemble qu'Éroſtrate ne pût brûler qu
toiture du temple qui était en bois, &
objets dont l'intérieur était enrichi, puiſ
tout le reſte de la conſtruction était en mar
Les Éphéſiens s'empreſsèrent de le rétab

fiers de rélever ce ſuperbe monument, ils ısérent adroitement la propoſition d'A- ındre, qui offrit d'en payer les frais, à dition d'y placer ſon nom. Suivant Stra- , la direction de cet ouvrage fut confiée Dimocratés, le même architecte qui voulait ller le mont *Athos* en forme de ſtatue. Ionie.

Éroſtrate, au milieu des tourmens, avoua l n'avait eu d'autres deſſein que d'éterni- ſon nom. La diète générale des peuples onie fit un décret pour condamner ce nom l à l'oubli; mais la défenſe dut en perpé- r le ſouvenir.

Le premier objet du culte des Éphéſiens it été une ſtatue informe de hêtre ou rme, repréſentant une Diane, non pas s la forme élégante d'une chaſſereſſe, mais s celle d'une figure égyptienne & ſymbo- ıe que nous appelons la déeſſe de la na- , avec pluſieurs mammelles. La tête de la ſſe était ſurmontée d'une tour, deux trin- s de fer ſoutenaient ſes mains. Le corps erminait en une gaine enrichie d'animaux d'autres ſymboles.

On connaît pluſieurs ſtatues de la Diane phéſe conſervées à Rome; il y en a une Vatican, de marbre blanc, un peu moin- que nature, qui a été trouvée à la *Villa*

Ionie.

Adriani ; une autre d'albâtre & de bronze, Capitole, & deux autres à *Villa Albani.*

Le temple d'Éphèse était une sorte de d pôt où les plus grands artistes de l'antiqu plaçaient leurs chefs-d'œuvre pour les fa passer à la postérité. Praxitèle & son fils C phisodorus ornèrent le sanctuaire.

Scopas donna au temple sa statue d'Héca dont Pline dit que l'éclat était si brillant, q les prêtres avertissaient les curieux de ne la fixer. Timarete, fille de Mycon, la p mière femme artiste dont l'antiquité fasse m tion, avait donné un tableau de la déesse, Parrhasius & Apelles, tous les deux na d'Éphèse, employèrent leurs talens à embe les murs de leurs admirables ouvrages.

Apelles y représenta Alexandre tenant main la foudre. Pline dit de cet ouvrage q les doigts & la foudre semblaient sortir tableau, & que le peintre fut payé en piè d'or mesurées & non comptées.

Parrhasius fit pour cette ville ses ouvra les plus célèbres, Ulysse jouant la folie, grand prêtre de Cybèle, un groupe de M liagre & d'Atalante, un Hercule, un Pers Philiscus & Bacchus, avec une figure emb matique de la vertu debout auprès d'eu Énée, Castor & Pollux, Achille, Agame

n, font ceux dont Pline fait mention & Ionie.
'il eftime le plus.

Les citoyens d'Éphèfe encourageaient les ts, & leur ville poffédait des productions s plus célèbres artiftes dans tous les genres. gafius fut un de leurs plus habiles fculpteurs. gladiateur de la collection de Borghèfe à me, découvert avec l'Appollon du Belvéer à Porto Anzio, ville fondée par Néron, rte le nom de cet artifte. Les Éphéfiens aient auffi un tableau de Zeuxis fort eftimé, préfentant Ménélas affiftant aux funérailles fon frère. Arrien rapporte qu'on vit exandre treffaillir à la vue du tableau de lamède trahi par Ulyffe, peint par Timante Éphèfe,

De ces renfeignemens bien incomplets, us pouvons conjecturer l'état floriffant de la inture dans les beaux temps de la Grèce, & admirant les chefs-d'œuvre de l'école itanne, regretter de ne pouvoir plus les comrer à ceux des anciens.

Les prêtres de Diane étaient foumis à la ftration, & les vierges attachées au culte de déeffe, vouées à une inviolable chafteté: uns & les autres étaient pris dans les meilres familles; ils jouiffaient d'un grand reu, de privilèges exclufifs & du droit d'a-

Ionie.

ſyle qu'Auguſte crût devoir reſtreindre. Ath
née décrit le luxe des prêtres de Diane
parle du prix énorme de leurs vêtemens. Pl
ſieurs ſiècles après la réunion de la Grèce
l'empire Romain, le temple conſervait e
core ſa magnificence. Les jeux éphéſien
originairement inſtitués en l'honneur de Dian
ſubſiſtèrent juſqu'au règne de Caracalla. L
colonnes de jaſpe vert qui ſervent à ſoute
le Dôme immenſe de Ste. Sophie, ont app
tenu originairement au temple d'Éphèſe,
furent tranſportées à Conſtantinople par l'
dre de Juſtinien. Dans la grande égliſe
Piſe, on voit auſſi deux colonnes apport
d'Éphèſe. Les Amateurs de l'antiquité, ſ
bien aiſes de ſuivre, dans le cours de l'h
toire, cette marche des monumens ancie
employés ſucceſſivement à embellir les temp
payens, chrétiens & muſulmans.

Aſſez près de la forteresse qui occupe
ſommet du mont *Prion*, on en voit une
tre beaucoup plus petite, dans laquelle
entre par une porte conſtruite avec les fr
mens antiques d'une porte très-riche, ou d'
arc de triomphe, qui ſans doute avait été r
verſé. Les habitans ont cherché à replacer
débris, & ſe ſont bien quelquefois tromp
comme on peut le voir; mais malgré ces i

larités, cet é
eſt piquant,
ſupérieure e
écution. Dans
ſor traîné au
ns du pays
i leur à fait a
perſécution.
nfans jouant
Au-delà du th
s d'un templ
mes deſſiner
s pour donner
eſſe & de la pe
ornemens n'o
faite, ni d'un
goût ſévère e
ait juſtifiée pa
n raiſonnée de
t tous les me
nt à l'effet gé
lle tous les b
eſt frappé de
endant tous le
me où puiſſe
terme, ou re
périence nous

Ionie.

larités, cet édifice ne laiſſe pas d'offrir un pect piquant, & les bas reliefs dont la par- ſupérieure eſt décorée, ſont d'une belle écution. Dans celui du milieu, on diſtingue ector traîné au char d'Achile, que les chré- ns du pays prennent pour un martyr, ce i leur à fait appeler ces ruines, *la porte de perſécution.* A côté ſont des bacchanales nfans jouant avec des grappes de raiſins.

Au-delà du théâtre, nous trouvâmes les dé- is d'un temple corinthien, dont nous ne mes deſſiner que quelques fragmens, bien ts pour donner la plus haute idée de la ri- eſſe & de la perfection de cet édifice. Jamais ornemens n'ont été d'une exécution plus faite, ni d'un emploi plus heureux, & ſi goût ſévère en blâmait la prodigalité, elle ait juſtifiée par le choix net, & l'applica- n raiſonnée de ces ornemens : la ſculpture nt tous les membres ſont couverts, ne nuit int à l'effet général, par l'adreſſe avec la- elle tous les bas reliefs ſont ménagés; & n eſt frappé de l'enſemble, en diſtinguant endant tous les détails : c'eſt-là le dernier me où puiſſe arriver l'art. Il faut reſter à terme, ou revenir au beau ſimple ; mais périence nous apprend, qu'on n'y eſt jamais

Ionie.

revenu qu'à travers pluſieurs ſiècles de ma vais goût.

L'imagination ſeule peut aujourd'hui no peindre ce qu'a été anciennement Éphèſe fl riſſante lorſqu'elle était la gloire de l'Ion Les traits de la nature environnante en ſo auſſi en partie altérés. Le bras de mer qui fo mait le port n'exiſte plus ; il a été rempla par un vaſte marais couvert de roſeaux. Cayſtre coule maintenant au milieu d'herb marécageuſes, & tout homme qui voit Éphè ſans ſavoir ce qu'elle a été autrefois, pe difficilement imaginer qu'elle ait jamais voiſine de la mer.

La première mention d'Épèſe dans l'h toire grecque, eſt à l'occaſion du ſiége m devant cette ville par Créſus roi de Lyd Cette ville de la Carie était dès-lors célèb par ſon temple de Diane. Hérodote racon que durant le ſiége, les Éphéſiens donnèr leur ville à Diane, en uniſſant par une co le temple de la déeſſe au mur de la vil quoiqu'il y eut entre la ville aſſiégée & le te ple un eſpace de ſept ſtades. Les Éphéſi ſe faiſaient gloire de devoir la ſupériorité leur ville ſur celles de l'Ionie à cet édif reſpectable, une des merveilles de l'anc monde.

Des circonſtances tenant non pas à une ſeule Ionie.
uſe, mais à des alternatives de proſpérité &
décadence qui atteignent les villes ainſi que
hommes, amenèrent la dépopulation d'É-
hèſe, même avant la deſtruction totale de
mpire grec. L'édit de Théodoſe, pour la
ſtruction des magnifiques édifices conſacrés
x divinités payennes, fut exécuté avec une
trême rigueur, & c'eſt au zèle des premiers
rétiens qu'on peut attribuer la ruine des
s beaux monumens de l'antiquité. Les ſta-
s de marbres, nous dit Guibbon, furent
ſes en pièces ou enfouies par les payens,
celles de bronze furent fondues par les Croi-
& par les Sarraſins pour ſervir au paie-
nt de leurs armées.

Après avoir ſuivi pendant un jour entier
amas de ruines répandues au pied du
nt Prion, nous ſuivîmes un ſentier étroit,
le côté de la montagne du Corréſus, dans
ſites vraiement pittoreſques; nous fûmes
is de la vue de la mer qui s'offre de-là ſur
gauche de la plaine d'Éphèſe, coupée par
détours nombreux du Cayſtre. Après nous
arrêtés à un village, dans un méchant
é où un turc nous reçut aſſez bien, nous
tinuâmes nos recherches, & nous nous
tâmes vers les grottes & les carrières de

Ionie.

marbre. Nous y vîmes une caverne très-éte due. Sa profondeur eſt d'environ deux ce quatre-vingts pieds. Cette grotte eſt le ſu de beaucoup de contes & de traditions. So le règne de Julien, un ſophiſte célèbre, a pelé Maxime, y célébra dans la nuit, les my tères d'Éleusis, où l'empereur fut initié, p feſſa ſon apoſtaſie & s'annonça au mon comme un diſciple de Platon.

Les légendes placent dans le même li le miracle des ſept Dormans qui, dans la p ſécution de Décius, ayant été enfermés da cette grotte, ſe réveillèrent deux cents a après, ſous le règne du dévôt Théodo conte qui a fourni aux homélies des pè Grecs, & à un chapitre de l'alcoran. Ce hiſtoire circulait déja parmi le peuple en verſes langues & chez diverſes nations. M homet l'avait entendue des chameliers, qui amuſaient leur caravanes. Sans doute alors ne s'attendait guères à devenir le chef & prophète de tant de millions d'hommes, il ne prévoyait pas qu'un jour il ferait ent une telle fable dans le volume contenant lois & le ſymbole de ſes ſectateurs. C'eſt pendant ce qu'il a fait dans le dix-huitiè chapitre de l'alcoran, intitulé le *chapitre de caverne*, dans lequel il enſeigne aux muſ

ns ce qu'ils doivent croire de ce miracle. Ionie.
lèbre. On peut dire au reste qu'en adoptant te fable déja reçue parmi le peuple, & ns l'usage qu'il en a fait, on ne reconnaît s la force de son génie.

J'étais résolu de prolonger mon séjour à phèse, de ne rien épargner pour parvenir à muer ces débris & à les examiner, lorsque us vîmes arriver à la pointe du jour, un achement de cavaliers turcs, qui n'était que vant-garde d'un corps plus considérable, rchant, disait-on, vers les terres du vieil ssan, pour lui faire la guerre. Les habitans frayés s'empressaient de cacher leurs effets, elques-uns même fuyaient dans les bois; s nous pressaient de quitter ce lieu, qui urrait risque d'être bientôt mis au pillage. us partîmes promptement & tournant au- r du mont *Gallesus*, nous prîmes la route Smyrne.

Nous passâmes après quatre heures de rche, dans un lieu, où l'on appercevait vestiges de ruines. A la même latitude, le bord de la mer, est Colophon, célèbre le temple d'Apollon *Clarien*, dont l'ora- était le plus ancien de toutes ces contrées, dont les succès avaient fait, disait-on, mou- Calchus de jalousie. Je n'allai point à Co-

Ionie.

lophon, où il ne reste d'ailleurs aucune rui & je continuai directement ma route p Smyrne.

Les Grecs sortis du quartier d'Éphè nommé *Smyrna*, n'avaient bâti que des h meaux au fond du golfe, qui depuis à po le nom de leur première patrie : Alexan voulut les rassembler, & leur fit constru une ville près la rivière *Melés*. Antigo commença cet ouvrage par ses ordres, & L simaque le finit.

Une situation aussi heureuse que celle Smyrne était digne du fondateur d'Alexandr & devait assurer la prospérité de cet établi ment. Cette ville devint bientôt le centre commerce de l'Asie mineure ; son luxe y tira tous les arts : elle fut décorée d'édifi superbes, & remplie d'une foule d'étrange qui venaient l'enrichir des productions de l pays, admirer ses merveilles, chanter a ses poètes & s'instruire avec ses philosoph Un dialecte plus doux prétait un nouv charme à cette éloquence qui paraissait attribut des Grecs ; la beauté du climat se blait influer sur celle des individus, qui fraient aux artistes des modèles, à l'aide d quels ils faisaient connaître au reste du mo la nature & l'art réunis dans leur perfecti

Ionie.

heureux citoyens ſoumis à l'autorité des
s, ne virent s'élever parmi eux aucun de
s tyrans qui opprimèrent tant de villes grec-
es; & les Romains mêmes, qui avaient
juſtice de vouloir être ſeuls libres dans
nivers, reſpectèrent le bonheur de Smyrne,
lui laiſsèrent au moins cette ombre de li-
rté, le plus grand des biens, après la liberté
ême.

Elle était une des villes qui revendiquaient
onneur d'avoir vu naître Homère; on mon-
it ſur les bords du Melés, le lieu où Cri-
éis ſa mère lui avait donné le jour, & la
erne où il ſe retirait pour compoſer ſes vers
mortels. Un monument élevé à ſa gloire &
portait ſon nom, préſentait, au milieu de
ville, de vaſtes portiques ſous leſquels ſe
ſemblaient les citoyens; enfin, leurs mon-
es portaient ſon image, comme s'ils euſ-
reconnu pour ſouverain le génie qui les
orait.

Smyrne conſerva les reſtes précieux de cette
ſpérité, jusqu'à l'époque où l'empire eut
utter contre des Barbares qui fondirent avec
te l'énergie du fanatiſme, ſur un peuple
n'était que ſuperſtitieux, & dont les ſou-
ains aſſemblaient des conciles, quand il
ait lever des armées. Elle fut priſe par les

Ionie.

Turcs, reprise par les Grecs, toujours pill toujours détruite; au commencement du tr zième siècle, il n'en existait plus que les rui & la citadelle. Cette forteresse ne put résis aux efforts des princes turcs dont elle fut so vent la résidence, malgré les efforts des ch valiers de Rhodes qui, saisissant une circo tance favorable, parvinrent à y construire fort, & à s'y maintenir; mais Tamerlan p en quatorze jours cette place, que Baja bloquait inutilement depuis sept ans.

Smyrne ne commença à sortir de ses r nes, que lorsque les Turcs furent entièrem maîtres de l'empire; alors sa situation lui r dit les avantages que la guerre lui avai perdre, elle redevint l'entrepôt du comme de ces contrées. Les habitans rassurés ab donnèrent le sommet de la montagne, & tirent de nouvelles maisons sur le bord d mer. Ces constructions modernes ont été fa avec les marbres de tous les monumens ciens, dont il reste à peine des fragmens, l'on ne retrouve plus que la place du stade du théâtre : on chercherait vainement à connaître les vestiges de fondation, ou qu ques pans de murailles qui s'apperçoiv entre la forteresse & l'emplacement de la v actuelle.

Ionie.

On n'eſt point frappé en arrivant à Smyrne, mme on l'eſt à Amſterdam ou à Bordeaux, cet extérieur de richeſſe & de magnifi-ce que produit un grand commerce : les ets du grand-ſeigneur, occupés d'augmen-leurs fortunes, s'occupent encore plus ſoi-uſement de la cacher ; & toujours trem-ns, ils n'oſent en jouir dans la crainte de perdre. Le danger preſque continuel des endies & des tremblemens de terre, eſt un veau motif qui les empêche d'élever de nds édifices, & toutes les maiſons ſont ſtruites en bois, excepté les moſquées, bezeſtins & quelques caravanſérails ; mais r apprécier la ville de Smyrne, il faut ter ſes regards ſur l'étendue & la ſûreté ſon port ; il faut compter cette foule de ires de toutes les nations, qui, toujours mouvement, toujours remplacés, font de e échelle le marché le plus fréquenté de le Levant, & l'entre-pôt du commerce l'Aſie mineure, comme Alep eſt celui des ductions & des beſoins de l'Aſie méridio-; mais en Syrie, le négociant placé dans érieur des terres, a moins de facilité pour ouſtraire aux vexations des Turcs, & at-ſouvent en vain la caravane qui lui ap-e ſes effets d'Alexandrette, & que des

Ionie.

brigands ont dépouillé : au Caire, il eſt r
légué dans une enceinte étroite où ſouve
même on l'aſſiége, toujours expoſé aux c
prices de ces douze deſpotes, qui, réunis
diviſés ſont également redoutables au p
malheureux qu'ils prétendent gouverner,
qui abuſant de la ſituation des étrangers,
leur laiſſent, ni la liberté de ne pas vendr
ni celle de refuſer un achat déſavantage
A Conſtantinople, le négociant eſt circonſc
dans le cercle que l'intérêt national a été fo
de tracer, afin d'oppoſer des négocians réu
pour vendre à des corps de marchands t
jours ligués pour acheter : il eſt gêné par u
foule de réglemens, & ſes ſpéculations ſ
reſtreintes à la conſommation de la capita
qui, quoique très-conſidérable, a cependant
bornes connues ; enfin il ne jouit réellem
des avantages de ſon état, que lorſque s'é
vant à une connaiſſance parfaite des relati
de Conſtantinople avec les places correſp
dantes, il peut opérer de manière à prof
de toutes les combinaiſons du change, & fa
circuler utilement & avec rapidité, ſon arg
& ſon papier, ſigne de ſon crédit.

Les commerçans de Smyrne ſont bien p
heureux ; ils jouiſſent de tous les agrémens
peuvent offrir un beau ciel, un pays fertil

Ionie.

ne liberté fondée sur le caractère doux & umain des Turcs qui l'habitent. La rue des ancs, dans laquelle ils sont réunis, offre l'aspect d'une ville Européenne, & toutes les uissances que la société & les relations du ommerce peuvent ajouter aux moyens d'augenter leur fortune; dans aucune place du lent, leurs spéculations ne pourraient être aussi endues & aussi utiles; c'est pour eux qu'arvent successivement les riches caravanes de okat, d'Angora, de Brousse, de Cogna, de talie, d'Erzerum & de Diarbékir. Elles multplient les matières de leurs échanges & leur frent des moyens avantageux de renvoyer ns leurs patries la valeur des productions 'ils en ont tirées.

On apporte à Smyrne des draps de France, d'Angleterre & de Hollande, des saies Venise, des soieries d'Italie, des étoffes de yon d'or & d'argent, des galons, du café de îles, de l'indigo de St. Domingue, de la roline & de la Louisiane; du sucre, de la chenille, des épiceries, du papier, des verries & clincaillerie de Venise & d'Allemagne; fer, de l'étain, du plomb, du verdet & bois pour la teinture.

On exporte le coton que fournissent si abonmment les plaines de Kirkagach & de Ma-

Ionie.

gneſie, le coton filé teint en rouge, les ſu-perbes toiſons des chèvres d'Angora, les ſo[ies] de Perſe, des tapis de laine, des étoffes [de] fil, de la garence, des drogues, de la ci[re,] des cuirs, des éponges, des figues & des r[ai-]ſins ſecs.

La France, l'Angleterre & la Hollande partagent ordinairement la plus forte partie [de] ce commerce. Celui de Veniſe & de Livou[rne] eſt très-borné : Naples n'en a aucun quoiqu'[il y] entretienne un conſul. Trieſte commenc[e à] étendre ſes ſpéculations ; les Raguſois e[m-]ploient beaucoup de bâtimens pour le cabot[age] d'une échelle à l'autre, & pour les ports d['I-]talie; mais ils ſe releveront avec peine [des] coups trop cruels que leur ont portés les Ru[sses] dans leur expédition.

Si l'on jugeait de la répartition du comme[rce] de Smyrne par le nombre des négocians [de] chaque nation, la France aurait paru dep[uis] long-temps beaucoup plus puiſſante qu['elle] ne l'était alors réellement, puiſqu'elle [avait] vingt-cinq maiſons, tandis que les A[ngla]is n'en avaient que ſix, & les Hollandais qua[tre.] Elle ne faiſait cependant que le tiers du co[m-]merce, & ſuppléait par le nombre de ſes ag[ens] à ce qui pouvait manquer d'ailleurs à l[eur] exiſtence. Les étrangers, & ſur-tout les H[ol-]

ndais, passent dans le Levant avec des ca- Ionie.
itaux considérables, y forment des établis-
mens solides; & déja riches, voient, par le
édit que leur assurent leur opulence, mul-
plier les moyens de s'enrichir encore; dans
utes les affaires, ils dirigent eux-mêmes les
émarches de leurs consuls, sont à ses côtés &
n pas à sa suite: le Français au contraire,
mple commissionnaire, ne travaille que pour
négociant de Marseille dont il est le ré-
sseur, partage avec lui tous les droits de
mmission, & quelquefois peut se plaindre
consul, qui croit que tout doit lui obéir
euglément; n'aspirant qu'à la possession d'un
cule qui lui permette de retourner dans sa
trie, ce Français hâte la fin de son exil
r tous les moyens qu'offrent l'économie la
us constante, & renonce à ce genre de con-
dération qu'obtient toujours l'extérieur de la
hesse.

Smyrne renferme environ cent mille habi-
s, savoir: soixante à soixante cinq mille
rcs, vingt-un mille Grecs, dix mille Juifs,
q à six mille Arméniens & deux cents Eu-
péens, auxquels il faut ajouter encore un
ez grand nombre de domestiques & d'ou-
ers de leurs nations. La Porte y envoie tous
ans un nouveau gouverneur; c'est un homme

Ionie.

de loi, qui sous le titre de cadi, juge civil criminel, a sous ses ordres le lieutenant de p lice & le chef des janissaires; il choisit quelqu uns des principaux habitans dont il compose s conseil, pour lequel il a ordinairement f peu de déférence.

Le château destiné à défendre le golph est en très-mauvais état, & ne pourrait arrê les vaisseaux qui sont cependant forcés de s' approcher pour éviter les bas fonds dont moitié du golfe est remplie. Ces terreins a trefois élevés au-dessus de la mer, se sont faissés dans les secousses d'un tremblement terre, & sont encore augmentés tous les jou par les attérissemens qui se forment à l'em bouchure de l'*Hermus*.

Les rues de Smyrne sont si étroites q les toîts des maisons opposées se touchant pre que, l'air & la lumière y pénètrent à pein mais cette construction a ses avantages dans climat où il est plus nécessaire de se d fendre de l'ardeur du soleil que de respir un air très-libre. Les kiosques & les terras au haut de chaque maison suppléent à défaut.

La baie a de grandes beautés, résultant prin cipalement de la chaîne de montagnes d'u

hauteur à-peu-près égale, mais plus ou moins enfoncées & éloignées qui la ceignent & qui l'abritent. Les négocians francs y jouissent d'une grande liberté & y forment une société très-agréable. En été ils se retirent dans les villages voisins, où ils ont des maisons de campagne.

Ionie.

Il y a peu de villes d'Ionie qui aient fourni plus de restes précieux d'antiquité que Smyrne; mais la facilité de les transporter, & le nombre des curieux ont épuisé la mine. Il n'y a pas long-tems qu'en creusant un puits, on a découvert un temple orné de colonnes de marbre & de porphire, & une statue de Pâris, d'un très-beau travail, d'environ trois pieds, avec un chien de chasse, & tenant la pomme derrière lui. Son visage exprime beaucoup d'incertitude & d'hésitation qui précède une décision. Les traits sont ceux d'un très-beau modèle grec.

Nous gravîmes la montagne, le *Pagus* des anciens, pour voir les restes considérables de la forteresse, aux pieds de laquelle la nouvelle Smyrne est construite. Cette hauteur isolée semble avoir anciennement fait partie de la ville; on y voit les ruines d'une chapelle, d'une grande citerne voûtée & d'un grand château gothique. L'entablement de la porte

Ionie.

du nord eſt de marbre blanc, avec une inſcri-
tion relative à la reſtauration de la ville, par l'em-
pereur & l'impératrice Hélène ſa femme; ſur
des côtés de la porte de l'oueſt eſt une tê-
coloſſale qui a donné lieu à beaucoup de con-
jectures. Les uns y voient un Sphinx, d'autr-
une Amazone appelée *Smyrna*, quelques-u-
l'impératrice Hélène. La partie de l'oueſt
cet eſpace a des veſtiges d'un ſtade, & ce-
du nord d'un ancien théâtre. Le ſtade, lo-
qu'il a été détruit pour fournir les matéria-
d'un *khan*, avait cinq cent quarante pieds
long, & le diamètre de ſa partie circulai-
à une extrémité, était deux cent quatr-
vingt-huit pieds, dont cent vingt étaie-
l'arêne, & le reſte rempli de gradins.
y reconnaiſſait encore les loges où l'on t-
nait les bêtes féroces. Les légendes rapporte-
que c'eſt là que St. Polycarpe fut livré a-
bêtes.

La vue du pays eſt très agréable ſur ce-
hauteur; nous en deſcendîmes pour ſuivre
bords d'un ruiſſeau couverts de lauriers-roſ-
Dans ce payſage vraiment romantique,
fond d'un vallon couvert de chèvre-feuille &
jaſmin, nous rencontrâmes une compagnie
femmes turques repoſant à l'ombre, ſans voi-
& avec grande liberté, jouiſſant d'une fraîche-

Ionie.

élicieuse : c'étaient les femmes du harem de quelque riche turc, accompagnées de vieilles femmes qui veillaient sur elles ; elles étaient extrêmement belles, mais elles étaient vêtues sans grace, & leur taille épaisse ne pouvait avoir aucun charme à des yeux européens.

Parmi les malheurs plus récens que Smyrne a éprouvés, il faut compter le tremblement de terre de 1688, où quatre milles personnes furent ensevelies sous les ruines ; l'incendie qui le suivit & qui dévora une partie de la ville ; & enfin le massacre des grecs par les turcs en 1770, à la nouvelle de la perte de la bataille dans le détroit des Dardanelles, entre l'escadre russe & l'escadre turque, & de la destruction totale de la marine ottomane, brûlée dans le port de *Tchismé*. Cette nouvelle étant arrivée à Smyrne le dimanche 8 juillet à quatre heures du matin, la certitude d'un fait si étrange répandit parmi les mahométans de la ville la consternation & le désespoir. La populace humiliée, outrée de ce revers, animée par les discours séditieux d'*Ibrahim aga*, douanier de Smyrne, homme méchant, cruel, fanatique à l'excès, & de quelques autres personnages du même caractère, voulut assouvir sa rage sur les chrétiens, & principalement

Ionie.

ſur les Grecs. Ibrahim donna l'exemple, le même dimanche à cinq heures du mati commença à faire maſſacrer tous les Gre employés dans la douane. Cet exemple f ſuivi dans les marchés & les quais de la vill en moins de quatre heures, environ quin cents Grecs furent égorgés, ainſi que deux e ropéens. On n'aurait certainement pas éparg les francs de toutes les nations, ſi c'eût é un jour ouvrier.

Avant de quitter Smyrne, nous allâm parcourir les ruines de Claros, qui couron un rocher élevé & grimpant juſqu'à ſes m railles qu'on reconnaît encore. Il était diffic de trouver pour une ville une ſituation p favorable; des deux côtés du promontoir une anſe fermée & défendue par des roch taillées à pic, fournit un ſûr abri; & à l'ou & au nord ſont des vallées fertiles arroſé par la rivière d'Haleſſus.

Claros était une des plus anciennes ci de la Grèce, & conſacrée à Appollon. S le haut de la montagne, on trouve des déb conſidérables d'un très-grand édifice: on connaît pluſieurs membres d'architecture d' ſtyle dorique, quoique les ornemens ſculptés ſoient preſqu'entièrement effacés; & que mêm

Ionie.

les colonnes de granit semblent réduites en poussière par l'action du temps.

Ce qui attira le plus notre attention, est une grotte s'enfonçant en terre dès l'entrée, & à environ cent cinquante pieds de distance, une autre ouverture construite en pierres de taille communiquant avec la premiè... On peut croire avec assez de vraisemblance que cette ouverture servait à l'oracle car ce passage souterrain aboutissait précisément au centre d'un temple quarré : les marches d'un perron & les bases des colonnes d'un péristyle sont répandues tout autour ; un peu plus loin, sont les gradins & le parterre d'un théâtre faisant face au sud-est, & qui paraît moins grand que celui de Milet. Ces restes montrent l'étendue & la magnificence de la ville avant la chute de l'oracle & l'émigration de ses habitans à Ephèse.

Nicandre, naturaliste & médecin, était natif de Claros, & habitait dans le voisinage de l'oracle, il a écrit deux ouvrages sur son art, & vivait huit cents ans avant J. C.

Colophon qui n'était pas éloignée, était une ville d'une grande importance, qu'elle devait principalement à son commerce, & en particulier à son or qu'on disait être de la meilleure qualité : elle était pareillement fameuse pour

la conſtruction des navires & par ſes habil
Ionie. matelots. C'eſt à Colophon qu'Ovide place
ſcène de ſa fable de Minerve & d'Arachn
Horace demande à ſon ami, qui a viſité l
côtes & les îles de la mer Egée, à laquel
des deux villes de Smyrne ou de Colophon
donne la préférence.

Dans l'hiſtoire des lettres & des arts, C
lophon a produit beaucoup d'hommes célèbre
Xenophane, qui enſeignait que la divini
était une & infinie, que la terre a é
diſſoute par l'eau, ce qu'il prouvait par l
poiſſons & les coquilles pétrifiés qu'
trouve dans les carrières de marbre de Paro
qu'il y a un nombre infini de ſoleils &
lunes, &c.

Thraſyllus, le général athénien, ajouta Col
phon aux colonies ſoumiſes à Athènes. Ly
maque la dépeupla en forçant les habitans
aller s'établir à Ephèſe, ſuivant la pratiq
commune des fondateurs des villes en c
temps-là.

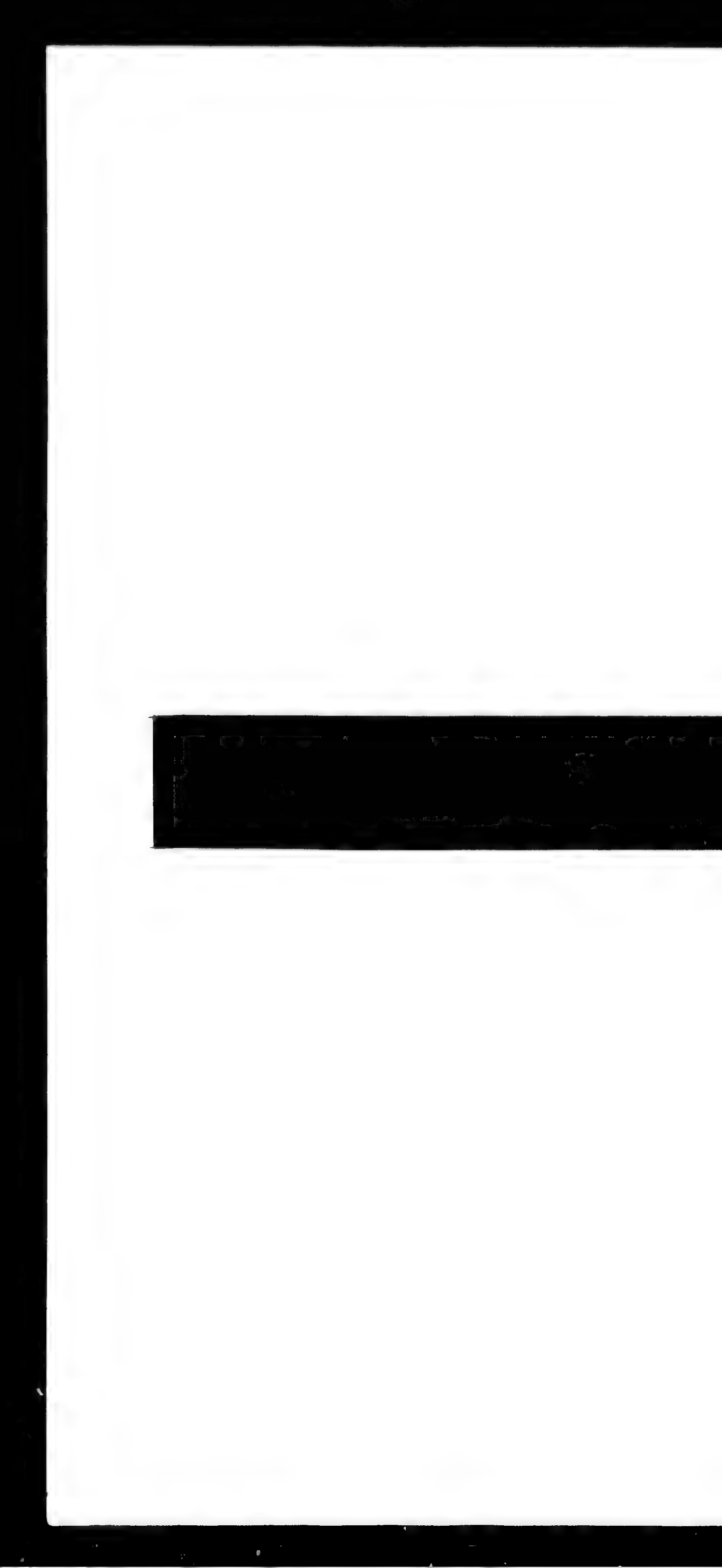
La ſcène que nous avions ſous les yeux d
hauteurs de Claros, était auſſi belle que ſi
gulière, par cette partie de la mer Egé
enrichie par les îles de Samos & de Nicar
& qui reſſemble à un lac renfermé par u

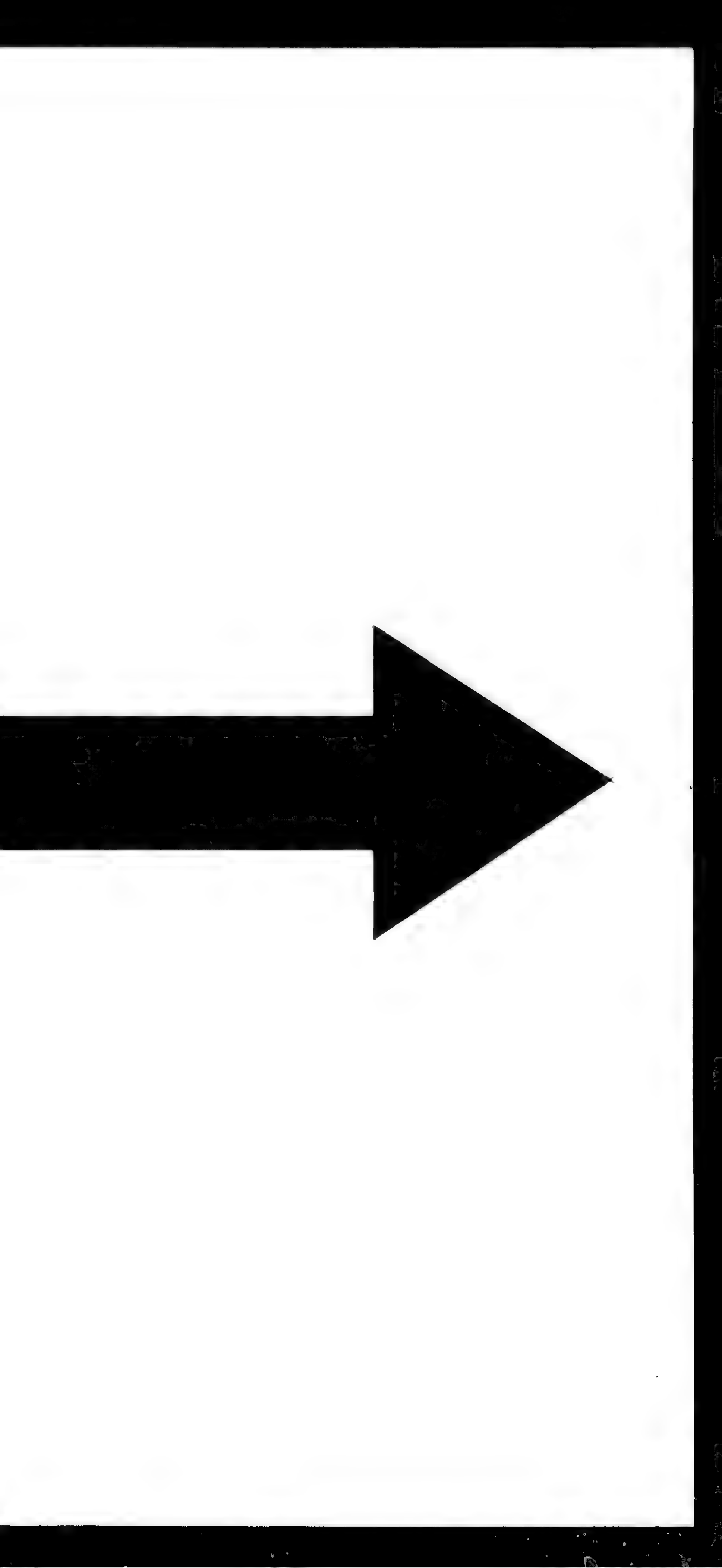
ceinte de montagnes bleuâtres, excepté du é de l'oueſt. Ionie.

Nous reprîmes notre route, mais le vent meurant contraire pendant la plus grande rie du jour ſuivant, nous pr s terre dans petite anſe, & nous env un domeſtique grec à *Hypſilé*, vill ſitué ſur haut de la montagne à env s milles notre gauche, pour cherche des provis. Nous nous aſſemblâmes autour d'un feu llant allumé contre le roc, qui était de mar-, & formait une eſpèce de chambre déverte, & nous y trouvâmes le ſol d'un le ſi ſec & ſi doux, qu'après un léger per, nous y repoſâmes juſqu'à la pointe jour.

En débarquant, nous avions parcouru le ge, & à une petite diſtance de la mer nous ons trouvé un bois de chêne & d'olivier, portant de la vigne pendante en feſtons n arbre à l'autre, & donnant à l'œil & à orat des ſenſations agréables. La vigne ient ſans culture, & la propriété en eſt mune entre les habitans. Nous étions s dans le voiſinage de *Teios*, le pays de chus.

yant mis à la voile par un bon vent à la te du jour, nous arrivâmes avant midi à





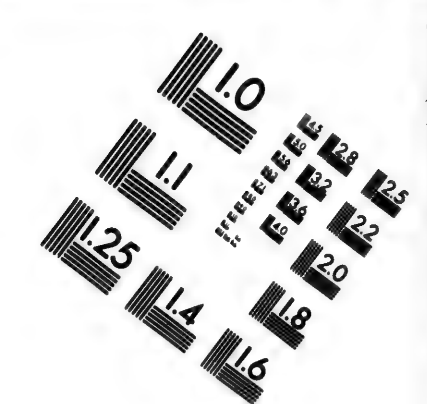
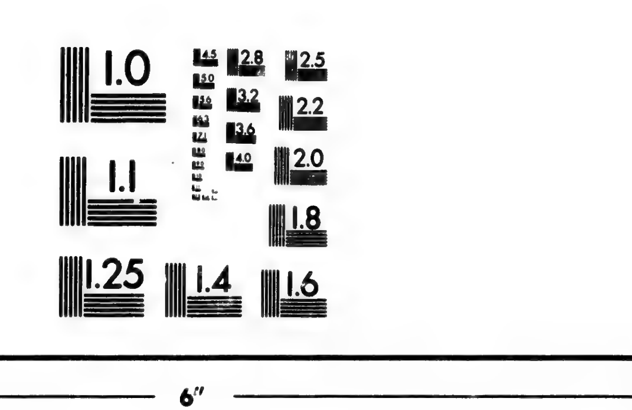
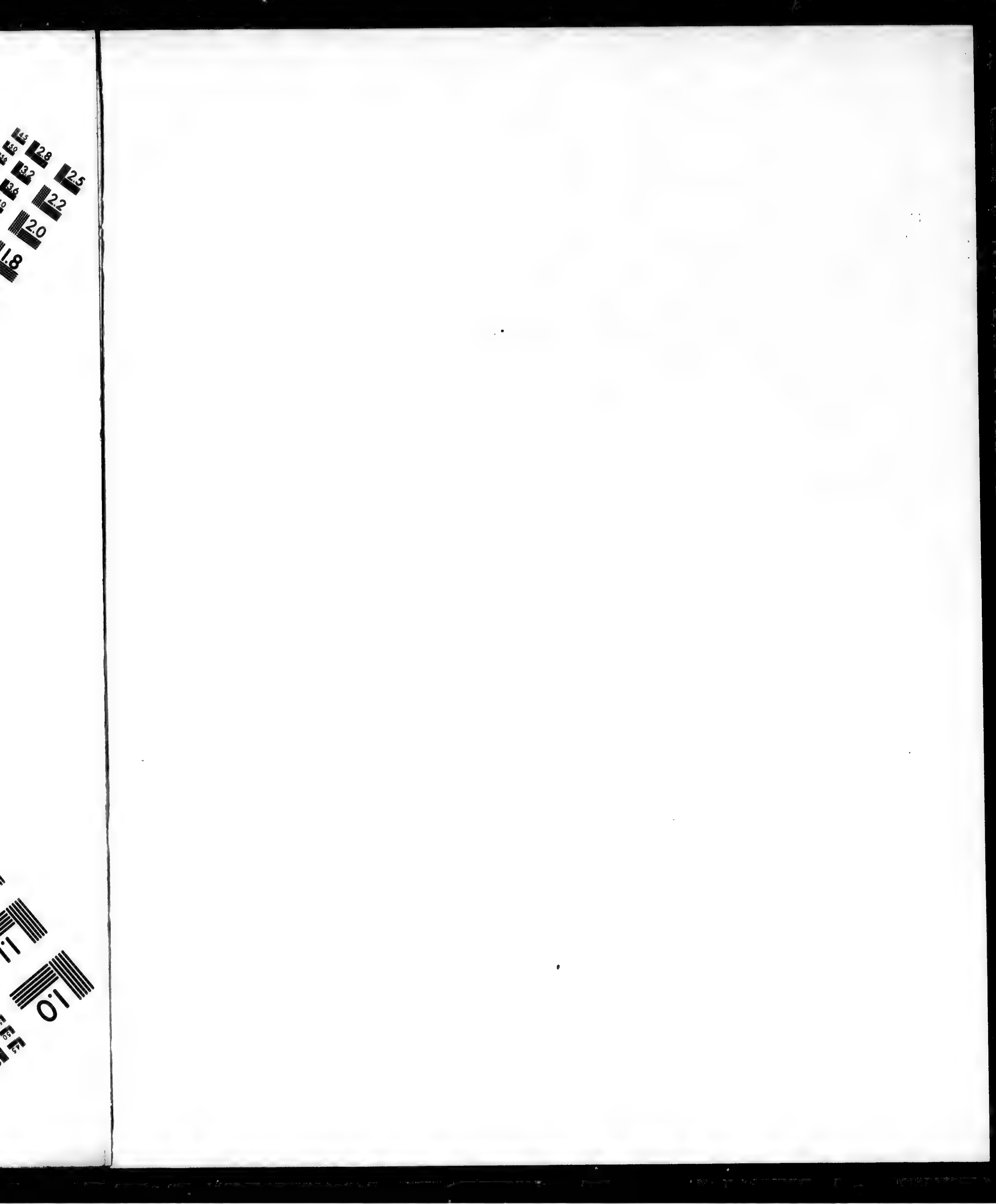


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Ionie.

Sejejeck, petite ville au fond d'une anse, e
ceinte d'une muraille basse à creneaux &
quelques tours vraisemblablement élevées p
les Génois; la place a encore quelques c
nons montés, & ses portes se ferment le so
Nous étions près de la porte du couchant q
ainsi que toutes les autres fortifications, no
donnaient une bien petite idée des moyens
défense des Turcs dans cette partie de l'art
la guerre.

En demandant à quelques Turcs, qui no
marquaient quelque bienveillance, où no
pourrions trouver des antiquités, ils no
indiquèrent diverses inscriptions, quelqu
unes ayant la forme de décrets, & une sép
crale.

De *Sejejeck* nous nous avançâmes à Vou
après avoir monté environ un mille par u
coline en pente douce, nous eûmes sur no
gauche un point de vue très-agréable de m
railles crenelées de la ville, située au ba
sur les bords de la mer, & d'un havre obl
environné de côtes boisées s'élevant en a
phitéâtre. Notre route nous conduisit ensi
tantôt au travers de petits vallons arrosés
jolis ruisseaux & couverts d'ombrages, tantôt
des terreins plats, entre des clotures form
par des haies de grands myrthes en fle

pays était vraiment poétique, & nous l'eû-
trop tôt traversé.

Ionie.

Nous nous arrêtâmes à *Vourla*, qui, situé
le penchant de la montagne, a la vue agréa-
de la mer & de Clazomène, dont Alexandre
une péninsule, d'île qu'elle était, en la joi-
ant au continent par une jettée, ainsi que nous
prend Pausanias; mais nous ne nous y ar-
âmes point, faute de temps, & la crainte
bandits & des soldats de la garnison tur-
e, dont on peut se défier avec autant de
on dans un pays presque désert, hâtèrent
re départ.

Clazomène, Libidos & Teios étaient cé-
es pour leurs bains, selon Pausanias: au-
rd'hui tout le pays ne présente que l'image
la stérilité; la terre y est couverte de pierres,
des pointes de rochers percent çà & là sa
face. Les seuls accidens qui varient la scène,
t quelques petites hauteurs & quelques
upes de grands pins. Une heure après le cou-
r du soleil, nous nous arrêtâmes dans une
umière appartenant à un Grec, le seul qui
itat le misérable village de Phrigé.

a route de-là à Tchismé, comme celle
nous venions de parcourir, est déserte &
uyeuse. Thchismé est l'ancienne Cyssus;
dans son port que fut défaite la flotte

d'Antiochus par celle des Romains. La vi
Ionie. est au haut d'un côteau qui va en pente
la mer; sa forteresse est dans le centre,
est de forme oblongue; elle consiste en
double mur & un fossé profond, & renfer
une mosquée & plusieurs maisons. La co
truction du fort, malgré son apparente an
quité, ne remonte pas plus haut que la p
session des Génois; ce sont eux-mêmes
ont construit deux bains publics très-gran
qui tombent aujourd'hui en ruines.

Depuis 1770, époque mémorable de
destruction de la flotte turque par l'esca
russe, la plus grande partie de la ville, a
rebâtie, après avoir beaucoup souffert de l
cendie qui l'a consumée à cette occasion.

Tchismé est devenu célèbre de nos jours
la victoire des Russes qui détruisirent l'arm
navale des Turcs en 1770. Cette dernié
bien supérieure à celle de ses ennemis, é
composée de vingt-cinq voiles, dont qui
grosses caravelles: l'armée russe, sous les
dres de M. le comte Alexis Orlow, n'é
que de neuf vaisseaux de ligne & de six
gates. Ils suivaient déja depuis quelques j
leurs ennemis, lorsque les Turcs vinrent s
traverser à l'entrée du canal de Scio, su
îles *Spalmadori*; mais, à la première dis

que les Russes firent pour les y attaquer, appareillèrent, & entrant dans le canal, rent se ranger le long de la côte d'Asie, nord de *Tchismé*. Le lendemain 5 juillet, cadre russe s'en approcha partagée entre divisions, dont la première était commandée par l'amiral Spiritow, la seconde, par le comte Alexis Orlow, & la dernière, par le contre-amiral Elphinston.

Ionie.

L'amiral Spiritow sortit de la ligne pour attaquer seul la capitane qui tenait la tête de la ligne turque. Le combat fut très-vif, & vaisseaux s'étant abordés, s'accrochèrent leurs agrès. les Russes jettèrent alors le bâtiment ennemi, des artifices dont l'effet ne fut que trop prompt, puisque n'ayant s'en éloigner, le feu prit également aux vaisseaux qui sautèrent ensemble. Il ne sauva que vingt-quatre Russes, parmi lesquels étaient l'amiral, son fils et le comte Théodore Orlow. Ce superbe vaisseau portait quatre-vingt-dix canons de bronze, et à bord une caisse de cinq cent mille piastres.

Cet événement répandit un effroi général parmi les Turcs. Ils coupèrent aussi-tôt leurs câbles, & allèrent se jetter, par la plus détestable des manœuvres, dans le port de *Tchismé*.

Ionie.

où ils furent bientôt bloqués. Le 7 à minu cinq vaisseaux russes s'entraversèrent en f du port, & commencèrent une canonade t rible, soutenue par le feu continuel d'une liotte à bombes; mais ils eurent bientôt cours à un moyen plus terrible, & qui p duisit tout son effet. Un brûlot alla mettr feu à un des vaisseaux turcs, & un vent v lent s'étant élevé au même instant, tout flotte ottomane fut consumée, à l'excep de quelques bâtimens, dont les Russes s'e parèrent avec leurs chaloupes, & qu'ils p vinrent à préserver de l'incendie général.

Tous les habitans de Scio furent tém de ce spectacle horrible; & la lumière de embrâsement était telle, qu'ils distinguaie dans le fond du port, les moindres événem Tous les vaisseaux étaient en feu, & sautaient cessivement à mesure que les flammes gagna les poudres. La mer était couverte de mall reux, qui nageant à travers les débris et les f mes, essayaient de gagner le rivage; l'art rie des vaisseaux turcs, qui se trouvait c gée, fut un nouveau moyen de destruct & renversa presqu'entièrement la ville fort de *Tchismé*.

Jamais victoire n'a été aussi complète; cette armée redoutable, qui semblait de

impoſer aux Ruſſes, et peut-être les for- d'évacuer l'Archipel, il ne reſtait pas aux urcs un ſeul canot, trois jours après qu'ils eurent rencontrés. Si leurs mauvaiſes ma- uvres ſemblent diminuer un peu le mérite Ruſſes, il ne faut pas oublier la grande périorité de leurs ennemis. Ceux qui con- iſſent les détails de cette action, conviennent e les généraux s'y ſont conduits avee autant ſavoir que de fermeté, & qu'ils ont été rfaitement ſecondés par tous ceux qu'ils mmandaient. S'il y avoit un reproche à leur ire, ce ſerait peut-être celui de n'avoir pas ivi leur victoire, & de n'avoir pas recueilli ut le fruit que nous avons ſu depuis qu'ils uvaient en tirer. Mais leur était-il poſſible imaginer l'état où ſe trouvaient les Darda- lles? Pouvaient-ils avoir ſur ces forteresses meuſes, des notions aſſez exactes pour ſavoir mbien peu eiles ſont redoutables? Quoi qu'il ſoit, il eſt certain que tout favoriſait les inqueurs, & qu'il dépendait d'eux d'aller ire la paix ſous les murs du ſérail. La na- re ſeule défend l'entrée de l'Helleſpont : un urant rapide, augmenté par les vents du rd, fréquens en ces climats, empêche ſou- nt les vaiſſeaux de remonter ce canal, trop oit pour y pouvoir louvoyer : les bâtimens

Ionie.

Ionie.

courent alors risque d'être arrêtés en face d
châteaux, dont l'énorme artillerie pourr
peut-être les écraser, malgré la mal-adre
de ceux qui la servent. Mais tous ces obs
cles étaient disparus à l'époque dont nous pa
lons : un vent de sud forcé, qui dura plusie
jours, aurait fait franchir à l'escadre ru
ce passage redouté. Les premiers château
qui sont les plus solides, étaient, à la véri
remplis d'un grand nombre de canons, m
dont presqu'aucun ne se trouvait en état
servir, & les troupes qui les gardaient p
rent la fuite à la vue de quelques flamm
russes qui en approchèrent.

L'île de Chypre est la dernière qu'on re
contre dans la Méditerranée, quand on s
l'alignement de la grande péninsule de l'A
sie Mineure. C'est aussi celle dont les anc
les tiennent le rang le plus distingué dans l'hi
toire des hommes. Elle doit peut-être son no
au mot *cypros*, qui veut dire cuivre, à cau
des mines de ce métal qu'elle recèle dans s
sein. Sa grande fertilité l'avait fait consacrer
Vénus, symbole ingénieux de la nature q
féconde les êtres & qui les vivifie.

Chypre s'étend en longueur d'occident
orient, depuis le cap Saint-André jusqu'à cel
de Saint-Epiphane. Strabon donne à l'île e

Ionie.

…tre 3420 ſtades de circonférence. Elle eſt …rtile quoiq'u'il n'y ait point de rivières. Ce …ſfaut eſt réparé par quantité de ſources, …uſieurs petits ruiſſeaux & ſur-tout par les …uies d'hiver. Que les habitans de cette île …ſſent d'être vexés & pareſſeux, & bientôt …ſeront opulens; mais ils ne ſont guères moins …féminés que leurs ancêtres. Idalie, Ama-…onte & Paphos étaient trois villes conſacrées …Vénus dans la charmante mythologie des …recs, mais qu'on ne connaît plus guères que …r les poëmes qui nous reſtent de l'antiquité. …Vénus n'était pas la ſeule divinité qu'on …dorât dans cette île : Apollon y avait un …mple; on en voit encore les débris auprès …e *Piſcopi*, village d'une grandeur & d'une …auté remarquables. Les habitans diſent que …s ruines proviennent du palais d'un homme …ui avait enſeigné la muſique; & vous ſavez …u'Apollon paſſait pour en être l'inventeur. …e bois qui lui fut conſacré, eſt actuellement …ne plaine arroſée par un aqueduc.

Non loin de-là eſt le promontoire Curium, …ujourd'hui nommé *Capo di Gato*, (Cap de …hat) pour faire alluſion aux chats que les …rêtres de Saint-Bazile entretiennent pour dé-…uire les ſerpens répandus dans les campa-…nes voiſines : ces bons prêtres furent excités

à cette bonne œuvre par le don d'un tr
Ionie. beau village.

Nicofie eft la capitale de cette contr
C'eft la demeure du gouverneur turc ; c'é
autrefois celle de toute la nobleffe vénitien
qui vivait dans l'île. A en juger par fes r
nes, elle a dû être magnifique ; & fa défe
contre les Turcs prouve qu'elle était affez b
fortifiée. Ces barbares s'en étant rendus
maîtres, y pafsèrent au fil de l'épée plus
vingt mille habitans; les femmes laides &
enfans furent brûlés sur le même bûcher;
réferva les belles femmes pour le férail
Grand-Seigneur, & les principaux citoye
pour orner le triomphe du général. Il y
plus de vingt-cinq mille hommes du pays
duits en captivité & vendus comme efclav
mais aucune des femmes réfervées pour le fé
n'y arriva: une d'entr'elles, qui s'était fait don
fecrettement une mêche allumée, fit faute
vaiffeau qui la portait, et le même accid
fit périr le vaiffeau qui portait le général tu
Refte à favoir fi, pour s'exempter de l'efc
vage, il eft permis de noyer tant de g
avec foi ; peut-être quelques-unes de
belles captives euffent-elles préféré le férai
la mort.

Famagoufte, autre place forte, ne s'é

...due que lorſqu'il n'était plus reſté de ſouris ...s la ville pour nourrir les habitans. Elle ...int une capitulation honorable ; mais les ...urcs la violèrent lâchement : ils maſſacrèrent ... plus grande partie des officiers de la garnifon, & firent écorcher vif le gouverneur; ... peau, ſalée, ſechée et empaillée, fut por... dans l'arſenal de Conſtantinople. Elle en fut ...levée par quelques perſonnes de la famille ... ce brave commandant; on dit que cette ...au glorieuſe exiſte encore à Véniſe. Louie.

On voit à peu de diſtance de Larnica, ville ...ez conſidérable, une moſquée où les Turcs ...étendent qu'eſt enterré l'ayeule de Mahomet: ...ſt-là qu'ils viennent invoquer la grand'mère ... leur prophète. Ils ne nous apprennent point ...mment elle fut amenée en Chypre du fond ... l'Arabie : la tradition n'en dit rien; mais ... foi muſulmane y ſupplée.

Celle des Chrétiens s'exerce, non loin de ..., ſur un autre objet. On voit à Salines une ...liſe grecque, dédiée au Lazare, le même ...e reſſuſcita Jéſus-Chriſt. Il fut, dit-on, en...rré dans l'emplacement de cette égliſe. L'u...que preuve qu'on en apporte, eſt le trou ...i recella ſon corps.

Le mont *Crocé* eſt la plus haute montagne ...i ſoit dans l'île de Chypre. Sainte Hélène en

Ionie.

choifit le fommet pour y faire conftruire
petite églife. Elle y joignit des dons fuffi
pour entretenir trente perfonnes employ
à la deffervir. C'eft un édifice affez ordinai
mais un morceau de la vraie croix y at
un concours que la hauteur de la monta
ne rebute point.

La fameufe madone de *Chekka* eft fituée d
un canton délicieux. L'air des environs
parfumé de rofes, de chévre-feuille &
quantité d'arbriffeaux d'une odeur aromatiq
Le couvent eft bien décoré, & le papa qu
gouverne, le cède à peine, pour la digni
à un évêque.

L'île entière n'offre aucun féjour préfér
à celui de Morfou, ni aucun édifice qui l'e
porte fur fon églife. Elle était dédiée à S
Mamas, à qui on attribue des actions furp
nantes, & qui toutes avaient pour but de
point payer fa part des impôts : il avait,
on, un miracle toujours prêt pour s'en
penfer.

Le Lapitho, appelé autrefois *Amabilis*, é
parfaitement bien nommé : c'eft un admira
payfage, où l'on remarque des ruines mag
fiques. Je vis enfuite *Palécra*, lieu où fe t
vait autrefois un temple dédié à la reine
mour. Un cadi en fit enlever les dernières p

, pour conſtruire une maiſon à ſes maî- ...
ſſes : ce n'était pas abſolument en changer la ... Ionie.
ſtination ; peut-être croyait-il chacune de
ſemmes une Vénus ?

Curéa eſt peut-être l'ancienne Cythère ; elle conſerve encore les agrémens extérieurs. ...ſt une ſuite de jardins et de maiſons de ...iſance, arroſés de ruiſſeaux d'eau vive, ...ribuée par pluſieurs canaux ; mais ces ef-...s de l'art le cèdent encore aux beautés de ...nature ; elle étale dans ce canton toute ſa ...ure, toutes ſes graces. L'ancienne ville ... Chypre eſt preſqu'entièrement détruite ; ...n'eſt aujourd'hui qu'un petit village envi-...né d'un grand nombre d'édifices ruinés. Ce ..., autrefois ſi renommé pour ſes belles ...mes, a dégénéré ſur ce point comme ſur ...reſte. Au centre de l'île eſt le mont Olympe, ...t les bras s'étendent en divers ſens juſqu'à ...mer. Vénus avait un temple au haut de ce ...nt ; j'y trouvai à la même place, les rui-... d'une chapelle grecque. Un des ſommets ...la chaîne de cet Olympe s'ouvrit ſous ...pire des Titus, & vomit tant de flam-..., que pluſieurs villes de Chypre furent ...bráſées.

...e ſol de Chypre eſt communément bon, ...l'aſpeſt en eſt agréable : il eſt coupé de

Ionie.

montagnes, qui ne servent qu'à varier
paysage; presque par-tout les yeux trouve
de quoi se satisfaire; mais les serpens,
aspics, les tarentules n'y sont que trop co
muns : ceux qui voyagent à pied, portent d
bottines, où sont attachées de petites sonn
tes, pour mettre en fuite ces reptiles ve
meux. La morsure de l'aspic fait périr, da
l'espace d'une heure, ceux qui en sont
teints; le seul moyen d'en guérir, est de co
per la partie qui a été mordue.

Voici un de ces phénomènes dont la natu
offre peu d'exemples, & qui par-là mér
d'être cité. Entre des rochers qui touchent
la mer, on trouve des os pétrifiés; c'étaie
disent les gens du pays, un grand nomb
d'étrangers, nommés Alains, qui voulai
envahir l'île de Chypre; ils firent naufrag
et leurs os furent changés en pierres, par
châtiment de la justice divine. Cette mé
morphose est toute naturelle; mais il faud
la rapporter à des temps plus reculés.

L'exercice de la religion chrétienne est
bre dans toute l'île de Chypre. On y com
un archevêque, deux évêques, plusieurs c
vens & un grand nombre d'églises; quelqu
unes ont été changées en mosquées. A l'ég
des prêtres, c'est le rituel grec qui les diri

ute leur ſcience & preſque toute leur reli- Ionie.
on conſiſte à obſerver les jours de fêtes & à
bſtenir de l'uſage de la viande. Ils peuvent
marier autant de fois qu'ils deviennent veufs.
es moines ſont traités plus ſévèrement, ils
peuvent être mariés qu'une ſeule fois;
s évêques ſont ſoumis à la même diſcipline.

LIVRE SECOND.

VOYAGES DANS LE CONTINEN DE LA GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

État sauvage & primitif de la Grèce. — Descri tion générale de ce continent.

La Grèce. S'IL faut s'en rapporter aux traditions a ciennes, les premiers habitans de la Grè n'avaient pour demeures que des antres pr fonds, & n'en sortaient que pour disputer a animaux des alimens grossiers & quelquef nuisibles : réunis dans la suite sous des ch audacieux, ils augmentèrent leurs lumière leurs besoins & leurs maux. Le sentiment leur faiblesse les avait rendus malheureux; le devinrent par le sentiment de leurs force la guerre commença, de grandes passions s' lumèrent ; les suites en furent effroyables fallait des torrens de sang pour s'assurer possession d'un pays ; les vainqueurs dév

nt les vaincus ; la mort était ſur toutes les s, & la vengeance dans tous les cœurs.

La Grèce.

Mais ſoit que l'homme ſe laſſe enfin de ſa cité, ſoit que le climat de la Grèce adoutôt ou tard le caractère de ceux qui l'haent, pluſieurs hordes de ſauvages couru au-devant des législateurs qui entreprit de les policer : ces législateurs étaient des yptiens qui venaient d'aborder ſur les côtes l'Argolide ; ils y cherchaient un aſyle, ils ndèrent un empire, & ce fut ſans doute beau ſpectacle de voir des peuples agreſtes cruels s'approcher en tremblant de la coie étrangère, en admirer les travaux paies, abattre leurs forêts auſſi anciennes que monde, découvrir ſous leurs pas même une e inconnue & la rendre fertile, ſe répandre c leurs troupeaux dans la plaine, & parir enfin à couler dans l'innocence ces jours quilles & ſereins qui font donner le nom e d'or à ces ſiècles reculés.

La colonie de Cécrops tirait ſon origine de ville de Sais en Egypte : elle avait quitté les ds fortunés du Nil pour ſe ſouſtraire à la d'un vainqueur inexorable, &, après une gue navigation, elle était parvenue aux riges de l'Attique, habités de tout temps par peuple que les nations farouches de la Grèce

La Grèce.

avaient dédaigné d'asservir. Ses campagn n'offraient point de butin, & sa faiblesse pouvait inspirer aucune crainte : libre sa connaître le prix de la liberté, plutôt grossi que barbare, il devait s'unir sans effort à d étrangers que le malheur avait instruits. Bie tôt les Egyptiens & les habitans de l'Attiq ne formèrent qu'un seul peuple ; mais les pr miers prirent sur les seconds cet ascenda qu'on accorde tôt ou tard à la supériori des lumières ; & Cécrops, placé à la tê des uns & des autres, conçut le projet faire le bonheur de la patrie qu'il venait d' dopter.

Tous les réglemens de Cécrops respiraie la sagesse & l'humanité : s'il avait été l'aute de ces mémorables institutions qu'il emplo pour éclairer les Athéniens, il aurait été premier des législateurs & le plus grand d mortels ; mais elles étaient l'ouvrage d'u nation attentive à les perfectionner pendant u longue suite de siècles : il les avait apporté d'Egypte, & l'effet qu'elles produisirent si prompt, que l'Attique se trouva peupl bientôt de vingt mille habitans, qui fur divisés en quatre tribus.

Des progrès si rapides attirèrent l'attenti des peuples qui ne vivaient que de rapin

Les corsaires descendirent sur les côtes de l'Attique, en ravagèrent les frontières, & répandirent la terreur de tous côtés. Cécrops en profita pour persuader à ses sujets de rapprocher leurs demeures, alors éparses dans la campagne, & de les garantir, par une enceinte, des troubles qu'ils venaient d'éprouver. Les fondemens d'Athènes furent jetés sur la colline où l'on voit aujourd'hui la citadelle. Onze autres villes s'élevèrent en différens endroits; & les habitans, saisis de frayeur, firent sans peine le sacrifice qui devait leur coûter le plus: ils renoncèrent à la liberté de la vie champêtre, & se renfermèrent dans des murs, qu'ils auraient regardé comme le séjour de l'esclavage, s'il n'avait fallu les regarder comme l'asyle de la faiblesse. A l'abri de leurs remparts, ils furent les premiers des Grecs à déposer, pendant la paix, ces armes meurtrières qu'auparavant ils ne quittaient jamais. La Grèce.

A mesure que le royaume d'Athènes prenait de nouvelles forces, on voyait ceux d'Argos, d'Arcadie, de Lacédémone, de Corinthe, de Sicyone, de Thèbes, de Thessalie & d'Épire, s'accroître par degrés, & continuer leur révolution sur la scène du monde.

La multiplicité des petits états que renfer-

mait l'ancienne Grèce, & les fréquens cha
La Grèce. gemens auxquels ils se trouvèrent exposé
mettent dans l'impossibilité d'en donner u
description exacte. Cependant, pour connaît
cette partie si célèbre de la terre, il faut ent
dans quelques détails. Les meilleurs voyageu
tels que Spon, Weler, Pokocke, Le Roi,
ront nos guides dans cette énumération. N
indiquerons exactement les lieux qui aur
eu quelque célébrité, en rappelant, aut
qu'il sera possible, leurs anciens noms, &
tant ceux qu'ils portent maintenant, p
mettre le lecteur à portée de faire la com
raison de la Grèce ancienne avec la Gr
actuelle.

La Grèce, proprement dite, en y comp
nant le Péloponèse, n'a pas plus d'éten
que le royaume de Naples, sa surface n'é
au plus que de dix-neuf cent cinquante-d
lieues quarrées, suivant une note manusc
de M. d'Anville : c'est sur ce petit point
globe que les Miltiade & les Léonidas d
rent l'Europe & l'Asie.

Cette partie de la Grèce, que nous n
mons la Grèce du continent, renfermait
foule de villes indépendantes, qui n'av
de pouvoir que par le nombre de héros
habitaient leurs remparts. Jetons un c

d'œil rapide sur toutes ces anciennes souve- La Grèce.
rainetés. Le charme de leur histoire rend moins sensible que par-tout ailleurs la sécheresse de cette nomenclature.

La Macédoine. — Cette contrée, renfermée dans ses anciennes limites, était bornée au couchant par l'Illyrie, & à l'orient par la Thrace. La Dardanie lui servait de limites au nord, & la Thessalie au midi: tout le nord de la Macédoine est bordé d'une chaîne de montagnes qui font sa défense. La province la plus distinguée de la Macédoine s'appelait l'Emathie. On y rencontrait Edesse, aujourd'hui *Megé*, ou la ville des chèvres, qui fut dans le premier âge de la monarchie le lieu de la résidence des rois: Bercé, maintenant *Cara-veria*, qui le disputait à Edesse en population, & sur-tout la ville de Pella, située sur un lac qui communiquait par un canal à la mer Egée. Il ne reste plus que quelques ruines, sous le nom de Palarisa, de cette ville, la terreur de l'Europe & de l'Asie, sous Philippe & Alexandre.

Quand on vient à l'orient de la Macédoine, on rencontre une grande contrée appelée Mygdonie, démembrée de la Thrace par les rois prédécesseurs d'Alexandre: Therme en était la capitale. Cassandre fit prendre dans la suite

La Grèce.

à cette ville le nom de Theſſalonique, ſo épouſé. On la connaît aujourd'hui ſous l nom de *Saloniki*, & elle ne paraît point avoi dégénéré de ſa grandeur, malgré le deſpotiſm & le fanatiſme des muſulmans. On y voi encore avec admiration une magnifique co lonnade d'ordre corinthien, chargée de ba reliefs, & un arc de triomphe conſtruit av un art infini. Ce dernier monument eſt d ſiècle de Marc-Aurèle.

On peut remarquer, par la configuratio de toute cette partie méridionale de la Mac doine, qu'elle forme deux petits golfes trois péninſules : l'orientale eſt cette chaîne d mont Athos que Xerxès tenta de percer, dont un ſculpteur voulut faire une ſtat d'Alexandre.

Les principales villes de cette contrée ſo Amphipolis, aujourd'hui *Jamboli ;* Philipp où Brutus & Caſſius furent défaits ; & St gyre, qui n'a de célébrité que pour avoir la patrie d'Ariſtote.

L'Epire. — Cette région, baignée à l' rient par la mer Ionière, commence prop ment à la naiſſance des monts Acrocéra niens, ainſi nommés à cauſe de leur hauteu qui les expoſe à être ſouvent frappés de

La Grèce.

udre. Buthrote, aujourd'hui *Butrinto*, est seule ville remarquable de cette contrée; lle est séparée par un détroit de l'île des héaques d'Homère, qu'on nomma dans la ite Corcyre : c'est notre île moderne de orfou. L'intérieur de l'Epire est assez peu onnu, à l'exception de Dodone, célèbre par plus ancien des oracles de la Grèce.

Le pays des Molosses, la première des nations de l'Epire, s'étendait le long du golfe 'Ambracie : là était la capitale des états de yrrhus, qui avait donné son nom au golfe i baignait ses remparts. La fameuse victoire 'Actium fit fonder, sous Auguste, une ville Nicopolis, dont les priviléges causèrent la écadence de la ville royale d'Ambracie. Le inde sépare l'Epire de la Thessalie.

La Thessalie. — Elle est bornée de trois ôtés par des montagnes qui lui servent de arrières naturelles contre les invasions des onquérans : l'Olympe limite cette région du ôté du nord, le Pinde au couchant & l'Œta midi. Le fleuve Penée traverse toute la hessalie d'occident en orient, & se jète dans des bras de la mer Egée.

Ce pays hérissé de montagnes, avait peu grandes villes dans son sein; Larisse fut

La Grèce.

une des plus diſtinguées, parce qu'elle étai le centre de la petite ſouveraineté d'Achille C'eſt après avoir laiſſé Lariſſe ſur ſa droi que le Penée ſe reſſerre dans une gorge entr l'Olympe & l'Oſſa, non loin de cette vill de Tempé, dont les poëtes grecs ont fait paradis terreſtre de l'ancienne mythologie comme ſi c'eût été l'endroit le plus ſéduiſant le plus merveilleux de la terre habitée; ma leur erreur à cet égard eſt atteſtée par nature, ou ſi l'on veut, par l'état réel local, qui n'a eſſuyé aucune viciſſitude, aucune altération depuis plus de deux mil ans.

Le Tempé a toujours été & eſt encore u gorge très-étroite & très-profonde entre deu montagnes ſi élevées, qu'on peut à peine r garder de haut en bas ſans être ſaiſi d'horre & même frappé de vertige à l'aſpect d'un pr cipice ſi épouvantable, où le fleuve Pen coule d'occident en orient, & laiſſe ſi pe d'eſpace ſur ſon rivage, qu'à peine dix hor mes peuvent y paſſer de front, en ſuiva la route qui conduit de Lariſſe à Theſſal nique.

Au moment où le Penée ſe répand av beaucoup de fracas dans cette fondrière, il reçoit un ruiſſeau empoiſonné, venu de

acédoine, & qu'on nommait le *Titarèse*, qui flétrissait la verdure sur son passage & brûlait les fibres des plantes par l'âcreté de ses eaux, chargées d'un principe d'un bitume caustique qu'on voyait y surnager ainsi qu'une matière oléagineuse. Les forêts, qui sont d'un côté sur le flanc du mont Olympe, & de l'autre sur celui du mont Ossa, empêchent l'évaporation de l'air humide qui règne toujours au fond de ce précipice sous la forme d'un brouillard. Les Grecs modernes nomment le Tempé, le *Lycostome*, ou la gueule du loup, parce qu'il s'offre sous un aspect assez semblable du côté de la mer, vers l'embouchure du Penée. Telle est cette fondrière sauvage, plus propre à inspirer une mélancolie profonde que cette douce joie qu'on éprouve à l'aspect d'une belle contrée, habitée par des mortels heureux & libres.

La Grèce.

Pharsale, sur le fleuve Enipée, doit sa renommée à la victoire de César sur Pompée, qui amena le renversement de la république romaine. La Thessalie s'ouvre vers l'orient, à deux golfes de la mer Egée : dans leur voisinage est le Mont Œta, où on dit que se brûla Hercule.

Si, en quittant la Thessalie, on revient vers la mer Ionienne, on trouve l'Etolie, qui

La Grèce.

n'eſt ſéparée de l'Epire que par le cours du fleuve Acheloüs : cette région s'étend dans les montagnes ; le fleuve *Evénus*, aujourd'hui *Fidari*, la traverſe dans toute ſa longueur. Calydon, une des grandes villes du pays, était ſituée vers ſon embouchure.

La Phocide. — Ce pays s'étend au midi le long du golfe de Corinthe. Naupacte, aujourd'hui *Lepante*, & Amphiſſe, maintenant Salone, ſont ſes plus grandes villes. La Phocide n'a rien de remarquable que le mont Parnaſſe & Delphes : il ne ſubſiſte rien aujourd'hui de cette ville floriſſante & de ſon temple célèbre ; c'eſt un petit hameau, nommé Caſtri, qui déſigne aujourd'hui l'emplacement de ſes ruines.

La Béotie ſuccède à la Phocide, & ſe trouve ſituée entre le détroit de l'Eubée & le golfe de Corinthe. L'air de la Béotie eſt très-épais, ce qui vient de la quantité de lacs qui ſont entre les gorges de ſes montagnes, & dont les exhalaiſons ôtent à l'atmoſphère ſa ſalubrité. La différence de ce ſol d'avec celui de l'Attique ſe remarquait, ſuivant les anciens, dans le génie de ſes habitans. La ſtupidité béotienne avait paſſé en proverbe ; & à peine ce jugement des ſiècles put-il être infirmé p

maison profonde de Plutarque & le génie d'Epaminondas. La Grèce.

Thèbes était la capitale de la Béotie: Alexandre détruisit cette ville de fond en comble, à la réserve de la maison de Pindare, & elle ne se releva jamais entièrement de ses ruines.

L'ancienne Labadée, célèbre par son antre de Trophonius, est aujourd'hui la ville dominante de la Béotie.

Chéronée, maintenant sans nom, vit autrefois ses remparts illustrés par deux victoires de Philippe de Macédoine sur les Grecs, & encore plus par la naissance du philosophe Plutarque.

Thespies est appuyée sur l'Hélicon, ce mont renommé que les Turcs ont défiguré sous la dénomination bisarre de *Zagarc-Vouni.* Non loin de-là est Leuctres, où Epaminondas vainquit les Lacédémoniens; & Platée, où une poignée de Grecs défit l'armée formidable de Mardonius. Platée est séparée d'Eleuthère par le mont Cythéron, dont le nom, à cause des malheurs d'Œdipe, ne se prononçait sur le théâtre d'Athènes qu'avec attendrissement.

Le dernier lieu remarquable de la contrée

La Grèce.

dont la géographie nous occupe, est le p d'Aulis, où les Grecs s'embarquèrent pour rendre devant Troye. Les amateurs du thé aiment à y reconnaître le lieu de la scène s'exécuta le sacrifice d'Iphigénie.

L'Attique. — Son nom dérivait du *acté*, qui désigne une région bordée par mer : en effet, l'Attique semble ne tenir continent que par la Béotie.

Quelques fréquens qu'aient été les tre blemens de terre dans presque toutes les p ties de la Grèce en général, depuis plus deux mille ans, il n'est cependant survenu cune altération sensible à la figure de l'A que : elle ressemble encore, comme dans l' tiquité, à un triangle, dont deux côtés baignés par la mer, & dont la base est joi au continent.

Cet espace renferme à-peu-près quatrevin six lieues quarrées d'un terrein extrémem inégal, tout hérissé de hautes montagnes entrecoupé par des vallées profondes, au desquelles les rivières se versaient sous forme d'une cascade, ou se précipitaient des plans si rapides, qu'elles n'étaient pas vigables pour les moindres bateaux. D leurs, leurs eaux, qui entraînaient beauc de limon par la violence de leur chute,

La Grèce.

aient toujours troubles & colorées; la
part même de ces ruisseaux ne sont dans
réalité que des torrens que la fonte subite
neiges fait descendre avec beaucoup de
as du haut des rochers au retour du prin-
ps, & qui s'évanouissent ensuite telle-
t, qu'on ne peut en retrouver la trace au
r de l'été.

Platon n'a jamais voulu croire qu'une con-
où il régnait tant de confusion, & où les
de la terre avaient été entassés avec tant
régularité, eut pu sortir dans cet état des
ins de la nature. Il suppose que la puissance
causes physiques y avait aterré le plan
le dessin primitif de la création; il ose
me mettre en fait qu'avant le déluge,
tique était une région vraiment fortunée,
les habitans s'endormaient au sein de l'a-
dance, & où ils ne se réveillaient plus qu'à
voix du plaisir : mais les eaux, dit-il, en
répandant avec impétuosité, n'ont laissé
leur passage que les traces de la plus ter-
le dévastation. La terre végétale, qui cou-
it originairement la surface de la plupart
montagnes, avait été, selon lui, entraînée
des torrens si violens, qu'aucun arbre ne
vait plus s'y enraciner; & on n'y trouve,
il, que des bouquets d'herbes rampantes

La Grèce.

& fort âcres, telles que le thym, dont abeilles se nourrissent; mais il ne doute que ces rochers, alors si nuds & si déchar n'eussent, durant l'enfance du monde, tenu d'immenses forêts de haute futaie, on découvrait en différens endroits des tiges qui ne lui paraissaient pas équi ques.

Il est vrai que quelques auteurs mode n'ont envisagé cette hypothèse que comm fruit d'une imagination brillante, ou com le songe d'un philosophe ingénieux; quand on considère attentivement la fig de la Grèce en général, & la dispositio ses côtes en particulier, on est bien surpri voir que les principaux caps sont tous tou directement vers le midi, comme les au grands promontoires du monde. Cette di tion, qui ne saurait jamais être l'effet du sard, démontre assez que les eaux y ont poussées avec la plus grande rapidité pos du sud au nord.

C'est sur-tout la partie méridionale de l tique qui a le plus sensiblement souffert les suites d'une telle révolution; & son actuel est très-conforme aux observations f par Platon: elle n'offre qu'un groupe de chers escarpés que leur masse prodigieu

résister à l'impression des flots qui vien- La Grèce.
encore, durant la tempête, s'y briser
un éclat épouvantable, & alors tout le
montoire de *Sunium* blanchit sous l'écume
mer irritée : on n'y découvre que de
lits de sable & de gravier que les Athé-
appelaient les champs phelléens, & qui
ent frappés d'une éternelle stérilité.

nfin cette côte se présentait aux yeux des
igateurs sous un aspect sombre & attris-
; mais vers le nord on trouvait un terrein
iment plus riche en végétaux, mieux ta-
de verdure, & même très-approprié à
lture de la vigne & de l'olivier, tandis
les sommets des montagnes les plus éle-
nourrissaient des chênes toujours verts,
cyprès, & sur-tout des sapins, naturelle-
t taillés en forme de pyramides, de l'es-
qu'on retrouve sur les principales hau-
de la Grèce européenne, où ils embel-
t beaucoup le paysage. La culture ne put
ord s'y étendre qu'au centre des vallées
plus humides ; ensuite l'industrie, aiguil-
par le besoin, forma, au penchant même
montagnes, des plantations & des jardins
omiques, où il fallait contenir les cou-
de la terre par des enceintes de maçon-
contre le choc des torrens, & entretenir

La Grèce.

l'activité de la végétation par des arroſe
artificiels. Cette culture pénible exigeai
concours d'eſclaves & de mercenaires
c'eſt à ce métier que le philoſophe Cléa
gagnait ſa vie, avec plus de gran
& de dignité que Diogène, qui mend
& qu'Ariſtippe, qui dînait à la table des
rans.

Lorſque cette contrée n'avait encore a
commerce extérieur, ni aucune marine c
ble de réprimer les pirates, qui ſont auſſi
ciens dans la Méditerranée que les vents
tempête, il n'eſt pas poſſible que la popul
y ait été conſidérable, à cauſe de ſa ſté
naturelle.

Les premiers aventuriers qui s'y rép
rent, ne formèrent aucun établiſſemen
commun; ils ſe tinrent tous éloignés le
des autres, & ne conſtruiſirent que des vil
indépendans, que les Athéniens nomm
des peuplades, dont le nombre fut d
porté à 174, de façon qu'il en exiſtait à
près deux ſur chaque lieue quarrée, l'une
tant l'autre. La ville d'Athènes, qu'on
gardait comme un établiſſement très-mod
eu égard à la haute antiquité des peupl
ne fut dans ſon origine qu'un lieu d'aſſen
où la nation venait délibérer en comm

cuter ses intérêts. Quelques familles d'arti-
s allèrent s'établir dans cette espèce de ca-
ale, pour favoriser les opérations de leur
mmerce & de leur industrie ; mais les ha-
ans des campagnes ne s'y rendaient qu'à des
rs fixés par la loi, ou lorsque, pour des
aires extraordinaires, ils étaient convoqués
r les crieurs publics, qui devaient alors
courir toute la contrée d'une extrémité à
tre, afin de réunir la nation qui y était
persée.

Ce genre de vie contribua beaucoup à for-
r leur constitution, & à les préserver d'une
nité de maux que les habitans des grandes
es contractent nécessairement dans les fa-
tés de leur corps & de leur ame, puisque
t contre le vœu manifeste de la nature qu'on
asse en de si petits espaces de si nombreux
upeaux d'hommes, qui, comme les végé-
x qu'on plante trop près les uns des au-
, se dérobent mutuellement les sucs nour-
ers de l'air & de la terre.

Il manquerait, dans la description de l'At-
e, un chapitre très-intéressant, si l'on n'y
ait pas une mention particulière des jar-
s des philosophes, qui occupaient aux en-
ons d'Athènes à-peu-près une demi-lieue
rrée, & s'étendaient depuis les rives de

La Grèce.

l'Ilisse jusqu'à celles du Céphise. Les Epi riens étaient établis au centre, les disciples Platon vers le nord, & ceux d'Aristote le sud.

Jamais on ne vit des voisins moins tur lens ni moins jaloux : une allée d'oliviers, un bosquet de myrthe y séparait les systêm & y servait de limites au règne de l'opini cependant chaque secte se distinguait par caractère particulier, & par des mœurs lui étaient propres. Les Epicuriens ne fu jamais ni riches ni pauvres : on observait pa eux beaucoup de simplicité & beaucoup conomie. Ils ne voulurent point se donne moindre peine pour augmenter le patrim que leur fondateur leur avait légué par testament.

Il paraît en général que les philosop grecs avaient une aversion marquée pou séjour des villes ; mais comme il n'eût pas convenable à leurs vues de trop s'éloigne la capitale, qui était le dépôt des instrum & des secours dont les arts & les scie ont besoin, ils imaginèrent, dès le temp Platon, un milieu entre les extrêmes, en bitant des jardins répandus aux environs thènes ; & c'est-là qu'à l'ombre du repos loin des cris importuns du vulgaire, il se fo

nt de grands hommes, dont un seul eût pu lustrer toute une nation. La Grèce.

Cette éducation champêtre avait des avantages infinis sur la méthode de ces peuples de Europe, qui ont relégué l'enfance dans des colléges infectés, où il règne souvent trois grands fléaux à la fois : le luxe, l'ignorance & préjugé.

Un amas de semblables habitations offrait loin l'aspect d'un hameau où l'on enseignait morale comme un métier, c'est-à-dire, par pratique : on y apprenait sur tout à commander & à obéir ; car la législation & le gouvernement y étaient en petit, tout ce qu'ils pouvaient être au milieu de la république Athènes.

Mais aucune de ces retraites champêtres ne devint si célèbre dans l'histoire de la philosophie que le jardin d'Epicure : cette école de secte fut consacrée comme un temple, dont confia l'administration à tous ceux qui y enseignèrent successivement la doctrine de leur maître, & perpétuèrent l'esprit de ce systême fameux comme un feu inextinguible. Sénèque assure qu'ils gravèrent sur la surface de ce sanctuaire une inscription, pour annoncer que souverain bien y résidait au sein de la volupté, & pour inviter ceux qui étaient las

La Grèce.

d'errer d'opinions en opinions, à y ver chercher le vrai repos de l'ame; mais il avo que quand on se laissait attirer par des pr messes si magnifiques & des espérances grandes, on était bien surpris d'y trouver mortels simples & honnêtes assujettis au gime le plus sobre, & unis entr'eux par liens d'une amitié indissoluble qu'ils reg daient comme la première des vertus & le p doux des plaisirs.

Platon prétend qu'on pouvait faire un co de morale en voyageant dans l'Attique, qu'on se donnait la peine de lire toutes inscriptions en vers élégiaques, gravées les hermès ou les pierres quarrées, dres le long des grandes routes & au centre villages : ces inscriptions contenaient, se lui, les premières lignes de la philosophie les germes de la sagesse.

A en juger par les fragmens qu'il en ci on n'y trouve que des maximes commune apparence, mais singulièrement appropri l'instruction des habitans des campagnes tel Athénien qui allait commettre une ac fort lâche, en était souvent détourné par sentences qu'il lisait sur sa route, à l'om d'un olivier ou d'un cyprès.

Rien ne serait plus aisé que de renouv

e méthode semb
en à espérer & a
aime quelquef
pierres que d'e
listes, qui mêle
ennui, & tant d'
ils font haïr la
Le Péloponèse o
tinent de la Grè
, qui a une lieu
space le plus étroi
nom de l'abond
duit : cet arbre e
grec, & *morus* en
semble assez à une
La Morée, suivan
isée en six contré
centre : autour d'e
golide, la Laconi
première, avec la
d'hui le *Braccio*
es forment le Belv
de comprennent
a & la Saccanie.
nt détats souvera
des autres : on peu
e; la division actue
idère, *Braccio di N*

ne méthode semblable, dont il y a quelque
ien à espérer & aucun mal à craindre; car
aime quelquefois mieux entendre parler
s pierres que d'entendre de prétendus mo-
listes, qui mêlent tant d'absurdité à tant
ennui, & tant d'ennui à tant de dureté,
'ils font haïr la vertu même.

Le Péloponèse ou la Morée est jointe au
ntinent de la Grèce par l'isthme de Corin-
e, qui a une lieue & demie de large dans
space le plus étroit. On prétend qu'elle tire
nom de l'abondance des mûriers qu'elle
oduit: cet arbre en effet se nomme *morea*
grec, & *morus* en latin: sa figure d'ailleurs
semble assez à une feuille de mûrier.

La Morée, suivant *Pomponius Mela*, était
isée en six contrées; l'Arcadie en occupait
centre: autour d'elle on trouvait l'Achaie,
rgolide, la Laconie, la Messénie & l'Elide.
première, avec la Laconie, comprend au-
rd'hui le *Braccio di Maina;* les deux der-
res forment le Belvédère; l'Achaie & l'Ar-
de comprennent aujoujourd'hui le *Chia-*
a & la Saccanie. Ces contrées formaient
nt détats souverains & indépendans les
des autres: on peut les reconnaître sur la
e; la division actuelle est en trois parties:
védère, *Braccio di Maina* & la Saccanie.

La Grèce.

La Morée eſt un pays montagneux, ſu tout à ſon centre : on y trouve des loups, d ſcakals & quelques linx ; ſes vallées & ſ côtes ſont très-fertiles : elle abonde en fr ment, en huile, en ſoie ; elle renferme qu ques lacs : tel eſt le *Stimphale*, Stimphalu fameux par les animaux nuiſibles qui ſe naient ſur ſes eaux, & le *Fénéo*, le *Phéne* des anciens, où le Stix prenait ſa ſource. dit que l'eau de ce dernier lac était ſi froid qu'elle donnait la mort aux hommes & a animaux qui en buvaient ; que tous les vaſ ſoit de verre, ſoit de cryſtal, de terre cui & même de marbre, ſe caſſaient lorſqu'on rempliſſait de cette eau ; qu'elle diſſolvait c qui étaient de corne ou d'os ; &, ce qu'i a de ſurprenant, c'eſt que cette même n'agiſſait point ſur la corne des chevaux y a ſans doute beaucoup à rabattre des p priétés que les anciens donnaient aux e de ce lac ; mais, quoi qu'il en ſoit, il certain qu'elles devaient avoir des qual nuiſibles, puiſque les poëtes ont fait du un des fleuves de l'enfer. La fable dit qu Victoire, fille du Stix, ayant ſecouru piter contre les géans, il ordonna, par connaiſſance, que les dieux jureraient ſes eaux, & que s'ils ſe parjuraient, ils

aient privés de vie & de ſentiment pendant euf mille ans. Servius rend raiſon de cette able, en diſant que les dieux, étant bien-eureux & immortels, jurent par le Stix, ui eſt un fleuve de triſteſſe & de douleur, omme par une choſe qui leur eſt extrême-ent contraire ; ce qui eſt jurer par forme exécration. Héſiode raconte dans ſa théo-onie, que lorſqu'un des dieux a menti, upiter envoie Iris pour apporter de l'eau Stix, dans un vaſe d'or, ſur lequel le enteur doit jurer, & s'il ſe parjure, il une grande année ſans vie & ſans mou-ement.

La Grèce.

Parmi les rivières de la Morée, on re-arque le Carbon ou Alphée, *Alpheus ;* & *Baſilipotamo , Eurotas.* Une chaîne de ro-hers traverſe l'iſthme d'une mer à l'autre : y voit un chemin que l'empereur Adrien élargir, & les ruines d'un mur & d'un nal qui n'ont point été achevés. Le roi émétrius entreprit de couper l'iſthme, & joindre la mer Ioniène à l'Archipel, pour iter aux vaiſſeaux les grands détours qu'ils nt obligés de faire. Jules-Céſar, Caligula Néron firent continuer cet ouvrage, qui reſté imparfait. Un peuple, plus induſ-ieux que les Turcs, aurait depuis long-

La Grèce.

temps coupé cet isthme ; ce serait le moy d'éviter aux vaisseaux le danger d'être at qué par les corsaires. Il ne s'agirait que former un canal d'environ deux lieues longueur.

CHAPITRE II.

oyage de Richard Pockocke dans le continent de la Grèce.

La Grèce.

E m'embarquai à Lemnos, dit Pockocke, j'arrivai à Monto-Santo le 8 de septembre. C'est l'ancien mont Athos, dans la Macé-doine, que les Grecs & les Turcs appèlent *acom-Horos*, la montagne sainte, à cause grand nombre de couvens qui y sont, & qui la montagne appartient: elle forme un romontoire nord & sud, lequel est joint au ontinent par un isthme d'environ un mille de rge, que Xerxès, à ce que disent les histo-iens, fit couper pour faire passer ses vais-aux d'une baie dans l'autre, ce qui ne pa-ît pas vraisemblable; car si cela était, il en sterait quelques vestiges.

Ce mont est si élevé, que du sommet, au pport des anciens, qui mêlaient presque oujours la vérité avec le mensonge, on jouis-it du soleil naissant, quatre heures plutôt ue sur la côte, & qu'au solstice son ombre prolongeait jusqu'à Agora, ville de l'île de

Cc 4

La Grèce.

Lemnos, quoique cette ville en soit distant de 87 milles à l'est.

Il y a vingt couvens sur le mont Athos dix sur la croupe septentrionale, & dix sur croupe méridionale; la plupart sont près d la mer. Plusieurs de ces couvens sont trè pauvres; quelques uns possèdent des terr ailleurs; la plupart envoient des religieux fai la quête: ils paient une taxe déterminée po les terres qu'ils possèdent, & il y a un bo tangi qui réside dans leur ville pour la perc voir & les protéger contre ceux qui voudraie leur nuire. On m'a dit qu'ils étaient oblig de nourrir & de loger tous les passans; ma ceux qui en ont le moyen n'en sortent jama sans leur faire quelque aumône. On ne souff qu'aucune femme aborde cette montagne. manière de vivre des religieux est la mêm que celle des moines du mont Sinaï: ils font jamais gras; il y en a toujours un q fait la lecture en grec moderne pendant repas.

Plusieurs de ces couvens ont été fondés p des princes de Bulgarie, de Servie & de V lachie; & ces religieux sont si ignorans, qu' ne savent ni lire, ni parler le grec vulgai Ces couvens sont bâtis autour d'une co ronde, dans le milieu de laquelle est l'égli

La Grèce.

es plus grands & les plus riches ſont ſur la roupe orientale au nombre de quatre : celui Laura eſt le principal; c'eſt de lui que les utres dépendent, & ſes religieux paſſent pour re plus policés que les autres.

Je fus deſcendre, en arrivant, au couvent Laura : les religieux me firent un très-bon cueil; j'y trouvai un ancien évêque de Lemos, qui avait reſigné ſon évêché, & un arhimandrite ruſſe, qui avait beaucoup voyagé ans ce pays. Je fus de-là au couvent de *antocotori* : l'abbé avait voyagé en Eſpagne, Italie & en Allemagne, & parlait parfaiment bien la langue italienne. Je vis de in un hermite qui ſe promenait dans un ois : ſa cellule était preſque inacceſſible, à uſe des ronces & des buiſſons dont elle était vironnée. On me dit qu'il y était depuis arante ans, & qu'il en avait cent : il n'avait int de chapelle, & on l'avait diſpenſé d'aſter aux offices; il n'avait pour tout habit 'une tunique de drap groſſier & des caçons.

Nous prîmes dans cet endroit des mulets; , après avoir marché une demi-heure dans campagne la plus agréable, nous arrivâmes couvent de *Kilandani*, qui eſt un des atre grands couvens; nous en viſitâmes plu-

La Grèce.

ſieurs autres, & enfin nous arrivâmes a hermitages de Ste. Anne, ſitués vers l'extr mité la plus méridionale du cap. Ils conſiſte en quarante maiſons, habitées par une ce taine d'hermites, & bâties autour d'un enfo cement demi-circulaire qui ſe trouve dans montagne. Chaque maiſon eſt habitée p deux ou trois hermites : je les trouvai occup à faire ſécher les figues, les noix & les r ſins qu'ils avaient cueillis ; quelques-uns s'o cupent à faire des cuillères de bois & à ſculp quelques images de dévotion : ils vont l ſamedi & les dimanches à l'égliſe Ste. Ann où l'on montre une main de cette ſainte.

Nous fûmes par eau à *Simopétra*, le p curieux de tous ces couvens par ſa ſituatio il eſt bâti ſur un rocher, qui s'élève depuis croupe de la montagne juſqu'à ſon ſomme & qui eſt entièrement couverte d'arbres : qui augmente la beauté de ce lieu, eſt aqueduc à trois rangs d'arches, qui cond l'eau de la montagne voiſine au couvent. Ay marché encore une heure, nous arrivâme un gros couvent, éloigné d'un demi-mille *Carès* : cette ville, qui eſt la ſeule du mo Athos, eſt ſituée au milieu de la montagn & c'eſt l'endroit le plus agréable : la ville habitée par les caloyers, qui y ont des bo

La Grèce.

ques où ils vendent les choses qu'on leur mande : les seuls ouvriers qu'ils aient chez x sont ceux qui font des couteaux, des chapelets, des croix & des images de dévotion en s-reliefs. La plupart des religieux qui habit cette montagne, sont de ceux qu'on apèle *staurophori*, d'une croix de drap qu'ils rtent sous leur manteau, & sur laquelle ils attachent une petite de bois. Ceux-ci font s vœux, ne mangent jamais gras, & ne uvent jamais abandonner leurs couvens : n'y en a qu'un petit nombre dans les tres.

En quittant ce pays, dont l'entrée est dédue au beau sexe, je pris, le 14, le chein de Salonique avec une petite caravane : us marchâmes au nort jusqu'au golfe de *nteſſa* ; on me montra à l'extrémité orienle de la baie un port appelé *Criſo*, où l'on 'a dit qu'on voyait les ruines d'une ancienne lle ; Stagire, la patrie d'Aristote, était au rd. La rivière de *Strymon*, qui bornait la acédoine du côté du nord, vient se jeter ns ce golfe ; on lui donne deux embouchus : au nord-est de Strymon est la contrée aplée anciennement Macédoine, & que les rcs nomment *Mackdonia*.

La Macédoine est enfermée dans un grand

La Grèee.

baſſin qui a la figure d'un demi-cercle, d
le diamètre très-irrégulièrement découpé s'
puie ſur la mer. A l'eſt & à l'origine du de
cercle eſt le mont Pungée, dont l'île de Th
n'eſt que le prolongement, & qui s'éte
depuis la Cavale juſqu'aux revers de Soph
Le Scomius couronne au nord le demi-cerc
& cette montagne n'eſt qu'un bras du Pun
qui au nord de *Strumzza* change de directi
Là le Scomius s'abaiſſe & préſente une go
longue & étroite par où l'*Axius* & le *Ver*
entrent dans la Macédoine. A la droite d
rivière commence le mont *Scardus* qui ſe
viſe en pluſieurs branches, mais dont la ma
qui ne ſe dirige plus au ſud vient s'appu
ſur l'Olympe. L'Olympe continue enſuite
demi-cercle & le ferme à l'entrée de la val
de Tempé, où il tombe bruſquement dans
mer en formant un eſcarpement de cinq ce
toiſes. C'eſt ſur cet eſcarpement qu'eſt bâti
château de *Phatomana* qui défend la Ma
doine du côté de l'oueſt, comme le châte
de la Cavale la défend du côté de l'eſt. U
chaine de monts ſe détachent du Scomius,
coupant la Macédoine du nord au ſud, vienn
mourir à l'iſthme de l'Athos. Le mont At
lui-même & les îles de Scopoli & de Skia
ne ſont qu'un prolongement de cette mo

La Grèce.

ne, qu'on peut regarder comme la car-
e qui soutient la charpente de toute la
cédoine.

Tous ces monts qui se coupent plus ou moins
liquement, forment divers bassins dans la
cédoine. Ces bassins sont à l'est la plaine
Philippes; au nord celle de Serès; à l'ouest
plaine de Katherin, & au sud celle de
lle. La Chalcidique est un pays âpre & mon-
eux. La seule plaine qui ait quelque étendue
celle de Calamari, qui se prolonge jusqu'à
péninsule de Cassandre. Cette péninsule est
canton le plus riant de la Macédoine : elle
parsemée de beaux bouquets de sapins qui
entretiennent une verdure éternelle.

La plaine de Philippes a six lieues du nord
sud, & trois ou quatre de l'ouest à l'est.
le s'ouvre de deux côtés, à *Angistha* qui
au nord-ouest, & par le chemin de Prava
Salonique vers le sud-ouest. C'est vers cette
verture que se donna la bataille où expira
liberté romaine. On reconnaît encore les
ux colines factices où étaient assis les camps
Brutus & de Cassius : ceux d'Octave &
Antoine étaient vis-à-vis à l'ouest. Les deux
mées étaient séparée par un faible ruisseau
i forme un marais en se débouchant dans
mer. La droite d'Antoine s'appuyait sur le

La Grèce.

marais, & ſa ligne s'étendait par la gauc
juſqu'au chemin qui vient de Salonique. O
tave avait ſa gauche adoſſée à la montagne
Prava, & de ſa droite il joignait la ligne d'A
toine. Son corps d'armée était poſté entre d
têtes de ravins qui ſont formés par les torre
deſcendus des montagnes, & qui ſe reſſère
au ſud pour former l'orifice du défilé. A
nord des deux armées étaient des mares d'e
impénétrables. Btutus & Caſſius s'étaient acc
lés, on ne ſait pourquoi, au pied du mo
Pangée. Dans cette poſition, il fallait que le
armée vainquît ou quelle fût priſe toute e
tière; c'eſt ce qui explique peut-être le déſ
poir précipité de ces deux Romains, blan
par tous les hiſtoriens. Octave & Antoine po
vaient au contraire ſe retirer par le chem
de Salonique en cas de revers, & leur retrai
ne pouvait être inquiétée dans ces gorg
étroites où mille hommes peuvent en arrêt
cent mille.

La plaine de Serès s'étend depuis le l
d'Amphipolis juſqu'à Mellenik dans une éte
due de plus de quinze lieues; ſa longueur
de trois à quatre. Cette ſuperbe vallée, conn
dans toute la *Rouméllie* par la richeſſe de ſ
cultures, eſt coupée en deux par le Strym
qui naît au pied du Scomius.

La Grèce.

La vallée de Kalherin eſt fermée à l'eſt par hauteurs de *Pydna*, à l'oueſt par l'Olympe, ſud par la mer, & au nord par les mon-gnes de la Pierie. Cette vallée peut avoir inze à dix-huit lieues de tour.

Enfin la plaine de Pella, au milieu de la-elle coule le Verdar, s'étend de l'eſt à l'oueſt puis Salonique juſqu'aux collines qui en-onnent *Tenidgi*. Cette plaine eſt fermée au rd par une chaine de montagnes qui paraiſ-t ceindre le fond du golfe comme un rem-t, & qui ſe prolongent à l'oueſt juſqu'à *dina* & à l'eſt juſqu'au lac d'Amphipolis. ligne tirée du pied des montagnes à la r eſt d'une lieue, là où la montagne ſe pproche le plus de la mer, & de quatre ues là où elle s'en éloigne le plus.

Le mont Kourtiach, qui eſt à deux lieues nord-eſt de Salonique, paraît le plus élevé tous les monts intermédiaires qui courent ſud. Il a cinq cent cinquante toiſes au-ſſus du niveau de la mer. Ce mont s'incline degrés en ſe rapprochant du fond oriental golfe Therméen, & forme là une pente ce ſur laquelle eſt bâtie Salonique, en me de croiſſant. A l'eſt il y a la côte de lamari, & à l'oueſt des monceaux de vaſe riés par le Verdar, qui, depuis Alexandre,

La Grèce.

a augmenté de près de deux lieues le terr qu'il parcourt.

L'ouverture du golfe Therméen, prise cap Paillouri au cap Saint Georges, est quinze lieues; elle se retrécit à la pointe Cassandre & n'a plus alors que huit lieu La profondeur du golfe ou sa longueur dep le cap Paillouri jusqu'à la rade Salonique, de vingt-sept lieues.

Salonique fut connue sous le nom de *The* jusqu'au règne de Cassandre, qui l'agra & lui donna le nom de Thessalonique sa fem fille de Philippe & sœur d'Alexandre. L'as que présente cette ville quand on la voit la rade, est celui d'un croissant ou d'un de cercle dont le diamètre se prolonge le long la mer. la longeur du diamètre est de cents toises, & la corde de l'arc de dix cents. Les murs flanqués de tourelles & sur des pierres de taille d'une énormes g seur, sont de brique & de construction grec & ils offrent de toutes parts des fragmens colonnes mêlés confusément d'antiques dé Les maisons rangées en amphithéâtre su pente de la coline & entourées de jar plantés de cyprès, offrent de loin un agré coup-d'œil. Mais quand on entre dans la v on est surpris de ne trouver que des rues étro tortueu

tueuſes, des maiſons mal-bâties, & pas une place, pas un carrefour qui ſoit pavé. Salonique, vue dans l'Intérieur, a l'air d'un de nos villages, & c'eſt une des plus belles villes de Turquie. La Grèce.

Il eſt des villes que les révolutions ne peuvent détruire, parce que tout concourt à en faire repouſſer la population : telles ſont en Turquie, Conſtantinople & Alexandrie, aſſiſes au milieu des deux mers pour leur ſervir de communication. Telle eſt encore Salonique, placée au fond d'un golfe profond qui la rend l'entrepôt de la Turquie d'Europe.

Conſidérée comme place de commerce, Salonique mérite donc une grande importance; mais elle n'en mérite aucune comme ville de guerre. Elle a un château qui n'a de remarquable que quelques colonnes de vert antique, débris d'un temple d'Hercule, & un arc de triomphe dégradé, érigé ſous Marc-Aurele en l'honneur d'Antonin-Pie & de Fauſtine ſa fille. Le château eſt flanqué de ſept tours, dont celle du milieu qui eſt la plus élevée a quatre vingts pieds de haut.

Salonique, dans ſon état actuel, renferme encore quatre monumens anciens & pluſieurs beaux édifices du bas-empire; c'eſt, après Athènes, la ville de la Grèce où il reſte le

La Grèce.

plus d'antiquités. Les quatre monumens a ciens font la *porte de Verdar, les Incantade* *la Rotonde* & l'*Arc de triomphe de Conſtant*

La porte qu'on nomme du *Verdar*, par qu'elle conduit à ce fleuve, eſt formée p un arc de triomphe du meilleur goût. C arc fut élevé à Octave & à Marc-Antoine p les habitans de Theſſalonique, empreſſés d'h norer les maîtres du monde après la batai de Philippes. Sa hauteur n'eſt plus que de di huit pieds; mais il paraît qu'il eſt enterré d' tiers, & qu'il en avait au moins ving-ſe l'ouverture de l'arc eſt de douze pieds.

L'arc de Conſtantin ſubſiſte encore en entier, mais on ne voit plus que quelq veſtiges du marbre dont il était revêtu. I quarante cinq pieds de haut & devait en av ſoixante; la longueur du diamètre eſt de tre pieds. Mais on a obſervé ici ni optique ni p portions. C'eſt la véritable époque de la dé dence des arts, époque voiſine du règne Théodoſe, qui fut, dans tous les genres, terme de la grandeur romaine.

Au nord de l'arc de Conſtantin eſt la *R tonde*, édifice rond, de conſtruction romai On voit par ſa forme qu'il a été bâti ſur modèle du panthéon de Rome. Le deſſin

ſimple & grand ; ſa forme circulaire eſt ureuſe. La Grèce.

Ce que les Juifs caſtillans établis ici appellent *amades*, figures enchantées, eſt un reſte ne colonnade d'ordre corinthien, bâtie ſous éron. Cette colonnade ſoutenait deux rangs ſtatues d'un goût exquis. Ce ſont les plus les figures qui aient échappé au ravage temps & des barbares ; elles ſont de granr naturelle, & repréſentent les ſujets les s voluptueux de l'antiquité. Il en exiſte ore huit, qui ſont adoſſées à la colonnade érieure, dans le goût des cariatides.

Les monumens qui nous reſtent du bas-eme ſont les moſquées de Sainte-Sophie, de nt-Dimitri, & celle que les Turcs nomment *li-djamina*.

Ce ſont là les ſeuls monumens qui méritent lqu'attention. Les autres édifices de la ville ſont que de miſérables huttes, qui conſent d'une manière frappante avec les maſiques débris de ſa grandeur paſſée. L'Hipdrome de Theſſalonique eſt fameux par la horrible proſcription dont il ſoit parlé s l'hiſtoire. Salonique eſt gouvernée par un ha à trois queues, & par un mollah de mier rang, qui, dans la hiérarchie des mas, marche de pair avec les mollahs de

La Grèce.

la Mecque & de Damas. Le mouphti de S
lonique reçoit l'investiture de celui de Co
tantinople, & préside à toutes les mosqu
sans en diriger aucune en propre. Le pac
réunit dans ses mains tous les pouvoirs, exce
celui de la justice civile attribué au mollah.
est despote dans le droit & par la volonté
Sultan, dont il est ici le lieutenant suprêm
mais dans le fait, il ne peut user librement
son despotisme que sur les *Ragas*, & sa m
est arrêtée par les beys quand elle veut s'a
pesantir sur un Turc. Le gouvernement ot
man est une véritable aristocratie militai
tous ceux qui ne portent pas les armes s
condamnés à vivre dans l'oppression.

Dans l'administration de la justice, le G
& le Juif sont soumis comme le Turc à la ju
diction du Mollah; mais ils s'en rappor
communément, par manière d'arbitrage,
decision de leurs chefs religieux, qui les c
tiennent par le frein de l'anathême. Ains
sentence de l'évêque & du rabin, non pa
droit, mais par le fait, est sans appel.
anathêmes produisent ici le même effet q
produisaient parmi nous du temps du roi Ro
& de la reine Berthe.

On peut évaluer la population de Saloni
à 60,000 ames : cette population est assez fo

compte dans ce nombre 30,000 Turcs, 6,000 Grecs, 12,000 Juifs. Le reste de la pulation, qui ne passe pas 2,000 ames, se mpose de marchands Francs, de *Mamins*, i sont une race d'hommes moitié Turcs, oitié Juifs, de *Tchinghenais*, qui sont les hémiens de la Turquie, & d'esclaves noirs, nus ici sous le noms d'Arabes.

La Grèce.

Serès ou Serræ est une ville de la Macédine renommée dans toute la Turquie d'Europe par son riche marché; elle est située à inze lieues au nord-est de Salonique, au lieu d'une vaste plaine arrosée & fécondée le Strymon. Ce fleuve naît au pied du omius, & se jette dans le golfe d'Amphilis après un cours de vingt lieues. Torrent pétueux ou ruisseau paisible, selon la difence des saisons, il inonde la plaine au intemps, & la couvre de matières végétales i se détachent des monts voisins: l'été il mble se traîner avec peine dans un lit prod & tortueux. La vallée qu'il parcourt est mée de tous côtés, excepté vers le sud par la rivière s'échappe dans la mer.

Toute cette vallée est mise en culture réglée coton, & est couverte de près de trois nts villages, qui, vus du sommet du mont *cina*, paraissent tous se toucher, & présen-

tent l'aſpect impoſant d'une immenſe cité. (

La Grèce. villages ſont diſtribués par grouppes de tre

à quarante en *Agaliks*. L'aga perçoit ſur vaſſaux la dîme du coton, & eſt obligé temps de guerre de conduire un certain no bre d'hommes à l'armée.

Les *agas* vivent dans leurs donjons, to jours environnés d'une garde d'Albanois, & ſe font la guerre entr'eux comme nos anci *Feudes*. Le vainqueur brûle les plantations vaincu, enlève ſes femmes & ſes beſtiaux, n'interrompt ſes ravages qu'à certaines fê muſulmanes où les hoſtilités ſont ſuſpend par une eſpèce de *trêve de Dieu*. Ces uſa féodaux qu'on retrouve juſque dans le be climat de la Grèce, confirme l'opinion de ce qui font deſcendre la féodalité du grand p teau de la Tartarie.

La Porte ottomane fomente ſecrètement diviſions des agas; & lorſqu'elle eſt obligée ſe prononcer, elle envoie le cordon au p faible & les queues au plus fort. Enhardis l'impunité, les agas puiſſans pillent les ca pagnes & amaſſent rapidement d'immen fortunes. Le divan cherche alors à les atti dans les villes, ſous l'appât de quelque e ploi brillant, & dès qu'il s'eſt aſſuré qu'ils pourront lui échapper, il leur fait deman

r un *Capidgi* la tête ou la bourse. C'est ainsi
e toutes les extorsions des agas vont se perdre La Grèce.
ns les coffres du Grand-Seigneur.

La Macédoine forme donc un bassin superbe: te province est une des moins dépeuplée de Turquie, à cause de la richesse de son sol. e est assise au pied du Pungée, du Scomius, d'autres monts qui la couronnent au nord; à t elle est entourée de l'Athos, & à l'ouest l'Olympe; la mer la baigne au midi, & ronge tellement, qu'elle paraît lui avoir nné la figure d'un demi-cercle creusé en dans. Cette configuration en fer à cheval rêmement courbe, distribue naturellement pays en trois parties singulièrement appro-iées à la végétation. Ces trois parties de la acédoine sont d'une fertilité qui l'emporte celle des riches plaines de la Sicile; mais côte de l'Athos est encore plus fertile que deux autres. Les terres à peine effleurées la charrue, donnent dans les plaines de oni & de Cassandre un produit plus riche e nos meilleures terres de la Beauce : le ment même y a trop de sève, & il mour-t par une surabondance de vie, si l'on ne nait la précaution de le tondre ou de le faire uter par les moutons.

Cent quatre-vingt mille Musulmans & trois

La Grèce. cent vingt mille non-Mufulmans, donnent la fomme générale 500,000 ames. Voici comment cette population eft diftribuée. Le total de la population des villes eft de 157,000 ames, celle des campagnes eft de 343,000; ce qui n'indique que la proportion que de 1 à 3.

Cette diftribution eft déteftable. Dans notre Europe où les peuples font furchargés d'impôts indirects, où les gouvernemens parquent tant de leur foudoyés dans les villes, la population citadine eft ordinairement à celle du total comme 1 eft à 5. Et, certes, le pays où les habitans des villes ne feraient qu'un fixième ou qu'un feptième de la totalité des habitans, ferait encore mieux peuplé, parce que la bonne diftribution de la population eft un des plus grands moyens de l'augmenter. Les hommes amoncelés fe corrompent au moral & au phyfique; ils fe dévorent comme les poiffons de la mer. On peut donc juger de l'état miférable des pays par la manière dont la population eft répartie. La fureur de loger dans les villes, a fait ici, comme parmi nous, déferter les campagnes; mais avec cette différence que nos villageois vont chercher dans les villes des gains & des plaifirs faciles, au lieu que les payfans grecs fuient loin de leurs villages les fureurs & les déprédations des beys.

La Grèce.

D'après les témoignages comparés des an-
ens, il paraît que la partie de la Grèce dont
eft ici queftion nourriffait fous Alexandre
us d'un million d'habitans. Elle n'en nourrit
s aujourd'hui plus de 500,000, & l'on eft
ncore étonné d'une fi forte population, quand
n confidère l'état d'abandon des campagnes
la maffe énorme des exportations qui laiffent
ux habitans de fi faibles moyens de fubfifter.
lais ici la nature combat fans ceffe les vices
u gouvernement. Le climat de la Grèce eft
dmirable : il influe puiffamment fur l'efpèce
umaine en lui donnant & plus d'ardeur &
lus de fécondité ; & il agit encore fur la nature
nimale & végétale, en rendant l'une & l'autre
lus productives. Il ne faut qu'une erreur des
ouvernemens pour rendre l'efpèce humaine
lair femée dans les parties feptentrionales du
lobe, tandis que la plus infenfée des admi-
iftrations ne peut étouffer la population fans
effe renaiffante des contrées méridionales. Les
ictoires de Charles XII ont fait de la Suède
n défert ; mais ni les folies du gouvernement,
i les délires de la fuperftition, n'ont pu dé-
eupler les riantes vallées de la Sicile &
e la Macédoine. On eft ici dans le pays de
yrrha & de Deucalion ; les hommes pouf-
ent comme les arbres des forêts, & les pier-

La Grèce.

res jetées par terre ſe métamorphoſent hommes.

En parlant des ſuperbes provinces qui compoſent l'empire ottoman, on finit toujours p la même penſée : La nature a tout fait dans pays, & le gouvernement a tout gâté.

CHAPITRE III.

[R]oute de Salonique à Lariſſe. — De Pharſale & de la bataille qui s'y donna entre Céſar & Pompée. — De Zeitoun. — De Thèbes. — De l'Eubée, ou de l'île de Nigrepont.

[L]A route de Salonique à Lariſſe eſt dan[ge]reuſe & peu fréquentée, ce qui oblige les [v]oyageurs de s'embarquer pour le port de [L]ariza dans la Teſſalie, au midi de la baie [de] Salonique. Cette traverſée eſt de quinze [li]eues. Nous nous embarquâmes le 19 après [m]idi, nous y arrivâmes le lendemain au ſoir, [&] nous couchâmes au pied du mont Oſſa dans [la] Theſſalie. Nous fûmes le lendemain au cou[v]ent de Saint-Démétrius, ſitué ſur la croupe [d']une montagne. Il eſt éloigné d'environ deux [li]eues de la rivière Penée, qui prend ſa ſource [au] Pinde. On traverſe pour s'y rendre une [pla]ine fertile d'environ un mille de largeur, qui [pe]ut fort bien être la vallée de Tempé. Au [co]uchant du Penée eſt le fameux mont Olympe, [où] les poètes feignent que les dieux avaient [ét]abli leur réſidence. Nous arrivâmes ſur le [P]enée dans l'endroit où eſt le port, & nous nous

La Grèce.

La Grèce.

arrêtâmes à la douanne. Le commis vou[l] nous faire payer un droit, & nous menaça [de] la bastonnade; mais le janissaire qui m'escort[ait] lui répondit froidement que c'était par lui qu['il] devait commencer. Il lui montra mon *firm[an]* dont la vue l'appaisa. Nous côtoyâmes la ri[ve] orientale du Penée, où il semble que le ch[e]min ait été pratiqué en faisant sauter les roche[rs] qui sont au pied du mont Offa. quelques-u[ns] prétendent que le passage s'élargit à l'occasi[on] d'un tremblement de terre. Les poètes o[nt] feint que les géans entassèrent le Pélion [&] l'Offa sur l'Olympe, pour procurer un passa[ge] à la rivière. On observera que Daphné ét[ait] fille du fleuve Penée, & que ce fut su[r ses] bords qu'arriva son aventure avec Apollo[n]. Homère vante beaucoup la clarté de ses eau[x].

Nous couchâmes dans un kan à *Baba*, [à] deux lieues du port. Nous entrâmes le 22 da[ns] une vallée d'environ six mille de long sur de[ux] de large, & nous prîmes la route du midi q[ui] nous conduisit à *Larisse*. Il y a au nord de cet[te] ville une plaine marécageuse dans quelqu[es] endroits, où pouvait être le lac qui s'étant d[é]bordé avec le Penée occasionna le déluge [de] Deucalion. Larisse conserve encore son pr[o]pre nom. Cette ville est située sur le Pené[e]; elle est éloignée de dix-huit mille de la me[r].

La Grèce.

le fut pendant quelque temps la résidence Philippe de Macédoine. Scipion y était ec sa légion avant la bataille de Pharsale; mpée s'y rendit après sa défaite, & s'enfuit un vaisseau marchand. Il ne reste pas le oindre vestige des anciens édifices, à l'exception de quelques pièces de marbre qu'on trouve ns les cimetières des Musulmans. La ville a is milles de circuit; il y a dans le milieu e tour de bois avec une grosse cloche; c'est, crois, la seule qu'on voit en Turquie. Elle gouvernée par un pacha; on y compte inze mille maisons turques, quinze cents ecques, & environ trois mille familles juives. s Grecs n'y ont qu'une église & un métropolitain. *Volo* est à vingt-quatre milles au midi Larisse. On prétend que c'est la ville où, ivant les poètes, on construisit le navire *Argos* ou les Argonautes s'embarquèrent.

Nous partîmes le 23 de Larisse sur des cheaux de poste. On en trouve dans plusieurs enoits de la Turquie, & c'est la manière la us sûre de voyager, parce que c'est la voie nt les pachas se servent pour envoyer leurs épêches, & que les voleurs n'osent insulter ux qui les portent, de peur d'être poursuivis. Nous suivîmes en sortant de Larisse la route midi, & nous entrâmes dans une belle

La Grèce.

plaine d'environ vingt milles de longueur d
levant au couchant, sur environ d'une lie
de largeur, qui s'élargit du côté du coucha
& que je crois être celle de Pharsale. Il y
au couchant de la plaine une petite rivière q
va se jeter dans le *Penée*. Les collines situées
nord-est de Pharsale se rapprochent de la riviè
du côté du nord, & c'est sur ces colines q
l'armée de Pompée était campée. César ét
probablamment campé sur celles qui sont
l'orient. Il est surprenant que César ne fa
mention ni de Pharsale ni de ses plaines.
dit seulement qu'après avoir pris *Métropol*
il choisit ce poste pour avoir du bled en atte
dant l'arrivée de Pompée. Peut-être a-t-il o
ces circonstances par une espèce de vani
s'imaginant que personne ne pouvait igno
l'endroit où s'était donnée une bataille
avait décidé de l'empire du monde.

Nous relayâmas à *Catadia*, éloignée d'e
viron vingt milles de Larisse. Nous partîm
le même jour pour *Zeitoun*, qu'on dit être
vingt-quatre milles de *Catadia*.

Zeitoun est situé sur la croupe méridion
d'une colline qui est au pied des montagne
& sur une autre colline qui est au midi & h
bitée par des Turcs. Il y a un château sur
sommet de la première colline.

En arrivant à *Zeitoun*, je fus loger dans le avanſerai. J'étais dans mon premier ſom- La Grèce. il, lorſque je fus réveillé tout-à-coup par bruit épouvantable. Je me levai & je vis grande partie du caravanſerai renverſée, les chevaux qui s'enfuyaient de l'écurie à te bride. Je ne pus d'abord imaginer ce était arrivé; mais mon domeſtique me dit c'était un tremblement de terre, ce qui s jeta dans la plus grande conſternation. caravanſerai était tellement endommagé nous eûmes bien de la peine d'en ſortir. Turc qui s'était couché devant la porte euſeveli ſous ſes ruines; mais on l'en tira, heureuſement pour lui il ne reçut aucun l. Il faiſait un très-beau clair de lune; mais y avait eu tant de maiſons renverſées & la ſſière était ſi grande qu'on ne ſe voyait à dix pas; les femmes déploraient avec hurlemens affreux leurs maris, leurs en- & leurs parens qui avaient péri ſous les ombres.

Je fis tranſporter mon bagage ſur un tas de ier dans un endroit où il n'y avait point ruines, & dans l'eſpace d'environ deux res je reſſentis près de vingt ſecouſſes, quelques-unes furent tres-violentes. Je crois pas qu'on puiſſe concevoir de ſpec-

La Grèce.

tacle plus affreux. Les chrétiens furent c
qui souffrirent le plus, parce que leurs m
sons n'étaient bâties que de moëllon & de te
Pas une de celles des Turcs ne fut renvers
parce que les pierres étaient liées avec
mortier.

La vallée dans laquelle *Zeitoun* est située
extrêmement fertile, & peut avoir cinq mi
de largeur; le fleuve *Sperchius* passe au m
Cette vallée s'étend à perte de vue du c
du couchant. Nous prîmes notre route e
la mer & les montagnes qui sont probablem
l'ancien mont *Oeta*, de manière que je c
mençai à découvrir le fameux passage des T
mopyles, où l'armée des Perses fut arrêtée
une poignée de Spartiates. Il est certain q
ne donne à ce détroit que soixante pas de la
& l'on dit même qu'il y a des endroits où i
peut passer qu'une voiture. Après avoir m
ché environ six milles à l'orient, nous prî
notre route au midi entre les montagnes, o
trouvai deux sources d'eau chaude imprég
de sel & de souffre, qui forme sur la t
une croûte de même qualité.

Environ à dix milles de Zeitoun nous
sâmes par *Molo*. Nous arrivâmes dans un
hameau appelé *Ergieri*, qui est éloigné
quatorze milles de Zeitoun, où nous fûmes

La Grèce.

de coucher en plein champ parce que le emblement de terre avait abattu toutes les isons.

Nous nous remîmes en chemin le 25, & us arrivâmes au bout d'une heure à un corps-de-garde établi pour arrêter les voleurs. Nous scendîmes dans une vallée d'environ une ue de large & de quatre de long, ayant au idi cette chaîne de montagnes appelées *Jaura*, qu'on dit être le mont Parnasse. Il y a village appelé Turcorosi qui est presque t habité par des Turcs. Je crois que *Cheée*, la patrie de Plutarque, était dans cette llée au nord d'une rivière qui y coule, & i doit être le Céphise. Nous traversâmes quelues collines & nous entrâmes dans une vallée deux lieues de long sur une demi-lieue de rge. *Livadie* est au midi de cette vallée, au ed des montagnes; le pied du mont Parsse s'étend au couchant.

Livadie est l'ancienne Lebadie; elle est éloiée d'environ vingt milles de Castri, autres Delphes. Cette ville était célèbre pour racle de Trophonius, qui était dans un an, & où l'on descendait avec assez de peine. faisait des jeux publics un jour de l'année son honneur, où la jeunesse de la Grèce ait montrer son adresse. *Livadie* est parta-

La Grèce.

gée par un ruiſſeau qui a ſa ſource au pi
d'un rocher près duquel la ville eſt aſſiſe,
d'où l'eau ſort en ſi grande abondance qu'e
fait d'abord tourner des moulins. Les roch
& les cailloux qui tapiſſent ſon lit y occ
ſionnent des caſcades très-bruyantes. On
taillé ſur un rocher une chambre de dou
pieds en quarré avec un banc de chaque cô
elle paraît avoir été peinte : le maître d'éc
nous dit que c'était là qu'était le temple
Trophonius. Il y a dans la façade qui rega
le midi pluſieurs niches taillées dans le roc
une ouverture ronde qui s'étend bien av
ſous terre, mais qui m'a paru aſſez gran
pour donner paſſage à un homme, & il p
ſe faire qu'on entrât par-là dans l'antre
Trophonius où ſe rendaient les oracles.
trouve dans les environs quelques inſcripti
qui font mention de la ville. On y com
ſix cent cinquante maiſons, dont cinqua
ſont habitées par des Juifs. Le nombre
chrétiens & des Turcs eſt à-peu-près ég
les premiers y ont trois égliſes. Le châte
eſt ſur le ſommet de la montagne occidenta

Au ſortir de Livadie, je pris ma route
levant pour Thèbes, & j'arrivai bientôt
le lac qu'on appelle aujourd'hui le marais
Topolia, d'un village qui eſt au nord vers l'e

...émité du lac. La plaine dans laquelle est ce ... m'a paru avoir environ vingt milles de ...ngueur sur six de largeur. La raison pour ...quelle on lui donne aujourd'hui le nom de ...arais plutôt que celui de lac, est qu'en été ... est tellement couvert de roseaux que l'eau ... paraît point. Il y a plusieurs étangs dans ... plaine qui communiquent les uns aux autres ... qui s'enflent considérablement en hiver. Les ...aines qui sont au-dessus sont très-bien culti...ées, & il y a même quelques villages.

Thèbes est éloignée d'environ vingt-quatre ...illes de Livadie. On dit que cette ville fut ...tie par Cadmus dans l'endroit où est la for...resse *Cadmeia*. Amphion, roi de Thèbes, ...ntoura de murailles, & persuada aux peu...les qui habitaient les campagnes & les rochers ... venir l'habiter. Cela fit dire aux poètes ...'Amphion avait bâti les murailles de Thèbes ... son de sa lyre, qui obligeait les pierres à ... suivre & à se placer d'elles-mêmes où il ...llait. Alexandre le grand la détruisit de fond ... comble, & excepté les descendans du poète ...indare qui était né dans cette ville, & dont ... prince estimait les ouvrages, tous les Thé...ains furent passés au fil de l'épée. Thèbes ...t aussi la patrie d'Hercule, de Bacchus, & ... deux fameux capitaines, Pélopidas & Épa-

La Grèce.

minondas. Ses environs font entrecoupés pa quantité de petites collines que les torrens on formées ; c'eft fur l'une de ces collines que l ville eft aujourd'hui fituée, & elle peut avoi un mille de circuit. Il ne refte de Thèbes qu les débris des murailles d'un château qui e au couchant près d'une groffe tour quarrée elles paroiffent avoir été revêtues de marbr gris, tant en dedans qu'en dehors, & bâtie à la manière des Grecs, une affife debout l'autre à plat. Il y a une fontaine au midi de l ville. J'y vis quelques beaux chapiteaux corin thiens. Thèbes eft la réfidence d'un archevêqu d'un vaivode & d'un cadi. On y compte envi ron deux cents familles grecques, foixante-f juives & mille turques.

Je defcendis en arrivant à Thèbes dans caravanferai, & le lendemain je fus loger ch un papas. L'archevêque ayant appris notre ar vée m'envoya prier de le venir voir, & il m reçut avec toute forte de politeffe. Je part le 27 pour Athènes. Le chemin qui y condu traverfe l'ancien mont *Penticolus*, fameux p fes carrières de marbre. *Phile* eft au haut f un rocher efcarpé ; ce fut-là que Thrafibu fe retira après avoir été chaffé par les tren tyrans. On découvre de-là la ville d'Athèn quoiqu'elle en foit éloignée de dix milles. E

descendant la montagne, nous entrâmes dans la plaine de l'Attique dans laquelle Athènes est situé. La Grèce.

Au-devant de la Béotie & de l'Attique, est une bande de terre immense, qui ne semble séparée du continent du Péloponèse que depuis un certain nombre de siècles : c'est l'Eubée. Le détroit qui la divise de la Grèce est si étroit, qu'on y a jeté un pont. Ce détroit qu'on appelle l'Euripe, a fait naître le nom moderne de l'île qui, défigurée par le vulgaire des navigateurs, s'appelle aujourd'hui Nègrepont.

Strabon & Pline donnent à l'Eubée dans sa longueur, douze cents stades; sa plus grande largeur n'en renferme que cent cinquante. Chalcis, l'ancienne capitale de l'Eubée, était une des trois villes qui, dans la politique des rois de Macédoine, pouvait servir à donner des chaînes à la Grèce. Elle était bâtie sur l'Euripe, & par le moyen d'un pont de deux arpens, elle communiquait au Péloponèse; on fait remonter son origine avant la guerre de Troies. On croit que c'est sur ses ruines qu'on a élevé la ville moderne de Nègrepont.

Cette ville n'a que deux milles de circuit, mais elle est accompagnée de faubourgs considérables où il n'y a que des Grecs. Le nombre des habitans peut monter à quinze mille.

La Grèce.

Je fus ſurpris du concours prodigieux des gen
de la campagne qui ſe rendent à Nègrepont l
jours de marché ; ils viennent de toutes l
parties de l'île apporter leurs denrées. Je n'
jamais vu autant de villages que dans ce pay
c'eſt ce qui fait que la terre y eſt ſi bien cultivé
Elle abonde en fruits de toute eſpèce & prin
cipalement en bled, en vin & en huile.

A l'époque où la Grèce ſe forma en répu
blique, l'Eubée ſubit le joug des Athénien
enſuite celui des Perſes, des rois de Mac
doine, & finit par être engloutie par la pui
ſance romaine. Son dernier conquérant a é
Mahomet ſecond, le deſtructeur de l'empi
d'orient. Un des beaux palais de la ville d
Nègrepont eſt le ſérail du capitan pacha c
chef des galères. Ce palais eſt bâti ſur l'Euri
& préſente le point de vue le plus agréab
qu'on puiſſe imaginer. Il eſt orné de galeri
& de portiques de bois rouge verniſſé.

Ce fameux détroit de la mer Égée qu'o
appelle l'Euripe, ſe reſſerre tellement à l'e
droit où eſt bâtie la fortereſſe de Nègrepon
qu'une gal e a peine à y paſſer. C'eſt-là qu'o
voit d'une manière plus ſenſible un phénomèn
que les anciens & les modernes ont tâché va
nement d'expliquer. Pendant dix-huit ou di
neuf jours de chaque lune, l'Euripe eſt réglé

mme diſent les
ngt-quatre ou
is ſon flux &
ais pendant les
alors, dans l'e
ngt-cinq heures
ême quatorze un
re moi-même
erveilleux, & m
i eſt au bas du ch
eure & demie la
ent juſqu'à trois
l'eau. Il y a de
pide, qu'il ent
rts malgré les
elots.

omme diſent les habitans, c'eſt-à-dire, qu'en ingt-quatre ou vingt-cinq heures il a deux is ſon flux & ſon reflux ainſi que l'Océan; ais pendant les autres jours, il eſt déréglé; alors, dans l'eſpace de vingt-quatre ou ingt-cinq heures, il a onze, douze, treize & ême quatorze un flux & un reflux. Je voulus re moi-même témoin de ces changemens erveilleux, & m'étant tranſporté à un moulin ui eſt au bas du château, je vis en moins d'une eure & demie la roue changer ſon mouvement juſqu'à trois fois, ſelon le différent cours l'eau. Il y a des temps où le détroit eſt ſi pide, qu'il entraîne les vaiſſeaux les plus rts malgré les vents & les efforts des maelots.

La Grèce.

CHAPITRE IV.

De la ville d'Athènes. — Ses Monumens. — D Jardins des Philosophes. — Description l'Attique. — De son Climat & de celui de Grèce en général.

La Grèce.

AU couchant du mont Hymette, si fame par l'excellence de son miel & la beauté ses marbres, est une chaîne de collines ass basses, qui conduisent à un roc escarpé, inaccessible par-tout, excepté d'un seul côt C'est sur ce roc que la citadelle d'Athènes f bâtie ; on n'ajouta rien alors aux simples fort fications de la nature : qu'avaient besoin d Sauvages, de l'art compliqué des Cohorn des Vauban? puisqu'il n'y avait point de g nie dans l'attaque des places, il était inuti d'en mettre dans la défense.

Deux rivières arrosent cette plaine; l'un est l'*Ilissus*, qui coule entre le mont *Anches mus* & le mont *Hymette* à l'orient d'Athènes & l'autre, l'*Eridan*, qui passe au couchan de la ville, & qui étant divisé en plusieu canaux pour arroser les plantations d'oliviers ne forme qu'un ruisseau peu considérabe; l'au

se perd de même par les saignées qu'on y faites pour arroser les champs. La Grèce.

Le nom d'Athènes était commun à plusieurs villes; et Etienne de Bysance en compte jusqu'à huit: l'Attique, la Béotie, la Laconie, Carie, la Lygurie, l'Eubée & l'Acarnie en aient chacune une de ce nom. Pline en met autre dans l'Arabie; Arrien, une dixième le Pont-Euxin; mais la réputation de celle nt je parle, a tellement obscurci toutes les tres, qu'à peine se souvient-on qu'il y a eu s d'une Athènes. Quelques-uns, pour la tinguer avec les autres, l'ont appelée Athènes d'Attique; les Turcs & les Grecs la nomment *Athina.*

Il y a peu de villes au monde qui osent disputer d'antiquité avec elle; Rome même, te ancienne qu'elle est, n'a commencé exister que huit cent trente ans après. C'est qui fit donner aux Athéniens le nom d'Ens de la terre & d'originaires du pays qu'ils bitaient; car, au lieu que les autres devaient r naissance aux étrangers, eux, au conire avaient envoyé par-tout des colonies au mbre de quarante. Ils prétendaient qu'ils ient nés avec le soleil, & qu'ils avaient enigné aux hommes la connaissance des chos nécessaires à la vie : les Latins leur ont

La Grèce.

rendu ce beau témoignage. Les Athénien
dit Cicéron, ont donné naiſſance à la po
teſſe des mœurs, au culte des Dieux, a
lois & à l'agriculture, & en ont fait part à tou
la terre. L'antiquité trop crédule, qui att
buait tout ce qu'elle voyait d'illuſtre aux ſo
de quelque divinité, s'imagina que Miner
elle-même avait pris le ſoin de bâtir Athène
& l'avoit honoré de ſon propre nom. La p
part néanmoins demeurent d'accord que ce
Cécrops, premier roi des Athéniens, qui
jetta les fondemens, & qui l'appella *Cécropi*
mais d'autres diſent qu'étant queſtion de
donner un nom, Neptune & Minerve en vo
lurent avoir la gloire a l'envi l'un de l'autr
& qu'on y vit paraître en même temps
lac & un olivier; que le roi, ſurpris de
deux prodiges, envoya conſulter l'oracle, q
répondit que l'un ſignifiait Neptune, & l'o
vier Minerve, & qu'il était au choix des h
bitans de lui donner le nom d'une de ces
vinités; que les hommes & les femmes ay
donné leurs ſuffrages, Minerve l'empo
d'une ſeule voix, & que Neptune fut du
de cette déeſſe. N'eſt-ce point plutôt qu
jugèrent qu'il leur ſerait plus avantageux
cultiver la terre qui eſt le plus traitable
élémens, que d'exercer la piraterie, ou

gocier sur la mer, où l'on a tous les élé- ens à combattre.

La Grèce.

Les anciens habitans de cette contrée voyaient aître tous les ans les fruits sauvages du êne, & se reposaient sur la nature, d'une roduction qui assurait leur subsistance. Cé- ops leur présenta une nourriture plus douce, leur apprit à la perpétuer. Différentes es- es de grains furent confiés à la terre; des res auparavant inconnus, étendirent sur de hes moissons leurs branches chargées de its. Bientôt les familles se rapprochèrent des alliances ou par des besoins mutuels; chaînes sans nombre embrassèrent tous les mbres de la société : les biens dont ils jouis- nt ne leur furent plus personnels, & les ux qu'ils n'éprouvaient pas, ne leur furent s étrangers.

Cécrops multiplia les objets de la vénération blique. Il invoqua le Souverain des Dieux s le titre de Très-Haut; il éleva de toutes ts des temples & des autels, mais il dé- dit de verser le sang des victimes. L'hom- ge que leur rendit Cécrops, était plus ne de leur bonté : c'étaient des épis & des ins, prémices des moissons dont il enri- ssait l'Attique, & des gâteaux, tribut de

La Grèce.

l'industrie que ses habitans commençaien connaître.

Tous les réglemens de Cécrops respiraien sagesse & l'humanité. S'il avait été l'aut de ces mémorables institutions & de tant d' tres qu'il employa pour éclairer les Athénie il aurait été le plus grand des législateurs le premier des mortels ; mais elles étaient l' vrage de toute une nation attentive à les p fectionner pendant une longue suite de siè Il les avait apportées d'Égypte, & l'effet qu'e produisirent fut si prompt, que l'Attique trouva bientôt peuplée de mille habitans furent divisés en quatre tribus.

Des progrès si rapides attirèrent l'atten des peuples qui ne vivaient que de rapi Des corsaires descendirent sur les côtes de l' tique, des Béotiens en ravagèrent les frontièr ils répandirent la terreur de tous côtés. Cécr en profita pour persuader à ses sujets de procher leurs demeures alors éparses dan campagne, & de les garantir par une encei des insultes qu'ils venaient d'éprouver. fondemens d'Athènes furent jettés.

Athènes fut construite au nord du rocher la citatelle, & il est assez probable que pe peu ses édifices s'étendirent tout autour, moins au temps où Périclès en fit le sanctua

La Grèce.

arts & la patrie des hommes libres, des de goût & des philosophes.

la ville d'Athènes, à en juger par ses ruiétait éloignée de la mer d'une petite lieue. s le temps où l'invasion des Perses lui apà avoir une marine, on lui comptait trois s, Munichia, Phalère & le Pirée : ce der-, totalement isolé, ne communiquait à la que par le moyen de deux remparts qui se longeaient en faisant quelques détours dans espace de quarante stades.

Cette Athènes, au temps de Cécrops, n'était un amas informe de cabanes, divisé en ze petits hameaux, que la vanité nationale ora du nom de ville lorsque Thésée vint [illegible], il partagea ces douze prétendues s en cinq quartiers, dont l'un renfermait citadelle.

L'Athènes de Thésée fut brûlée par Xerxès ; émistocle en bâtit une autre sur un nouveau , favorable à l'embélissement d'une méole de la Grèce, il l'étendit sur-tout du é de ses ports.

Périclès, sans s'écart[illegible] plan de Thétocle, décora sa patrie de portiques, d'édis publics, de temples & de statues : comme hommes les plus étonnans se réunirent sous régne, & que lui-même donna l'impulsion

La Grèce.

à ce siècle de goût & de lumières, l'Athè
qu'il revivifia ne mérite pas moins de por
son nom dans la postérité la plus reculée q
celui des Thésée & des Cécrops.

L'Athènes de Périclès était percée de h
portes, qui étaient autant d'arcs de triomph
on peut juger de leur magnificence par
propylées dont les ruines subsistent enco
ces propylées servaient de portes à la citade

Un grand nombre de monumens dont
riclès embellit sa patrie subsistent après t
de siècles, & leurs ruines majestueuses dé
sent encore contre le mauvais goût des é
fices publics qu'a élevé devant elle le des
tisme musulman. Les modernes ont pris s
de conserver, pour la gloire du génie, l'in
ge de ces monumens : nous allons les parcou
successivement avec cet ingénieux Leroi q
homme de lettres à-la-fois & architec
a été lui-même dessiner les ruines d'Athèn
les a restituées avec goût, & en a écrit l'
toire avec autant de profondeur que d'ex
titude.

Théâtre de Bacchus. — Sa construction
dit-on, du beau siècle de Périclès ; cepend
il porte l'empreinte du berceau de l'archit
ture. La plus grande partie des gradins,
lieu d'être soutenue sur des voûtes, com

le pratiqua depuis dans la Rome de Pom- ...e & d'Auguste, est taillée à l'égyptienne, ...s le roc de la citadelle.

La Grèce.

Le théâtre de Bacchus est au pied de la ...ontagne qui regarde le sud-ouest, & entiè...ment bâti de grosses pierres de taille. Il y ... dans la muraille demi-circulaire qui fait face ...la scène, deux arcades également éloignées ... milieu du théâtre; & à l'orient, trente ...ches qui paraissent avoir servi d'aqueduc, ...is qui sont enterrées. On trouve du même ...é une porte d'environ vingt pieds de large, ... vingt-six de long, taillée dans le roc, dont ... façade est dorique, mais d'un goût parti...lier. Le tout est couronné d'un ouvrage sur ...quel sont deux inscriptions qui font mention ... deux victoires remportées par deux tribus ... jeux publics, & les archontes qui y sont ...mmés, prouvent que cet édifice est très-...cien. La muraille de derrière la scène est ... qui reste de plus antier: ce sont trois rangs ... fenêtres les unes sur les autres. Les spec...teurs étaient assis sur les degrés qui font un ... plus du demi-cercle; on y était à couvert ... tous les vents, excepté de celui du midi, ... passait au travers des fenêtres: ce vent, ...mme dit Hippocrate, embarasse l'ouie, charge ... tête & obscurcit la vue; de sorte que si

La Grèce.

l'architecte avait consulté la médecine plu
que d'autres raisons qui nous sont inconnu
il aurait placé ce théâtre au nord de la ci
delle, où l'on n'aurait pas été exposé au v
du sud & aux ardeurs du soleil.

Les murs du théâtre ont huit pieds tr
pouces d'épaisseur, & sont construits en m
bre blanc. La scène a près de 104 pieds,
la plus grande longueur de l'édifice entier p
être de 247 : on y voyait autrefois les portr
des dramatiques illustres, qui avaient enri
la scène grecque de leurs chefs-d'œuvre
y en avait trois pour le poètes tragiqu
c'étaient ceux d'Eschile, de Sophocle & d'E
ripide ; Ménandre y tenait seul le sceptre
la comédie.

Odéon. — On donnait ce nom à une s
de musique, dont Périclès avait imaginé
sage, & qu'il avait fait construire par ses
chitectes : elle servait sur-tout à des conco
de voix & d'instrumens pour la grande f
des panathenées : les musiciens y disputai
entre eux, à qui rendrait plus vraisemblab
les prodiges attribués à la lyre enchanter
des Orphée & des Arion.

Périclès avait eu pour objet, dans la co
truction de l'Odéon, d'en faire à-la-fois
temple pour les arts, & un trophée qui
pe

llât les exploits des Ariſtide & des Miltiade : ſi il avait ordonné à l'architecte de prendre ur modèle de l'édifice, la tente de Xerxès d'en former le comble avec les mâts & les ernes des vaiſſeaux pris ſur les Perſes.

La Grèce.

Ce monument ſubſiſta dans toute ſon intéité juſqu'au ſiége d'Athènes par Sylla, où charpente du comble fut embrâſée ; le feu détruiſit une ſeconde fois dans la guerre Mythridate : il eſt aujourd'hui tellement ruines, qu'on en pourrait imaginer le deſ, que par le tableau qu'en donne l'hiſtoire.

Tour des vents. — Elle eſt de marbre & a it faces. On a ſculpté ſur chacune l'image n vent, qui eſt repréſenté dans l'attitude n génie aîlé, avec ſon nom au deſſous, & emblême relatif à la ſaiſon de l'année où a coutume de faire ſentir ſes influences. rus, qui répond à notre ſud-eſt, est repréſenté ſous la figure d'un jeune homme ; le nt d'eſt eſt un génie auſſi dans ſon adoleſnce, dont le vol eſt léger ſans être rapide, qui porte dans le pli de ſon manteau, des mmes, des citrons & des grenades.

Le Nord eſt un vieillard à barbe vénérable, i dans ſon vol peſant, ſemble préſenter aux théniens un vaſe plein d'olives : on ſait que livier eſt, de tems immémorial, une des

La Grèce.

principales richeſſes de l'Attique. Borée, n tre vent du nord, porte dans ſa main u conque de Triton, pour montrer l'empire qu exerce ſur les mers.

Le ſculpteur grec a repréſenté le Nord-ou avec de la barbe, & portant, ainſi que B rée ſon voiſin, une robe très-courte & d bottines : le vaſe d'eau renverſé qu'il tien la main, déſigne la pluie qu'il préſage, ſu tout dans le climat du Péloponèſe.

Zéphir répond à notre vent d'*oueſt*; c' le *favonius* d'Horace; l'artiſte en a fait le p jeune des génies : il eſt à demi-nu, & ſem ſemer des fleurs ſur ſon paſſage.

On ne peut découvrir l'emblême de no *ſud* ni de celui du *ſud-oueſt*, parce que deux faces de la tour qui portent ces vents ſo engagées dans un édifice moderne de mauv goût, qui ſemble elevé exprès pour marqu les ruines reſpectables de ce monument. tour des vents ſervait d'horloge à Athènes.

Le comble eſt terminé par une pyrami de marbre, ſervant de baſe à un Triton d' rain armé d'une baguette. le mécaniſme l'ouvrage eſt tel que les vents font tour le Triton, & qu'il ſe trouve toujours en f de celui qui règne alors dans l'atmoſphère.

La couverture de la tour a été diviſée

l'architecte en 24 quartiers de marbre tous égaux, qui posent, par leurs extrémités, sur le corps de l'édifice, & qui se réunissent en pointe au sommet du comble. Cette division est marquée dans la corniche par 24 têtes, qui répondent à l'extrémité de chaque quartier de marbre, & qui sont sans doute, le symbole des 24 vents secondaires qu'on trouve dans la rose des navigateurs. La Grèce.

Nous avons dit que la tour des vents servait d'horloge dans Athènes. On en voit la preuve par huit cadrans, dont le style se trouve au point de réunion des rayons : d'autres lignes qui coupent transversalement celles qui partent du pied du style, désignent différentes hauteurs du soleil dans l'année, & vraisemblablement les solstices & les équinoxes.

Ce monument est entre deux rues. Des religieux turcs me regardaient avec étonnement pendant que je le dessinais. Le nom de Tourneurs leur a été donné d'une de leurs pratiques de religion assez singulière & dont j'ai été témoin à Athènes dans la tour des vents, qui leur sert à cet usage. Leur chef se met au centre de cet édifice, & après avoir fait des prières, il commence à tourner sur ses pieds sans changer de place, au son d'une espèce de flûte que les Grecs appèlent *Naye*. Les re-

La Grèce.

ligieux s'aſſemblent autour de ce chef à une certaine diſtance, tournent auſſi ſous leurs pieds & en même temps autour de lui. Cette cérémonie me parût des plus curieuſes, & ſemble repréſenter le ſyſtême du monde; peut-être même, en ſe livrant à des conjectures pourraît-on penſer qu'elle a été imaginée par les prêtres égyptiens ou chaldéens, que nous croyons les premiers inventeurs de l'aſtronomie, & qu'ils voulurent exprimer par-là le mouvement du ſoleil, qui eſt au centre du ſyſtême planétaire & tourne ſans ceſſe ſur ſon axe, & celui des planètes, qui, en tournant ſur elles-mêmes, font des revolutions autour de cet aſtre. Mais voici ce que j'ai appris à Conſtantinople de l'objet de cette cérémonie parmi les Turcs. Ces religieux prétendent que pour penſer à Dieu avec plus de recueillement, il faut ſe détacher entièrement de toutes les penſées de ce monde, & l'étourdiſſement qu'ils ſe donnent en tournant de cette manière, les met dans une eſpèce d'extaſe, qui eſt telle, qu'alors ils s'imaginent ridiculement communiquer avec le créateur.

Temple de Junon. — Un des plus grands morceaux qui nous reſte de l'architecture d'Athènes, eſt un édifice dans la forme d'un parallèlogramme, formé par une enceinte, dont

le mur qui subsiste encore en grande partie, a près de 14000 pieds de circonférence. Le temple d'Érechtée est aujourd'hui si singulièrement mutilé, qu'il ne reste d'entier qu'une cariathide. La Grèce.

Stade. — Il a été plusieurs fois détruit & réparé. Celui qui subsiste aujourd'hui ne remonte qu'au temps d'Hérode. Il est tout entier de marbre blanc, & on compte 600 pieds entre la borne & la barrière. Adrien y donna, en un seul jour, un combat de mille bêtes féroces. L'Hérode qui érigea ce monument, était un des plus riches particuliers du monde romain : il légua, en mourant, une somme d'environ dix écus à chaque habitant d'Athènes, & par reconnaissance on l'inhuma dans son stade.

Temple de Cérès. — Les ruines de ce temple, si révéré des anciens, que Xerxès lui-même, tout ennemi qu'il était des Dieux & des hommes, crut devoir le respecter : ces ruines, dis-je, subsistent encore sur une éminence qu'on voit au-delà de l'Ilissus, espèce de torrent formé par la fonte des neiges du mont Hymette ; mais elles sont si mutilées, que les voyageurs les plus intelligens n'ont pu en dessiner une vue : le temple était tout entier bâti de marbre blanc ; on voyait dans le

La Grèce.

ſanctuaire une ſtatue coloſſale de la déeſſe portant ſur ſa tête un panier chargé d'épis de blé, & une tête de Méduſe ſur ſa poitrine : le buſte ſubſiſte encore ; ſa draperie eſt de bon goût, & dans le genre de la fameuſe Flore du palais Farnèſe.

Temple de Minerve Suniade — C'eſt le dernier monument de l'Athènes de Périclès : il fut bâti ſur le promontoire Sunium, où l'Attique va ſe terminer ; il n'en reſte plus que dix-ſept colonnes, qu'on voit de ſi loin quand on navige dans l'Archipel, que le promontoire en a pris le nom de cap Colonne.

Le temps a encore reſpecté, de ce bel édifice, un magnifique bas-relief, qui repréſente une mère aſſiſe ſur un rocher avec ſon enfant ; tous deux lèvent les bras & regardent avec effroi un infortuné qui ſe précipite de la pointe d'une montagne dans la mer.

Le temple de Minerve Suniade, bâti tout entier de marbre blanc, était d'une ſi belle architecture, qu'il ſervit dans la ſuite de modèle au temple de Caſtor que Rome éleva dans le cirque de Flaminius.

Ruines de l'Adrianopolis. — A l'orient de la ville de Périclès, ſont les ruines d'une autre Athènes, du moins on le juge ainſi, à la vue d'une inſcription très-bien conſervée : *c'eſt ici*

non la ville de Théſée, mais celle d'Adrien. Il eſt probable que cet Athènes d'Adrien ne conſiſtait originairement que dans la maiſon de plaiſance de cet empereur, & dans le temple qu'il érigea à tous les dieux ſous le nom de Panthéon. Ce dernier édifice était décoré, ſuivant Pauſanias, de cent colonnes de marbre de Lybie : il ne reſte aujourd'hui, ſoit du palais, ſoit du temple, que la plus petite partie d'une colonnade qui eut autrefois mille pieds de long ſur 680 de large ; chaque colonne eſt d'ordre corynthien, & peut avoir ſix pieds de diamètre ſur environ ſoixante de hauteur : la porte ſur laquelle on lit l'inſcription, n'eſt point parallèle au péryſtile ; les ruines de l'Adrianople annoncent en général moins de goût & de génie que de richeſſe & de magnificence.

Le Parthenon, ou temple de Minerve. — Minerve était comme l'on ſait, la divinité tutélaire d'Athènes : auſſi elle y eut un temple preſqu'auſſi-tôt que la ville fut habitée par des hommes.

Le premier temple, bâti dans toute la ſimplicité qui caractériſe le berceau de l'architecture, ſubſiſta juſqu'à l'incendie d'Athènes ſous Xerxès. A cette époque, il n'y eut plus, dans la ville de Solon, d'édifices où

La Grèce.

les Dieux puſſent loger, & leurs adorate ſe créèrent une patrie ſur les vaiſſeaux Thémiſtocle.

C'eſt à Périclès qu'on doit l'érection du cond temple de Minerve. Ictine & Callicra en furent les architectes, & ils le bâtirent milieu du rocher de la citadelle. On le co naît ſous le nom de Parthenon.

Cet édifice, fait pour donner aux ſiècl une idée de la belle architecture des Grec forme un parallèlogramme de 220 pieds long, ſur 94 de large; il eſt d'ordre doriqu & entouré d'un rang de colonnes iſolées cinq pieds huit pouces de diamètre, ſur tren deux de hauteur, auxquelles les marches temple ſervent de bâſe. Ces colonnes ſoutie nent un entablement qui a preſque le tiers leur élévation, & qui eſt revêtu d'un marb ſuperbe, & diſtingué par le grand caractè de ſes profils.

On arrivait au temple par un magnifiqu périſtile de deux rangs de colonnes qui a nonçait encore moins la grandeur de la div nité à laquelle il était conſacré, que celle d peuple qui érigeait un pareil monument.

Les artiſtes de Périclès ornèrent la friſe q règne autour du corps de l'édifice de bas-re liefs admirables, où ils avaient repréſen

l'histoire des Théfée, des Codrus & des Miltiade.

La Grèce.

C'eft dans le fanctuaire, que Phidias avait placé la fameufe ftatue de Minerve, qui fut fur le point de le conduire à l'échaffaut.

A la majefté fublime qui brillait dans les traits & dans toute la figure de Minerve, on reconnaiffait aifément la main de cet artifte. Ses idées avaient un fi grand caractère, qu'il réuffiffait encore mieux à repréfenter les dieux que les hommes: on eût dit qu'il voyait les feconds de trop haut, & les premiers de fort près.

La hauteur de la figure était de 26 coudées, elle était debout, couverte de l'égide & d'une longue tunique: d'une main elle tenait la lance, & de l'autre une victoire haute de près de 4 coudées. Son cafque furmonté d'un fphinx, était orné, dans les parties latérales, de deux griffons. Sur la face extérieure du bouclier pofé aux pieds de la déeffe, Phidias avait repréfenté le combat des Amazones; fur l'intérieur, celui des dieux & des géans; fur la chauffure, celui des Lapithes & des Centaures, fur le piedeftal, la naiffance de Pandore, & quantité d'autres fujets. Les parties apparentes du corps étaient en ivoire, excepté les yeux, où l'iris était figuré par une

La Grèce.

pierre particulière. Cet habile artiste avait m dans l'exécution une recherche infinie, & mo tré que son génie conservait sa supériorit jusque dans ses moindres détails.

Avant que de commencer cet ouvrage, fut obligé de s'expliquer dans l'assemblée d peuple, sur la matière qu'on emploierait. préférait le marbre, parce que son éclat sub siste plus long-temps. On l'écoutait avec att tion; mais quand il ajouta qu'il en coûtera moins, on lui ordonna de se taire, & il fu décidé que la statue serait en or & en ivoire

On choisit l'or le plus pur & il en fallu une masse du poids de 40 talens d'or, qu faisaient deux millions huit cent huit mill de nos livres. Phidias, suivant le conseil d Périclès, l'appliqua de telle manière qu'o pouvait aisément le détacher. Deux motifs en gagèrent Périclès à donner ce conseil. Il pré voyait le moment où l'on pourrait faire servi cet or aux besoins pressans de l'état, & c'es en effet ce qu'il proposa au commencemen de la guerre du Péloponèse; il prévoyait en core qu'on pourrait l'accuser, ainsi que Phi dias, d'en avoir détourné une partie, & cette accusation eut lieu; mais par la précaution qu'ils avaient prise, elle ne tourna qu'à la honte de leurs ennemis.

La Grèce.

On reprochait encore à Phidias d'avoir avé son portrait & celui de son protecteur, r le bouclier de Minerve. Il s'était repré-nté sous les traits d'un vieillard prêt à lancer e grosse pierre : & l'on prétend que, par un génieux mécanisme, cette figure tenait tel-ent à l'ensemble, qu'on ne pouvait l'enle-r sans décomposer & détruire toute la sta-e. Périclès combattait contre une amazone. n bras étendu & armé d'un javelot, déro-it aux yeux la moitié de son visage. L'ar-te ne l'avait caché en partie, que pour ins-ier le désir de le reconnaître.

A ce temple était attaché un trésor où les rticuliers mettaient en dépôt les sommes argent qu'ils n'osaient pas garder chez eux. n y conservait les offrandes que l'on avait ites à la déesse : c'étaient des couronnes, des es, de petites figures de divinités en or ou n argent. Les Athéniennes y consacraient ouvent leurs anneaux, leurs bracelets, leurs olliers. Ces objets étaient confiés aux tréso-iers de la déesse, qui en avaient l'inspection endant l'année de leur exercice. En sortant place, ils en remettaient à leurs successeurs n état, qui contenait le poids de chaque ar-icle, & le nom de la personne qui en avait it présent. Cet état gravé aussi-tôt sur le

La Grèce.

marbre, atteſtait la fidélité des gardes & e
citait la généroſité des particuliers.

En général, le temple entier pouvait pa
ſer pour une des merveilles du monde Gre
à cauſe de ſa belle ordonnance, de l'élégan
de ſes proportions, & du goût qui régn
dans tous ſes ornemens. Jamais les Phar
avec l'or qu'ils amoncelaient, les rochers
granit qu'ils raſſemblaient autour d'eux, & l
millions de bras d'eſclaves qu'ils avaient à leu
ordres, n'ont rien fait qui approche du Pa
thenon de Périclès. La ſtatue ſeule de Phidi
annonce plus de génie que toutes les pyr
mides.

Les Athéniens furent ſi glorieux d'avo
conduit un tel monument à ſa perfection, qu
dans leur reconnaiſſance ſuperſtitieuſe, ils r
gardèrent comme ſacrées, toutes les bêtes d
ſommes qui furent employées à en amen
les matériaux. Dès que le comble en fut te
miné, on leur donna la liberté d'aller viei
lir, exemptes de travail, au ſein de leu
pâturages.

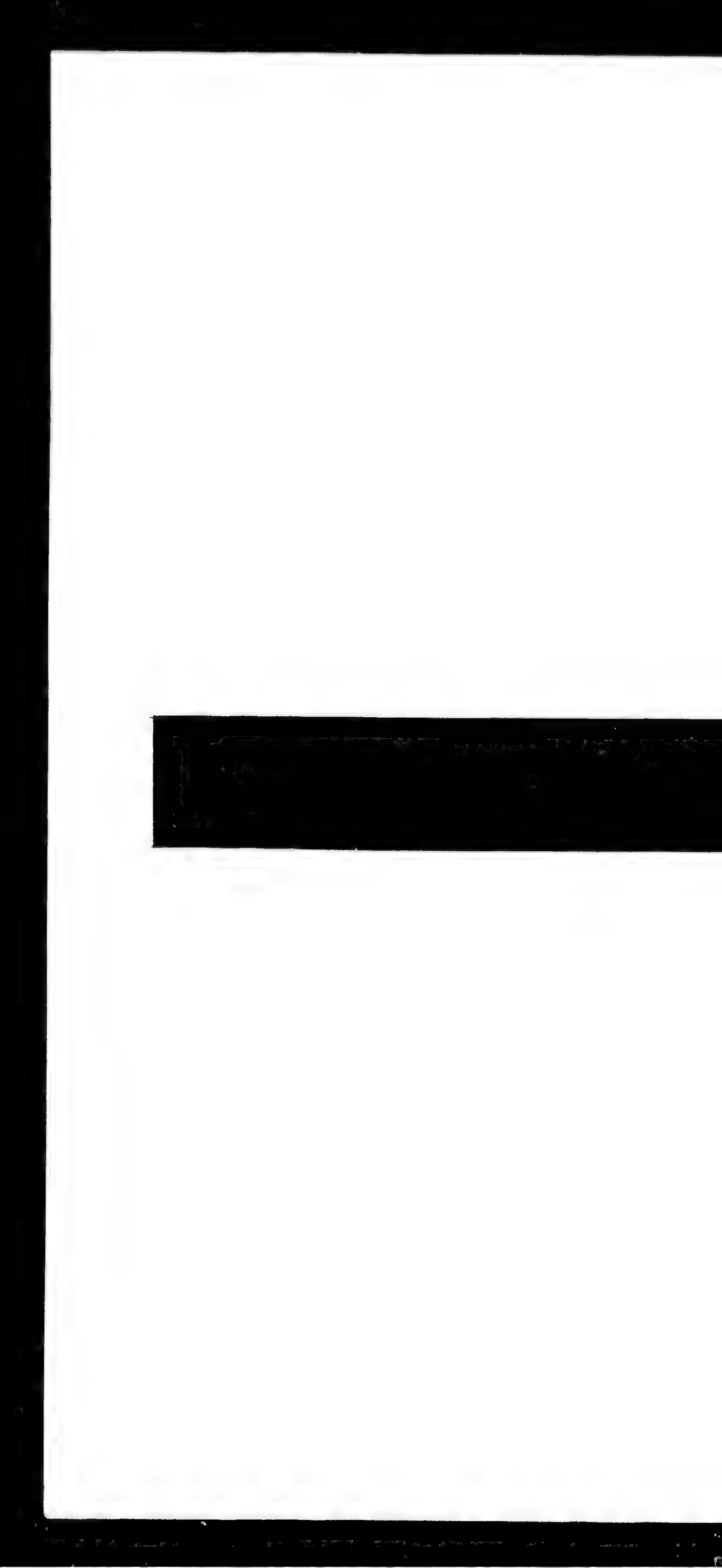
Le Parthenon ſubſiſtait encore dans pre
que toute ſon intégrité, il y a un peu pl
d'un ſiècle; mais dans la guerre que les Tur
ſoutinrent en 1677 contre les Vénitiens, c
peuple ennemi né des arts, changea ce bea

onument en un magasin à poudre : une La Grèce.
mbe dirigée par les chefs de l'artillerie de *Morosini*, tomba précisément sur cet arsénal, fit sauter le temple en l'air, à l'exception ...mité occidentale, & d'un petit no... ...onnes.

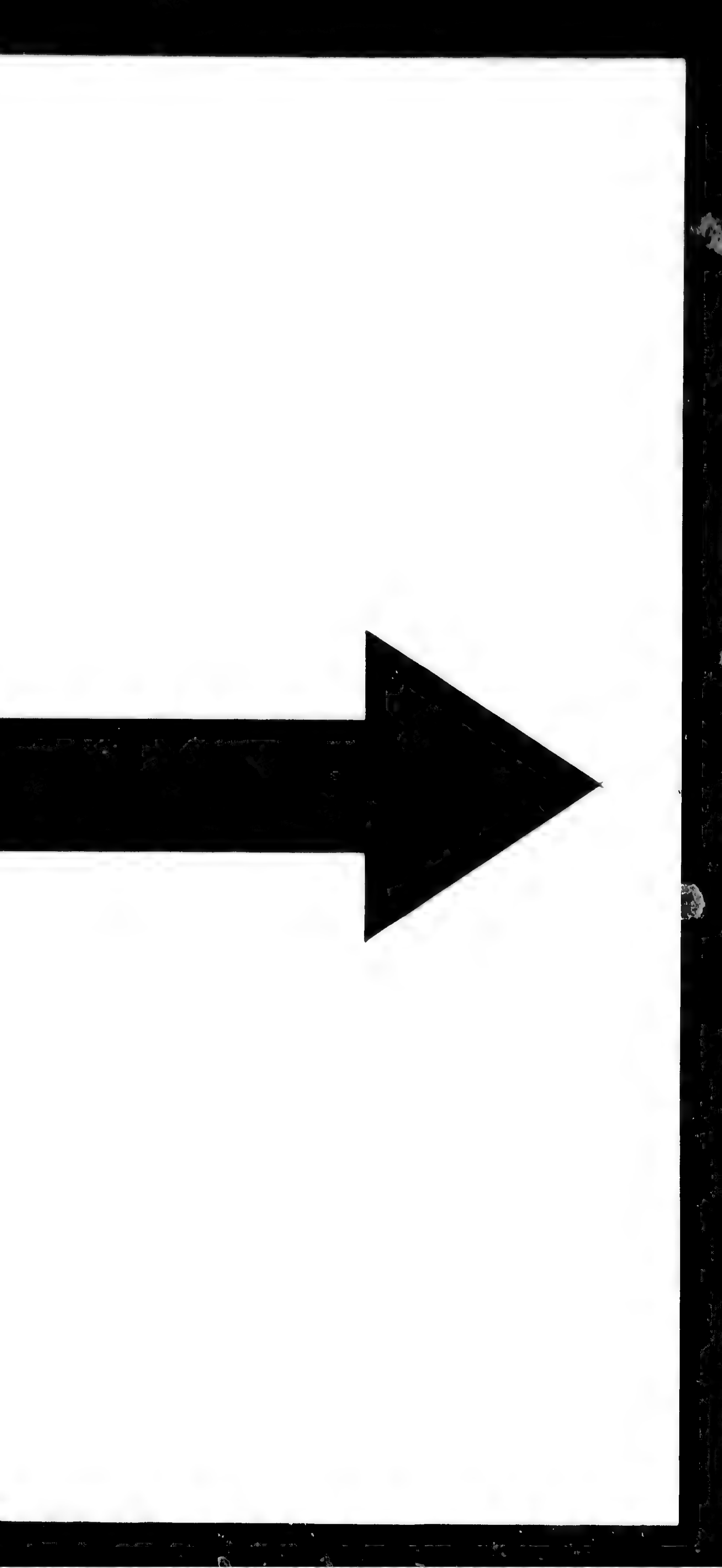
...ouvernement musulman, non moins ...r que la bombe de Morosini, a fait ...ger depuis, une mosquée d'un goût barre, au milieu même de ces ruines, d'un des lus beaux monumens du siècle d'Alexandre.

Le temple de Thésée. — Nous apprenons Plutarque, qu'Athènes, après la fameuse ...stoire de Thésée sur Tauros, (dont la fable fait le Minotaure) dans l'ivresse de sa reconnaissance, fit l'apothéose de ce héros, de n vivant. Le temple qui fut érigé, en mémoire de ce grand événement, dura jusqu'à incendie de la ville par les Perses. Mais à eine ces brigands eurent-ils été renvoyés en sie qu'on s'empressa de rebâtir le temple de Thésée. L'histoire place cet événement dix ns après la bataille de Salamine, & elle en ait honneur à la mémoire de Cimon, fils de Miltiade.

Cet édifice est situé au nord-ouest de la tadelle. Il est d'ordre dorique, & a beaucoup e rapport, pour l'ensemble, à celui de Mi-



[redacted]



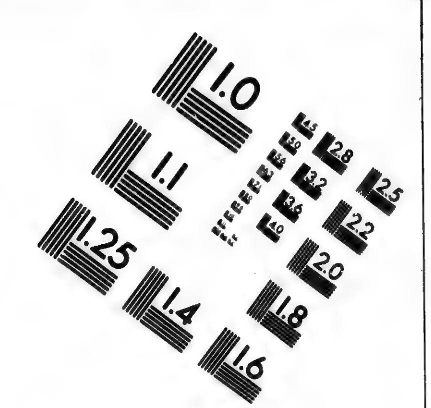
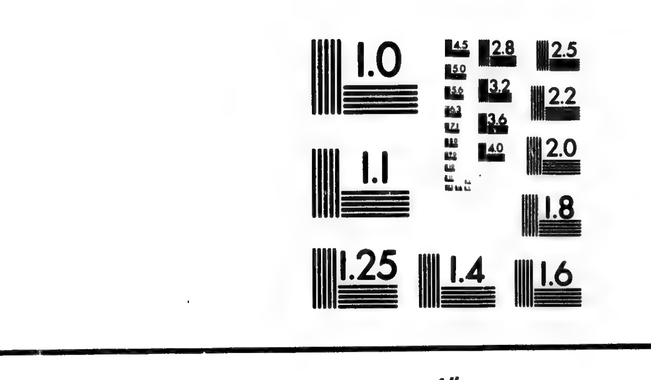
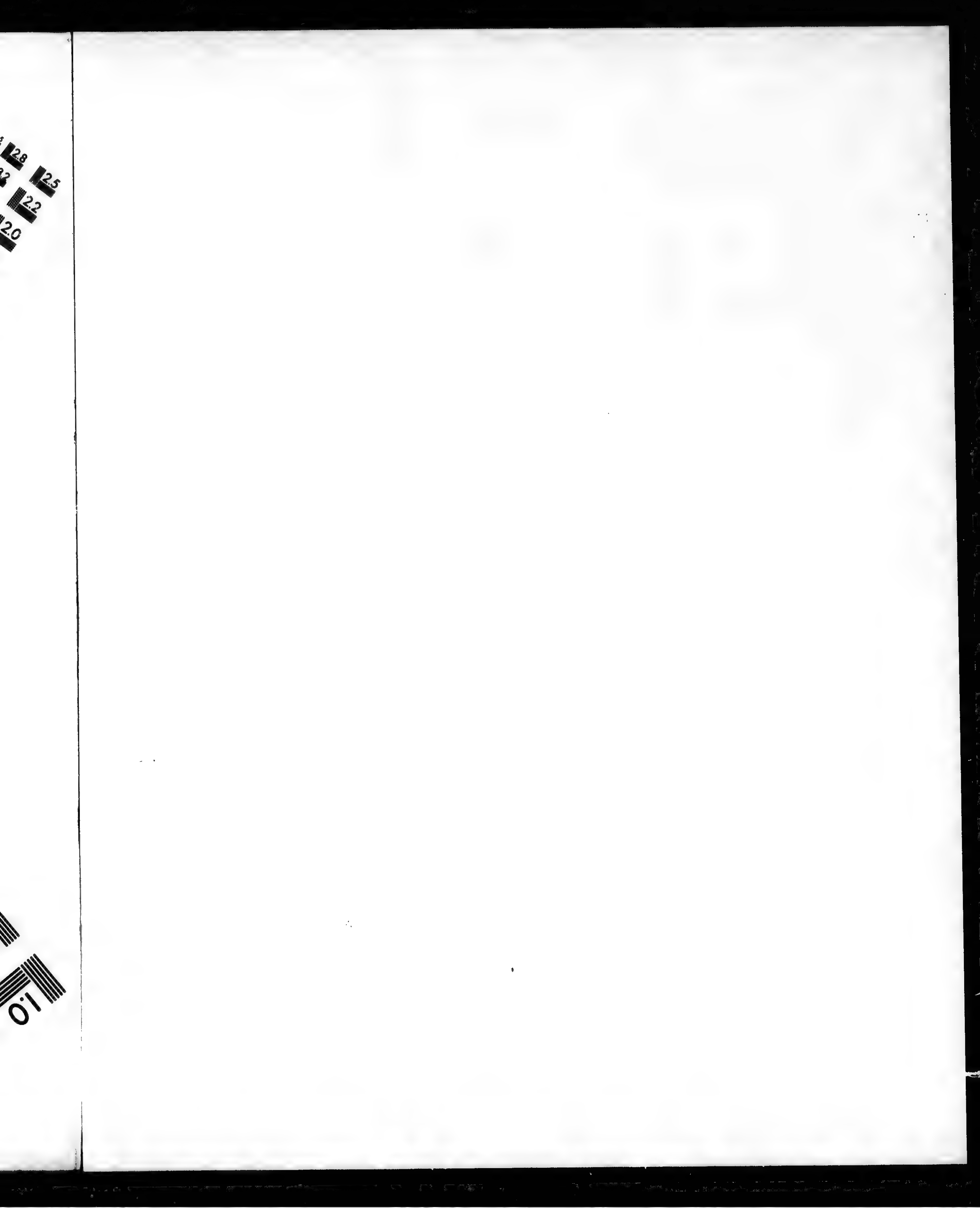


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



La Grèce.

nerve, & à ceux des autres dieux d'Athène car les Grecs avaient le bon goût, quand i avaient rencontré le beau en architecture, d s'y tenir, sans chercher à lui substituer le bi zarre, comme chez la plupart de nos artist modernes, qui, dans la crainte pusillanime d copier des chefs-d'œuvre, afin d'être eux mêmes, ne font jamais rien.

Le temple de Théſée est décoré d'un po tique extérieur, dont il ne subsiste que partie occidentale, l'orientale ayant été d truite par les Grecs, esclaves des sultans, po y placer le maître-autel d'une église.

La décoration extérieure attire l'attenti des connaisseurs: on admire, sur-tout, l bas-reliefs magnifiques qui sont sur les fri des deux faces du corps de l'édifice. L'arti y a sculpté le combat des Centaures & d Lapithes, la victoire de Théſée sur les Am zones, & d'autres exploits fantastiques ou ré dont les siècles ont fait honneur au héros a quel ce temple est dédié.

Le temple de Théſée est renommé dans l fastes de l'antique Athènes, parce que la r ligion qui corrigeait quelquefois les fautes la législation, en avait fait un asyle inviolab pour les esclaves qui fuyaient la tyrannie leurs maîtres: aujourd'hui, ce n'est un asy

La Grèce.

ur perſonne, pas même pour les Grecs mo-ernes qui l'ayant transformé en égliſe, y ont célébrer l'office de St.-George.

Les Propylées. — Ce monument, un des lus beaux dont Athènes s'honore, a été fait ar Péricles, un des plus célèbres artiſtes de Grèce en fut l'architecte, & il fut achevé n cinq ans.

Comme l'enthouſiaſme des peuples à grande nagination, ne va jamais ſans l'intervention es merveilles, les écrivains du temps pré-endaient que Minerve, la divinité tutélaire 'Athènes, avait témoigné, en apparaiſſant à ériclès, combien elle était contente de l'érec-on des Propylées. Un des meilleurs artiſtes mployés par l'architecte, en travaillant aux as-reliefs, était tombé de l'échaffaut, & les édecins, le voyant dans un état apparent de ort, l'avaient abandonné, ſuivant l'uſage; inerve, au rapport de ſes prêtres, ſe mon-a la nuit même en ſonge, à Périclès, le re-ercia au nom des dieux de ce qu'il faiſait our la gloire d'Athènes, & lui enſeigna une ecette pour ramener les principes de la vie ns le corps fracaſſé de l'artiſte. La recette t ſuivie, & dès le jour même, l'homme ondamné par les oracles de la médecine, a travailler à ſes bas-reliefs.

Le monument des Propylées fut revêt
tout entier de marbre blanc : il s'annonce d
côté de la ville, par deux portiques parallè
les, terminés chacun par un maſſif qui se
de bâſe à une ſtatue équeſtre. Les maſſifs ſu
ſiſtent encore, on croit qu'ils portaient les deu
fils de Xenophon, le héros de la retraite d
dix mille.

Le corps principal de l'édifice, eſt un pé
ryſtile dans le goût de ceux qui précèdent l
temples Grecs, il conduit aux cinq portes p
leſquelles on entrait dans la citadelle. Da
les beaux jours d'Athènes, on remettait to
les ſoirs les clefs de ces cinq portes entre l
mains de l'archonte. Cet ouvrage ſuperbe f
une des cauſes de l'orage contre Périclès, q
amena la guerre du Péloponèſe.

Quand les Turcs ſe virent les maîtres pa
ſibles d'Athènes, ils firent un magaſin à po
dre des Propylées. La foudre y tomba e
1656, & l'exploſion de cet arſénal fit ſaut
tout le plafond de l'édifice.

La lanterne de Démoſthène. — A l'extr
mité ſud-eſt du rocher de la citadelle d'A
thènes eſt une tour de marbre, faite dans
forme de nos guérites de ſentinelle. L'entabl
ment eſt ſoutenu par ſix colonnes d'ordre c
rinthien canelées & d'un ſeul bloc chacun
d

ls fix entre-colonnes les unes sont ouvertes, La Grèce
s autres sont remplies par de grandes tables
e marbre, surmontées de trépieds ou bas-
liefs. Le comble qui est taillé en écailles,
forme qu'une même pièce avec la frise :
édifice est terminé par une espèce de cha-
iteau corinthien.

Les gens de l'art admirent l'élégance de la
roportion des colonnes, la magnificence des
hapiteaux & la richesse du couronnement.

Il y a des bas-reliefs sur la frise d'un tra-
ail très-fini, quoique fort dégradés, & qui
eprésentent, à ce qu'on croit, les travaux
l'Hercule.

Une inscription de l'architrave tend à faire
roire que la tour avait été élevée pour éta-
lir des concours de déclamation. Cette con-
ecture est autorisée par une tradition immé-
moriale, qui veut que Démosthène s'y ren-
erma long-temps pour s'exércer en silence à
a pantomime, & à tout le mécanisme de l'art
ratoire : on ajoute que ce grand homme,
our s'imposer la loi pénible de cette retraite,
e coupa, en y entrant, la moitié de la barbe.
Cette tradition universellement adoptée dans
e pays, est l'origine du nom qu'on donne à
a tour ; on ne l'appèle que la lanterne de Dé-
mosthène,

La Grèce.

Tous le territoire d'Athènes était divisé trois districts particuliers, que jadis la discor anima tellement les uns contre les autres, qu en résulta trois factions ennemies. La part montagneuse, située vers le nord, renfermait l plus anciennes mais aussi les plus pauvres pe plades, & cependant elles se distinguère parmi tous les Athéniens par un heureux pe chant pour la joie & le plaisir.

Toute la vallée de Marathon comprenait côte maritime qui embrassait l'angle méridi nal de l'Attique. Là, les Athéniens s'occ paient de la pêche & de la navigation, comme presque toutes leurs demeures étaie situées immédiatement sur les bords de la me ils fournissaient à la république des matelo lorsque les autres cantons fournissaient des so dats.

Cette peuplade, très-connue dans l'histoir avait un double port sur la Méditerranée, un temple superbe qu'on découvrait à de grandes distances, que les débris de la colo nade servent encore aujourdhi de point de r connaissance aux matelots qui fréquentent parages de la Grèce.

La dernière & la plus considérable divisi de l'Attique comprenait le Pedion, c'est- dire la campagne d'Athènes, qui n'est propr

La Grèce.

ment qu'une vallée de figure ovale, dont les voyageurs modernes ont évalué la plus grande longueur à trois lieues de France sur deux de large.

Ce terrein, arrosé par le Céphise, l'Ilisse, & l'Éridan, était singulièrement favorable à la végétation des oliviers. Ils y formaient une forêt immense qui, au temps de la floraison, paraissait de loin comme couverte d'un voile blanc soutenu par des rameaux d'une verdure très-foncée, où se réfugiaient différens essaims d'oiseaux, qu'on voyait arriver au retour du printemps de l'Asie dans la Grèce.

Les possesseurs de cette vaste plantation étaient les plus riches & peut-être aussi les plus spirituels des Athéniens : c'est au moins de leurs peuplades que sont issus des hommes aussi célèbres que Socrate, Sophocle, Thucydide, Platon & Épicure, qui tiraient tous leur origine de différens hameaux répandus dans la campagne d'Athènes, dont la surface était divisée par dix grandes routes, qui comme les rayons d'un cercle, tendaient au même centre, & conduisaient aux portes de la capitale.

En y entrant, dit Dicearque, on peut douter si l'on est réellement à Athènes, ou si l'on n'y est pas. Les rues, ajoute-t-il, y sont d'une irrégularité frappante. La ville en général est

La Grèce.

mal pourvue d'eau, & il n'y existe que de maisons chétives, si l'on en excepte quelques unes en petit nombre, plus commodes qu les autres. Ce n'est qu'en arrivant au théâtre poursuit-il, & en découvrant le grand templ de Minerve, bâti au sommet de la citadelle qu'on commence à se reconnaître, & à sort insensiblement de l'incertitude où l'on avai d'abord été jeté par le peu de rapport qu'i y a entre l'état réel des choses & l'immens éclat de la renommée.

Après cet aveu fait par un grec éclairé & impartial, qui avait été le disciple d'Aristote & qui écrivait quelques années après la mo d'Alexandre, il faut renonçer à jamais au pré jugé où sont encore aujourd'hui de prétendu savans, qui s'imaginent sérieusement qu'A thènes était la plus superbe ville de l'univers On ne doit pas oublier d'observer que la cons titution d'un gouvernement populaire mettai d'ivincibles obstacles au faste des Athénien qui auraient voulu se loger dans des palais a centre de la capitale. Durant les plus beau jours de la république, dit Démosthène, o ne pouvait distinguer les maisons de Thémi tocle & d'Aristide d'avec celles de leurs voi sins.

Quant à l'étendue réelle d'Athènes, il e

certain que ses remparts, qui avaient soixante stades ou à-peu-près deux lieues & demie de circuit, étaient beaucoup plus spacieux qu'ils n'auraient dû l'être, si en temps de guerre toute la nation n'avait été contrainte de s'y réfugier. Alors les habitans des campagnes qui n'avaient plus ni feu ni lieu, construisaient à la hâte, dans les quartiers les moins fréquentés, des cabanes qui par leur forme ronde ressemblaient à des ruches.

La Grèce.

Sans compter ces cases élevées pour le besoin du moment, il n'existait à Athènes que quelques maisons au-delà de dix milles, de sorte qu'on peut déterminer le nombre des habitans, en y comprenant les étrangers & les esclaves, à un total de cinquante mille ames. Il est maintenant très-aisé de concevoir que ni Périclès ni tout autre aussi puissant que lui ne pouvaient faire de la capitale de l'Attique une belle ville.

Quoique la ville d'Athènes & tout son territoire répondent, par leur position sur le globe aux parties méridionales de l'Espagne, cependant on n'y a jamais joui de cet air si doux & si tempéré que respirent les habitans du royaume de Valence. En général, dans le continent de la Grèce, les hivers sont très-rigoureux, & les étés d'une chaleur excessive,

La Grèce.

sans qu'il y existe un rapport déterminé entr la nature des saisons & l'élévation du pole ou la latitude respective des lieux.

Les voyageurs les moins attentifs & le moins instruits ont observé ce phénomène très sensible : mais les plus savans d'entre eux n'on pu en expliquer la cause. Elle provient uni quement de l'inégalité du terrein, qui depui l'intérieur de la Thrace jusqu'aux parties le plus méridionales du Péloponèse est, dans un étendue de cent cinquante lieues, entrecoupé d hautes montagnes qui jètent des ombres très froides, & de vallées creusées en entonnoir où durant l'été les rayons du soleil viennen se concentrer comme dans le foyer d'un mi roir concave, tandis qu'en hiver la neig s'accumule à des hauteurs prodigieuses sur l tête du mont Olympe, sur le Parnasse, l'Hé licon, le Taygete. Tous les airs de vent qu soufflent de dessus ces différens points de l terre, réfroidissent l'atmosphère aux environ d'Athènes, où ensuite on éprouve vers le so stice d'été des chaleurs étouffantes au fond de vallées.

Il n'existe point sur le globe, que nous con naissons aujourd'hui assez exactement, un seule contrée qui, eu égard à son peu d'éten due, ait autant de côtes maritimes que l

La Grèce.

Grèce. La mer y a formé par-tout des golfes lus ou moins profonds, plus ou moins tor-ueux, en échancrant la terre au point de faire eſſembler ſes liſières à la découpure d'une euille de vigne ou de platane. A ce phéno-ène ſuccède celui d'une étonnante inégalité ans la ſurface du continent, & le ſeul diſ-rict de la Theſſalie renfermait juſqu'à trente-uatre montagnes conſidérables : au fond de ant de golfes & de tant de vallées, il ſe forme es courans d'air qui y circulent, ainſi que es fleuves coulent dans leurs lits, ſans jamais 'en écarter d'une manière ſenſible. Il conſte par des obſervations faites de nos jours à Athènes même, que vers l'équinoxe de l'au-omne on commence à y être incommodé par des coups de vent très-impétueux & qui af-fectent tout le ſyſtême nerveux ; or, à ce ca-ractère on reconnaît, ſans aucune apparence de doute, tout ce que les anciens ont dit des effets pernicieux que produiſait dans cette ville & dans ſes environs, un courant d'air qui par-tait directement du nord-oueſt, & que l'on nommait en grec le *Sciron*.

L'air de l'Attique était en général très-ſec & c'eſt par cette raiſon qu'en aucune contrée de l'Aſie ou de l'Europe, les anciens édifices n'ont oppoſé plus de réſiſtance à la main ac-

La Grèce.

cablante du temps, & aux efforts continue[ls] des siècles. L'intérieur d'Athènes offre sur-tou[t] un monument d'une architecture corinthienn[e] fort délicate, qui n'a presque essuyé aucun[e] dégradation, depuis plus de deux mille an[s] qu'il a été construit en marbre blanc. L'éton- nante conservation d'un ouvrage si fragile, & qui offre tant de parties saillantes & isolées, ne peut être attribuée qu'à la sécheresse & la pureté de l'air, dont les anciens ont fai[t] tant de fois mention, & que Cicéron sembl[e] avoir pris pour le principe créateur du géni[e] subtil qui caractérisait les habitans de l'Attique. Mais l'état actuel démontre, de la manière l[a] plus évidente, que des causes semblables n[e] sauraient influer sur l'esprit humain, si elle[s] ne sont dirigées à leur tour par l'action de[s] causes morales. Dès que les philosophes & le[s] savans disparaissent d'un pays, comme ils on[t] disparu de la Grèce, il faut malgré le clima[t] & malgré la nature même, que la barbari[e] & la superstition envahissent une terre sem- blable, comme les ronces & les épines enva- hissent les terres incultes.

Adrien qui parlait la langue grecque, comme sa propre langue, qui était jaloux jusqu'à l[a] passion d'obtenir pour ses ouvrages les suffra- es des Athéniens, devait naturellement e[...]

[...]ire dans leur v[...]
[...] la dignité d'ar[...]
[...]r. Aussi dans le[...]
[...]ter les provinc[...]
[...]e, il ne se c[...]
[...]thènes, il y re[...]
[...]eura un hiver [...]
[...]'il fit dans cette[...]
[...]ens de ses dons[...]
[...] fêtes qu'ils c[...]
[...]cchus, & y mo[...]
[...]yen; jusques-là [...]
[...]ens, il se revêt[...]
[...] premier magist[...]
[...]oit de porter. C[...]
[...]ec ardeur à agra[...]
[...] fit construire u[...]
[...]timens dans l'un[...]
[...]t le nom d'Adr[...]
Le lieu éloigné [...]
[...]ait située, montr[...]
[...]embellir Athène[...]
[...]rce: il avait à la[...]
[...]s; mais craigna[...]
[...]ette ville en éta[...]
[...]onnât aux Athéni[...]
[...]e sa bienveillance[...]
[...]e leur permit p[...]

La Grèce.

ire dans leur ville, où il avait été décoré la dignité d'archonte, avant d'être empe-r. Aussi dans le grand voyage qu'il fit pour fiter les provinces qui dépendaient de l'em-ire, il ne se contenta pas de passer par thènes, il y revint à son retour, & y de-eura un hiver entier. Pendant le séjour u'il fit dans cette ville, il combla les Athé-iens de ses dons. Il assista à la plus grande s fêtes qu'ils célébraient en l'honneur de acchus, & y montra tout le zèle d'un ci-oyen; jusques-là que pour plaire aux Athé-iens, il se revêtît de l'habit que la dignité e premier magistrat de la ville le mettait en roit de porter. Ce fut alors qu'il s'appliqua vec ardeur à agrandir & à embellir Athènes. l fit construire un nombre si prodigieux de âtimens dans l'une de ses parties, qu'elle en rit le nom d'Adrianopole ou ville d'Adrien.

Le lieu éloigné de la mer, où l'Adrianopole tait située, montre assez qu'Adrien pensa plus embellir Athènes qu'à lui rendre sa première orce: il avait à la vérité fait rétablir ses por-es; mais craignant apparemment de mettre cette ville en état de se défendre, quoiqu'il donnât aux Athéniens les plus grandes preuves de sa bienveillance, il y a lieu de croire qu'il ne leur permit pas de rélever les murs, qui

La Grèce.

établiſſaient une communication ſûre ent leur ville, le Pirée, Phalère & Munichr ces murs que Conon avait fait conſtruire & q Sylla avait renverſé.

Après la mort d'Adrien, les Athéniens f rent favoriſés par Antonin le Pieux, & p Antonin le Philoſophe. Sévère les traita av rigueur ; mais ſous Valérien, ils obtinrent e fin la liberté de relever ces murs dont no venons de parler, qui mettaient leur ville ſûreté. Ces remparts cependant ne les gara tirent pas de la fureur des Goths. Ils s'emp rèrent d'Athènes ſous l'empire de Claude. L Athéniens depuis furent favoriſés d'une m nière particulière par Conſtantin & par ſon f Conſtance : mais les Goths ayant pris leur vil une ſeconde fois, ils firent des monceaux ruines de ſes plus beaux bâtimens.

Athènes, depuis ce temps paſſa entre l mains de pluſieurs princes peu puiſſans. L Turcs s'en emparèrent enfin & la poſſeſſio leur en eſt reſtée, quoique les Vénitiens leur aient enlevée à différentes repriſes. Enfi cette ville qui donnait autrefois des lois toute la Grèce, & qui ſe fit reſpecter da l'Aſie & dans l'Afrique, eſt tellement dége nérée, qu'elle tremblait encore dans le ſiècl paſſé, à la vue d'un corſaire. C'eſt par cett

La Grèce.

inte que les habitations qui étaient près
la mer ont été abandonnées, & que celles
ujourd'hui ſont à portée d'être défendues
r la citadelle. Cette forteresſe eſt préſente-
ent aſſez négligée, les murs qui la ferment
t peu épais. On voit dans ces murs des
gmens de colonnes & d'entablemens, qui
ontrent qu'ils ont été abatus pluſieurs fois &
bâtis à la hâte. Cette citadelle n'a plus qu'une
gtaine de canons en fort mauvais état, la
part n'ayant point d'afût, elle eſt gardée
r un aſſez grand nombre de ſoldats. Je ne
ois pas devoir détailler la diſpoſition des bi-
ques de cette ville qui n'ont rien d'intéreſ-
nt.

Athènes eſt un archevêché qui relève du
triarche grec de Conſtantinople : on y
mpte plus de cent égliſes, dont les princi-
ales ſont dédiées au Sauveur, à la Vierge &
St. George. Cette ville eſt en général plus
uplée qu'elle ne l'était dans le ſiècle paſſé,
elle s'agrandit tous les jours; elle peut con-
nir 14 à 15 mille habitans. Les Turcs n'en
nt guères qu'une dixième partie: mais ce-
ndant cette partie la moins nombreuſe a le
uvoir & opprime l'autre. Il eſt aſſez ſurpre-
ant qu'il n'y ait point de Juifs à Athènes &
u'on ne les ſouffre point dans cette ville,

La Grèce.

eux qui ſont répandus par toute la terre. J
demandai la raiſon à un athénien ; il me
pondit en riant, que les Juifs ne pouvai
reſter à Athènes, parce que s'ils ſont fins d
le commerce, les Athéniens le ſont enc
plus qu'eux, & effectivement, ceux-ci, tr
affables & très-polis envers les étrangers, ſ
en même temps d'une adreſſe extrême à fa
réuſſir leurs deſſeins.

On ne parle à Athènes que le grec v
gaire, plus approchant du grec ancien da
cette ville que dans aucun autre lieu de
Grèce. La langue turque y eſt en uſage. L
Athéniens ſont en général bien faits ; ils o
beaucoup de vivacité dans la phyſionomi
nous en fûmes frappés la première fois q
nous mîmes le pied dans l'Attique. Il vint
nous des payſans qui ſe préſentèrent de trè
bonne grace & nous parlèrent avec beaucou
d'eſprit & de liberté. Les Athéniens ſont ro
buſtes & vivent très-long-temps, ce qui vie
peut-être de la ſituation d'Athènes, où l'a
eſt ſi pur, que la peſte y eſt moins fréquen
que dans les autres contrées du Levant. L'u
ſage que les Athéniens font du miel, peu
contribuer beaucoup à leur ſanté : il eſt vra
que le miel d'Athènes & particulièrement c
lui du mont Hymète, eſt délicieux. On con

t l'éloge qu'en ont fait Ovide & Martial.

Les Athéniens ont été la victime, comme ucoup d'autres peuples, de l'ambition d'une tion plus puissante : ils languissent aujourd'hui sous l'oppression des Turcs ; mais ils ne ient par leurs chaînes. Ils en sentent toute pésanteur, & s'ils chassèrent autrefois les rans de leur patrie, ils donnèrent encore, l'année 1754, une preuve de l'impatience ec laquelle ils supportent le joug des Turcs. gouverneur de cette ville voulant leur poser des taxes injustes, ils coururent en mes au château & l'en chassèrent. Son frère t tué dans cette émeute, & un assez grand ombre de Turcs & de Grecs restèrent sur place. Athènes fut pendant plusieurs semaines dans la plus grande confusion. Le gouverneur n'osa se montrer. Un homme de la lie du peuple, mais, né avec cet esprit & cette ardiesse nécessaires pour en imposer à la multitude & pour la commander, se mit à la tête des révoltés. Il montra beaucoup de ruse dans cette petite guerre, & il employa plusieurs stratagêmes pour surprendre ses ennemis : il faisait voir aux révoltés, pour les tenir en armes & leur donner de l'espérance, des lettres supposées de Corinthe, de Napoli, de Romanie, de Patras & d'autres villes. Il fei-

La Grèce.

La Grèce.

gnait des conjurations formées dans ces div
lieux en faveur de ceux d'Athènes, & fur
point d'éclater : enfin, il ne promettait
moins que de remettre la Grèce en libert
mais il vint des troupes à Athènes, les rév
tés se cachèrent ou se sauvèrent & la con
ration se dissipa.

On aurait tort d'accuser les Athéniens
général, d'avoir détruit un nombre considé
ble de beaux édifices qui ornaient leur vil
& qui auraient subsisté encore long-temps
la barbarie n'avait accéléré leur ruine. Ce r
proche ne doit être fait qu'à ceux qui prof
sent la religion mahométane & non pas a
chrétiens : car, si ceux-là, par un principe
religion, mutilent toutes les figures qui le
tombent sous les mains ; ceux-ci au contrair
par respect pour leurs antiquités, font tout le
possible pour les conserver. On reconnaît l
maisons des Grecs aux bas-reliefs qui so
ordinairement au-dessus de leurs portes. L
chrétiens d'Athènes ont même tant à cœur
conservation de leurs monumens, qu'ils n
permettent aux capucins d'habiter l'hospic
qu'ils ont dans cette ville, & où est engag
la lanterne de Démosthène, qu'à conditio
qu'ils se feront recevoir citoyen d'Athènes
afin qu'ils conservent précieusement cet édi
fice curieux.

La Grèce.

Le miel & l'huile sont les deux principaux icles des exportations athéniennes. L'Attique un pays très-propre à nourrir des abeilles. thym, la marjolaine, le serpolet couvrent s ses côteaux, & ses vallons sont tapissés de ge, de genet & de romarins. Or, on sait e ces plantes aromatiques fournissent aux eilles une nourriture abondante & délicieuse. Mais ce qu'on ne sait peut-être pas, c'est e les Athéniens ont des ruches qui leur sont rticulières. La matière de ces ruches est de terre cuite; leur forme est cylindrique: lles ont trois pieds de hauteur, un pied de amètre & un couvercle mobile. L'extérieur le bas de la partie intérieure sont induits un vernis; mais on ne vernit point la partie périeure, parce que les abeilles auraient de peine à y coller leurs rayons.

Les ruches sont exposées à l'est ou à l'ouest utant qu'il est possible. L'exposition au nord t préjudiciable aux abeilles en hiver, à cause e la violence des vents; & celle du sud ne ur est pas moins contraire en été, à cause es chaleurs excessives. Il y a des mois où il devient nécessaire de couvrir les ruches de euillages pour les garantir de l'action du soleil. Les endroits les plus tranquilles & les moins peuplés, tels que les alentours des monastères,

La Grèce.

font ceux où les abeilles réuffiffent le mieu
Ces mouches aiment dans les climats chaud
les lieux frais, folitaires, les vallons ombrag
Elles fe plaifent auffi dans le voifinage des g
zons & des eaux. Les Grecs ont l'attention
creufer près des fources champêtres de pet
étangs qui leur fervent d'abreuvoirs; ils
jettent des morceaux de bois ou des pierr
légères, afin qu'elles puiffent s'y pofer fa
courir rifque de fe noyer.

En général, le miel de l'Attique & cel
du mont Hymète en particulier, ont confer
leur vieille réputation, & ils la méritent. L
miels de Mahon & de Narbonne, qui font l
meilleurs que nous connaiffions, ne peuve
leur être comparé ni pour le parfum ni po
la douceur. Quoique roux, le miel athéni
eft de la plus belle tranfparence. Ce qui
diftingue de nos miels, c'eft qu'il eft épais fa
être grainé ni congelé.

Le miel eft fort cher dans l'Attique. O
fent qu'il n'a une auffi haute valeur, que parc
qu'il eft dans le commerce grec un article d
luxe. Cet article eft exporté prefqu'entier
Conftantinople, où il eft confommé dans l
palais impérial & dans les férails des grand
De toutes les villes européennes, il n'y a qu
Londres & Marfeille qui en reçoivent quel
quefoi

quefois de faibles parties que les négocians de ces deux places diſtribuent en préſens à leurs amis. La Grèce.

Cette branche d'économie rurale eſt très-avantageuſe au petit pays de l'Attique, qui n'a qu'une population de vingt mille ames, & qu'une ſurface de quatre-vingt-dix lieues quarrées d'un terrein extrêmement inégal, & par conſéquent peu propre à la culture des grains.

On croit l'olivier originaire de Sais en Égypte; mais s'il n'eſt pas indigène en Grèce, il y eſt venu dès la plus haute antiquité. Il y a apparence que ce fut Cécrops qui l'apporta dans l'Attique. Cet Égyptien fit honneur aux Dieux de ſon propre bienfait. Il publia que Minerve & Neptune prétendaient chacun donner ſon nom à la ville nouvelle qu'il avait bâtie, & que la déeſſe pour mériter cet honneur, avait fait ſortir de terre avec ſa lance un olivier fleuri, tandis que le dieu avait fait naître un cheval d'un coup de ſon trident. Cette fable, retracée dans tous les monumens d'Athènes ſur le marbre & l'airain, prouve que l'arbre de Minerve eſt auſſi par excellence l'arbre de l'Attique.

Auſſi de tous temps la culture des oliviers fut-elle la culture favorite des Athéniens. Ils forment, vers le déclin des collines, de vaſtes

La Grèce.

rideaux d'un vert pâle, qui tranche agréabl
ment avec le vert foncé des prairies & le g
noirâtre des rochers. On voit dans la plaine
Marathon des oliviers qui, pour l'envergeu
& la hauteur, sont comparables aux plus bea
noyers.

La taille donne à l'olivier mille formes v
riées; on le façononne en cône droit, renvers
en pyramide, en buisson, en boule, en éve
tail. Là, on l'évide intérieurement pour mie
exposer ses rayons à l'action du soleil. Presq
par-tout on le mutile sans principe & sa
règle, au gré de tous les caprices & de to
les goûts. Mais l'arbre reprend insensibleme
sa forme première, & toutes ces mutilatio
fantasques qu'on lui fait subir, prouvent
l'homme qu'ici comme ailleurs, la nature fi
toujours par triompher de ses efforts.

L'Attique nourrit beaucoup de bestiaux
parce que les trois quarts des terres sont i
cultes. L'ignorance & la barbarie peuvent arr
ter la fertilité qui est le fruit de la cultur
mais jamais la fécondité que donne la natur
un bon terrein négligé produira toujours d
paturages, & les paturages nourriront toujou
des bestiaux.

Un des pays les plus agréablement divers
fiés du globe, c'est la Grèce; elle est l'abré

tous les climats. Les plantes qui croissent
re les tropiques prospèrent dans ses plaines
sur ses côteaux, & celles des régions les
s septentrionales s'acclimatent sur ses mon-
nes. L'Olympe, le Pinde, le Parnasse,
monts sourcilleux de l'Arcadie, nourrissent
s leurs flancs & sur leurs sommets une fraî-
eur éternelle, tandis que les vallées assises
leurs pieds jouissent d'un printemps perpé-
l. Les terres qui se refusent à la culture ne
refusent pas à la végétation : elles produi-
t d'elles-mêmes le thym, le serpolet, la
rjolaine, toutes les plantes aromatiques.
tel pays doit être singulièrement propre à
rrir du bétail; aussi y élève-t-on des trou-
ux nombreux : on y nourrit même, six
s de l'année, tous ceux des régions voi-
s. Quand l'âpreté des hivers chasse les ber-
s Albanois de leurs montagnes, ils viennent
rcher dans le beau climat de la Grèce des
rages plus abondans & plus substantiels.
jouissent du droit de parcours dans tous les
eins qui sont en friche, & malgré la tyran-
des beys qui les rançonnent sans pitié,
s hivernages en général sont peu coûteux.
Dans la Grèce comme en Espagne, on fait
ager les troupeaux pour les tenir toute
née dans une égale température; ils passent

La Grèce.

La Grèce.

l'hiver dans les plaines & l'été sur les mon gnes. On a même cet avantage dans la Grè que les transmigrations y sont moins long & moins pénibles, parce que le pays est t versé dans tous les sens par de hautes m tagnes.

On n'entasse pas ici les troupeaux dans bergeries étroites, comme si la nature ne l avait pas donné une fourrure capable de rantir leur corps de l'intempérie des saiso L'humidité, l'air âcre & presque méphiti qui règnent dans ces réduits obscurs, cau à ces animaux des maladies putrides & infla matoires dont ceux de la Grèce sont exem

Le parcage a un autre grand avantage, que le grand air, les rosées, les pluies propreté & la lumière du soleil blanchisse assouplissent les laines & leur donnent une lité supérieure en finesse & en moëlleux. bergers, sourds aux conseils de l'école Montbard & du sage d'Aubenton, appréh dent toujours l'extrême froidure : ce qui vrait les rassurer, c'est que les troupeaux quent tout l'hiver, au milieu des neige des frimats, sur les sommets de l'Olymp de l'Athos.

CHAPITRE V.

Voyage d'Athènes à Sparte. — Des ruines de villes ou de monumens que l'on trouve encore dans cette route. — De l'état actuel de Sparte. — Description de la plaine où elle est située & des ruines que l'on y voit encore.

APRÈS avoir vu Athènes, mesuré & dessiné les monumens d'architecture que l'on y trouve encore, quoique l'on m'assurât qu'il restait peu de ruines à Sparte, je ne crus pas pouvoir me dispenser d'y aller, afin de comparer l'état de ces deux villes célèbres dans l'histoire & fameuses par leur rivalité. Mais comme Sparte est près de *Maina*, lieu de la Grèce habité par des brigands, je crus devoir prendre des mesures pour ma sûreté. La Grèce.

Nous partîmes d'Athènes bien armés, & ayant eu la précaution de nous munir de tout ce que nous avions jugé nécessaire pour adoucir le désagrément des mauvais gîtes que nous devions rencontrer. Nous dirigeâmes notre route vers le nord, laissant sur notre gauche le temple de Thésée. Après avoir marché une demi-heure, nous traversâmes la belle forêt

d'oliviers qui entoure en partie la ville d'A-

La Grèce. thènes.

La fameufe académie où Platon enfeign fa doctrine, était dans cette forêt, entre chemin où nous étions & celui de Thèbes q nous avions fur notre droite. On fait que c' d'elle qu'ont pris leur nom tous les lieux l'on a depuis cultivé les fciences & les le Il n'en refte à préfent aucun veftige; ma fertilité du lieu où elle était fituée, rend vr femblable ce que les anciens publiaient de beauté de cet endroit. Nous employâmes pr d'une heure à traverfer cette belle forêt, nous arrivâmes peu de temps après à la mo tagne de *Picro Daphné*, nom que les Gre modernes lui ont donné parce qu'il y cro beaucoup de lauriers amers.

Cette montagne eft féparée en deux parti entre lefquelles nous paffâmes. On ne trouv fur la montagne aucun veftige de l'ancien ville de *Corydalus*.

Nous découvrîmes en entrant dans la plai d'Éleufis deux courans d'eau qui fe rende à la mer. Au-delà de ces deux ruiffeaux, nou paffâmes le fleuve Cephifius, nommé aujou d'hui *Nero is to Palaco Milo*. De-là jufqu Lefsine, on voit les débris de plufieurs tem ples, & un chemin affez long & fort ancien

faisait partie de la voie sacrée qui conduisait Eleusis. La Grèce.

La ville d'Eleusis, aujourd'hui Lefsine, a , comme on sait, une des plus célèbres de Grèce : ses ruines l'annoncent encore. On y les débris de plusieurs beaux temples de arbre, de grands aqueducs & d'autres ves- de son ancienne splendeur. J'examinai bord les restes du temple de Diane *Prophilea* ceux de plusieurs autres temples; mais je mai toute mon attention à ce qui subsiste re de celui de Cérès.

e monument si fameux, si révéré de toutes nations, qu'il fut épargné par Xerxès même, emi déclaré des dieux de la Grèce & le ucteur de leurs temples, ne présente aucune forme, & il est tellement ruiné, 'il est impossible d'en dessiner aucune vue. l est cependant facile de le reconnaître à l'é- ndue & à la beauté de ses débris, dans les- els on trouve encore de très-beaux chapi- aux doriques & ioniques.

On voyait dans le sanctuaire du temple une lle statue de Cérès en marbre blanc : elle ait colossale; on juge encore par la grandeur e son buste, qu'on trouve dans les ruines du mple, qu'elle avait plus de quinze pieds de aut. Cette déesse était représentée portant sur

En Grèce.

ſa tête un panier, autour duquel on diſting
encore des épis de bled que l'on ſait être ſ
attributs : elle a ſur la poitrine deux eſpèc
de rubans en ſautoir, & une tête de Médu
à l'endroit où ils ſe croiſent : la draperie do
elle était vêtue m'a paru d'un très-bon goû
dans le genre de celle de la Flore du pala
de Farnèſe à Rome. La face de la ſtatue e
entièrement défigurée, mais ſa chevelu
nouée avec un ruban, & qui lui deſcend ſu
l'épaule gauche, eſt encore fort belle & aſſe
bien conſervée.

Le temple de Cérès était un des plus ancie
de la Grèce. Il ſerait inutile de répéter ici c
que tous les ſavans nous ont appris ſur cet
déeſſe & ſur ſes myſtères. Il ſuffit de dire qu
ces myſtères, auxquels on n'admettait d'abo
que les ſeuls Athéniens, devinrent ſi célèbr
avec le temps, que les étrangers deſirèrent
participer. Hercule fut le premier qui y fu
initié : enfin les Romains qui ſubjuguèrent le
Grecs y furent admis, & bientôt après le tem
ple de Cérès fut ouvert à tous les peuples de l
terre.

Éleuſis, ſi fameuſe dans l'antiquité, n
mérite pas ſeulement aujourd'hui le nom d
village. Je ne vis ſur les ruines de cette an
cienne ville qu'un petit nombre de bicoques

ais je reconnus que la plaine qui l'environne est encore le lieu le plus fertile de l'Attique. C'est dans ce lieu qu'on croit que Cérès, sous la figure d'une simple mortelle, chercha sa fille Proserpine, s'assit accablée de fatigue sur une pierre surnommée depuis *la pierre triste*, à cause de la douleur dont cette déesse était pénétrée lorsqu'elle s'y reposa.

La Grèce.

Après avoir repris notre route & traversé cette plaine, nous passâmes la montagne *Cerata* par un chemin étroit & escarpé qui est pratiqué sur le bord de la mer, & nous arrivâmes à Mégare sur le soir.

Mégare si florissante autrefois, comme on le sait par l'histoire, & comme on le reconnaît par les vestiges de son enceinte; Mégare, qui disputa si long-temps & avec tant de chaleur aux Athéniens l'île de Salamine, est réduite aujourd'hui dans l'état le plus déplorable. Si en devenant puissante, elle transforma ses cabanes en palais, la misère a fait sur elle un changement contraire, & les édifices les plus superbes ont repris la forme de cabanes qu'ils avaient dans leur origine; car on ne peut donner d'autre nom à des maisons qui n'ont qu'un étage, dont les murailles sont construites de terre séchée au soleil & qui sont couvertes de la même matière.

La Grèce.

Nous quittâmes Mégare, & passâmes en allant à Corinthe cette montagne dont parle Diodore de Sicile, & qu'habitait le fameux brigand Sciron que Théſée fit mourir. Il obligeait tous les paſſans à lui laver les pieds sur le bord d'un précipice; il les pouſſait enſuite & les faiſait rouler du haut en bas de la roche. Depuis cette montagne juſqu'à Corinthe, où j'arrivai à l'entrée de la nuit, je ne vis rien de remarquable.

Corinthe était avantageuſement placée dans l'iſthme qui ſépare la Morée, ou le Péloponèſe, du reſte de la Grèce. Diodore de Sicile donne quarante ſtades de largeur à cette iſthme: j'ai eſtimé cette largeur d'environ cinq milles, qui répondent au nombre de ſtades que lui donne cet auteur.

L'Acrocorinthe, ou le château de cette ville, eſt ſitué dans l'iſthme, à l'entrée de la Morée. Il eſt ſitué ſur une montagne ſi élevée & ſi forte de ſa nature, que les poètes feignaient qu'il avait été bâti par les cyclopes; auſſi voyons-nous dans l'hiſtoire, que tous les peuples de la Grèce s'empreſſaient de faire alliance avec la république de Corinthe : elle était en effet puiſſante par ſes forces de terre & de mer. Elle pouvait empêcher les habitans du Péloponèſe de ſortir de leur pays, & interdire aux autres

euples l'entrée de cette partie de la Grèce. La Grèce.
nfin sa position était, comme elle est encore,
avantageuse, que Philippe de Macédoine,
ui aspirait à subjuguer tous les Grecs, l'ap-
elait la clef & les fers de la Grèce. Corinthe
evint encore très-fameuse par la facilité que
s différens peuples de la Grèce avaient de
e rendre aux jeux isthmiques qui s'y célé-
raient. C'est à ces jeux, dont plusieurs auteurs
nciens ont décrit la magnificence, comme
ceux d'Olympie, que les divers états de la
Grèce & les particuliers recevaient, par l'ap-
laudissement général de toute la nation, la
écompense des plus grandes actions.

Corinthe n'était pas moins recommandable
ar les monumens qui l'ornaient; mais de tous
es édifices, un seul temple est échappé à la
estruction générale : il doit peut-être cet avan-
ge à la grosseur & à la solidité de ses colonnes.
eur proportion est extraordinairement courte,
arque certaine de leur antiquité; elles n'ont
ue vingt-deux pieds & demi de haut & six
e diamètre; l'intervalle d'une colonne à l'autre
t d'un diamètre. L'entablement devait être
'une hauteur prodigieuse, à en juger par l'ar-
hitrave. J'ai compté à ce temple quatorze
olonnes debout. Corinthe, la superbe Co-
inthe, est à présent dans un état si misérable,

La Grèce.

qu'on y compte qu'environ cinq cents maiso[ns] éparses, & séparées les unes des autres par d[es] jardins & des terres labourées. On voit enco[re] au pied de la montagne sur laquelle la citadel[le] est élevée, des marques de l'entreprise com[-] mencée par quatre empereurs romains de cou[-] per l'isthme; projet qui parut d'une exécutio[n] si difficile au Grecs qu'ils en firent un proverb[e] & que l'on disait parmi eux, entreprendre d[e] percer l'isthme, pour dire, tenter l'impossibl[e].

La vigne corinthienne si renommée, & do[nt] Wheler a dit un mot dans son voyage du L[e-] vant, est un arbrisseau qui s'élève à la hauteu[r] de quatre à cinq pieds; cette vigne est p[ar] conséquent plus base que la nôtre, mais el[le] est plus grosse & plus ligneuse. Elle pouss[e] aussi plus de racines & plus de rejettons. S[es] feuilles sont encore plus grandes, plus obtuse[s] moins découpées, d'un vert plus tendre e[n] dessus & plus blanchâtre en dessous. Le fru[it] qu'elle donne a le grain comme la groseill[e]. D'abord vert, puis d'un rouge vermeil, il [se] colore dans sa maturité d'un noir purpuri[n]. Il est doux au goût, piquant même comme [le] muscat, quand il est sec ou trop mûr; ma[is] quand il est frais, il a une légère & agréabl[e] acidité. Comme il a moins de pépin & plu[s] de jus que le raisin ordinaire, il est plus re[-]

cherché par les amateurs qui le mangent par grappes, & l'égrenent sous la dent. La Grèce.

Les premiers raisins de Corinthe qui parurent à Marseille & dans les autres grands marchés de l'Europe, y furent apportés vers le commencement du dernier siècle de la rade de Corinthe, & c'est pour cette raison qu'on les appelle raisins de Corinthe. On les cultivait alors sur les côteaux qui, du centre de l'isthme, s'abaissent vers les deux mers, & qui de toutes les anciennes cultures n'ont conservé que ces beaux bouquets de cyprès au milieu desquels Diogène jouissoit du plus beau soleil du monde & d'un loisir philosophique, lorsqu'Alexandre vint l'y troubler.

Le *Corinthe* est-il un raisin commun dégénéré, ou, si vous voulez, perfectionné par la culture, ou forme-t-il une espèce particulière? Ce qu'on sait, c'est que ce fruit n'est point indigène en Morée. Aucun écrivain avant le seizième siècle n'en fait mention, & il résulte des recherches qui ont été faites à ce sujet tant en Grèce que dans les îles ionienes, que le *Corinthe* est venu de Naxie en Morée vers l'an 1580. Il est vrai qu'on n'en trouve plus aujourd'hui aucun plant dans cette île de l'Archipel; mais il a également disparu du territoire de Corinthe, quoiqu'il soit bien certain

La Grèce.

qu'on l'y cultivât du temps des Vénitiens. On le cultive de nos jours dans les territoires de *Vostitza* & de *Patras*. Il prospère sur tout le rivage de l'Achaie, & sur quelques points opposés du rivage de l'Étolie & de la Locride. Sur celui de l'Élide on l'a vu dégénérer, & il réussit sur le rivage opposé de Zanthe, & dans les îles d'Ithaque & de Céphalonie.

Le sol qui convient le mieux à la vigne corinthienne est un terrein sec, léger & caillouteux. Elle ne se plaît point dans une terre grasse, humide & compacte; d'où il suit que les élémens qui doivent donner les meilleurs vignobles, sont le caillou mêlé à une dose suffisante d'argile.

Nos vignes aiment les sites tournés au sud & à l'est; elles cherchent les côteaux plutôt que les plaines. La vigne corinthienne, au contraire, aime mieux les plaines que les côteaux; & quoiqu'elle se plaise comme la nôtre dans les abris du sud, elle préfère à tous les sites ceux de l'ouest.

Elle cherche le voisinage de la mer, & fuit les montagnes & les aspects sauvages. Jamais on n'a pu la faire monter sur le mont *Cyllene*; & quoique les bords de l'Alphée soient charmans, comme ces bords se prolongent entre de hautes montagnes qui interceptent l'air salin

La Grèce.

la mer, on a attribué à cette cauſe la lan-
ueur des vignobles ſitués le long de ce fleuve.
e qui rend cette conjecture vraiſemblable,
eſt qu'ils réuſſiſent moins mal dans les plaines
oiſines de l'ancienne Elis.

La culture du corinthe eſt maintenant cir-
onſcrite dans les territoires de la Morée &
s îles ioniennes; mais je crois qu'on pour-
ait l'introduire avec ſuccès dans d'autres con-
ées du midi de l'Europe. De toutes celles
ue j'ai parcourues, il n'en eſt point, ſelon
oi, de plus propre à cette culture que les
rroirs de Syracuſe & de Cadix. Là, même
mpérature & même climat qu'en Morée;
ême voiſinage de la mer, même terrein
éger, friable & caillouteux; tout, juſqu'aux
ſpects, au ton & aux couleurs de la nature,
mble le même ſur ces rivages divers.

Un pays qui pourrait également convenir à
même culture, ſerait peut-être la Provence,
du moins cette partie de l'eſt de la Provence
i s'étend comme par gradins au pied des
ontagnes Subalpines, & dont l'aſpect, vu
la mer, offre le plus magnifique amphi-
éâtre qui ſoit au monde. Ce canton de la
rance jouit du plus beau ciel & de la plus
uce température. Il préſente par-tout des
bris & des ſites heureux. L'olivier, le figuier

La Grèce.

& le grenadier y croiffent comme en Mor à côté de la vigne. Les vins de la *Gaude* qu' y recueille & qui font fi fuaves, ceux de *Malgue* qui font fi généreux, reffemblent ceux de l'Argolide & de la Laconie fi reno més chez les anciens, & le Caffis eft préféra au *Malvoifie*. Quand on parcourt fucceffiv ment ces deux pays, on croit n'avoir poi changé de climat ni de lieux; le même pa fum des orangers vous embaume à Nice comm à Corinthe; vous retrouvez les vergers Sycione dans ceux de Graffe, les jardins Patras dans les jardins d'Hières, & la vallée Tempé dans la vallée de Solliez.

Après avoir examiné le temple dont je vi de parler, je partis de cette ville & pris route de Sparte; &, ayant marché vers couchant l'efpace de trois ou quatre heur par un chemin tortueux, nous arrivâmes à u plaine affez fertile, dont la longueur eft e viron d'une lieue & demie: c'était-là qu'é la petite ville de Clione, dont on voit enc les ruines. Nous paffâmes enfuite entre d gorges, par un chemin difficile & dangereu auffi eft-il toujours gardé par des dervi efpèce de marechauffée turque, mal pay & mal entretenue. Ces gardes font prefq tout nuds; ils ont un fufil pour toute arm

préfentent au
fraîchir, & du
n fe fait accon
l'autre, moye
onnaie d'argen
ards.
On allait à la
ar un chemin
roite. Nous ent
ans la plaine d'
ertile, qu'il n'e
ières colonies,
Grèce, s'y foi
e d'Argos, qu
icyone, ait bie
uiffance. La pl
eues d'étendue:
iffeaux, & pro
ait fituée à peu
olfe Argolique é
oli de Romanie
ière ville eft une
orée; on y voi
ons que les Vé
ur lefquelles je
arc.
Ayant repris le
uivîmes le bord d

La Grèce.

[il]s présentent aux voyageurs de l'eau pour se [ra]fraîchir, & du feu pour allumer leurs pipes. [O]n se fait accompagner par eux d'une garde [à] l'autre, moyennant quelques *paras*, petite [m]onnaie d'argent qui vaut environ six de nos [li]ards.

On allait à la ville & à la forêt de Némée [pa]r un chemin que nous laissâmes sur notre [d]roite. Nous entrâmes, au sortir des gorges, [d]ans la plaine d'Argos: elle est si grande & si [f]ertile, qu'il n'est pas étonnant que les pre[m]ières colonies, qui vinrent de l'Egypte dans [l]a Grèce, s'y soient établies, & que le royau[m]e d'Argos, qui commença après celui de [S]icyone, ait bientôt surpassé ce dernier en [p]uissance. La plaine d'Argos a cinq ou six [l]ieues d'étendue: elle est arrosée de plusieurs [r]uisseaux, & produit beaucoup de blé. Argos [é]tait située à peu de distance de la mer. Le [g]olfe Argolique était en face de nous, & Na[p]oli de Romanie sur notre gauche: cette der[n]ière ville est une des plus fortes de toute la [M]orée; on y voit encore de belles fortifica[t]ions que les Vénitiens y ont construites, & [s]ur lesquelles je remarquai le lion de St. Marc.

Ayant repris le chemin de Sparte, nous [s]uivîmes le bord de la mer, & laissâmes sur

La Grèce.

notre droite le château d'Argos, le mara
d'Alcyone, & la forteresse de Téménion. L
chemin d'Argos à Sparte est fort mauvai
on le fait presque toujours sur des côtes d
montagnes bordées de précipices. Le désagr
ment de cette route augmente par les ma
vais gîtes que l'on y trouve. Comme je pr
nais la plupart de mes repas sur l'herbe da
cette route, ainsi que le pratiquent ceux q
voyagent en Grèce, je me rencontrai à dîn
dans le même lieu avec deux agas de Napol
nous fîmes connaissance; ils me firent pr
senter, par leurs esclaves, du café & d'u
autre liqueur que j'imaginai d'abord être d
sorbet; mais je me trompai: ces bons Tur
n'étaient pas rigoureux observateurs de la l
de Mahomet: la liqueur qu'ils m'offriren
était d'assez bon vin, & ils acceptèrent av
plaisir celui que je leur donnai en échange.

En continuant ma route, nous entrâmes da
la plaine de Tripolissa: nous y fûmes surp
d'une pluie très-forte, & nous nous retirâm
dans un village à l'extrémité de la plaine s
le chemin de Sparte, où, sans mes janissair
& le respect qu'on leur porte dans toute
Grèce, je n'aurais pu trouver de gîte.

La maison, ou plutôt la cabane où nous l
geâmes, semblable à toutes celles des vill

La Grèce.

es de la Grèce, formait un parallélogramme ar son plan; elle n'avait qu'un étage: le toît ui la couvrait, représentait assez, par son clinaison, les frontons des temples grecs; lle contenait une famille & tous les animaux ui lui appartenaient; & je fus fort surpris, uand nous y fûmes installés, de voir des œufs, des chevraux, des moutons, passer de-ant nous, & aller paisiblement se ranger dans lieu qui leur était destiné.

Nous repartîmes de ce lieu le lendemain u point dujour: nous passâmes des montagnes i élevées, que nous vîmes en quelques en-lroits les nuées au-dessous de nous. Cette aste plaine, arrosée de l'Eurotas & de plu-ieurs ruisseaux, est environnée de très-hautes montagnes, excepté du côté de la mer: c'é-ait la plus belle partie du pays des Lacédé-noniens.

Sparte, si célèbre par les lois que Lycurgue établit, & par le courage de ses habitans, st si ruinée à présent, il y reste un si petit ombre d'édifices, qu'il serait inutile de faire histoire de son état ancien.

Misitra n'est pas bâtie sur les ruines de ancienne Sparte; elle en est à deux milles. n allant de Misitra à Sparte, au-delà d'un uisseau, on trouve un petit village, ou plutôt

La Grèce.

un nombre de cabanes éparses, auxquelles le Grecs donnent le nom de magula : c'est-là qu commencent les ruines de Sparte. Cette fa meuse ville était située en partie sur de petite hauteurs, au pied d'une montagne de la Mes senie, qui, formant une espèce de courbe vient en diminuant se terminer en une point qui regarde le sud-quart à l'est. La plaine, qu est rétrécie par certe montagne ou colline qu la divise, commence à s'élargir à Sparte, o elle peut avoir une lieue & demie de large & six ou sept d'étendue du côté de la mer. L cours général de l'Eurotas dans la plaine d Sparte, est au levant de cette ville.

Sparte, comme l'on sait, n'eut point d murs, jusqu'au temps où ses habitans dége nérèrent de la valeur de leurs ancêtres; el n'avait point non plus de citadelle élevée mais cependant elle renfermait dans son en ceinte une hauteur qui dominait sur la ville c'est-là qu'étaient situés les édifices les plu remarquables, comme je le reconnus par l théâtre & par le Dromos, dont on voit encor les restes. Cette hauteur s'élève au-dessus d la plaine de trente à quarante pieds; sa plu plus grande étendue est de l'est à l'ouest, peut avoir deux cent cinquante pas géomé triques, sur cent cinquante du nord au su

L'enceinte de la ville renfermait auſſi quatre autres petites hauteurs; ces petites collines forment une eſpèce de chaîne du levant au couchant; l'eſpace de la ville qu'elles laiſſaient entre elles & l'Eurotas, était de ſix cents pas ordinaires: l'autre partie, qui regardait le ſud-oueſt, était beaucoup plus étendue.

Les monumens de Sparte ſont de deux eſpèce; les uns, comme le théâtre & le Dromos, ſont encore reconnaiſſables par leur forme; les autres, la plupart doriques & d'architecture très-médiocre, ſont ſi ruinés, qu'ils ne préſentent que des amas confus de colonnes, de chapiteaux & de corniches.

Pauſanias dit que le plus bel édifice de Sparte était le théâtre; mais il ne nous apprend pas dans quel temps ce monument fut conſtruit: on le reconnaît encore facilement à ſa forme & à ſa grandeur. Il avait deux cent cinquante pas ordinaires dans ſa plus grande ouverture; les gradins étaient d'un marbre blanc un peu gris; ſes murs extérieurs d'une fort belle pierre taillée en ruſtique.

Ce théâtre était conſtruit à-peu-près ſur le modèle de celui de Bacchus à Athènes. Les ſiéges des ſpectateurs ont une particularité que je n'ai remarqué dans aucun autre monument de cette eſpèce. Ils ſont creuſés en rond dans

La Grèce.

l'endroit destiné pour s'asseoir, de manière qu
le devant du gradin est un peu plus bas qu
le fond. Cet édifice, peu remarquable d'ailleur
par son architecture, l'est par un beau trai
d'histoire.

Les Lacédémoniens donnèrent dans c
théâtre une preuve éclatante de leur constanc
dans les plus grands malheurs. Quand la nou-
velle de la perte de la bataille de Leuctre
vint à Sparte, quoique le bruit se répandi
que tout était perdu, les Éphores, qui don-
naient alors une fête au théâtre, loin de mar
quer aucune émotion, firent continuer les jeu
& les danses, où chacun s'efforça de se distin-
guer & de gagner les prix, & ensuite ils en-
voyèrent la liste des morts par toute la ville

On voit au-devant de ce théâtre une mass
de briques & deux parties de colonnes debout
qui sont vraisemblablement les restes du tom
beau du roi Pausanias : il était situé dans c
lieu. C'était là aussi qu'était la fameuse colonn
sur laquelle on lisait les noms de ces brave
Spartiates qui soutinrent l'effort des Perses au
Thermopyles. C'était encore près de ce théâtr
qu'était le cénotaphe de Brasidas, fameux gé-
néral des Lacédémoniens. Ce cénotaphe étai
de figure octogone : on en voit encore la forme

Le Dromos était une espèce de stade où

La Grèce.

s jeunes Spartiates s'exerçaient à la course. est extrêmement ruiné. On voit à l'un des tés qui regardaient l'Eurotas, un grand nom- e de piédestaux couverts d'inscriptions qui us instruisirent particulièrement des noms e ceux qui avaient emporté les prix à ces ux.

Après avoir examiné les ruines de Sparte, tâchai de trouver la position de quelques tres villes fameuses de la Laconie qui n'en aient pas éloignées. Étant parti de la vieille parte dans le dessein de trouver le lieu où ait autrefois Amyclée, je ne tardai pas à y éussir. Sa distance de Sparte de vingt stades, arquée par Polybe & par Pausanias, la fer- ilité du lieu où elle était bâtie & les beaux bres qui l'environnaient, furent les indices ui me firent découvrir qu'elle était située dans le lieu où est à présent le village de *Scla- ochori*. Cette ville a été ruinée avant Sparte. Du temps de Pausanias elle n'était plus qu'un village.

Thérapné n'était pas loin d'Amyclée. Mé- élas y avait un temple, & ses habitans disaient qu'Hélène & ce prince y étaient inhumés.

Pendant que j'étais à Misitra, je vis dans la plaine du Plataniste, qui est bordée par l'Eurotas, & à côté du pont qui y conduit,

La Grèce.

une espèce de foire fort agréable & une imag de ces repas publics des anciens Spartiates. L peuple s'y rassemble souvent, & les uns man gent sur l'herbe, tandis que les autres danser & se divertissent au son du tambour. Ils on une superstition fort singulière. Il y a dan cette plaine du Plataniste les débris d'un mo nument & une colonne couchée par terre sur laquelle est une grande inscription for effacée. Ils portent là des graines de coton, & les frottent sur cette colonne. Après cette opé ration mystérieuse, ils disent qu'ils sont assuré de faire une récolte abondante.

On compte dix mille ames à Misitra. Il y peu de Turcs & point de catholiques. Les habi tans de Sparte étant obligés de l'abandonne parce que les Turcs avaient rompu ses aque ducs, ils bâtirent Misitra, ou la nouvell Sparte, sur le penchant d'une roche fort éle vée. Cette ville est dominée par son châtea qui est assis sur le haut du rocher, & ce châ teau l'est par les montagnes de Messenie, mon tagnes d'une hauteur prodigieuse & toutes cou vertes de neige. Le principal commerce de habitans est en soie : ils recueillent aussi du coton & de l'huile; ils les font embarquer, & le commerce alors ne se fait, pour ainsi dire qu'à la pointe de l'épée, car les facteurs qu

La Grèce.

nt à Clos, se font accompagner de vingt mmes bien armés de fusils, pour n'être pas pris par les brigands qui habitent cette côte. La description que nous donnons de la Lanie, est uniquement destinée à fixer les idées lecteur sur cette partie de la Grèce en génral, & dans un tableau peint avec tant de pidité, on n'a pu s'arrêter à des considérans particulières, relatives à l'état ancien de capitale, où il faut maintenant descendre ur acquérir une connaissance plus approndie des mœurs & des habitans de Lacédéone.

Cette ville située au fond de cette longue llée qu'arrosait l'Eurotas, ne le cédait à aune ville du Péloponèse par les charmes & s agrémens de ses environs que la nature & rt avaient contribué à embellir. Les conducteurs publics qui guidaient les voyageurs ns ce dédale de bosquets & de jardins, n'y rlaient que d'événemens mythologiques reifs aux aventures de Castor & de Pollux, l'Hyacinte, de Leda & sur-tout d'Hélène, ont le nom était écrit sur l'écorce de la plurt des platanes, où on lisait ces mots en ngue dorique : *Révérez-moi, car je suis l'arbre l'Hélène.* Des bergers ou des chasseurs avaient ravé ces inscriptions, que les mystagogues

La Grèce.

montraient ensuite comme des monumens hi
toriques. Au reste c'est précisément en cet e
droit qu'on nommait le Plataniste, que
poète *Alcman* monta tant de fois sa lyre s
un ton aussi volupteux que celui d'Anacréo
& c'est encore là que les filles de Sparte cha
tèrent si souvent ce fameux cantique que S
pho composa à l'âge de quinze ans, & q
commençait de la sorte : *O virginité ! virginit*
où fuyez-vous, après m'avoir quittée ?

Dès qu'on avait traversé ces avenues si cham
pêtres, si romanesques & signalées par ta
d'exploits, on arrivait à Lacédémone, pl
étonné encore de ce que l'on y voyait, qu'
tonné de ce qu'on venait d'entendre, car a
cune ville de la Grèce européenne n'était orn
dans un goût si oriental, & la décoration d
édifices publics y annonçait un faste & u
profusion outrée. Le principal temple cons
cré à Minerve y avait été entièrement constru
en bronze, c'est-à-dire, que le frontispice
toutes les parties apparentes, depuis le comb
jusqu'à la bâse des colonnes, étaient exact
ment revêtues de lames de cuivre chargées
sculpture & de bas-reliefs en forme de m
daillons, qui représentaient les travaux d'He
cule, la naissance miraculeuse de Minerv
& d'autres sujets de cette nature, choisis par

amas de fables, qu'on nommait alors la lologie.

La Grèce.

Ce fut par une pure oftentation de leurs heffes & de leur puiffance, que les Lacémoniens élevèrent de la forte un édifice l'on aurait pu exécuter infiniment mieux en rres, puifque la qualité intrinfèque d'un tal fujet à être attaqué par la rouille ou r la corrofion de l'air humide fur un tern fouvent inondé par l'Eurotas, n'ajoutait n au prix des ornemens extérieurs, finon nage qui était fans exemple dans la Grèce, les grands artiftes ne furent jamais tentés miter un modèle qui s'éloignait fi fort des gles ordinaires.

A ce temple de Minerve qui occupait le ntre de la cité, fuccédait le grand théâtre, nt la conftruction avait également abforbé s fommes prodigieufes, car Paufanias affure 'il était dans toutes fes parties bâti de marbre anc; de forte que par fa magnificence extéeure, il l'emportait de beaucoup fur le théâtre Athènes, fimplement taillé dans le roc; mais lui était bien inférieur par le mauvais choix s mimes & des drames ignobles qu'on y préfentait, & on ne pouvait voir fans regret e fcène fi fuperbe avilie par le jeu des oindres hiftrions.

La Grèce.

Parmi les bâtimens publics & les tribuna dont la principale place de Lacédémone ét environnée, on diſtinguait ſur-tout le *Portiq des Perſes*, où la ſimplicité & la correction la belle architecture avaient encore été sac fiées à de vaines idées de faſte & de grandeu car l'entablement n'y repoſoit pas ſur des c lonnes ordinaires & appropriées à un tel ordr mais il était immédiatement ſupporté par d ſtatues coloſſales de marbre blanc, qui repr ſentaient les principaux officiers de l'armée Xerxès, pris ou tués à la bataille de Platé tel que Mardonius, qui y paraiſſait dans l'a titude humiliante des captifs, & vêtu ſelon coſtume aſiatique uſité parmi les ſatrapes de Perſe ou de la Médie.

La place la mieux ornée de Lacédémon était *le Pecile*, qui ne ſe réduiſait pas, comm celui d'Athènes, à une ſimple galerie de ta bleaux; mais il embraſſait un grand eſpac environné de murailles décorées de ſuperb peintures à freſque, que les Romains euren l'étonnante induſtrie d'enlever en faiſant ſcie inſenſiblement le ciment ſur lequel elles étaien appliquées, & on les vit arriver en Italie ſan être endommagées par les ſuites d'une opéra tion ſi violente.

C'eſt ainſi que des vainqueurs vraiment in

ables dépouillè
ns même qui ne
ris, & qui, en
lais de la campag
ur l'hiſtoire des
it pas même le
écutés à Lacédé
rs.

Dès qu'on quit
ns les quartiers
ncontrait une ſui
ſtinés à y étale
andiſes, & quoi
e place de com
uſe de ſon éloign
y vendait cepe
e les armées rap
gne; & cet obj
portance chez u
brigandage co
acquérir.

Les habitations c
cédémone, ſans co
plus d'élévation c
oilà pourquoi le
i renverſa Sparte
traîna une ſi ho
n aſſure que de

iables dépouillèrent la Grèce de ces orne- La Grèce.
ıns même qui ne semblaient pouvoir lui être
ris, & qui, enterrés ensuite dans quelques
lais de la campagne de Rome, furent perdus
ur l'histoire des arts, au point qu'on ne con-
ît pas même le sujet de ces fameux tableaux
écutés à Lacédémone par des artistes étran-
rs.

Dès qu'on quittait le *Pecile* pour pénétrer
ns les quartiers intérieurs de la cité, on
ncontrait une suite de portiques uniquement
stinés à y étaler différens genres de mar-
andises, & quoique Lacédémone ne fût pas
e place de commerce proprement dite, à
use de son éloignement de la Méditerranée,
y vendait cependant toutes les dépouilles
e les armées rapportaient à la fin de la cam-
gne; & cet objet était de la plus grande
portance chez un peuple qui encourageait
brigandage comme la première manière
acquérir.

Les habitations des particuliers avaient à La-
édémone, sans comparaison, plus de solidité
plus d'élévation que les maisons d'Athènes; &
oilà pourquoi le grand tremblement de terre
i renversa Sparte en l'an 469, avant notre ère,
traîna une si horrible destruction d'hommes.
n assure que de tous les citoyens & de tous

La Grèce.

les esclaves qui s'y trouvaient réunis, il n survécut à ce désastre que cent cinquante, t dis que plus de vingt mille individus de t sexe & de tout âge furent ensevelis sous ruines. Si ce rapport n'est pas exagéré, fournit toutes les lumières qu'on peut dési sur l'état de la population de cette ville, d l'étendue évaluée à quarante-huit stades, deux lieues de circonférence, formait un p presque circulaire. Après cette catastroph les architectes de Lacédémone jugèrent à p pos de reconstruire cette ville, comme on reconstruit de nos jours Lisbonne, c'est-à-di sur cet emplacement même où elle ven d'être abymée.

CHAPITRE VI.

t actuel de Miſitra. — Détails ſur les Mainotes. — Napoli, ou l'Ancienne Argos. — Lepſina, autrefois Eleuſis. — Temple de Cérès. — Notice ſur l'Albanie. — Isles grecques.

)N peut comparer toute la ſurface de la orée ou du Péloponèſe à la figure d'un cône nt le ſommet eſt en Arcadie : de cette pèce de pic, il ſe détache deux chaînes rochers qui ſe prolongent du nord au ſud ſques dans le ſein de la Méditerranée, où forment d'un côté le cap *Ténare*, & de utre le cap *Malec*. Tout ce qu'il y a d'eſpace tre ces bras & les côtes de la mer, était la conie proprement dite, qui depuis les conis de l'Argolide juſqu'à ceux de la Meſnie, renfermait à-peu-près cent cinquante eues quarrées. La Grèce.

Cette contrée s'offre de loin ſous l'aſpect 'un cratère ou d'un baſſin environné dans la lus grande partie de ſa circonférence, de ontagnes fort élevées & revêtues d'épaiſſes forêts de ſapins ; mais dès qu'on a ſurmonté ces

La Grèce.

hauteurs, on va toujours en descendant ju
qu'au fond d'une longue vallée, baignée p
l'Eurotas. La principale parure de cette rivi
si célèbre dans la mythologie, consistait
des bosquets de myrtes & de lauriers, qui
ornaient naturellement les bords, & en u
prodigieuse quantité de cygnes qui en co
vraient les eaux, qu'on pouvait à peine co
tenir par les digues les plus solides lors de
fonte des neiges, tandis qu'au cœur de l'é
l'Eurotas finissait par n'être pas navigable po
les moindres bateaux.

La ville de Sparte ou de Lacédémone occ
pait la partie septentrionale de cette vallé
où, dans une grande étendue, on ne déco
vrait que des allées de platanes, des pla
d'oliviers, des jardins & des maisons de pl
sance, qui fournirent, dit Xénophon, un i
mense butin aux troupes d'Epaminondas apr
la bataille de Leuctres; car ceux qui avaie
si souvent pillé tous les états de la Grèc
furent alors pillés à leur tour, & punis comn
ils le méritaient.

Dès qu'on partait de Lacédémone pour s'
lever vers le sud, on arrivait à Amyclée,
les habitations surpassaient toutes les autr
par les charmes de leur situation; & ce cant
était à-la-fois la terre la plus fertile de la L
coni

La Grèce.

onie, & le séjour le plus champêtre du Pé-
ponèse : au printemps, les champs y parais-
ient entièrement tapissés de jacinthes sau-
ages ; & Polybe assure que la beauté des
bres & la vivacité de leur verdure le dispu-
ient à la beauté même des fruits. Le seul
convénient dont on eût à s'y plaindre, con-
stait en un degré de chaleur presque insup-
ortable, occasionnée par la proximité du
ont Taygète, qui y réfléchissait les rayons
u soleil aux approches du solstice d'été; tan-
is qu'en hiver les sommets de ce rocher sont
chés sous un lit de neiges que les naviga-
urs découvrent de très-loin, même au mois
e mai, sous l'apparence d'une nuée blanchâ-
e, qui voile à leurs yeux l'horison de la
lorée.

Lacédémone est aujourd'hui la ville de *Mi-
tra*, qui contient près de quinze mille ames,
ont les Turcs forment le plus petit nombre :
le est défendue par un château bâti sur le
ut du rocher où était la ville de Sparte. Le
eu de vestiges qui restent des monumens qui
écoraient cette ancienne ville, sont des co-
nnes brisées, des corniches, des chapitaux,
pars dans la campagne. On reconnaît cepen-
nt encore la forme du théâtre & du dromos :
premier avait deux cent cinquante pas dans

sa plus grande ouverture ; en face du théâtr font plusieurs débris de colonnes & de mu railles de briques qu'on dit être les restes d tombeau de Pausanias : là, était aussi la co lonne où l'on avait gravé les noms des tro cents Spartiates qui perdirent la vie à la d fense des Thermopyles : on nous fit voir cet colonne dans une église de la ville où elle été transportée depuis. Le dromos était cirque où la jeunesse s'exerçait à la course à manier les chevaux : c'était peut-être là au que les jeunes filles dansaient nues, & s'exe çaient à la lutte en présence des jeunes ga çons.

Dès qu'on a traversé les bois du côté l'orient, on découvre dans le lointain le for met de deux rochers escarpés que les ancie habitans de cette côte nommaient les *Th rides :* ils s'élèvent sous la forme d'un immen obélisque sur le promontoire de Ténare, do toute la base est excavée par l'action des fe souterrains ; & le marbre noir qu'on y appe çoit, appartient réellement à la classe des ves. C'est à l'entrée même de ces caverne noircies par la fumée des anciens volcans, q les mythologistes plaçaient non-seulement portes de l'enfer poétique, mais encore trône des vents, la route des orages, & l'étab

les chevaux de Neptune, dont le temple, reusé dans le roc en figure de grotte, était nvironné d'une forêt de sapins dont l'obscurité ugmentait l'horreur de ce paysage, où l'on 'entend d'autre bruit que le mugissement des ots de la Méditerranée, qui s'y élèvent en umant contre les écueils du Ténare, souent couvert de fragmens de navires que la mpête vient y briser. Aucun endroit connu e l'ancienne Grèce ne réunissait en un si petit space tant de lugubres images; mais rien attriste tant l'œil du voyageur que les ruines u'il rencontre à l'embouchure de l'Eurotas, qui sont les débris de la malheureuse Hélos, ont les habitans furent réduits à un état d'eslavage d'autant plus oppressif, qu'on y avait mbiné la servitude de la glèbe avec le serice militaire, auquel on ne condamne pas ême les nègres; tandis que les Hilotes étaient ujours placés à la tête des bataillons spartates, de façon que tous les traits & toute la reur de l'ennemi tombaient sur eux.

C'est dans ces contrées qu'habitent les Maiotes modernes, dont on a beaucoup parlé en urope, sans jamais les connaître. Cette naon peu nombreuse, qui a été pendant pluurs siècles répandue sur la plage occidenle de la Laconie, ne descend point, comme

La Grèce.

on l'a cru, des anciens Spartiates, mais elle tire au contraire son origine d'un peuple qui était ennemi de Lacédémone, c'est-à-dire, les Laconiens soustraits au joug tyrannique de leur métropole, qui les traitait en esclaves.

Le chef-lieu ou la capitale des Mainotes du nord a été en tout temps la petite ville d'*Œtylos.* Comme la langue grecque s'est prodigieusement altérée dans la bouche des Mainotes, ils ont corrompu le nom d'*Œtylos* & substitué celui de *Vitulo*, où résidait ci-devant leur évêque, avec une troupe de caloyers de l'ordre de St. Basile, qui étaient des bandits aussi dangereux que le reste de la nation. Souvent ils allaient eux-mêmes commander des expéditions de voleurs & détrousser les marchands de la Messenie & les Turc de *Coron.* Quand toute une semaine s'étai écoulée sans qu'on eût pu faire la moindr capture, les habitans de *Vitulo* prenaient l deuil, & se plaignaient amèrement de la providence qui semblait les oublier.

Dans ce coin de la Morée, on ne se contentait pas d'enlever tout ce qu'on pouvait trouver par terre, mais on y volait encore horriblement par mer. Enfin la côte de Main était si redoutée des navigateurs, qu'ils n'o saient y toucher, même pour faire de l'ea

durant la plus grande détresse des équipages.

La Grèce.

Pour entrer maintenant dans quelques détails géographiques touchant l'état intérieur de cette petite contrée habitée par de si grands brigands, il faut se figurer une plage étendue de cinq à six lieues sur les bords de la Méditerranée, depuis le pied du mont Taygète jusqu'aux rochers du cap Ténare, qu'on nomme aujourd'hui le cap Matapan : ce terrein est de sa nature fort aride, & on n'y trouve que quelques vallées propres à la culture de l'orge, des mûriers, des chênes verts, & des oliviers d'une qualité très-inférieure à ceux de l'Attique.

Les habitans de cette côte ont été depuis long-temps divisés en deux races très-distinctes : ceux qui occupaient la partie septentrionale aux environs de la bourgade de *Vitulo*, avaient la réputation d'être moins cruels & moins atroces que les Mainotes du sud, qu'on est dans l'usage de nommer les *caco-vougnis*, ou les scélérats de la montagne : exposés presque nuds aux ardeurs du soleil & aux intempéries de la saison, ils sont fort basannés, & la férocité paraît peinte dans tous les traits de leur physionomie sauvage.

C'est leur coutume de porter sans cesse des

La Grèce.

armes, & de massacrer impitoyablement ceux qui, après avoir fait naufrage dans le golfe laconique, viennent aborder à la nage au cap Ténare : ensuite ces cadavres dépouillés restent sans sépulture sur ce triste rivage, où tous les objets qu'on y découvre, inspirent une profonde horreur ; les habitations n'y consistent qu'en de chétives cabanes, dont la plupart sont dispersées autour des ruines d'une ancienne ville, où depuis les Ottomans construisirent une forteresse qu'ils nommaient en leur langue *Turcogli Olimionas*, pendant que les Grecs modernes, aussi ignorans en géographie que les Ottomans mêmes, l'appelaient *Maina*, dont le nom s'est depuis étendu à toute cette côte.

Dans des mémoires relatifs à la famille impériale des Comnènes, on trouve que, vers l'an 1474, il parut chez les Mainotes un aventurier qui se disait fils de David, dernier empereur de Trébizonde, de la race des Comnènes. L'anonyme, qui a rédigé l'histoire de cette fatale dynastie, ne doute pas que ce aventurier, nommé Nicéphore, ne fut réellement tout ce qu'il prétendait être. Quoi qu'il en soit, ce Nicéphore eut l'art d'entraîner dans ses intérêts l'évêque de *Vitulo*, & se fit reconnaître par lui pour un prince issu de

famille impériale des Comnènes. Il prit en conséquence le titre de *Protogéronte*, comme qui dirait premier oullard, ou premier sénateur de la côte de *Maina*, où ses descendans régnèrent depuis presque depotiquement. Enfin il n'y avait aucune apparence de liberté dans cette forme de gouvernement, où les protogérontes d'un côté, & le clergé de l'autre, opprimaient une nation qui prétendait être indépendante.

La Grèce.

Les sultans de Constantinople n'avaient jamais fait aucune attention sérieuse à cette prétendue indépendance des montagnards de *Maina*; & dans tous les grands empires de l'Asie, on trouve des peuplades presque sauvages qui vivent de rapine & n'obéissent à personne, comme les arabes bédouins de la Turquie, les cardes & les dolomites de la Perse, les mi-aosses de la Chine, les bils du Mogol, les mardicores du royaume de Guzurate, & enfin on connaît plus de cinquante races d'hommes semblables, dont quelques-unes, quoiqu'enclavées dans des contrées policées, sont encore antropophages; on a même prétendu qu'en 1782, les zigeuners se nourrissaient de chair humaine à l'insu de la cour de Vienne, au milieu de la Hongrie, où ils sont venus s'établir après avoir émigré d'un

canton de l'Indouftan, où ils formaient, felo
La Grèce. toutes les apparences, une tribu ou une hord
de mardaores, dont M. d'Anville a beaucou
parlé dans fes mémoires géographiques d
l'Inde, fans jamais pouvoir découvrir l'origin
d'une nation femblable.

Il eft auffi vraifemblable que les Mainote
de la Morée ont auffi, dans les accès de leu
rage, dévoré plufieurs mahométans de l
Morée; & en général, ils commettaient tan
de maffacres & tant d'excès fur les confins d
la Meffenie, & incommodaient fi cruellemen
les habitans de Coron & de Modon, que le
gouverneurs de ces places vinrent en 167
pour les châtier; mais au lieu de faire quelqu
réfiftance contre les Turcs, les Mainotes d
nord eurent la lâcheté d'abandonner leur pay
& de fe fauver au nombre de quatre mille fu
fix grands vaiffeaux, dont ils perdirent quelques-uns, même avant d'être arrivés à la hauteur de Corfou.

Le refte de cette flotille, après avoir été jet
au gré des vagues fur toute la Méditerranée
vint enfin débarquer ce peuple fugitif à Paomia en Corfe, où l'on en forma une efpèce d
colonie dont il fubfifte encore des veftiges très-fenfibles de nos jours. Parmi ces émigrans
transplantés en Corfe, on comptait un certain

Stephanopoulo, ſoi-diſant protogéronte, ou prince des Mainotes; enſuite un certain Parthenius, ſoi-diſant évêque de Vitulo en Laconie, & enfin un grand nombre de caloyers qui eurent bientôt de vifs démêlés avec la cour de Rome, dont ils ne voulaient pas payer les bulles & les brefs au prix qu'y fixait la daterie, qui ne fait crédit ni aux Grecs ni aux Latins. La Grèce.

Cette déſertion des chefs & de tout le clergé de la côte ſeptentrionale de *Maina*, jeta les *Kacovougnis* ou les habitans du ſud dans une grande conſternation, & ils gagnèrent en toute hâte les ſommets les plus eſcarpés de ces rochers qu'on nommait jadis les *Thyrides*, au-deſſus du cap Matapan : là ils délibérèrent ſur ce qu'il convenait de faire dans une poſition ſi alarmante, & il fut décidé que ces prétendus princes, qui ſe diſaient iſſus de la famille impériale des Comnènes, s'étant rendus coupables de haute trahiſon en abandonnant le pays au lieu de le défendre, la dignité de protogéronte ſerait ſupprimée à jamais; enſuite on diviſa la contrée en quatre capitaineries héréditaires, & qui, à l'extinction des branches maſculines, pourraient paſſer aux femmes. En effet, vers l'an 1764, on y vit paraître une veuve, nommée *Démétria*, qui

La Grèce.

se mettait souvent à la tête d'une troupe d brigands pour aller voler sur le grand che min qui conduit du Modon à Misitra; & le chevaliers de Malte, qui venaient de temp en temps se divertir en Laconie, ne manquè rent pas de dire que cette Démétria était un héroïne qui faisait plus de prises par terr qu'eux sur la Méditerranée.

Cependant les Mainotes, affaiblis par l fuite des émigrans retirés en Corse, & plon gés dans des guerres civiles, occasionnées pa la création des capitaineries, concevaient bie qu'une situation si précaire ne pouvait être d longue durée, & ils s'adressèrent à différen souverains de l'Europe pour en obtenir c qu'on appelait des secours contre les Turcs.

Toutes ces suppliques restèrent sans effet si l'on en excepte celle qu'ils firent parveni à la cour de Pétersbourg, qui, étant alors e guerre avec les Turcs, crut pouvoir profite d'une circonstance semblable pour envoye une flotte dans le golfe de Messenie, & tenter une diversion que les Mainotes promet taient de soutenir de toutes leurs forces; mai bientôt les Moscovites eurent lieu de se re-pentir d'avoir contracté des liaisons avec l peuple le plus perfide du monde, & qui s signala par une action vraiment atroce à l

prise de Misitra. Cette ville se rendit, comme on sait, aux armes de la Russie en 1770, suivant une capitulation signée de part & d'autre, & qui assurait la vie des habitans; mais les Mainotes dirent qu'ils ne se mettaient pas en peine d'une formalité semblable, & au moment où personne ne s'y attendait, ils allèrent égorger tant de femmes & d'enfans, que le sang coulait dans toutes les maisons, qu'ils finirent par piller. Après ce forfait inoui, ils eurent la lâcheté d'abandonner les Russes qu'ils avaient eux-mêmes appelé à leur secours du fond du nord au centre de la Grèce. En une seule nuit, tous les prétendus guerriers de Maina désertèrent jusqu'au dernier homme, ce qui entraîna la levée du siége de Coron, & fit manquer cette expédition au point qu'il fallut évacuer la Morée avec une précipitation qui ne différait guères d'une fuite. Tel fut le dernier exploit par lequel les *cacovougnis*, ou les scélérats de la montagne, terminèrent leur carrière; & depuis les Turcs les ont mis à-peu-près sur le même pied où sont les autres tributaires du Sangiacar de Misitra.

Voilà à quoi se réduit dans la réalité toute l'histoire d'un peuple de brigands auxquels on peut appliquer le trait énergique par lequel Maxime de Tyr a dépeint le génie des habi-

La Grèce.

tans de l'ancienne Etolie : les Athéniens, dit-excellent dans l'éloquence, les Thébains da le jeu de la flûte, & les Etoliens dans l'art voler sur les grands chemins.

Nous partîmes de Misitra pour aller à N poli, qu'on nous dit être l'ancienne Argos. vis, chemin faisant, la petite plaine où com battirent les trois cents Spartiates, command par Léonidas. En arrivant à Napoli par route de Sparte, on voit à droite une élév tion couverte de ruines : ce sont les ancie restes d'Argos, capitale des états d'Agamem non. Nous poursuivîmes notre route vers M cènes, qui eut pour son fondateur Persée, libérateur d'Andromède : on l'appèle aujou d'hui *Agios Adrianos*. Entre cette ville Argos, était la ville & la forêt de Némée, o Hercule tua un lion furieux. Les Argiens a laient tous les ans célébrer des jeux & d combats appelés *néméens*, en l'honneur de c héros. La nouvelle ville qui remplace l'an cienne, n'a rien qui soit capable d'attirer le curieux : je ne fus guères plus content d Corinthe.

Cette ville, autrefois l'ornement de l Grèce & la capitale de l'Achaïe, n'est plu qu'un gros village situé entre la mer Ioniqu & la mer Egée. L'ancienne Corinthe avai

viron onze milles de circuit; les Romains la saccagèrent & la réduisirent en cendres: grand nombre de statues d'or, d'argent, d'airain, furent fondues dans l'embrâsement: ces différens métaux, mêlés ensemble, formèrent une espèce de cuivre très-précieux, qu'on appela depuis métal de Corinthe, des tas de maisons, construites sans proportion, ont pris la place des édifices somptueux qui embellissaient cette ville superbe. Les habitans, au nombre de quatorze à quinze cents, ont presque tous de grands jardins plantés d'orangers & de citroniers: ils tirent un gros revenu de leur territoire, qui produit de l'orge, du froment, des olives & du vin. Nous vîmes sur une éminence une douzaine de colonnes, qu'on nous dit être les ruines d'un ancien temple: la citadelle est à une petite lieue de la ville; elle est située sur un rocher élevé, d'où l'on a la plus belle vue du monde. La fontaine de *Pyrène* est vers l'endroit le plus haut du rocher; ses eaux sont claires & abondantes; on dit que le cheval Pégase se rafraîchissait sur ses bords, lorsqu'il fut pris par Bellérophon, qui s'en servit pour combattre la Chimère. Le village de *Sicyon*, à trois lieues de Corinthe, ne produit plus cet excellent raisin que les Latins avaient en si grande estime;

La Grèce.

La Grèce.

c'eſt un miſérable hameau où l'on recueil
encore quelques olives.

Nous paſſâmes, en allant à Mégare, p
un chemin étroit, qui a, d'un côté, les mon
Sicyoniens, de l'autre, un précipice profon
que la mer couvre de ſes eaux. Ce paſſage e
le lieu où ſe tenait le fameux brigand Scy
ron, qui fut tué par Théſée. Mégare, qui
vante d'avoir eu pour fondateur un fils d'A
pollon, n'eſt pas en meilleur état que Corin
the: elle a du moins cet avantage qu'elle n
pas changé de nom, comme la plupart d
autres villes; & le célèbre Euclides, qui y pr
naiſſance, ſuffirait ſeul pour l'immortaliſer. J
ne vis rien dans les ruines qui piquât ma cu
rioſité, quoique cette ville fût autrefois un
des plus floriſſantes de la Grèce.

On compte quatorze milles de Mégare
Lepſina, autrefois Eleuſis : c'eſt dans cet
ville, ſelon la fable, qu'aborda la déeſſe Cé
rès, lorſqu'elle cherchait ſa fille Proſerpin
que Pluton lui avait enlevée. Le prince qu
y régnait lui fit un accueil favorable; & l
déeſſe, par reconnaiſſance, facilita les cou
ches de ſa femme, & ſervit elle-même d
nourrice à l'enfant nommé Triptolême. Lor
qu'il fut devenu grand, elle lui enſeigna l'a
d'enſemencer les terres, & lui aida à perfec

La Grèce.

fonner l'agriculture. Les Eleusiens élevèrent un temple magnifique à Cérès, & instituèrent en son honneur des fêtes appelées Thesmophores, où de jeunes vierges portaient sur leurs têtes des corbeilles pleines d'épis. Il n'y a plus d'habitans à Lepsina ; la crainte des corsaires les a fait déserter : cela ne m'empêcha pas d'aller voir les belles ruines de marbre dont la campagne est couverte ; l'endroit où il y en a un plus grand nombre & des plus curieuses, est l'emplacement du temple de Cérès ; les frises, les corniches de marbre, sont entassées les unes sur les autres ; l'ordre dorique est confondu avec l'ordre ionique ; des bras, des jambes de statues, sont mêlés avec des chapiteaux & des bâses de colonnes. Je remarquai un buste de marbre blanc qui faisait probablement partie de la statue de la déesse : elle portait sur la tête un panier, autour duquel sont gravés plusieurs épis de blé ; le visage est entièrement défiguré ; une longue chevelure, attachée avec un ruban, couvre l'épaule gauche ; on distingue sur la poitrine une tête de Méduse entre deux rubans : le tout est parfaitement bien travaillé, & digne du fameux Praxitèle, qu'on croit en être l'auteur.

Il est difficile à un voyageur de pénétrer

La Grèce.

dans l'Albanie, qui forme les limites de Grèce du côté de l'ouest : c'est une province d la Turquie européenne sur le golfe de Venise, bornée au sud par la Livadie, à l'est p la Thessalie & la Macédoine, au nord par Bosnie & la Dalmatie ; c'est un pays considérable : sa population passerait avec raison pour un prodige, si chaque mère n'y était pas dan l'usage d'allaiter ses enfans. Il y a d'excellen vins. Les Albanois sont grands, forts, très courageux, infatigables, bons cavaliers grands voleurs. Les Turcs en ont tiré de grand services contre les Grecs révoltés, pendant guerre qu'ils ont eu à soutenir contre la Russie & qui a été terminée en 1774. Pendant le cinq années qui ont suivi, ils ont égalemen tué, pillé les mahométans & les Grecs ; & a fallu envoyer une armée pour arrêter leu déprédations dans ce malheureux pays. I descendent des anciens Scythes. Amurath se çond conquit cette province sur les Grecs. L fameux Scanderberg s'y maintint contre le Turcs ; mais après sa mort, qui arriva le 1 janvier 1467, ses enfans en furent chassés Durazzo en est la capitale.

Cinq pachas font peser sur ces malheureu habitans un sceptre de fer : ces pachas fon continuellement la guerre entre eux ou contr

le grand-seigneur; et par conséquent le peuple toujours les armes à la main.

La Grèce.

Dans la partie de l'Albanie soumise aux Vénitiens, le gouverneur ne le cède point en injustice, en cruauté, à celui de la Porte: ce qu'il ne peut obtenir par la force, il l'arrache par les tortures. Un malheureux habitant de *Prévésa* avait un champ au milieu des ruines de l'antique *Nicopolis* : en le labourant, il découvrit un vieux pot de terre qui renfermait plusieurs pièces d'or & d'argent, une couronne d'or & une pomme d'or d'un bâton: plus loin il trouve un petit cheval de bronze doré : il cache le cheval, la couronne, la pomme; il les montre à sa femme, & lui fait part de sa découverte. Celle-ci la communique à sa voisine; & bientôt la nouvelle, volant de bouche en bouche, parvint aux oreilles du commandant de la forteresse. Il fait arrêter l'homme & la femme: on les interroge; ils s'obstinent à garder le secret. L'homme est mis à la torture; forcé par la douleur, il découvre le lieu du dépôt. Le commandant s'empare de tout; le cultivateur & son épouse disparaissent.

L'Albanie se divise en deux parties: l'une, limitrophe de la Dalmatie, est habitée par des Turcs & des chrétiens catholiques. Ces

La Grèce.

derniers font la force du pacha de Scutari; mais, opprimés, sous un joug qui leur de-vient de jour en jour plus insupportable, i[ls] sont prêts à s'unir à la première puissanc[e] chrétienne qui se présentera pour faire la co[n]quête de ce pays.

Les habitans des bouches de Cataro sont a[u] nombre de dix mille hommes en état de port[er] les armes. On compte parmi ceux qui habi-tent le *Monte-Negro*, environ vingt-cinq mil[le] hommes, tous indépendans, ennemis morte[ls] du nom turc: les uns & les autres suivent [le] rit grec. Ces peuples aguerris occupent [la] frontière de la Dalmatie, depuis la mer ju[s]qu'à la montagne. Ces derniers sont toujou[rs] disposés à chagriner les Turcs dans cette pa[r]tie, quand ceux-ci ont la guerre avec quelqu[e] puissance.

L'autre partie de l'Albanie commence à *Vallona*; distante de cent milles de la fro[n]tière de la Dalmatie, & s'étend jusqu['à] l'isthme de la Morée. Toute cette éte[n]due de pays, dont la longueur est envir[on] de deux cent milles, est pareillement hab[i]tée par des Turcs & des Grecs: ces dernie[rs] forment au moins les six septièmes de la p[o]pulation.

La *Chimara* compte sous sa jurisdiction di[x]

neuf villages, peuplés d'environ dix mille hommes en état de porter les armes, tous Grecs & indépendans depuis trois cents ans. Ils ont été cependant obligés de céder aux forces du pacha de Janina, ville capitale où il fait sa résidence, & qui contient trente mille habitans, dont deux tiers sont Grecs. On compte sous sa jurisdiction trois cents villages, tous habités par des Grecs, au nombre de cent mille hommes capables de servir.

La Grèce.

Je ne dirai que peu de chose des Albanois du *Paramathcan ;* leur ville est située à douze lieues de *Janina :* ils possèdent un territoire de douze lieues de circonférence, & peuvent mettre en campagne vingt mille hommes. Leur pays est si montagneux, si inaccessible, que jamais les Turcs n'ont pu parvenir à s'en emparer. Comment devinrent-ils mahométans ? C'est ce qu'ils ne peuvent déterminer eux-mêmes. Quelques-uns prétendent que, lorsque les Turcs se répandirent pour la première fois dans le pays, ils firent la paix avec eux, & conservèrent leur indépendance, à condition qu'ils embrasseraient la religion mahométane. Ils parlent grec, & ne connaissent point d'autre langue. Les Turcs & les autres Albanois sont à leurs yeux des peuples effé-

La Grèce.

minés, & ils leur vouent le plus profond mé
pris. Il n'y a pas dans ce pays de gouverne
ment régulier : chaque famille ou réunio
d'alliés (*Clan*) adminiſtre la juſtice dans ſo
ſein ; & les Clans les plus nombreux ſont ceu
qui ont le plus d'influence dans le pays, pou
tout ce qui concerne les affaires publiques
ils prennent bien garde de ne pas tuer un in
dividu d'un autre Clan, parce que ſes paren
vengent ſa mort ; & quand une fois il a ét
verſé du ſang, les maſſacres ſe ſuccèdent ju
qu'à l'extinction totale de l'un ou de l'autr
Clan. Leur habitude lorſqu'ils ſortent de che
eux, eſt de porter leur fuſil ; ils ne reſtent pa
même dans leurs maiſons, ſans avoir à leu
ceinture une paire de piſtolets, & la nuit i
mettent ces mêmes piſtolets ſous leur oreiller
& leur fuſil à côté du lit. On uſe des même
précautions dans toutes ces contrées, except
dans la ville de *Janina*. Il y a cependant pa
mi les Paramathians un nombre conſidérab
de chrétiens grecs, qui vivent de la mêm
manière qu'eux : ceux qui ſont mahométan
connaiſſent peu leur religion, & n'y ſont qu
faiblement attachés : leurs femmes ne ſont pa
voilées ; ils boivent du vin & ſe marient ave
les chrétiens. Il eſt vrai qu'ils s'abſtiennent d
la chair de porc ; mais ſi le mari & la femm

sont de religions différentes, ils ne se font aucun scrupule de faire cuire dans le même vase un morceau de porc & un morceau de mouton.

Tous les étrangers turcs, européens, grecs ou autres, à qui il arrive de passer par leur territoire, ou dont ils peuvent se saisir, sont conduits au marché & vendus publiquement.

Un étranger peut voyager en sûreté dans ces montagnes, & y être fort bien traité par les habitans, si, avant d'y entrer, il a eu la précaution de se mettre sous la protection d'un Paramathian, qui lui donne toute sûreté pour son retour.

La langue albanoise est un mélange de l'esclavon, du turc & du grec, joint à quelques mots de français gothique : ce patois est parfaitement inintelligible, même pour ceux qui parlent les langues que nous venons de citer.

Les îles grecques de la mer Ioniène, & situées le long des côtes de l'Albanie, sont au nombre de huit : Corfou, Paxo, Ste. Maure, Ithaque, Céphalonie, Zante, Cérigo & Cérigoto.

L'île de Corfou, située au quarantième

La Grèce.

degré de longitude, & au trente-septième & demi de latitude, est peu éloignée du golfe Adriatique, & n'est qu'à trois milles de l'Albanie : elle a de circuit cent milles, & compte soixante mille habitans. Elle a un port grand & sûr, gardé par deux forts imprenables, appelés l'un le vieux, l'autre le neuf; la ville est au milieu de ces forteresses. L'ancienne Corcyre fait une partie de ses faubourgs : c'est la patrie de Pierre Arcadius.

Cette île était autrefois célèbre par les beaux jardins du roi Alcinoüs : la partie méridionale est stérile, montueuse, & n'a pas de bonne eau; mais la côte septentrionale est très-fertile, sur-tout en blé; les salines sont d'un grand produit; l'huile est la principale production de cette île; on y recueille très-peu de vin. Elle tire toutes ses denrées de la terre ferme de l'Albanie; l'air y est excellent; les hommes y sont sains & d'une bonne constitution. Cette île a long-temps appartenu aux rois de Naples; mais au treizième siècle, ses habitans se soumirent aux Vénitiens, qui en étaient restés maîtres depuis cette époque. Comme c'était une place de grande importance, ils entretenaient toujours dans le port une flotte composée de galères & de quelques vaisseaux. Toutes les autres îles de leur dé-

pendance étaient ſoumiſes au gouverneur de Corfou.

La Grèce.

Paxo eſt éloignée de Corfou, vers le midi, de ſix milles, & de trente du port : elle a vingt-cinq milles de circonférence; ſon territoire eſt très-fertile en huile, qui fait toute ſa production; ſon port eſt bon pour les bâtimens marchands; les hommes y ſont robuſtes & l'air très-ſain : ſa population eſt de vingt mille ames.

Ste. Maure eſt éloignée de Corfou de ſoixante-dix milles : elle était autrefois, dit-on, une preſqu'île; mais les Carthaginois, & ſelon quelques écrivains, les Corinthiens la détachèrent de la terre ferme. Il y a aujourd'hui entre l'île & le continent un canal de 500 pas de largeur; ſon terrein eſt très-fertile : il produit beaucoup d'huile, du grain & du vin; mais les ſalines qui s'y trouvent, en rendent l'air mal ſain : ſon port eſt ſûr pour les bâtimens marchands; on y compte trente mille habitans; ils ſont grecs & ont leur évêque particulier.

Ste. Maure eſt le nom de la capitale : elle contient ſix à huit mille habitans; elle eſt défendue par une bonne citadelle, dont les murs ſont très-élevés & forment une enceinte circulaire; elle eſt d'ailleurs environnée d'eau, &

La Grèce.

ne peut être attaquée ni par mer ni par terre devant la forteresse, sont situées, dans de marais, deux îles bien cultivées, qui servent de faubourgs : toutes les petites îles qui son entre celle de Ste. Maure & le continent communiquent entr'elles par des ponts.

Ithaque est à quatre milles de Ste. Maure; ell n'en a que six de circonférence : ses produc tions consistent en grains et un peu d'huile l'air y est excellent; les hommes y sont bie constitués et de bonnes mœurs; sa populatio est de cinq mille habitans.

Céphalonie est à un mille d'Ithaque; ell a cent cinquante milles de circonférence, compte quatre-vingt mille habitans : ses pro ductions consistent en raisins secs, en huile mais sa grande ressource est la navigation, pui qu'elle met en mer cent cinquante bâtimens dont cinquante portent chacun depuis dix ju qu'à vingt-quatre canons. La principale vil est Céphalonie, qui n'a rien de remarquab que les ravages qu'y fit le tremblement de ter en 1766.

Zante est à quarante milles de Céphalonie elle en a soixante de circuit, & contient qu rante mille hommes. Elle fait un grand tra fic en groseilles, raisins secs, figues, vins; l citadelle est bâtie sur le sommet d'une grand

colline fortifié
c'est un monce
tremblemens
port dans la v
pour les gran
pour les petits
borieux. Ce
des cultivateu
chesse.

Cérigo est
elle en a soix
ne compte qu
tans. Ce défau
de deux causes
ques parties de
est l'émigration
la crainte qu'i
ques, maltais,
port d'Aulemo
bâtiment, étai
tiens, le refug
tué du côté du
est la ville de
nom, peu sûr
mens. Son ter
stérile, est ferti
duit du grain,

Cérigoto est

La Grèce.

colline fortifiée par la nature, mais à présent c'est un monceau de ruines; elle est sujette aux tremblemens de terrre : cette île n'a qu'un port dans la ville, qui porte le même nom, pour les grands bâtimens; elle en a deux pour les petits. L'air y est sain, le peuple laborieux. Ce n'est qu'à l'infatigable industrie des cultivateurs que cette île doit sa richesse.

Cérigo est à deux cents milles de Zante; elle en a soixante-dix de circonférence. Elle ne compte que cinq mille cinq cents habitans. Ce défaut de population paraît provenir de deux causes: l'une est la stérilité de quelques parties de l'île qui sont pierreuses; l'autre est l'émigration des habitans, occasionnée par la crainte qu'inspirent les corsaires barbaresques, maltais, turcs & autres brigands. Le port d'Aulemona, sûr pour toute espèce de bâtiment, était devenu, du temps des Vénitiens, le refuge des pirates. Ce port est situé du côté du levant de l'île; vers le midi est la ville de Capsagli, & un port de même nom, peu sûr, même pour les petits bâtimens. Son territoire, quoiqu'en grande partie stérile, est fertile en certains endroits, & produit du grain, du vin & autres fruits.

Cérigoto est située entre l'île de Cérigo &

La Grèce.

celle de Candie : elle eſt habité par dix-sep familles de Sfaciotes, peuple qui habite certaines montagnes de Candie : elle en eſt dépendante & ennemie naturelle du Turc, comme ſont les Mainotes dans la Morée.

---

x-sep
e cer-
est dé-
com-

CHAPITRE VII.

Étendue, population, division territoriale, gouvernement, commerce, productions & exportations de la Grèce.

La Grèce.

LA surface de la Grèce est de 6150 lieues quarrées. La Macédoine en a 2000; l'Épire, depuis le *Drolo* jusqu'au golfe de l'Arta, 1700, & la Grèce méridionale 2450.

La Macédoine a 700000 ames; ce qui fait 370 individus par lieue quarrée. Le pays de Zangora donne le maximum de la population de la Grèce; la Morée & l'Épire donnent le minimum. Dans le pays de Zangora on compte 613 par lieue quarrée, & on n'en compte que 500 dans la Morée. La Thessalie a 500000 ames, & l'Épire qui a le double d'étendue n'en a que 400000. L'Étolie, la Phocide, la Béotie ont à peine 200000 ames, & l'Attique, d'après les évaluations les plus justes, ne va pas à 20000. La Morée qui a 1000 lieues quarrées de surface, a moins de 500000 habitans; en somme la population de la Grèce ne peut pas être évaluée au-delà de 1920000 ames. Six de nos bons

La Grèce.

départemens valent mieux aujourd'hui que c pays si vanté.

La Macédoine, la Thessalie, la partie orien tale de la Phocide & la Béotie, sont des pay fertiles. Le terrein de l'Attique est léger; n'est propre qu'à la culture de l'orge & d l'olivier. La Morée au contraire est susceptibl de toutes les cultures : ses vallées produisen du froment, & ses montagnes abondent e paturages. L'Épire qui est par-tout hérissée d montagnes, est la contrée la plus stérile.

Les produits agricoles de la seule Macédoine valent mieux que tous ceux du reste de l Grèce; quant aux produits industriels, il son mieux divisés. La province la plus industrieus est la Thessalie, puis la Macédoine, l'Épire la Morée, l'Attique, enfin une partie de l Béotie, connue sous le nom de pays de Livadie Le reste de la Béotie, la Phocide, la Loiride l'Étolie, n'ont aucun genre d'industrie.

La Grèce a quatre grands pachaliks, qu sont ceux de Tripolitza, d'Egrippo ou de Nègre pont, de Janina & de Salonique. Le pachalik de Tripolitza comprend toute la Morée; celu d'Egrippo s'étend sur toute l'île de ce nom sur la Béotie & sur la partie orientale de l Phocide. Naupacte ou le Pante a un petit pacha particulier; Athènes & Livadie sont gouver-

La Grèce.

...és par des vaiwodes; Lariffe eft régie par un Mouffelin, & le pays de Zagora, qui eft l'ancienne Magnéfie, par fes propres primats.

Le pacha de Janina commande dans toute l'Épire, & celui de Salonique dans toute la partie méridionale de la Macédoine. La partie feptentrionale eft gouvernée par des beys particulier, & la Pierie eft fous la dépendance de l'aga de Khaterin. Ce petit feigneur règne aujourd'hui fur l'Olympe à la place de Jupiter.

Les divifions modernes de la Grèce n'exiftent que dans les géographes. Ces provinces perdirent avec la liberté leurs noms & leurs limites. Tout fut confondu lors de la conquête. Le gouvernement militaire, qui était celui du vainqueur, fut établi par-tout; & avec ce gouvernement, Sultan Mourad fecond établit des divifions militaires, conformes à celles qui exiftaient dans fes états d'Afie. Ces divifions font connues fous les noms de *pachalik*, de *mouffelimlik*, de *vaivodolik* & d'*agalik*. Les plus grandes divifions font les *pachaliks*, & les *agaliks* font les plus petites. Ces gouvernemens ne font point diftribués hiérarchiquement, mais ils font indépendans les uns des autres. Les hommes qui en font inveftis font les dépofitaires de l'autorité du prince, & ils l'exercent dans toute fa plénitude; ils cumulent

dans leurs mains tous les pouvoirs, excep
La Grèce. celui de la juſtice contentieuſe déléguée [illegible]
cadi, & ils coupent & font couper deva[illegible]
eux la tête à un homme, avec le ſang-froi[illegible]
d'un boucher qui égorge un bœuf. La Por[illegible]
vend ordinairement au plus offrant les pach[illegible]
liks, les mouſſelimliks, & quelquefois elle l[illegible]
donne à la faveur. La commiſſion eſt po[illegible]
tout le temps qui s'écoule d'un *beyram* à l'a[illegible]
tre, c'eſt-à-dire, pour un an : on la fait prorog[illegible]
pour deux beirams avec de l'argent. Qua[illegible]
une ville n'eſt pas contente d'un pacha [illegible]
d'un mouſſelim, elle offre pour ſe débarraſſ[illegible]
de ces officiers autant de bourſes qu'ils pe[illegible]
vent en donner eux-mêmes pour conſerv[illegible]
leur place, & alors l'affaire eſt décidée au poi[illegible]
de l'or. Les vaivodoliks & les agaliks ſo[illegible]
donnés de la même manière; [illegible] dans cer-
tains cantons de la Grèce, ils [illegible] à u[illegible]
privilége de conceſſion à perpé[illegible] co[illegible]
ceſſions ont été faites en fav[illegible] qu[illegible]
familles qui ont rendu de gr[illegible] ſervices [illegible]
l'état. Les *Ghaorinos* qui ont con[illegible] la M[illegible]
cédoine, poſſèdent ainſi pluſieurs agaliks. Enf[illegible]
il y a des agaliks & des vaivodaliks qui ſo[illegible]
donnés à l'enchère, & qu'on prend à ferm[illegible]
comme une métairie. Tous les apanages d[illegible]
ſultanes s'afferment ainſi. Depuis le règ[illegible]

d'Abdul-Ahmid, qui eſt l'époque d'une plus grande accélération dans la décadence de l'empire ottoman, les agaliks de la Grèce ſont ſouvent conquis de vive force par des aventuriers Albanois. La Porte donne alors l'inveſtiture qu'elle ne peut refuſer. Quelques-uns de ces agas heureux ont même uſurpé dans ces derniers temps des vaivodaliks; & à juger de leur conduite future par la manière dont ils ont débuté dans leur entrepriſe, il eſt à craindre qu'ils n'envahiſſent bientôt les pachaliks. C'eſt ainſi que les pachas de Scutari & de Janina ſe ſont rendus maîtres de leurs gouvernemens, & il eſt à préſumer que ces gouverneurs rendront leur fief héréditaire. Les beys de Serès & de Melenik dans la haute Macédoine, & dans la baſſe, ceux de Zigna & de Katherin, poſſèdent de la même manière leurs agaliks.

La Grèce.

L'agriculture ne peut fleurir que ſous les bons gouvernemens & elle eſt nulle dans ce pays. La branche d'économie rurale qui y eſt la moins négligée, eſt le nourriſſage des troupeaux, parce que la terre, pour produire des troupeaux, n'a pas beſoin d'être ſollicitée par la culture. La Grèce eſt revenue à ſes temps héroïques: on n'y rencontre plus que des ber-

La Grèce.

gers & des brigands, & par malheur pour nous il ne naît plus d'*Hercule* ni de *Théſée*.

Le principal article du commerce grec e le coton. Le produit de cette plante eſt ſupe rieur à tous les autres produits agricoles; auſ la culture du coton ſe propage-t-elle de proch en proche, & depuis quelques années, elle envahi les meilleurs terreins.

Cette culture eſt très-avantageuſe, & penſe qu'on pourrait la naturaliſer dans le mi de la France. On a fait dans le Piémont quel ques eſſais qui ont bien réuſſi, & j'ai vu mo même à Nice pluſieurs variétés de coton mac donien qui ont donné des coques d'une bla cheur éblouiſſante.

On cultive les mêmes variétés dans les haut vallées de l'Aſie mineure, ſituées entre l rameaux du mont Taurus qui ſont couverts d neige huit mois de l'année. Or, dans ces vallé le climat doit être plus froid que dans nos r gions du midi, & au rapport des voyageur il l'eſt beaucoup plus que dans la Provence du moins il eſt certain que le climat de cet province françaiſe eſt plus doux & plus tem péré que celui de la Macédoine. Quelque di férence qui exiſte dans la latitude de ces deu pays, le voiſinage de l'Athos, du Pungée, d l'Olympe, apporte ici de fréquentes variatio

da

dans la température : l'air qui descend de ces hautes montagnes & qui circule dans les vallées de la Macédoine, y réfroidit considérablement l'atmosphère. La Grèce.

Il est vrai que la plaine de Serés, où sont les plus grandes plantations, est entourée d'un cercle de montagnes, & qu'elle est à l'abri de tous côtés ; mais on trouve de semblables abris & des sites aussi heureux dans le pays qui s'étend depuis Nice jusqu'à Marseille, & depuis Nîmes jusqu'à Perpignan. Il n'est donc pas douteux que le coton ne put être mis en culture réglée dans nos départemens méridionaux.

Le travail qu'exigerait cette culture ne détournerait pas l'agriculteur de ses occupations ordinaires ; il pourrait être le partage des femmes, & succéder aux soins qu'elles donnent à l'éducation des vers à soie.

Le coton du Levant est généralement moins estimé que celui des Antilles ; il est moins pur, moins soyeux, d'un brin plus grossier & plus âpre à la filature. Il semble que le fruit du coton diminue de qualité en Turquie à mesure que l'on s'enfonce dans les provinces du nord.

La ville de Serés est le marché commun où se rendent chaque dimanche d'hiver les

payſans de toute la vallée. Ils viennent offri
La Grèce. les cotons de leurs champs. Les acheteu
ſont des marchands commiſſionnaires établis
Serés, ou des facteurs envoyés par les négocian
francs de Salonique. Ces facteurs doivent êtr
munis de gros fonds, parce qu'ils ſont obligé
de payer avant la livraiſon les trois quar
des cotons arrhés; ils achètent la marchan
diſe ſans la voir, & ne vont dans les village
que pour la faire emballer & voiturer. C'e
ainſi que ſe commencent des affaires immenſ
qui ſe terminent ſans courtier, ſans écrit
ſans garantie, mais ſeulement par des accor
verbaux toujours fidèlement exécutés. S'
ſurvient quelque conteſtation entre le vendeu
& l'acheteur, le bey de Serés les fait amen
devant lui & les juge ſans appel. Ce bey n'e
qu'un Tartare, mais il allie tant de droitu
à ſa rudeſſe, que dans toute l'étendue de ſo
agalik, la mauvaiſe foi eſt enchaînée par
crainte.

Le produit du coton eſt comparable à cel
d'une des plus riches colonies des Antille
& il forme la baſe des retours dans le com
merce des Européens. C'eſt ce commerce q
répand les cotons macédoniens dans toutes l
parties de l'Europe.

La conſommation de la Grèce eſt immenſ

nais il faut confidérer que les Turcs rem- La Grèce.
liffent leurs matelas de coton, qu'ils en gar-
iiffent leurs fophas & leurs contrepointes, &
u'ils en emploient une grande quantité dans
urs funérailles, fuivant une de leurs pra-
iques religieufes, qui prefcrit de boucher
vec du coton aux morts des deux fexes toutes
es ouvertures & tous les conduits naturels.

La belle teinture rouge que l'on donne au
oton dans l'empire ottoman, eft connue en
urope fous le nom de *rouge du Levant*, *rouge*
d'Andrinople. Les principales fabriques de ce
oton filé rouge établies en Grèce font dans
Theffalie. Il y en a à Baba, Rapfani, Tour-
avos, Lariffe, Pharfale, & dans tous les
illages fitués fur le penchant de l'Offa & du
élion. Ces deux montagnes peuvent être
onfidérées comme des alambics qui diftillent
s vapeurs éternelles dont l'Olympe eft cou-
nné, & qui les diftribuent dans les belles
allées affifes à leurs pieds. Parmi ces vallées,
a diftingué de tout temps celle de Tempé,
caufe de la beauté des ombrages & des
aux. Ces eaux, à raifon de leur limpidité,
nt très-propres à la teinture, & elles ali-
entent une infinité de fabriques, dont les
us renommées font celles d'*Ambelakia*.

Ambelakia eft fur le penchant de l'Offa &

La Grèce.

du Pélion & sur la rive droite du Penée, entr
Lariffe & la mer. Ce village, par fon activité
reffemble plutôt à un bourg de la Holland
qu'à un village de Turquie. Il répand par fo
induftrie le mouvement & la vie dans tout
pays d'alentour, & il donne naiffance à u
commerce immenfe qui lie l'Allemagne à
Grèce par mille fils. Sa population qui a trip
depuis quinze ans, eft aujourd'hui de quat
mille ames, & toute cette population vit da
les teintureries, comme un effaim d'abeilles
dans une ruche. On ne connaît point da
ce village les vices ni les foucis qu'engend
l'oifiveté. Les cœurs des Ambelakiotes fo
purs & les vifages contens. La fervitude q
flétrit à leurs pieds les campagnes qu'arrofe
Penée, n'eft point montée fur leurs côteau
aucun Turc ne peut ni habiter ni féjourn
parmi eux, & ils fe gouvernent comme leu
ancêtres par leurs *Protoyeros* & par leurs p
pres magiftrats. Deux fois les farouches m
fulmans de Lariffe, jaloux de leur aifance
de leur bonheur, ont tenté d'efcalader le
montagnes & de piller leurs maifons, & de
fois ils ont été repouffés par des mains
ont foudain quitté la navette pour s'armer
m[illegible]fquet.

Tous les bras, même ceux des enfans,

employés dans les teintureries d'Ambelakia, & tandis que les hommes teignent le coton, les femmes le filent & le préparent. On ne connaît point dans ce canton de la Grèce l'usage des rouets : tout se file au fuseau. Le fil, sans doute, en est moins fort, moins rond, moins égal; mais il est plus doux, plus soyeux, plus tenace; il casse moins & dure plus; il blanchit mieux & est plus propre à la teinture. C'est un plaisir de voir les femmes d'Ambelakia, armées chacune d'un fuseau, & caquetant ensemble devant la porte des maisons; mais on ne peut jouir qu'un instant de ce plaisir, car dès qu'un étranger paraît, soudain elles s'enfuient, en laissant voir comme Galathée, dans leur fuite précipitée, le désir de se montrer :

La Grèce.

Et fugit ad Salices & se cupit ante videri.

L'œil ne peut alors que parcourir rapidement quelques-unes de leurs formes; mais il reconnaît encore avec surprise ces anciennes tailles grecques, sveltes & élancées, qui ont servi de modèles aux plus belles statues du monde.

Pour moi, je n'oublierai jamais ce que j'ai vu à Ambelakia & dans ses environs; une population nombreuse vivant toute entière du

La Grèce.

produit de ses manufactures, & m'offrant, au milieu des rochers de l'Offa, la réunion touchante d'une famille de frères & d'amis; la belle institution reléguée par les Jésuites au milieu des forêts du Paraguay, transplantée comme par magie parmi les précipices & les avalanches de Tempé; les haines grecques amorties; le goût des vaines subtilités remplacé par l'amour des solides études; la vanité nationale étouffée par des sentimens généreux : toutes les idées grandes, libérales, germant sur un sol voué depuis vingt siècles à l'esclavage; l'ancien caractère grec repoussant avec sa première énergie au milieu des torrens & des cavernes du Pélion, & pour tout dire enfin, tous les talens & toutes les vertus de l'ancienne Grèce renaissant dans un coin de la Grèce moderne.

Le tabac forme, après le coton, la plus riche branche des exportations grecques. On cultive les deux variétés de tabac, connues sous le nom de *Nicotiana latifolia* & de *Nicotiana rustica*. Cette culture emploie un huitième des terres en labour, & fait vivre une population de vingt mille familles.

Le tabac se sème ici au mois de mars dans une terre récemment humectée, préparée par deux labours, & amendée avec du fumier de bergerie. La graine lève quelques jours après

qu'elle a été semée, & pendant que sa tige végète & se fortifie, on prépare un autre terrein, où l'on transporte au mois de mai toutes les jeunes plantes, qui sont rangées sur des lignes parallèles à un pied quarré de distance. C'est ce second site qui est le site propre du tabac, le premier ne sert que de pépinière : l'arrosement est nécessaire dans les temps secs. La Grèce.

Le tabac mûrit en septembre. Les feuilles jaunissent alors, s'inclinent vers la terre, & se détachent de la terre sans effort. La cueillette est l'ouvrage des femmes : elle se fait le matin, après que les feuilles ont été humectées par la rosée. On cueille successivement les plus belles & les plus mûres, & on les enfile par la queue dans de longues aiguilles. On forme alors des liasses de dix à douze pieds de longueur, & on les pose par les extrémités sur des piliers de bois fichés en terre, dans un lieu bien exposé à l'air libre & aux rayons du soleil.

Le champ qui a produit ces plantes, demeure, après la cueillette, couvert d'une infinité de tiges nues, qui présentent dans l'automne l'aspect d'une forêt de roseaux que le moindre vent agite, & dont le bruit ressemble alors à celui de la mer irritée. Ces tiges se

La Grèce.

deſſèchent ſur pied, & ſont pour la terre un excellent engrais par le ſel âcre & piquant qu'elles y dépoſent.

La Macédoine eſt de toutes les contrées de la terre la plus propre peut-être aux plantations de tabac. Son ſol trop riche a beſoin de la ſuccion des plantes voraces, comme les tempéramens ſanguins ont beſoin de la ſaignée. La qualité de l'air épais & nitreux, l'aſſiète du terrein au pied du Pungée, de l'Olympe & d'autres monts élévés qui entourent ce pays d'un cercle éternel de vapeurs, les alluvions continues de la mer, du Strymon, de l'Axius & mille autres accidens particuliers donnent au règne animal & végétal un luxe & une abondance de vie inconnus par-tout ailleurs. La nature a ici trop de force : les plantes y ont trop de fève, & les animaux trop de vigueur.

Une terre plantée en tabac donne un produit annuel brut, ordinairement double de celui d'une terre ſemée en grains; mais la culture & la manipulation du tabac exigent des ſoins qui diminuent beaucoup les profits du planteur. Une choſe pourtant déprécie ces plantations à mes yeux, c'eſt qu'en général on vit moins long-temps dans les villages qui cultivent le tabac que dans les autres : les

La Grèce.

émanations de cette plante abrégeraient-elles le principe de la vie? ou bien est-ce la culture du tabac qui en épuiserait trop tôt les sources, en ne laissant presque point de repos aux pauvres qui s'en occupent?

Le commerce français n'a pas pu toucher aux tabacs macédoniens, tant qu'a duré le privilége de la ferme générale; mais il pourrait aujourd'hui partager avec les négocians des autres nations cette branche du commerce grec, & même l'exploiter avec plus d'avantage : c'est au gouvernement à l'encourager dans cette entreprise.

Quand on considère la Grèce sous le point de vue de ses avantages naturels, on trouve qu'il n'est aucun pays de l'Europe où les individus aient reçu plus d'aptitude au bonheur : mais quand on l'envisage sous l'aspect de ses forces politiques, on trouve que tous les fléaux d'une administration barbare semblent s'être donnés la main pour désoler une des plus belles contrées de la terre par la richesse & la variété de ses produits.

Cependant ce pays, dans son état de misère, produit encore une quantité immense de bled, de tabac, de coton, & il exporte en valeurs plus de la moitié de ces riches productions.

A voir cette masse d'exportations, on ferait

La Grèce.

tenté de juger favorablement de l'état des cultivateurs; mais on se tromperait. Cette surabondance de productions ne prouve rien pour leur bonheur, parce qu'elle n'est point l'excéde[illegible] du nécessaire. Dans les états où les paysa[illegible] [illegible] de la plénitude de leurs droits c[illegible] [illegible] dans la plus grande partie de l'Europe [illegible] se vend qu'on n'ait pourvu du moins au néc[illegible]; c'est alors le superflu que l'on exporte. Mais dans les pays qui se rapprochent de l'état de ces contrées, où une multitude de nègres est mise en action par le fouet de quelques blancs, l'exportation n'est jamais en proportion exacte avec l'abondance. Là, des milliers d'individus travaillent à produire pour un très-petit nombre. Là, de petits tyrans réunissent la masse de travail de tout un canton pour la dévorer seuls : ils ne laissent pas même au malheureux producteur le plus étroit nécessaire, & ils vendent ce qu'ils ne peuvent dévorer, pour satisfaire leurs fantaisies. En Grèce, comme en Pologne, les paysans meurent de faim, & les seigneurs regorgent d'or.

Ce que nous appelons, dans le commerce de la Méditerranée, *vermillon*, est le kermès. Le kermès est un gall-insecte qui croît sur un petit chêne vert, comme la cochenille croît sur le nopal. Ce petit chêne est répandu avec

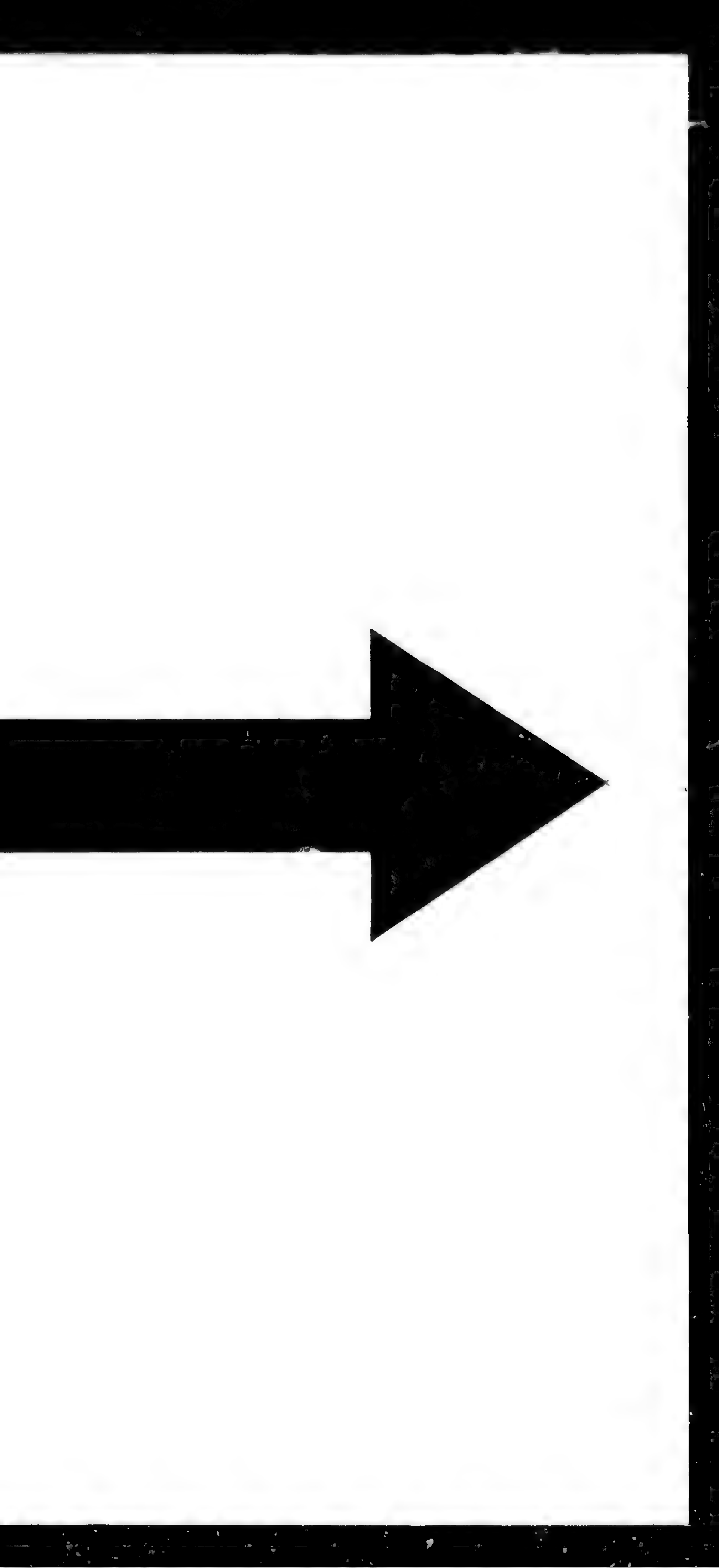
une étonnante profusion sur toute la côte de la Béotie & de la Phocide, que baigne la mer de Crissa; & quand on va chercher des ruines sur les petits côteaux *Sud* qui conduisent à l'Hélicon & au Parnasse, on rencontre par-tout des bouquets de cet arbrisseau. Comme il se plaît dans les terreins rocailleux & stériles, il fait presque, avec quelques misérables vignobles, la seule richesse de tous les villages répandus sur les lieux qu'occupaient jadis Delphes, Crissa, Cyparissus, Daulis, Ambryssus, Anticyre, Bulis & Thespies. Thisbé, Asera, la patrie d'Hesiode, l'hypocrene, la grotte & le bois sacré des Muses sont cachés aujourd'hui sous des buissons de kermès.

Les anciens disaient qu'on ramassait sur les rivages de Bulis les coquillages qui servaient à teindre le pourpre. La vérité est que ces rivages sont tapissés de kermès, & que le kermès était le principal colorant employé dans les teintureries de Bulis.

Le kermès provient d'un œuf, passé sous l'état de nymphe, & après avoir percé une espèce de coque qui lui sert d'enveloppe, il prend une forme sphèrique, telle à peu-près que celle d'un petit cloporte, & parfaitement semblable à une boule dont on a retranché un segment. Il ne se nourrit pas en rongeant les



[redacted]



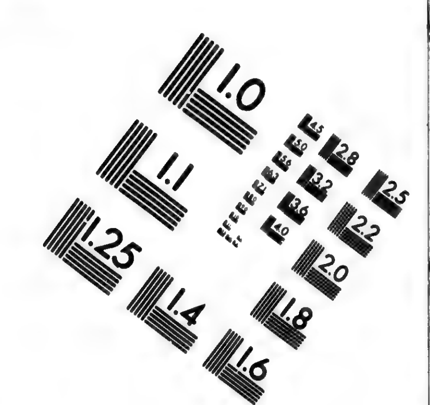
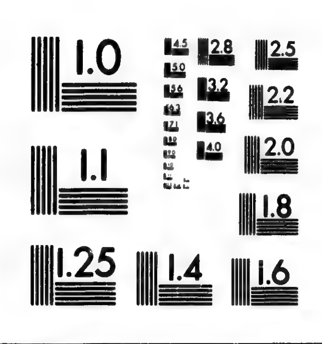
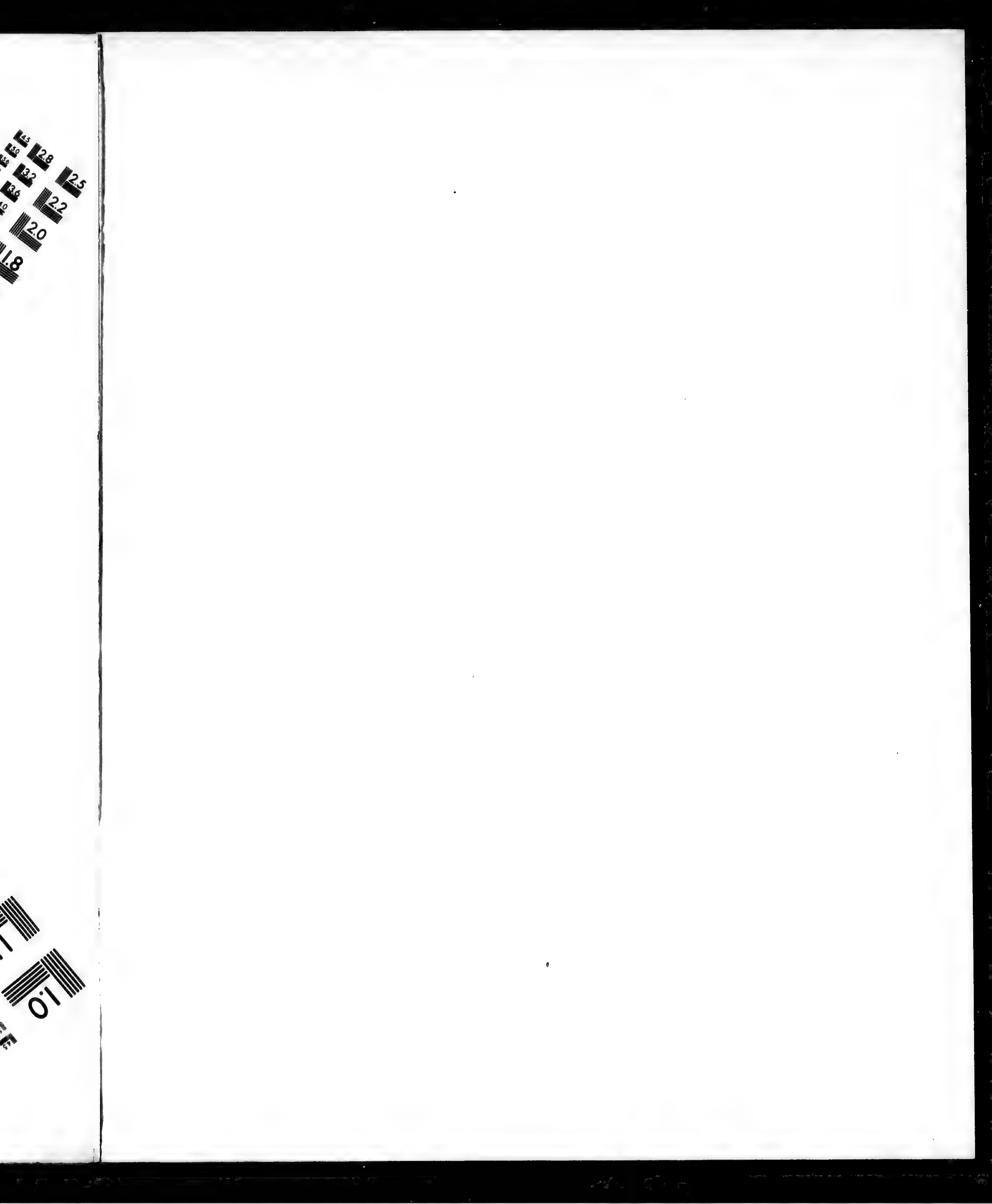


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



La Grèce.

feuilles, comme les chenilles, mais en les suçant avec une trompe placée sous son corselet.

Le mâle est plus petit que la femelle, & il est aussi plus agile ; il a deux aîles, & saute brusquement comme une puce. La femelle court au printemps sur toutes les branches ; mais dès que l'été est venu, elle se fixe à un point de l'arbrisseau, ne se déplace plus, & reçoit dans cet état d'immobilité les carresses du mâle ; elle pond ensuite, bouffit excessivement, & meurt. Son cadavre informe ne conserve point, comme celui de la cochenille, l'extèrieur animal ; les traits s'effacent, disparaissent, et bientôt on n'apperçoit plus qu'une espèce de galle, triste berceau des œufs qui doivent éclorre. Ces œufs sont d'un rouge blanchâtre ; & vus au microscope, ils semblent parsemés d'une infinité de points brillans couleur d'or.

On fait au printemps la récolte du kermès, & elle est plus ou moins abondante, selon que l'hiver a été plus ou moins doux. Ces petits animaux craignent extrêmement le froid ; les plus beaux viennent sur les chênes voisins de la mer ; ce sont des femmes qui les cueillent en les détachant des branches avec leurs ongles. Comme la rosée, en amollissant les feuilles épineuses de l'arbrisseau, rend la cueillette plus

La Grèce.

aisée, on a soin de la faire avant le lever du soleil. Quand elle est terminée, on arrose les kermès de vinaigre pour tuer les petits mâles contenus dans les œufs : sans cette précaution, ils s'envoleraient & emporteraient la teinture; puis, on fait sécher tous les kermès, & on les frotte dans un sac pour les rendre lustrés; l'insecte prend alors la figure d'une coque. Les coques les plus recherchées dans le commerce, sont celles qui fournissent le plus de cette poudre rougeâtre qui se détache de l'animal, sous la forme de grain, & que l'on nomme vulgairement *graine d'écarlate*. C'est de cette graine que l'on tire cette belle couleur rouge si estimée avant l'usage de la cochenille.

Les Marseillais font le commerce du vermillon & le revendent aux Tuniciens qui l'emploient pour teindre les *fés* ou bonnets de Tunis. La couleur de ces bonnets est belle & solide, ce qui fait regretter que nos teinturiers aient abandonné l'usage du vermillon.

CHAPITRE VIII.

Observations sur la situation politique de la Grèce. — Etat présent de l'Eglise Grecque.

La Grèce.

La situation politique de la Grèce présente, depuis long-temps, à l'observateur attentif, les symptômes de l'explosion que des évènemens récens paraissent avoir rapidement provoquée. La Grèce ne peut pas rester davantage asservie sous le joug des Turcs ; elle s'élance vers son affranchissement, & respire à prendre un rang parmi les nations indépendantes de l'Europe ; une époque importante sera celle où elle s'emparera, ou plutôt, où elle se ressaisira d'une existence politique. Pour en apprécier les conséquences probables, il est nécessaire d'arrêter son attention sur ses tentatives récentes, qui donnent lieu de croire que son réveil approche & qu'elle va reconquérir ses droits.

Il faut convenir qu'aucun peuple n'est arrivé si près de la perfection en tout genre ; il semble que le génie des anciens Grecs a été doué de cette force surnaturelle qu'Homère donne à ses héros. La Grèce conquise a civilisé Rome, mais les conquérans étaient les Romains ; la

même Grèce conquise n'a point policé la Turquie, parce que les conquérans étaient les Turcs. L'insouciance de ces barbares est à peine concevable ; on les voit contempler, avec une féroce stupidité, les chefs-d'œuvre de l'art, les monumens, les temples antiques ; & s'imaginant que des génies en ont été les architectes, ils les détruisent, ils en brûlent le marbre pour avoir de la chaux & faire du stuc dont ils revêtent leurs maisons bâties sans goût & sans aucune connaissance de l'architecture : ainsi, le plus beau pays du monde est devenu un désert, les bêtes sauvages en habitent une partie, l'autre est occupée par des hommes encore plus féroces. La Grèce.

Quant aux défauts que l'on reproche aux Grecs, quelques uns, sans doute, sont l'effet de leur ancienne corruption ; mais la plupart ont leur source dans l'état d'abjection & de servitude où la Turquie les retient. Ce principe de dégradation agissant depuis plusieurs siècles, a dû accumuler ses effets désastreux sur l'esprit des Grecs ; mais si ce poids accablant était soulevé, leur ame reprendrait bientôt sa vigoureuse élasticité ; il est même étonnant qu'ils aient conservé autant de vigueur de caractère, & qu'ils ne soient pas plus avilis.

Si nous les considérons comme peuple, &

La Grèce.

eu égard à leur civiliſation, leur ſupériorit ſur les Turcs eſt frappante. Ils poſſèdent, à u degré éminent, le génie de l'invention ; mai ce qui forme un contraſte des plus frappans c'eſt leur activité, leur légèreté comparée à l gravité cérémonieuſe & ſtupide des Turcs. A milieu d'eux, l'européen croit être dans ſ patrie & parmi des hommes de ſon eſpèce Entre lui & le Muſulman, la diſtance eſt énorme aucun raprochement n'exiſte ni dans les goûts ni dans les idées ; plus il connoît la langu turque, plus cette différence lui paraît ſenſi ble. Il n'en eſt pas de même des Grecs : plu on vit avec eux, plus on remarque de confor mité dans leurs mœurs & dans leurs coutumes avec les mœurs & les habitudes des autres na tions. A la vérité, ils ſont légers, ambitieu à l'excès & avides d'honneurs ; mais cett ambition qui n'eſt maintenant qu'une faibleſſe leur inſpirera de grandes choſes, quand u but plus noble ſera offert à ſon activité. Leu courage ne ſaurait être révoqué en doute ; il été mis à d'aſſez fréquentes épreuves. C qu'ils ont fait au ſervice de la Ruſſie ne doi laiſſer ſur ce point aucune incertitude.

Les Grecs de Macédoine & des pays voiſin ſont robuſtes, courageux & en quelque ſort féroces. Ceux d'Athènes & de l'Attique ſon

encor

encore remarquables par leur sagacité & leur pénétration. Tous les habitans des îles sont gais, vifs, passionnés pour la musique & la danse, affables, hospitaliers, & d'un bon naturel : de tous les Grecs, ce sont en général les meilleurs. Ceux de la Morée sont pirates ; on ne doit point s'en étonner quand on se rappelle les affreux traitemens que les Turcs leur ont fait essuyer, & leurs continuels efforts pour s'affranchir. Dans l'Albanie, l'Epire, & dans tous les pays montueux, le peuple est brave, guerrier, mais sauvage, tuant sans scrupule & volant les voyageurs. Un Turc n'oserait pas se hasarder seul dans ces contrées ; il n'est pas d'homme qui ne se fît un mérite de le tuer. — Peut-on en être surpris.

La Grèce.

En général, les insulaires grecs ont de grands traits, pleins de noblesse : il n'est point d'endroit public où l'on ne puisse, en examinant les diverses figures, saisir les traits épais dont les artistes grecs ont formé la tête d'Apollon & celles des plus célèbres statues.

On se tromperait bien évidemment, si on voulait juger de la conduite de la Porte envers ces provinces, par analogie avec les opérations politiques des autres puissances. Parmi nous, la révolte d'une province occasionnerait quelques nouvelles mesures de rigueur, & tous

La Grèce.

au plus le châtiment des plus coupables. Le Turc, en pareille circonstance, ne tend à rien moins qu'à la destruction totale des révoltés, pour n'avoir plus rien à craindre de leur mécontentement. C'est ainsi qu'après la défaite des Grecs de la Morée qui, séduits par l'espoir de s'affranchir, avaient pris les armes en faveur de la Russie ; il fut proposé dans le Divan d'en faire un massacre général : ce n'était pas la première fois qu'on y avait agité sérieusement la question d'exterminer tous les Grecs ; cependant cette mesure fut heureusement combattue par Gazi-Hassan, d'après des principes puisés dans l'humanité & dans la politique : le principal argument dont il se servit, & qui seul entraîna la conviction, fut celui-ci. Si nous tuons tous les Grecs, nous perdrons la capitation qu'ils paient.

Ces climats peuvent produire encore des actes de patriotisme & des vertus capables de surprendre les nations les plus civilisées de l'Europe. Disons-le hardiment, il existe encore dans la Grèce quelques hommes capables de rappeler la mémoire de leurs ancêtres ; c'est chez les peuples habitans des montagnes que se conserve encore l'esprit de liberté qui anima les anciens Grecs : il respire encore chez ces peuples, sous l'abri de ces rochers qui repoussent

loin d'eux les vices & les tyrans. Dans tous les siècles & dans tous les pays, les montagnes sont, ainsi qu'on l'a observé plus d'une fois, l'asyle de la liberté : ce sont les remparts & les forteresses que la nature a construites contre les oppresseurs du genre humain qu'elle a d'ailleurs si bien servi. Là se formèrent ces guerriers vainqueurs de l'Italie sous Pyrrhus, & redoutables pour Rome elle-même au temps de sa vraie puissance, c'est-à-dire, de ses vertus & de ses mœurs, avant qu'elle fût corrompue par ses succès, & affaiblie par sa grandeur; c'est là que cette même Rome, enfin soumise à des maîtres, allait chercher ces soldats qui, sous le nom de légions d'Illyrie, faisaient la force de ses armées, & qui disposèrent plus d'une fois de l'empire : enfin, c'est contre ces rochers que vint se briser la Puissance ottomane, à l'époque où elle était la plus formidable; c'est là qu'au quinzième siècle, ce grand Scanderberg, ce héros de la chrétienté, vainqueur d'Amurath & de Mahomet second, renouvella avec un petit nombre de guerriers, les prodiges opérés dix-huit siècles auparavant dans les campagnes de l'Attique & de la Béotie. Et tel est constamment le génie belliqueux de ces peuples, que cherchant par-tout la guerre, on les trouve jusques dans notre histoire, & que

La Grèce.

La Grèce.

ſous le nom d'Albanois, on les voit ſouvent pendant le ſeizième ſiècle, tant en France qu'en Italie, participer à la gloire & au malheur de nos armes.

Il exiſte dans la Grèce une autre nation plus intéreſſante encore & dont l'origne réveille de plus grandes idées, ce ſont les deſcendans des anciens Spartiates, connus aujourd'hui dans le Levant ſous le nom de Maniotes; c'eſt là, c'eſt ſur les monts Taygetes, qu'armés pour la cauſe commune, robuſtes, ſobres, invincibles, libres comme au temps de Lycurgue, ils défendent avec ſuccès, contre les Turcs, cette liberté qu'ils ont maintenue contre tous les efforts de la Puiſſance Romaine. C'est en vain que les Turcs ont fréquemment envoyé contre eux de nombreuſes eſcadres & des armées formidables. Un petit nombre d'hommes libres a vaincu des milliers d'eſclaves: là ſe ſont refugiés après la priſe de Conſtantinople, les Comnènes, les Palléologues, les Phocas, les Lascaris, jadis ſouverains d'un peuple avili, & maintenant les égaux d'un peuple libre: là ſont enſevelies de actions héroïques dignes d'être tranſmiſes à la poſtérité, par la plume des Thucydides & de Xénophon: là exiſte encore, & je l'ai vu, un de ces chefs Maniotes, qui ayant pris les armes à l'arrivée des Ruſſes, enfermé dans une tour ave

quarante hommes, soutint un siège contre six mille Turcs; il s'y défendit plusieurs jours, & les assiégeans étant enfin parvenus à embrâser son asyle, virent sortir sanglans & couverts de blessures, deux hommes, un vieillard & son fils.

La Grèce.

Ce sont ces peuples habitans des montagnes, qui peuvent seuls mériter le nom de grecs, & élever les autres à l'honneur d'en être dignes. S'il n'est pas de leur destinée de redevenir libres, il l'est au moins d'adorer toujours le nom de liberté; ils ne sont pas animés, sans doute, par ce sentiment éclairé des droits de l'homme, né de l'estime de soi-même & du respect dû à la nature humaine, sentiment sublime qui attache une vertu au besoin de la liberté, une horreur innée de l'oppression, nourrie & fortifiée par la haîne qu'inspirent les vexations du Pacha: voilà la passion qui domine dans leurs cœurs & qui est inséparable de leur existence; mais toute aveugle qu'elle est, ne pourrait-elle pas devenir un puissant mobile? Quels effets ne pourrait-elle pas produire chez un peuple où il existe encore des êtres doués de l'activit la plus soutenue, de la pénétration la plus prompte & de la plus vive énergie.

Que de germes de talens étouffés & perdus! & s'ils étaient recueillis & cultivés, quels fruits

La Grèce.

n'en faudrait-il pas attendre : je sais que pour ceux dont l'esprit timide ne rencontre par-tout que des obstacles, & dont l'imagination lente ne conçut jamais de ressources, ce qui n'est que difficile devient impossible & chimérique. On m'objectera la dégradation & la mobilité des Grecs, dont je conviens moi-même ; mais qui ne voit que cette dégradation tient à des causes qui ne sauraient être invincibles, & dont je propose précisément la destruction ! Qui ne voit que cette mobilité qu'on leur a reprochée dans tous les temps, & qui toutefois ne les a pas empêché de jouer un si grand rôle dans l'univers, ne pourrait les empêcher de se montrer encore avec éclat, puisqu'ils ont conservé ces qualités précieuses, sources de grands talens quand elles sont cultivées, & cette vigueur, source des grandes vertus quand elle trouve l'occasion de se déployer ? Voudrait-on, pour combattre l'espérance que je conserve de voir encore les Grecs reparaître avec honneur sur la scène du monde ? voudrait-on nier cette influence si reconnue de nos jours, que le gouvernement, des principes nouveaux, des réformes utiles exercent sur les nations, quelquefois même en peu d'années ? Oublierait-on l'empire plus grand encore que la politique exerce sur les évènemens, vérités incontes-

tables, & dont il ſerait fac... ue multiplier les preuves. La Grèce.

Les grecs placés ſous un ciel favor...le dans le plus heureux des climats, environnés des lumières & des connaiſſances de l'Europe qui peuvent ſi facilement retourner vers eux, les Grecs même dégénérés, ne pourraient-ils exécuter contre les Turcs dégénérés comme eux, ce que les habitans des lagunes de la mer Adriatique, faibles & en petit nombre, ont pu exécuter contre des eſſaims de barbares alors ſi formidables, au moins par leur multitude & leur impétueuſe férocité ? Quoi ! il ſerait impoſſible de réunir les Grecs de la Morée, ſous les lois d'une aſſociation ſagement conçue, de les ſoumettre à une adminiſtration proviſoire, en attendant une légiſlation mieux combinée, de leur faire ſentir la néceſſité d'un concours unanime, & de les faire marcher tous enſemble vers la liberté, cet objet éternel de tous leurs vœux ! Cette obéiſſance aux chefs & aux commandans que, dans nos gouvernemens, l'intérêt de la diſcipline obtient ſi aiſément du ſoldat, ne pourrait s'obtenir des Grecs placés entre l'alternative de reconquérir leur liberté chérie, ou de retomber au pouvoir d'un deſpote irrité; plus on y réfléchit, & moins ce projet paraît impraticable. L'exécu-

tion même en deviendrait facile s'il était appuyé par les grandes puiſſances qui trouveraient un intérêt véritable à protéger cette révolution.

La Grèce.

Sans avoir la prétention de ſurprendre des ſecrets réſervés à ceux qui veillent à l'adminiſtration des empires, il eſt au moins permis de craindre, dans cette partie du monde, une révolution dont les ſuites détruiraient cet équilibre qu'une politique éclairée cherche à établir, ſi on laiſſait agir librement les puiſſances en état de le troubler. Quel moyen plus heureux & plus ſûr pour conjurer cet orage, pour maintenir cette égalité dans les forces, qui peut ſeule enfanter la paix, que l'exiſtence d'un nouvel état au ſein de la Grèce, dont le ſol bienfaiſant, fécondé par des mains libres, donnerait à-la-fois à ſes habitans, & des beſoins & des moyens de les ſatisfaire.

Dans cette colonie commune à pluſieurs peuples, tous intéreſſés à ſa conſervation, ſe rencontreraient & ſe réuniraient, pour s'échanger les productions diverſes de vingt climats différents, également enrichis par ces heureuſes tranſmutations : les provinces méridionales de la Ruſſie, en obtenant de nouveaux débouchés, doubleraient leur culture & leur population qui en eſt la ſuite néceſſaire ; leurs productions abondantes & variées, en ſuivant le cours des

grands fleuves qui les arrosent, descendraient dans la mer noire, & passant dans le Bosphore que la faiblesse ottomane n'oserait jamais fermer, viendraient se répandre dans toute la Méditerranée, tandis que le commerce de la mer Caspienne ressentant les heureux effets de cette nouvelle activité, porterait jusques dans Ispahan & dans Dehli, ces fourrures précieuses, richesses des climats glacés du pôle.

La Grèce.

Qui peut avoir intérêt de s'opposer à ce système, ce ne sera pas l'empereur, il trouve comme la Russie, dans ce nouvel ordre de choses, un accroissement de commerce & de navigation, qui fertilisant les marais de la Hongrie & toute la Transylvanie, prépare des issues aux productions de ses provinces, & par la Save & le Danube, fait passer leurs denrées, du golfe Adriatique jusqu'à la mer noire & dans la Méditerranée.

La France oublierait elle que, maîtresse de la Méditerranée, elle tirera plus facilement par cette voie toutes les productions du nord, & ces bois de construction, & ces mâts qui, abattus dans les forêts de la Pologne & traînés avec tant de peine vers les rivages de la Baltique, viennent à si grands frais remplir nos chantiers, heureux quand ils ne tombent pas

La Grèce.

entre les mains de nos ennemis, maîtres d
la Manche & trop souvent des mers du nord
Quels avantages la France n'aurait-elle p
pour déterminer en sa faveur la balance de c
nouveau commerce ! combien de nouveau
débouchés pour les produits de ses manufac
tures, puisque les échanges se feraient dan
une mer où elle est sûre de conserver la pr
prépondérance, & où elle jouirait des établis
semens tout formés qu'elle a déjà dans le levan

Ainsi se multiplieraient entre les nation
avec les fruits de la culture & de l'industri
les moyens d'échanger leurs productions res
pectives ; ainsi naîtrait ou redoublerait par-tou
une activité infatigable, une émulation la
borieuse qui ferait jouir chaque peuple d
l'abondance & de la félicité que la nature lu
destinait ; par là se peupleraient & s'enri
chiraient des contrées maintenant désertes
stériles malgré la fécondité de leur sol, & pau
vres au milieu des prodigalités de la nature
par-là se partagerait entre les différentes puis
sances de l'Europe l'empire du commerce, tro
déclaré en faveur d'une nation superbe, qu
s'est crue destinée à être pour jamais la domi
natrice des mers ; par là diminuerait l'influenc
de ce peuple né pour faire voir jusqu'où l
commerce peut porter la puissance & la splen

eur d'un état.
l'avoir formé
nutiles pour l
ais mes cense
dans l'ordre p
républiques du
les Achéens ;
aire, depuis
andre, ce qu
jusqu'à Cléomè
qu'à la bataille
lors me pardo
encore naître de
ide & de Socrat
d'Epaminondas
le mes lecteur
en vivant parm
cette terre favor
ché au dévelop
caractère & de
reçu d'eux cett
ité qui m'a ét
il a long-temps
affligeant de le
humiliation actu
eux, avec moi
La séparation
glise de Rome

eur d'un état. Au reste, si l'on me reprochait d'avoir formé quelques vœux, sans doute, trop inutiles pour la liberté de la Grèce, j'invite- ais mes censeurs à considérer ce qu'elle fut dans l'ordre politique, depuis les premières épubliques du Péloponèse, jusqu'à la ligue es Achéens; ce qu'elle fut dans l'ordre litté- aire, depuis Homère jusqu'au siècle d'Ale- andre, ce que fut Sparte depuis Lycurgue usqu'à Cléomène; Athènes, depuis Solon jus- qu'à la bataille de Chéronée: il faudrait bien lors me pardonner d'avoir souhaité qu'il pût ncore naître des hommes dans la patrie d'Aris- ide & de Socrate, de Miltiade & de Sophocle, d'Epaminondas & de Platon; & si quelqu'un e mes lecteurs a voyagé chez les Grecs, si n vivant parmi eux sous ce beau ciel & sur ette terre favorisée, il a senti le charme atta- hé au développement de leur esprit, de leur aractère & de leurs qualités aimables; s'il a eçu d'eux cette antique & touchante simpli- ité qui m'a été offerte tous les jours; enfin il a long-temps porté le poids de ce contraste ffligeant de leur ancienne gloire & de leur umiliation actuelle, il s'écriera peut-être avec ux, avec moi : *exoriare aliquis.* — La Grèce.

La séparation des églises d'Orient d'avec l'é- lise de Rome, & l'animosité qui a subsisté

La Grèce.

entr'elles, ne ſont pas l'effet des différences d'o-
pinions qui les ont diviſées de très bonne heu
ſur l'obſervation de la pâque, ni même ſ
les queſtions plus importantes dont la diſcuſſio
a donné naiſſance à l'arianiſme; il faut en ra
porter l'origine à la tranſlation du ſiége de l'e
pire de Rome à Byzance par Conſtantin, et
l'accroiſſement d'importance & de dignité d
patriarche de Conſtantinople; accroiſſeme
qui devint un objet de jalouſie pour les po
tifes de Rome.

Ces prérogatives éprouvèrent de grandes o
poſitions; mais les empereurs d'Orient ſouti
rent vigoureuſement les privilèges de la no
velle ville choiſie pour être le ſiége de l'en
pire, et favoriſèrent de toute leur autorité c
prétentions: l'animoſité réciproque étouff
pendant un tems, éclata avec plus de violen
au huitième ſiècle; depuis cette époque
ſchiſme eſt devenu un mal incurable. Auſſi l
deux tentatives faites par Michel Palléologu
pour l'appaiſer furent-elles ſans effet, et l'u
nion propoſée par le concile de Florence fu
elle de courte durée: les ſacrifices multipl
qu'il fallait faire n'étaient ni du goût du po
tife romain ni de celui de Conſtantinople; d
ſorte qu'ils devinrent chacun le centre d'u
ſyſtême différent.

En considérant l'état du clergé grec et le peu de curiosité qui reste dans la plus grande partie de l'Europe pour ce genre de connaissance, on ne doit pas attendre d'un voyageur un compte détaillé de sa doctrine; nous dirons cependant avec assurance que la doctrine de l'église grecque diffère très-peu de celle de l'église de Rome, et qu'un rapprochement serait plus praticable entr'elles qu'entre l'église romaine & la luthérienne ou les réformés. La Grèce.

Donner un compte détaillé des fêtes & des cérémonies de l'église grecque, serait un ouvrage de quelqu'étendue. Le lecteur, dont la curiosité serait intéressée à une telle recherche, peut consulter les auteurs qui ont traité de leur liturgie; il faut se contenter ici de donner une notice de quelques points de leur rituel.

Ils administrent le sacrement de l'eucharistie aux enfans nouvellement nés; ils appelent le mariage le couronnement matrimonial, nom qu'ils empruntent des couronnes et des guirlandes dont les mariés sont parés, et qu'ils ne quittent que le huitième jour avec une sorte de solemnité.

Par leur discipline ecclésiastique, les Grecs sont obligés d'assister au service de l'église le dimanche & tous les jours de fête & de jeûne.

La Grèce.

Les fêtes des Grecs ne ſont pas moins nom breuſes que celles des Latins ; ils obſerven quatre jeûnes principaux, l'un de quarant jours avant noël, un autre de même duré avant pâques, un troiſième après la pentecote & un quatrième de ſix jours au mois d'août.

Durant le jeûne, les Grecs s'abſtiennent en tièrement de viandes, & vivent principalemen de poiſſons. Ils mangent auſſi ſans ſcrupul des tortues de terre, qui abondent ſur la côt d'Europe vers Conſtantinople ; parce qu'ils aſ ſurent que leur ſang eſt froid, et qu'elles peu vent être conſidérées comme participant de l nature du poiſſon.

On conçoit facilement que la diſcipline & le gouvernement de l'égliſe grecque doiven reſſembler beaucoup à ceux de toutes les égliſe où l'épiſcopat s'eſt conſervé, et en particulie à ceux de Rome. On trouve des deux cô la même diviſion du clergé en ſéculier & ré gulier ; la même juriſdiction ſpirituelle des évê ques & de leurs officiaux ; la même diſtinction de rang & de fonctions : il y a quelques points ſur leſquels la diſcipline de l'égliſe grecque, qui s'eſtime la plus ancienne & la plus ortho doxe, mérite d'être remarquée. Tous les eccle ſiaſtiques d'un rang au-deſſous des évêques peu vent ſe marier ; le papa ou prêtre marié porte

La Grèce.

ne bande de mousseline à son bonnet qui est de utre noir, & presque généralement une lon-ue barbe, & n'est jamais promu à une dignité upérieure à celle de proto-papa de l'église à quelle il est attaché : le célibat & la profes-on monastique sont indispensablement néces-ires à ceux qui veulent devenir évêques.

Dans l'église grecque le clergé régulier est énéralement composé de gens qui ont reçu ne certaine éducation, au lieu que le clergé culier est pris dans les basses classes de la ciété & d'une ignorance extrême; c'est le ntraire dans l'église de Rome.

La hiérarchie de l'église grecque est compo-e de quelques patriarches qui reconnaissent ur chef celui de Constantinople; ces patriar-es sont celui de Jérusulem, qui prend soin des lises de la Palestine & des confins de l'A-bie; celui d'Antioche, qui réside à Damas, pour partage les églises de Syrie, de Méso-tonie & de Caramanie; celui d'Alexandrie meure au Caire, & gouverne les églises d'A-que & d'Arabie : toutes les autres églises grec-es de l'empire ottoman dépendent immédiate-nt du patriarche de Constantinople. Les ar-evêques ont leur rang après le patriarche, & ès ceux-ci viennent les évêques, ensuite les oto-papas, puis les papas, & enfin les caloyers.

La Grèce.

Les moines ou caloyers suivent tous la règl de St. Basile; leur monastère sont au Mont Athos dans l'île de Chio & dans les îles des Prin cesses. Il n'y a plus qu'un petit nombre de cou vens de femmes. Il est permi aux prêtres d se marier une fois en leur vie, pourvu qu'il s'engagent dans les liens du mariage avant qu d'être sacrés; il faut pour cela qu'ils déclaren en confession à un papa qu'ils sont vierges, & qu'ils veulent épouser une vierge; mais ils n sauraient passer à de secondes noces, c'est pou cela qu'on leur choisit pour épouses les plu belles filles du village, & dont la santé prome une longue vie.

Les caloyers & les autres ecclésiastiques son mal-propres; leurs cheveux et leur barbe son tout-à-fait négligés; car la plupart gagnent leu vie à la sueur de leur front, & s'appliquen à toutes sortes d'ouvrages, sur-tout à laboure la terre et cultiver la vigne.

Il y a des endroits dans la Grèce où les ca loyers sont distingués en anachorètes & asce tiques ou hermites. Les anachorètes vivent tro ou quatre ensemble dans une maison dépe dante du couvent; ils ont leur chappelle s'appliquent après leurs prières à cultiver d légumes, la vigne, des oliviers, des figuier

& d'autres arbres qui leur fourniſſent des fruits pour toute l'année. La Grèce.

La vie des aſcétiques ou hermites eſt la plus dure de toutes. Ce ſont des caloyers reclus qui ſe retirent volontairement dans les rochers les plus affreux; ils ne mangent qu'une fois le jour excepté les jours de fête; à peine leur nourriture ſuffit-elle pour les empêcher de mourir: la plupart des aſcétiques donnent dans les illuſions les plus dignes de pitié, & bien éloignées de la véritable connaiſſance des devoirs de l'homme, peu-à-peu leur cervelle devient un moule à rêverie; au reſte, ces malheureux hermites ne mandient point; les moines leur fourniſſent de temps en temps un peu de biſcuit, qui, joint à quelques herbes champêtres, fait tout le ſoutient de leur vie.

Il s'en faut bien que les religieuſes grecques vivent ſi auſtèrement; la plupart ſont des Magdeleines mitigées, qui ſur le retour font vœu de ménager des vertus qu'elles ont fort négligées dans leur jeuneſſe; elles ſe retirent enfin dans des monaſtères, pour y mener une vie un peu moins ſcandaleuſe, ſous les yeux d'une ſupérieure qui n'eſt pas trop ſévère.

Les monaſtères ſont bâtis d'une manière uniforme; l'égliſe eſt toujours au milieu de la cour, enſorte que les cellules ſont autour de

La Grèce.

ce bâtiment. Depuis que les Turcs ont défendu aux Grecs l'usage des cloches, ils suspendent par des cordes à des branches d'arbres des lames de fer semblables à ces bandes dont les roues des charretes sont revêtues, épaisses d'environ un demi-pouce sur trois ou quatre pouces de largeur, percées de quelques trous dans leur longueur; on carillonne sur ces lames avec des petits marteaux de fer, pour avertir les caloyers de venir à l'église.

Les dévots parmi les Grecs se font un devoir de payer tous les ans une contribution pour aider les pélerins qui vont au saint-sépulcre à Jérusalem; les deux sexes y vont également en pélerinage. Les hommes qui l'ont fait sont distingués, comme chez les Turcs, par le nom d'*Hadji*, & ils en rapportent une pièce de toile bénite pour leur sépulture; le pélerinage des Turcs à la Mecque, des Arméniens à Ekmeasin & des Grecs à Jérusalem, ont ensemble beaucoup de ressemblance & de grandes analogies.

Depuis la fin du seizième siècle, l'église Russe a prétendu être indépendante du patriarche de Constantinople. Cependant si, comme peuvent le faire présager les succès des Russes dans leurs guerres contre les Trucs, les armes de ceux-là triomphaient des Ottomans, il est

assez vraisemblable que la religion grecque pourrait encore se voir dominante sur les bords de Bosphore, & que le patriarche de Constantinople recouvrirait, sinon le pouvoir & l'influence politique, au moins la dignité dont il jouissait dans les temps du Bas-Empire. La Grèce.

CHAPITRE IX.

Caractère national des Grecs modernes. — Converſations. — Vivacité. — Expreſſions. — Leur religion. — Les ſuperſtitions. — Les fêtes. — Les mariages. — Enterremens & tombeaux des Grecs.

La Grèce. LE caractère national des Grecs modernes a conſervé toutes ſes formes antiques. Comme ce caractère ſe déploie le plus dans la converſation, il faut les entendre. Vous reconnoiſſez le feu du pays qui n'eſt pas éteint, & qui brille dans les ouvrages des anciens; cette imagination brûlante qui crée, qui vivifie les objets, qui prononce tout fortement, qui a multiplié les dieux de la mythologie payenne; ce tiſſu de brillans menſonges, les Grecs modernes l'ont conſervé avec tout ce qu'ils ont pu retenir de leurs anciennes erreurs. Vivacité, ſaillies, abondance, énergie, chaleur, facilité d'expreſſions, opiniâtreté dans la diſpute, eſprits remuans, inquiets, auſſi prompts à s'enflammer qu'à s'éteindre, vous trouverez tout cela chez eux, & ceux qui ſe connaiſſent en hommes, diſont peut-être

La Grèce.

à nos Français : *Vous êtes tous d'Athènes en ce point.* Cela eſt vrai, il faut en convenir. Plus étourdis au fond que méchans, nous ſommes tous en général, plus ou moins, comme les Athéniens, légers, vifs, extrêmes, inconſéquens. Nous croyons facilement & ſur la foi d'autrui : auſſi paſſons-nous rapidement de l'admiration au blâme, de l'engoument à l'indifférence; nous nous paſſionnons pour ou contre, ſans réflexion, ſans motif, & quelquefois ſans intérêt. L'envie tant reprochée aux Grecs eſt une maladie de notre pays. Comme nous délibérons peu, nous faiſons tout aſſez gaîment, une bonne action, comme une fauſſe démarche; humiliés enſuite, attriſtés, & rarement corrigés par le repentir. Egalement capables de faire le bien & le mal par l'impulſion qui nous détermine, nous ne ſavons pas réſiſter à un premier mouvement qui nous entraîne.

Je reviens au Grecs. Voyez-les cauſer entre eux, vous croirez à leurs geſtes, à leurs mouvemens, au ton animé de leur converſation qu'ils diſputent même vivement. Point du tout, c'eſt leur vivacité naturelle qui échauffe un ſimple récit, qui les porte à s'interrompre, qui fait parler, & rend préſens les acteurs du fait qu'ils rapportent. Les jeunes filles ſur-

La Grèce.

tout exagèrent tout ce qu'elles ont vu. Les tropes, les images, les comparaiſons, les figures leur ſont familières, & les ſermens viennent toujours à l'appui de ce qu'elles racontent.

Démoſthène allait déclamer ſur le bord de la mer pour former ſa voix & travailler à ſe faire entendre; mais pour acquérir le ton de l'éloquence, il allait étudier parmi le peuple le langage énergique des paſſions, la naïve & vive expreſſion des mouvemens de l'ame. Pour parler aux hommes, pour les perſuader, il faut ſe mêler avec eux, les étudier, les ſuivre, emprunter leur ton, leurs manières, leurs inflexions.

A peine un petit nombre d'hommes privilégiés conſerve encore dans ſa pureté le précieux dépôt de la langue de leurs pères. Telle eſt la langue grecque vulgaire, ainſi qu'on l'appelle aujourd'hui, quoiquelle ait pris du latin & de l'italien moins de mots que les Romains n'en avaient pris anciennement d'elle; langue défigurée en apparence, & ſouvent par des expreſſions turques qu'on ne peut s'empêcher d'adopter, mais qui conſerve tout le fond, toute la richeſſe & toute la douceur de l'ancienne.

On n'apprend pas le grec vulgaire ſans apprendre des fables & des proverbes en vers,

Les Grecs sont toujours sentencieux ; ils aiment beaucoup les contes & les proverbes. Ils ont adopté la rime qu'ils ont reçue des Italiens : leurs chansons d'amour sont rimées. Vous ne verrez nulle part autant que chez eux l'excès du délire & l'emportement de l'amour ; aucune langue ne peut fournir autant de noms expressifs que les amans en prodiguent à leurs maîtresses. Vous verrez des Grecs amoureux, parmi le peuple sur-tout, passer la nuit sous des fenêtres, accompagner avec la lyre les chansons les plus tendres, & dans certains accès de fureur se faire des blessures au bras, pour montrer ensuite les cicatrices, comme de glorieuses marques de l'amour dont ils sont possédés. A ces traits, on reconnaît ces hommes qui faisaient autrefois le saut de Leucade, & qui se précipitaient dans la mer pour se guérir de leur passion. On reconnaît cette nation qui, si j'ose le dire encore, plus près de la nature que nous (car on s'en éloigne en se civilisant), a fourni aux peintres & aux poètes les plus beaux modèles pour leurs tableaux. Vous y verrez encore, non des bacchantes échevelées & furieuses, le thyrse à la main, effrayer par des hurlemens les monstres des forêts, ni des pythies sur le trépied, agitées par le dieu qui les inspire ; mais des mères &

La Grèce.

La Grèce.

des veuves éplorées, frappant leur poitrine, arrachant leurs cheveux épars, faifant retentir de leurs cris un vafte champ qu'elles rempliffent du fpectacle de leur douleur. Vous y verrez les enfans embraffer les genoux, baifer refpectueufement la main de leur père, & demander cette bénédiction dont on ne connaît plus l'ufage que dans l'hiftoire des patriarches.

Que dire de la religion de ce peuple ? Elle a dû fans doute éprouver les mêmes révolutions que l'empire grec ; elle eft couverte, ainfi que toute la nation, des ténèbres de l'ignorance & défigurée par un amas de fuperftitions. Elle n'a confervé fidèlement que les cérémonies, les ornemens & les folemnités, comme autant de fignes auxquels on devait la reconnaître.

La religion d'un peuple conduit par des prêtres qui pour la plupart à peine favent lire, ne peut être qu'un culte extérieur & informe. L'ignorance du clergé annonce donc & entretient néceffairement celle de la nation. L'appareil des fêtes & des cérémonies fuffifent au peuple, & ce peuple efclave, à qui les Turcs ont laiffé fes églifes, fes autels & fes monaftères, ne demande & ne voit rien au-delà. En un mot, ce peuple doit être crédule à proportion de fon ignorance : auffi l'eft-il excef-

fivement en fait de prodiges, d'augures, de préfages, de fonges, comme il eft fidèle obfervateur du jeûne & des autres pratiques qu'il a reçues de fes pères.

Des jeûnes auftères & fréquens, l'ufage de prier en commun & de s'affembler à l'églife avant le lever du foleil, la crainte de l'excommunication & de n'être plus admis dans l'affemblée des fidèles, enfin le plus grand refpect pour le patriarche & les évêques, font autant d'ufages que les Grecs ont retenu des premiers chrétiens.

Mais pour remonter plus haut, il faut voir les fêtes religieufes qu'ils célèbrent à la campagne; elles rappellent les dévotions des anciens pour une fontaine facrée, pour une antique forêt, objets de vénération & de culte. Or, toujours dans ces lieux déferts & dans ces bois refpectés, vous trouverez une fontaine célèbre pour les guérifons & les miracles qui s'y opèrent. La découverte d'une fource abondante & précieufe, ou de fes eaux minérales propres pour tant de maladies, a donné lieu à cette dévotion. Ainfi les Grecs ont encore dans leurs montagnes des cavernes, des forêts, des eaux confacrées par la dévotion. Ils y vont en foule dans certains jours de l'année & boivent de ces eaux; c'eft une fête publique.

La Grèce.

Ils attachent enſuite près de la même fontaine ou de la ſource, des morceaux de linge ou d'étoffe, en ſigne de la guériſon qu'ils ont obtenue. Ils pratiquent auſſi la même choſe à l'égard des images des ſaints dont ils invoquent le ſecours dans leurs maladies : ils attachent au tableau du ſaint un morceau d'étoffe ou une autre offrande.

On connaît l'ancienne crédulité des Grecs & de tous les payens pour les préſages. Les oracles, ſi menteurs, ne leur ſuffiſaient pas. Ils avaient encore recours à des ſorts, à des prédictions, à des paroles fortuites auxquelles ils ajoutaient pleine foi. Les Grecs tirent encore des préſages de mille choſes que le haſard produit. Ainſi la lumière d'une chandelle qui pétille, annonce ſûrement l'arrivée d'une perſonne qu'on attend.

Les grecs ont auſſi leurs jours heureux & malheureux. Le quarantième jour eſt un jour ſacré pour les femmes en couche, qui ne ſortiraient pas auparavant : avant ce jour il ne leur eſt pas permis de ſe préſenter à l'égliſe. On ne tient pas aux anciens uſages, ſans être encore plus fortement attaché aux ſuperſtitions & aux préjugés populaires ; mais tout peuple alors ne rend d'autre raiſon de ce qu'il fait, que l'habitude de le voir faire.

Saint Jean Chrisostôme rapporte les superstitions de son temps, qui sont les mêmes qu'aujourd'hui. « Rien n'égale, dit-il, celles » des femmes à l'égard des petits enfans : dès » qu'ils sont nés, elles allument des lampes, » & leur donnent le nom des gens qui » ont vécu long-temps, pour leur procurer une longue vie; cependant souvent ils » meurent en bas âge. Elles attachent à leurs » mains des sistres & des fils de couleur d'écarlate pour les préserver d'accident. Les » femmes, les nourrices, & quelquefois les » servantes vont tremper leur doigt dans une » espèce de boue qui se trouve au fond des » bains; elles vont ensuite imprimer ce doigt » sur le front de l'enfant, & c'est, disent-elles, » pour détourner de lui *le mauvais œil*, ou » l'envie. Quelques-uns écrivaient sur la main » des enfans les noms des fleuves & des rivières; d'autres se servaient de cendre, de » suie & de sel. » Tout cela pour détourner *le mauvais œil*, ou les regards malfaisans qu'on redoute encore. Aujourd'hui des gousses d'ail, des talismans, & d'autres amulettes qu'on met au coup des enfans, sont les moyens les plus usités pour détourner ce que les Grecs appellent toujours le mauvais œil, & les Turcs eux-mêmes ont adopté cette superstition.

La Grèce.

La Grèce.

Une imagination vive & qui s'enflamme aisément, nourrie de contes & d'erreurs populaires, qui croit voir tout ce qu'elle enfante, qui voit la peste, ce fléau constant de la Grèce, comme une vieille femme vêtue de noir, qui souffle pendant la nuit sur les maisons qu'elles parcourt le poison mortel qu'elle exhale; une telle imagination, dis-je, doit-être susceptible de toutes les impressions: aussi leur ame, ajoute le même père, est toujours remplie de terreurs paniques. En sortant de ma maison, dit l'un, j'ai trouvé un tel, & cette rencontre me pronostique bien des malheurs. Mon coquin de valet, dit l'autre, en me donnant mes souliers, m'a d'abord présenté le soulier gauche, signe de dommage ou d'affront. Je suis sorti, dit un troisième, de ma maison par le pied gauche, signe de quelque accident. Les Grecs modernes ont encore les mêmes faiblesses, les mêmes craintes, la même crédulité. En étudiant les hommes, en les suivant pas à pas, on trouvera toujours & par-tout qu'ils se ressemblent exactement & ne peuvent ressembler qu'à eux-mêmes. Ce que nous disons des individus est vrai des nations entières.

Si quelque chose caractérise la crédulité d'un peuple, c'est la foi qu'il ajoute aux songes

La Grèce.

& les interprétations qu'il adopte. Il n'eſt pas étonnant que les Grecs d'aujourd'hui, moins éclairés que leurs pères, ajoutent autant de foi qu'eux à l'art d'interpréter les ſonges. Cet art était anciennement fort acrédité, & l'on connaît le culte établi pour les dieux qui préſidaient aux ſonges. Les Grecs modernes ont encore des règles pour l'interprétation des ſonges, & ſans doute elles leur ſont venues par tradition. Ce ſont de vieilles femmes qui gagnent leur vie à ce métier. J'ai voulu les entendre, & je vais donner un ſeul exemple d'une explication dont j'ai été le témoin.

« J'ai rêvé, diſait une jeune Grecque, qu'un » étranger s'eſt approché de moi : il m'a préſenté une aigrette & des fleurs; il a allumé » un flambeau & il a diſparu ». Voici tout le myſtère, dit ſans héſiter la ſibyle que l'on conſultait. « L'aigrette que nous portons le » jour des noces, ſignifie que vous ſerez ma» riée; le flambeau allumé indique que le jour » n'eſt pas loin, & le nombre de fleurs que » vous avez vues, déſigne le nombre des en» fans que vous aurez ». Ainſi parla le vieil oracle; je n'en voulus pas ſavoir davantage, & je n'ai pas été curieux d'en ſuivre l'accompliſſement. Au reſte la règle général des ſonges eſt d'en prendre toujours le contre-pied; ainſi

La Grèce.

les plus sinistres sont pris en bonne part, & les Grecs superstitieux passent tristement la journée qui suit un beau songe. Ils se préparent encore, comme autrefois, par des jeûnes, à se procurer des songes heureux. Une fille, pressée de quelque désir impatient, ne mange en se couchant qu'un gâteau fort salé & ne boit point du tout ; elle met ensuite sous son chevet trois pelotons de fil, blanc, noir & rouge. Après ces dispositions, l'homme qu'elle voit en songe & qui lui apporte à boire, est celui qu'elle épousera. En s'éveillant, elle prend un peloton au hasard ; le noir désigne un veuf, le blanc un vieux, le rouge un mari jeune & riche, tel qu'elle le désire. Je ne m'arrêterai pas plus long-temps à des détails qui paroissent puériles : mais peut-on étudier les hommes sans voir en eux mille faiblesses, & notre siècle qui se pique d'être si éclairé, en est-il plus exempt que les autres.

Un peuple toujours avide de fêtes, de nouveautés, de spectacles, attaché à la religion par la pompe du culte extérieur, par la multiplicité de ses dieux & par la richesse de leurs temples, a dû donner aux cérémonies du mariage tout l'éclat & tout l'appareil dont il pouvait être susceptible. Les hommes les plus sauvages célèbrent le jour où ils prennent une

compagne, comme le plus beau jour de leur vie. C'eſt donc préſenter le mariage ſous l'aſpect le plus riant, que de le montrer dans la ſimplicité des mœurs primitives & accompagné de cette joie pure, vive, innocente de l'ancien temps. Les Grecs modernes en retracent aujourd'hui l'image. Ils ont conſervé la plupart des cerémonies qui s'obſervaient anciennement dans les noces. Ils regardent l'état du mariage comme un dévoir du citoyen, & ſe marient fort jeunes. Les lois de Sparte avaient ſur ce point pouſſé la rigueur juſqu'à noter d'infamie ceux qui gardaient le célibat. Dans une certaine fête qui ſe célébrait à Lacédémone, il était permis aux femmes de traîner devant les autels les jeunes gens qui n'étaient pas encore mariés & de les fuſtiger.

La Grèce.

Le ſage Théognis diſait aux Grecs: L'homme le plus riche & le plus heureux, eſt celui qui a trouvé une femme douce & vertueuſe. Le Grec d'aujourd'hui n'a point de philoſophe a conſulter, & ne délibère point s'il ſe mariera ou non : auſſi la population, chez les Grecs, ſe ſoutient-elle beaucoup mieux qu'elle ne peut ſe ſoutenir parmi les Turcs, ſous un gouvernement militaire qui ne fait que détruire & qui ne répare rien. Les villes grecques les plus conſidérables n'ont point été rebâties

La Grèce.

par leurs conquérans, parce que ſous le def
potiſme le plus abſolu, tel que celui de l'em-
pire d'orient, le ſouverain & les ſujets ne s'oc
cupent que du préſent, qu'ils ſemblent dévore
à la hâte en ſe preſſant de jouir, & n'ont au
cune vue pour l'avenir. En conſéquence l
population languit, parce qu'on ne peut con
templer d'un œil ſatisfait & tranquille le bon
heur de ſa poſtérité. En revanche, le Grec
l'Arménien, le Juif, (nations dont l'empir
turc eſt inondé, & que le Turc mépriſe a
point de ne pas être effrayé du nombre de ſe
eſclaves) ſe livrent ſans contrainte au penchan
de la nature. Ils eſpèrent qu'une poſtérité nom
breuſe pourra recouvrer quelque jour, à l
faveur d'une révolution, tout ce que les con
quérans de la Grèce leur ont enlevé. Le ma
riage a donc pour eux un attrait puiſſant & l'o
y voit peu de célibataires.

La cérémonie du mariage eſt précédée che
les Grecs par des fêtes qui l'annoncent. Un
jeune fille qu'on va marier eſt conduite a
bain en cérémonie & au ſon des inſtrumens l
veille de ſes noces, aſſiſtée de tous ſes paren
& amies; la journée ſe paſſe enſuite en feſtin
& en danſe.

Le jour des noces, la mariée eſt conduit
à ſon époux avec la même pompe, le mêm
cortég

D
cortége &
ouverte par
par des cha
Chargée d'
tenue par
lenteur affe
s'empreſſe
Le brillan
beau ſi con
ont conſacré
il eſt l'embl
Grecs mode
veaux époux
où il brûle
conſumé; ce
s'il venait à
auſſi y veille
Veſtales en
Arrivés à
tent chacun
pendant la
ment, en do
l'épouſe, &
Je ne dois
tielle que les
coupe de vin
au nouvel ép
était le ſymb
Tome X

cortége & la même musique. Sa marche est ouverte par des danseurs, par des instrumens & par des chanteurs qui entonnent l'épithalame. Chargée d'ornemens, les yeux baissés, & soutenue par des femmes, elle marche avec une lenteur affectée qui doit la gêner beaucoup : on s'empresse jusqu'à l'impatience pour la voir.

La Grèce.

Le brillant flambeau de l'hyménée, ce flambeau si connu, si célèbre, & dont les poètes ont consacré l'expression pour le mariage dont il est l'emblême, n'a pas été oublié par les Grecs modernes. On le porte devant les nouveaux époux, & dans la chambre nuptiale, où il brûle jusqu'à ce qu'il soit entièrement consumé; ce serait même un mauvais présage s'il venait à s'éteindre par quelque accident : aussi y veille-t-on avec autant de soin que les Vestales en avaient pour le feu sacré.

Arrivés à l'église, les nouveaux époux portent chacun une couronne, que le prêtre, pendant la célébration, change alternativement, en donnant la couronne de l'époux à l'épouse, & celle de l'épouse à l'époux.

Je ne dois pas oublier une cérémonie essentielle que les Grecs ont conservée; c'est la coupe de vin qu'on présentait anciennement au nouvel époux en signe d'adoption : elle était le symbole du contrat & de l'alliance.

La Grèce.

Les Grecs, toujours ſuperſtitieux, regardaient comme un mauvais préſage, ſi la nouvelle épouſe, en entrant pour la première fois chez ſon mari, touchait ſeulement du bout du pied le ſeuil de la porte, qui, comme l'on ſait, était conſacré à la déeſſe Veſta & aux dieux pénates. Pour éviter cet accident, les compagnes de la mariée la ſoulevaient en entrant, & l'enlevaient en la prenant par-deſſous les bras.

La mariée, chez les Grecs, eſt encore ſoutenue par des femmes & par des hommes qui l'accompagnent. A la porte du mari, il ſe fait une autre cérémonie auſſi ridicule que le paſſage du ſeuil qu'il ne fallait pas toucher. Dès que la mariée arrive, on étend un tapis ſur un crible & on la fait marcher deſſus en entrant chez ſon mari. Si le crible, ſur lequel elle ne manque pas de s'appuyer fortement ne crévait pas ſous ſes pieds, on aurait contre elle des ſoupçons qui alarmeraient ſon époux; mais il eſt tranquille & content après l'épreuve du crible.

Le nouveau mari, chez les Grecs, donne une poignée de dragées à chacun de ceux qui aſſiſtent à ſa noce ou qui vont le voir; ce qui peut avoir rapport à l'ancien uſage de diſtribuer des noix, pour faire voir que le jeune époux renonçait aux amuſemens de l'enfance.

Les anciens Grecs distribuaient aussi des noix & des amandes aux conviés; on faisait même, en les donnant, beaucoup de bruit, & les mariés profitaient de ce moment pour se retirer. C'était anciennement l'usage de chanter & de danser jusqu'à minuit devant l'appartement des nouveaux mariés; ces chants & ces danses étaient exécutés par de jeunes filles; on danse encore & on chante pendant toute la nuit, mais les compagnes de la nouvelle mariée en sont exclues. Elles se réjouissent entre elles dans des appartemens séparés, & éloignés du tumulte de la noce. Les Grecs modernes, comme les anciens, couronnent encore, le jour des noces, les portes de leurs maisons, de verdure & de fleurs attachées avec des bandelettes.

La Grèce.

Dans les villages & à la campagne, la mariée est conduite, au son des instrumens, sur un chariot traîné par des buffles; on choisit comme autrefois, un jour favorable, & c'est lorsqu'il y a de la lune, que le ciel est serein & l'air pur. On ne peut se défendre d'un certain attendrissement en voyant cette simplicité de mœurs, ces usages antiques qui sont encore aujourd'hui les mêmes: ainsi la noce champêtre sera toujours pour nous le spectacle le plus doux, le plus intéressant & le plus propre à nous

La Grèce. offrir l'image d'un bonheur que donnent rarement les richeſſes.

Croirait-on que l'amour conjugal eſt encore chez les Grecs dans toute ſa force & conforme à l'idée qu'en donnent les anciens, Tout ce que dit ſi bien Claudien de la dignité d'une mère, qui par ce ſeul titre, conſerve ſur ſon mari le pouvoir que ſes attraits effacés par l'âge ne lui donnent pas, ſe vérifie exactement parmi les grecques modernes.

Les Grecs exercent encore entre eux très-régulièrement l'hoſpitalité : quand un étranger arrive, le maître de la maiſon va au-devant de lui, l'embraſſe, prend ſa main qu'il met dans la ſienne, & la porte enſuite à ſa bouche & ſur ſon front, en ſigne d'amitié & de fidélité; il le conduit enſuite à l'appartement le plus commode de la maiſon, & pendant qu'il l'interroge ſur ſa ſanté, ſur les évènemens de ſon voyage & ſur l'état des perſonnes qui l'intéreſſent le plus, les domeſtiques & les eſclaves préparent le bain. Au ſortir du bain, il trouve du linge & des habits pour changer; ceux qu'il a quittés ſont enlevés par les eſclaves qui les blanchiſſent & les réparent pendant le ſéjour qu'il fait dans la maiſon; ſi c'eſt un parent, la femme & la fille du maître de la maiſon ſe chargent elles-mêmes de la plupart de ces ſoins.

On vient de voir les Grecs dans la joie de leurs ſolemnités, ou des feſtins & des noces; je vais les montrer dans le deuil, dans la douleur, dans les larmes: tel eſt le cours de la vie humaine, les chagrins ſuivent par-tout les plaiſirs. Suivez-moi dans cette maiſon où les cris perçans des eſclaves & des domeſtiques nous annoncent que la mort vient d'entrer: cette femme défaillante eſt une mère déſolée qui a perdu ſa fille; vous ne la verrez pas oppreſſée par l'abattement, dans le ſilence de la profonde douleur, elle exprime avec énergie ce qu'elle ſent, & on ne lui répond que par des gémiſſemens & des larmes; cette mère échevelée & en déſordre ſuit le convoi funèbre, les proches parens & les amis ne manquent point comme anciennement, d'en faire partie; les femmes & les filles y vont les cheveux épars & en pleurant, la marche eſt ſans ceſſe interrompue par les cris de la mère éplorée; elle eſt ſoutenue par ſes eſclaves en pleurs; on arrive au lieu de la ſépulture, & on pleure encore: alors les cris de cette mère inconſolable redoublent, elle veut ſe précipiter dans la foſſe.

La Grèce.

Une femme grecque pleure ſon époux, ſon fils, &c. avec ſes amies pendant pluſieurs jours, elles chantent ſes louanges & leurs regrets. Nous traiterions de folie ces emportemens de la dou-

La Grèce.

leur, parce que la nature abandounée à ſon énergie, choque nos bienſéances factices, & notre politeſſe artificielle.

Voyez chez les Grecs du dix-huitième ſiècle ce que j'ai été à portée de voir & d'entendre. Madame *Tigonini*, la plus belle des grecques modernes, aimait tendrement ſon frère; elle eut le malheur de le perdre malgré tous les ſecours que lui prodiguaient l'aiſance & l'amitié. Sa ſœur, ſuivant l'uſage du pays, accompagna le convoi, tout annonçait l'abatement de cette ame ſenſible; le déſordre de ſon voile & de ſes habits, la négligence de ſa coeffure ajoutaient de nouveaux traits à toutes les marques de ſa douleur; le corps fut reçu à la porte de l'égliſe par le patriarche; après les prières d'uſage, il fit la cérémonie que les Grecs ont conſervée, & qu'on nomme le dernier adieu. Après que le patriarche eût embraſſé le corps, les parens & ceux qui formaient le convoi en firent de même; cette ſcène que l'idée d'un éternel adieu ne rendait que trop attendriſſante, le devint encore plus quand cette ſœur éplorée qui n'écoutait que les mouvemens de ſa douleur déchira ſes habits & arracha ſes cheveux pour en couvrir le cercueil d'un frère qu'elle voit encore & qu'elle ne doit bientôt plus voir. On fit des efforts pour abréger cette ſcène lugubre

& pour ramener la sœur affligée dans sa maison; ses sens alors étaient moins agités & sa douleur un peu plus calme.

La Grèce.

Cette maison, située sur le bord de la mer, a son entrée par un jardin d'où l'on découvre tout ce que le rivage a de plus beau & de plus magnifique. Ce jardin était orné de belles fleurs & de quelques arbres fruitiers; il y avait d'un côté une volière pleine d'oiseaux de toute espèce; & de l'autre, un réservoir rafraîchi par les eaux de la mer, renfermait toutes sortes de poissons: ce jardin, ces oiseaux, ces poissons faisaient tout l'amusement du sage que la mort venait de ravir à sa sœur & à ses amis. « Où » est mon frère, disait cette sœur accablée, en » parcourant le jardin de ses yeux .... Il » n'est plus .... il a passé comme une ombre .... » Vous fleurs, qu'il cultivait avec tant de plai- » sir, vous n'avez déjà plus cette fraîcheur » que vous deviez à ses soins .... périssez » avec lui .... courbez-vous .... séchez jus- » qu'à la racine .... Vous, poissons, puisque » vous n'avez plus de maître ni d'ami qui » veille à votre conservation, retournez dans » les grandes eaux, allez courir après une vie » incertaine .... Et vous, petits oiseaux, si » vous survivez à votre tristesse, que ce ne » soit que pour accompagner mes soupirs de

La Grèce. » vos chants lugubres..... Mer tranquille, » vos flots font maintenant agités, feriez-vous « auffi fenfible à ma peine? » Jugez de l'effet que faifait fur les fpectateurs cette touchante apoftrophe, faite avec cette tranquilité que la douleur ne permet qu'aux grandes ames. Cette dame fe tournant enfuite vers fes efclaves: « Pleurez, mes enfans, leur dit-elle.... vous » n'avez plus de père,.... mon frère n'eft » plus.... la mort cruelle nous l'a enlevé, » il a difparu comme l'ombre, & nous ne le » verrons plus.... Ces lieux que fa préfence » rendait agréables, ne doivent être pour nous » qu'un féjour de trifteffe & d'affliction ». Il n'eft pas poffible de donner à la nature plus d'expreffion, plus de force, plus de naïveté; on doit voir avec plaifir ce petit échantillon de l'éloquence grecque, dans ces momens de délire où une imagination féconde peint fi vivement tous les fentimens de l'ame.

Les tombeaux des Grecs font fitués comme ceux des Turcs & des autres peuples de l'orient, fur le chemin des villes & des villages; ils ne font pas entourés de murs comme nos cimetières, & n'en font pas moins un afyle facré: s'ils font toujours hors des villes, c'eft la raifon & l'ordre naturel qui leur ont confervé, dans cette pofition, leur véritable place, pour dif-

tinguer la demeure des morts de celle de vivans. Les èpitaphes des Grecs modernes conservent encore cette simplicité qui les caractérisait anciennement, & que les Latins avaient imitée. Outre les pierres qu'on met sur les tombeaux, on y trouve de petites colonnes sépulchrales qui portent simplement le nom de ceux qui sont enterrés. On ne peut voir ces tristes monumens entourés de cyprès, sans se recueillir, sans méditer en silence sur le songe de la vie, & sur ce dernier sommeil qui nous jette dans les profondeurs de l'impénétrable avenir.

La Grèce.

Il est bien juste de donner quelquefois des larmes au souvenir de nos parens & de nos amis qui ne sont plus ; fidèles à ce sentiment & à cet ancien usage, les Grecs vont de temps-en-temps pleurer sur les tombeaux pendant les fêtes de paques, qu'ils célèbrent avec beaucoup de joie & d'éclat par des festins & des danses publiques. Il y a un jour où ils se rendent en foule au tombeau : là, ils pleurent leurs parens, leurs amis, & peut-être encore la perte de leur ancienne liberté.

Les femmes grecques se contentent aujourd'hui de s'arracher les cheveux sur les tombeaux, autrefois elles coupoient leurs longues tresses sur la tombe de leurs parens ou de leurs amis, & leur sacrifiaient ainsi l'ornement dont elles étaient le plus jalouses.

La Grèce.

Au reſte, il ne faut pas croire que le ſpectacle de ces tombeaux, diſperſés dans les campagnes, ſoit ſi triſte; on y arrive & on s'y arrête avec plaiſir : l'eſpèce d'horreur qu'ils inſpirent, qui pénètre une ame honnête & tendre, eſt bien adoucie par la variété des objets qui égayent les environs; d'ailleurs, la curioſité, l'humanité même trouvent à ſe ſatisfaire dans les inſcriptions qu'animent ces monumens, & où trop ſouvent les malheureux humains reçoivent pour la première fois la récompenſe de leurs vertus; l'envie au moins ſe tait alors, le voile de la prévention eſt tombé. Que l'artifice, le menſonge & la haine empoiſonnent tous les momens de la vie, mais que la vérité ſoit écrite ſur les tombeaux qu'ont élevés la piété filiale & la fidelle amitié. Une agréable promenade nous conduit à ces monumens où notre place eſt déjà marquée; ils ſemblent nous rapprocher en quelque ſorte de ceux qu'une abſence éternelle ſépare de nous, & nous inſpirent preſque toujours d'utiles réflexions.

CHAPITRE X.

Mœurs & usages des Grecs modernes. — Maisons. — Appartemens. — Lits. — Esclaves. — Femmes. — Voile des Grecques — Toilette. — Habillement. — Ceinture. — Fard. — Les danses. — Les jeux.

La Grèce.

APRÈS tant de révolutions dont l'histoire nous est connue, des conquérans barbares ont achevé de détruire ce que le temps avait épargné, & des curieux avides ont enlevé tout ce qu'ils ont pu emporter; il ne faut donc plus chercher les chefs-d'œuvre des anciens artistes dans la Grèce, les hommes les plus éclairés l'ont même abandonnée pour porter en Italie les lettres & les sciences que les Médicis appelaient de toutes parts. Les Grecs ne conservent plus que le triste souvenir de ce qu'ils ont été, & des traits auxquels on ne peut les méconnaître: dans les îles de l'Archipel, c'est un vil peuple livré à la misère, à l'ignorance, à la servitude; dans les villes ce sont des esclaves riches & orgueilleux.

Cette nation dégradée tomba dans le mépris & l'avilissement sous les derniers empereurs de Constantinople; ce peuple, enfin, soumis aux

La Grèce.

Turcs, s'eſt accontumé à porter le poids de ſes chaînes; il conſerve une ombre de liberté en nous rappelant qu'anciennement les Grecs en ſentaient moins la perte, dès qu'on leur laiſſait leurs uſages, leurs danſes & leurs fêtes. Il ne faut pas chercher, parmi des eſclaves, ce peuple roi des beaux temps de la Grèce, mais les hommes ſont toujours les mêmes, & ils ont fidèlement conſervé ce qui n'a pas dépendu de ceux qui les ont ſoumis.

Quelle différence entre les Grecs & nous! ils font tout ce que faiſaient leurs pères, tandis que nous ne cherchons dans nos uſages, nos modes, nos coutumes, & nos mœurs même qu'à nous éloigner de ce que nos pères ont pratiqué, & à former un contraſte parfait avec eux. Pour peu qu'on obſerve tout ce qu'on voit au Levant, on trouve à chaque pas un ancien uſage; on n'eſt pas à la ſuite d'une caravane ſans ſe ſouvenir que depuis celle des marchands iſmaëlites Madianites, à qui Joſeph fut vendu par ſes frères, les caravanes ſubſiſtent avec le même ordre, avec un chef qui les conduit, & font tout le commerce intérieur: on ne voit pas les Turcs & les Arabes voyager en portant leurs tentes & tout ce qui leur eſt néceſſaire, ſans ſe rappeler que le plus ancien des patriarches, dans les plus beaux jours de l'en-

fance du monde, ne voyageait pas autrement.

Les maisons des Grecs ne sont pas à beaucoup près aussi élevées que les nôtres; elles n'ont ordinairement qu'un étage, & sont divisées en deux parties par une grande salle qui occupe le centre & toute la largeur; c'est dans cette salle qu'on donne les fêtes, & que se font toutes les céromonies qui exigent un grand espace; d'un côté sont les appartemens des hommes, l'autre est destiné à l'appartement des femmes. Vous trouverez toujours chez les Grecs, dans la chambre à coucher, une lampe qui brûle toute la nuit; parmi les personnes aisées c'est un usage, chez le peuple, c'est dévotion, car la lampe est ordinairement placée devant une image. La Grèce.

Les Grecs n'ont point de lits comme les nôtres, ils ne font que jeter des matelas sur les sophas pour être couchés plus mollement; il n'y a point de cheminées dans les chambres; on ne se sert que d'un brâsier qu'on met au milieu de l'appartement pour l'échauffer ou pour ceux qui veulent s'en approcher. La broderie est l'occupation des femmes grecques; elles sortent peu, & celles qui ont besoin de travailler pour entrenir leur famille, brodent sans relâche du matin au soir. Entrez dans la chambre d'une fille Grecque, vous y verrez des jalousies aux fenêtres, & pour tout meuble un sopha, un cof-

fret garni d'yvoire où sont les soies & les aiguilles, & un métier à broder.

On voit encore aujourd'hui, comme anciennement dans toutes les bonnes maisons des Grecs, la nourrice du maître ou de la maîtresse faire partie de la famille. Les dames grecques refusent encore de nourrir leurs enfans pour conserver leur beauté, leur sein & leur santé, qu'elle croient ménager par-là; on leur a toujours dit qu'elles étaient à cet égard dans l'erreur, & qu'elles devenaient de vraies marâtres en abandonnant leurs enfans à une nourriture & à des mains étrangères. La force de l'exemple & de l'usage a prévalu sur toutes les raisons; tout ce qu'on a écrit de nos jours sur ce point intéressant n'a rien de plus fort que le discours d'un philosophe grec qu'Aulugelle nous a conservé, & dont il n'y a rien à perdre. Ce philosophe, à l'occasion de l'accouchement de la femme d'un de ses disciples, qui par sa naissance tenait un rang distingué, était allé lui rendre sa visite; après les premiers complimens il s'avisa de demander à la mère de l'accouchée, si sa fille se proposait de nourrir l'enfant qui venait de naître. « A dieu » ne plaise, répondit la mère; voudriez-vous » donc que ma fille, après les douleurs qu'elle » a souffertes, fut encore chargée du soin le

» plus pénible & le plus incommode ? Ah ! » madame, reprit le philosophe, ne permettez » pas qu'elle ne soit mère qu'à demi, & qu'a» près avoir porté neuf mois dans son sein & » nourri de son propre sang un être informe » qu'elle ne voyait ni ne connaissait pas, elle » refuse le lait que la nature lui a donné, à cet » homme qui vient de naître, qu'elle voit en» fin, qui vit à ses yeux, & qui implore son » secours par les crs les plus touchans. »

La Grèce.

Le cortége d'esclaves & de de suivantes qui accompagne dans les rues une femme grecque, est pour le pays ce qu'est parmi nous un bel équipage, avec la différence qu'une honnêre femme ne peut sortir parmi les Grecs sans avoir au moins une suivante avec elle; celles qui sont d'un rang supérieure, et qui veulent étaler ou leur opulence ou leur vanité, se font suivre par plusieurs esclaves. Les jeunes filles n'oseraient se montrer dans la compagnie des hommes, à moins que le père ou la mère n'y fussent présens; elles passent leur temps à s'umuser entr'elles, à broder avec leurs esclaves ou à regarder les passans à travers les jalousies de leurs fenêtres, qui les mettent à portée de voir sans être vues.

J'observe encore un ancien usage, suivant lequel les dames grecques donnent leur main

La Grèce.

à baiser à leurs filles, à leurs esclaves, & aux personnes qui leur sont inférieures. Après le baisement de main, la plus grande marque de respect en Orient, lorsqu'on aborde les personnes d'un rang supérieur, est de baiser ou de toucher leur robe, & de porter ensuite la main sur la bouche ; les Turcs ne saluent pas autrement leurs patrons, & permettre à un inférieur de baisir le bout de sa robe, c'est le recevoir sous sa protection : à ce sujet j'ai été témoin du trait le plus généreux & le plus touchant de la part d'un Turc.

Feu M. de Villeneuve, après avoir conclu en 1739 la paix de Belgrade entre l'empereur & le sultan *Malsmoud*, allait à l'audience du grand-visir qui était venu à l'arsenal ; deux esclaves français appercevant l'ambassadeur, s'échappent & viennent se jeter à ses pieds, le priant de les racheter ; leur maître s'approche, & M. de Villeneuve lui ayant fait demander ce qu'il voulait pour la rançon de ces deux esclaves. « Ils sont libre, dit le Turc, & ne sont » plus à moi depuis qu'ils ont eu le bonheur » de baiser la robe de l'ambassadeur de France. » M. de Villeneuve, frappé de la noblesse de ce sentiment, qui toucha tous les spectateurs, tira une très-belle montre qu'il portait, & en fit un présent au généreux musulman.

L'art

La Grèce.

L'art de se parer & de plaire est toujours & par-tout à peu-près le même. Quoiqu'ici les femmes ne brillent pas comme les nôtres dans les sociétés & dans les spectacles, elles n'en recherchent pas moins les ornemens & les bijoux qui semblent donner plus d'éclat à leur beauté naturelle. La coëffure des femmes Grecques, sur-tout lorsqu'elle est basse, est ordinairement relevée par une plume de héron; mais elles ne manquent point de se placer sur le front une autre petite plume noire ou de couleur, arondie ou frisée en boucle platte; au reste, elles ont différentes coëffures, plus ou moins ornées, qu'elles varient de plusieurs manières. Quelquefois leurs cheveux tombent en tresses sur leurs épaules, souvent ils sont roulés autour de leur tête ou rattachés négligemment avec quelques fleurs.

La chemise est de gaze de soie blanche & descend jusqu'au talons; elle est relevée par la ceinture, les manches en sont très-larges, & on met par-dessus un double caleçon; celui qui paraît est d'une étoffe de soie, & l'autre d'une toile légère; sur la chemise se met l'*anteri* qui serre étroitement la taille & soutient le sein; sur l'*anteri* on place le *caftan* qui descend jusqu'aux pieds, & sur le *caftan* la pelisse qui d'ordinaire est l'habillement le plus

La Grèce.

riche ; ainſi l'on reconnaît aiſément une femme Arménienne, Turque, Juive, & les dames Grecques ont toujours aimé à ſe couvrir de pierreries : leurs boucles de ceintures, leurs colliers, leurs braſſelets en ſont enrichis, & quoiqu'elles ſe plaiſent à couronner leur tête des plus belles fleurs du printemps, les diamans brillent à côté des jaſmins & des roſes ; elles ſe parent ſans ſortir de chez elles, & ſans avoir le deſſein ni l'eſpérance d'être vues, uniquement pour elles-mêmes ; on ne ſacrifie tous ces ornemens qu'à quelque vif ſujet de douleur.

Les femmes Grecques d'aujourd'hui, lorſqu'elles vont un peu loin, ne voulant pas étaler leurs bijoux dans les rues, les font porter avec elles pour s'en parer avant que d'entrer dans la maiſon où elle vont ſe rendre, & les ôter de même pour revenir quand la viſite eſt faite. Un éventail leur ſert de paraſol ; cet éventail eſt fort grand, arrondi, compoſé de plumes de paon & à manche d'ivoire ; il y a dans le centre un petit miroir : les dames le portent à la campagne, & quand fatiguées de la chaleur, elles ſe repoſent ſur un ſopha, une eſclave prend l'évantail, & fait du vent à ſa maîtreſſe pour la rafraîchir. En parlant de l'habillement des femmes Grecques, on ne doit pas oublier les

parfums qu'elles ſont en uſage de mettre dans leur coffret, & dont leurs habits conſervent l'odeur.

La Grèce.

Le voile, ſymbole de la modeſtie, qui peut ſans doute dérober à l'œil curieux certains défauts; mais rend auſſi la beauté plus piquante, qui ſemble annoncer la pudeur, & qui couvre la rougeur de la timide innocente jeuneſſe; ce voile léger qui quelquefois flotte au gré du vent, fut toujours l'ornement de la beauté & des graces. On n'a point à reprocher aux femmes Grecques de ne l'avoir pas fidèlement conſervé, il fait encore comme autrefois, une partie eſſentielle de leurs habillemens, & diſtingue les conditions; celui de la maîtreſſe & de la ſervante, de la femme libre & de l'eſclave ſont différens; il eſt un art pour ajuſter, pour ſe voiler décemment, agréablement; cependant le voile grec ne couvre point le viſage comme celui des femmes Turcques; auſſi les Grecques modernes prennent-elles celui-ci pour ſe cacher avec plus de ſoin, et pour éviter les inſultes lorſqu'elles vont loin de chez elles & dans les quartiers des Turcs.

Le voile des dames Grecques eſt de mouſſeline tiſſu d'or aux extrêmités; celui des femmes du commun eſt tout uni & ſans or; ce voile eſt toujours blanc. Les Grecs modernes por-

tent ſur le cou une eſpèce d'écharpe dont ils
La Grèce. ſe font un voile pour ſe couvrir la tête lorſqu'ils veulent la garantir de la pluie & du vent; les femmes ont la même écharpe, mais beaucoup plus fine que celle des hommes, & elles la mettent dans le mauvais temps par-deſſus le voile. Lorſqu'elles vont dans une maiſon en viſite, ou dans quelqu'autre endroit, & qu'elles ôtent leur voile, c'eſt ſigne qu'elles veulent y reſter quelque temps.

La ceinture était anciennement, comme aujourd'hui, une partie de l'habillement des Orientaux; & rien de plus ancien dans la Grèce, parmi les jeunes filles, que l'uſage de conſacrer en ſe mariant leur ceinture. Cet uſage ſe pratique encore aujourd'hui; ſouvent même pendant pluſieurs jours le nouveau marié fait de vains efforts pour détacher la ceinture qu'on lui oppoſe, & la réſiſtance qu'il éprouve eſt regardée par les parens de la jeune femme comme une preuve de ſa bonne éducation.

Les yeux noirs ſont toujours les plus beaux chez les Grecs. Les femmes peignent encore leurs ſourcils & le poil de leur paupières. Pour les noircir, elles ſe ſervent comme autrefois d'antimoine & de noix de galle : elles font auſſi un très-grand uſage du fard.

Les Grecs aiment toujours les fêtes; les plus grandes ſolemnités de leur religion ſont pour eux des réjouiſſances publiques, des fêtes d'éclat qu'ils célèbrent avec autant de joie que de faſte : mais ils courent encore avec plus d'empreſſement à ces dévotions particulières qui les attirent à la campagne. Le peuple inonde le vaſte champ où on ſe raſſemble. Les jeux, les feſtins, les danſes ſont de la partie, & les femmes s'y montrent avec plus de liberté. L'uſage de chanter à table eſt très-ancien chez les Grecs. Ils boivent chacun à leur tour à la ſanté de leurs maîtreſſes, & ſouvent autant de coups qu'il y a de lettres à leur nom. Des agneaux farcis, recouverts de leur peau & cuits au four, ſont les principaux mets de ce repas. On s'échauffe enſuite, on apporte des cruches pleines de vin, on verſe ſans meſure, & l'on permet alors aux farceurs d'entrer. Les chanſons qui ont commencé par des airs & des paroles graves, deviennent plus libres & plus gaies; enfin, on prend la lyre, & quelques convives ſe lèvent pour danſer.

La Grèce.

Le miel que les Grecs recueillent toujours avec ſoin ſur le mont Hymète, & qu'ils regardaient anciennement comme une nourriture ſacrée, eſt encore pour eux, tel qu'il vient de la ruche, un mets délicieux & très-

La Grèce.

eſtimé : ils aiment auſſi beaucoup les olives, que la Grèce & le terroir d'Athènes fourniſſent abondamment. L'ancien uſage de manger le bled grillé ou rôti, uſage qui a néceſſairement précédé l'art de le broyer ou de le moudre, ſubſiſte encore dans la Grèce. Le gros bled de Turquie & les poids chiches qu'on fait cuire, ſont des mets très-communs.

C'eſt parmi le peuple que je cherche toujours les anciennes coutumes, parce que le peuple qui rafine peu, fidèle aux traditions qu'il a reçues, eſt toujours attaché à ſes uſages, qui ſont ſes principales lois. Je trouve dans les repas des Grecs, non-ſeulement les anciens excès & l'antique ſimplicité, mais encore les couronnes de fleurs qui peignent ſi bien la joie des convives. Les fleurs ornent auſſi la tête des amoureux, & ils en attachent encore à la porte de leurs maîtreſſes.

La lyre des Grecs reſſemble à celle qu'Orphée, ſuivant la deſcription de Virgile, tantôt pinçait avec ſes doigts, & tantôt touchait avec un archet. La guittare & la lyre ſont encore les principaux inſtrumens uſités chez les Grecs. Le berger joue indifféremment de la muſette, de la flûte ou de la lyre. Quoiqu'aſſujétis à une domination étrangère, les Grecs n'ont pas ſuſpendu leurs lyres aux ſaules, comme

les Juifs, pendant leur captivité : ils ne chantent pas comme Anacréon & Sapho, mais ils chantent encore. Les poètes Grecs modernes se sont éloignés de l'ancienne simplicité pour prendre le style oriental. En voici la preuve dans la chanson que nous allons rapporter. La Grèce.

CHANSON.

« L'amour était pour moi un arbre paré des
» feuilles toujours vertes de la fidélité; son
» ombre était l'espérance du bonheur que je
» désirais.

» Mais tout-à-coup les feuilles ont été des-
» séchées par le souffle brûlant du désespoir
» qui me poursuit & me fait errer.

» Mon espérance est détruite par la haine
» & par les rigueurs qui attaquent toutes les
» branches de l'arbre.

» Un foible rejetton qui reste, n'a plus
» qu'une apparence de vie & de fraîcheur.

» Les feuilles sont tombées, parce que la
» racine ne fournissait plus de suc nourricier.

» Vaine illusion! je croyais que cet arbre
» ne périrait point, que ses rameaux verts
» ne craignaient plus la sécheresse.

» Dans cette double idée, j'offrais jusqu'à
» mes larmes pour l'arroser.

» Il n'était plus temps, & j'ai encore été

La Grèce.

» trompé par la vue du rejetton qui n'avait
» qu'une fausse apparence ; lorsque je voyais
» qu'il allait refleurir, la racine n'avait plus
» de force.

» Si l'amour que j'implore pouvait en pren-
» dre soin, je reverrais encore ses verts ra-
» meaux qui me donneraient & la fraîcheur
» & l'ombre, & les premières douceurs de
» l'espoir que j'ai perdu ».

Je n'ai rien vu de plus agréable & de plus intéressant que les danses grecques. Il y a des danses nationales qui ne peuvent être que fort anciennes, & qui sont héréditaires. Il ne faut pas des maîtres pour les apprendre, l'imitation suffit. On oublie les danses composées qui demandent de l'étude & de la précision ; les danses du pays, plus simples, plus gaies, plus faciles, ne se perdent point, parce qu'on les répète souvent & que chaque fête les ramène. La jeunesse s'applaudit de les exécuter, les vieillards s'amusent du spectacle, & jusques dans l'âge le plus tendre, les enfans trop faibles pour imiter les danseurs, piétinent en les regardant.

Cet exercice est sans contredit de tous les pays & de tous les temps ; mais il est certain que les Grecs ont plus dansé & dansent encore plus que les autres peuples. La danse, parmi

eux, faiſait partie de la gymnaſtique; elle était elle-même en pluſieurs cas ordonnée par les médecins; elle entrait dans les exercices militaires; elle était affectée à toutes les conditions : elle venait toujours à la ſuite des feſtins; elle animait toutes les fêtes : les poètes mêmes récitaient & chantaient leurs vers en danſant. Anacréon, le père du plaiſir, eſt dans ſa vieilleſſe toujours prêt à danſer. Aſpaſie qui n'avait qu'à paraître pour animer tout de ſes regards, fait danſer juſqu'au vieux Socrate. Enfin l'hiſtorien d'Epaminondas, en repréſentant toutes ſes grandes qualités, n'oublie pas ſon talent pour la muſique & pour la danſe.

Tous les danſeurs qu'on voit aujourd'hui dans la Grèce, ſe tenir par la main & courir, en danſant, les rues ou les campagnes, repréſentent ces anciennes danſes qui faiſaient une partie du culte public. J'ai vu, dans l'île des princes, où les Grecs ont un puits commun hors du village, les jeunes filles ſe raſſembler le ſoir pour puiſer de l'eau, & former, autour du puits, des danſes en chantant; l'air en eſt tendre & débute lentement, enſuite il devient plus vif & plus animé; celle qui mène la danſe, deſſine quantité de figures & de contours dont la variété forme un ſpectacle auſſi agréable quintéreſſant.

La Grèce.

Les danſes ont été chez les Grecs une image vivante des actions & des mœurs, elles le ſont encore. Le peuple qui agit en tout machinalement, & qui ne voit dans ce qu'il fait que ce qui flatte ſon goût, ſe livre aveuglement à ſes uſages; il n'appartient qu'à l'œil obſervateur d'en pénétrer les raiſons. Il peut ſe faire que toutes les nations aient célébré, par des danſes hiſtoriques, les évènemens qui les intéreſſaient, mais ces danſes ne ſe ſont point conſervées comme chez les Grecs; dans leurs villages, on obſerve encore les fêtes de Cérès. Quand la moiſſon approche, on va en danſant au ſon de la lyre, viſiter les champs; on en revient de même avec la tête ornée de quelques épis entrelacés dans les cheveux, & le plus ou le moins de gaieté eſt un préſage d'une abondante récolte. Le jour marqué pour la moiſſon, on va aux champs en danſant, avec la faux pendue à l'épaule: le joueur de lyre chante un air auquel on répond en chœur, & juſqu'au bruit que fait la faux en ſciant le blé, tout concourt à l'harmonie de cette muſique champêtre. Le chant, chez les gens de la campagne, ainſi que chez les ouvriers, eſt par-tout un aiguillon & un délaſſement du travail.

Les danſes champêtres en l'honneur de Flore ſe renouvellent tous les ans à l'île des

La Grèce.

Princes & ailleurs ; les femmes & les filles des villages vont le premier mai danſer dans la prairie, cueillir & répandre des fleurs, & s'en orner de la tête aux pieds. Celle qui conduit la danſe, toujours mieux parée que les autres, repréſente Flore & le printemps dont l'hymne qu'on chante annonce le retour.

Une des danſeuſes chante:

« Soyez la bien venue, nymphe, déeſſe du » mois de mai », & le chœur, à chaque couplet, répète : *Déeſſe du mois de mai, déeſſe du mois de mai.* L'air de l'hymne eſt tendre, plein d'expreſſion & de ſentiment ; tout, dans cette danſe, peint les charmes de Flore & les douceurs du printemps.

Il n'y a point de maîtres à danſer chez les Grecs ; une diſpoſition plus particulière, peut-être, y rend les maîtres de danſe moins néceſſaires. Une mère, au ſein de ſa famille, apprend à ſes enfans la même danſe que ſa mère lui a appriſe ; elle la danſe avec eux, & leur chante, tout en danſant, l'hiſtoire dont la danſe exprime le ſujet. En Europe, au contraire, les maîtres de danſe, à l'envi les uns des autres, étudient ſans ceſſe de nouvelles variations, & comme c'eſt le goût de la nouveauté qui décide la préférence, ces danſes n'y ont rien

La Grèce.

conservé de leur origine ; elles n'y ont plus le même esprit.

Les jeux doivent suivre les danses, il ne faut donc pas les séparer. Je ne parle point de ces jeux célèbres qui sont les époques des plus beaux jours de la Grèce & qui ont passé avec eux ; il n'en est plus question aujourd'hui : j'entends ici les jeux domestiques, ceux des hommes, ceux du peuple, des jeunes filles, des enfans même.

Les Grecs jouent beaucoup à pair ou non ; ils ont encore un autre jeu fort en usage en Italie ; il consiste à faire deviner le nombre de doigts qu'on élève, en tenant les autres pliés dans un lieu obscur : on faisait anciennement avec les noix plusieurs jeux qui sont encore usités, à quelques petits changemens près, car il n'est pas possible que des jeux aussi arbitraires & aussi simples que ceux-ci ne varient.

L'escarpolette est encore un jeu fort en usage parmi les Grecs : les jeunes gens & sur-tout les jeunes filles s'en amusent beaucoup ; & c'est en se balançant ensemble dans la belle saison, que les filles répètent alternativement les chansons qu'elles ont apprises. Les jeunes filles ont encore le jeu qu'on appelait anciennement la *tortue*. Celle qui faisait la tortue était au milieu des autres, & ne bougeait point de sa

place, mais elle y mettait celle qu'elle avait pu saisir. Aujourd'hui comme autrefois, les jeunes filles tournent autour de celle qui est la tortue, pour l'agacer; on plie aussi les feuilles de rose & de pavots, en forme de petites vessies pour les faire claquer sur le front, & par le bruit qu'elles font, un amoureux juge s'il est payé de retour. A propos d'augures galans: c'est ici l'endroit de faire le détail du jeu du *clidona*, c'est l'oracle que toutes les jeunes Grecques consultent.

La Grèce.

La veille du jour marqué pour ce jeu, deux jeunes filles ont soin de tirer de tous ceux & celles qui en doivent être, ce que chacun doit mettre dans le vase, c'est-à-dire, une bague, une pièce de monnaie ou un autre gage de cette espèce; elles vont ensuite, en observant un silence religieux, remplir ce vase d'eau de fontaine: elles le couvrent de feuilles de myrthe & de laurier, & le gardent soigneusement exposé en plein air jusqu'au lendemain. On s'assemble à l'heure indiquée; une des vestales découvre le vase à la vue de toute l'assemblée, tandis que l'autre chante ou récite le couplet fait exprès pour le jeu, ce qu'on appelle ouvrir le *clidona*. Chacun, nommé à son tour par celle qui conduit le jeu récite un distique, & on retire en même temps du vase

La Grèce.

une pièce qu'on rend à celui à qui elle appartient; on lui applique le sens du couplet qu'on a dit au hasard, & on l'interprète en sa faveur ou à son désavantage. Ces paroles fortuites sont les oracles ou les présages qu'on s'attribue mutuellement, & on continue dans le même ordre, jusqu'à ce que tout ce qui a été mis dans le vase soit retiré & bien reconnu. On fait encore usage de l'eau qui reste, on la boit mystérieusement, pour savoir si ce qu'on désire arrivera : si l'eau paraît bouillonner dans la tasse, à l'approche des lèvres, c'est bon signe, sinon il n'y a rien à espérer. Quelquefois, lorsqu'il y a des mécontens, on remet tout dans le vase, & le jeu recommence : ce n'est alors qu'une parodie de la première pièce, & chacun dit avec une liberté souvent indécente, tout ce qui lui plaît; on rit beaucoup, on glose encore plus, & les oreilles chastes se retirent.

Fin du vingt-huitième Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.
LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Fin de la Table des Chapitres.



